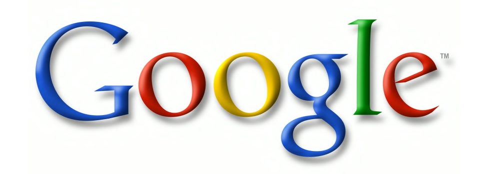
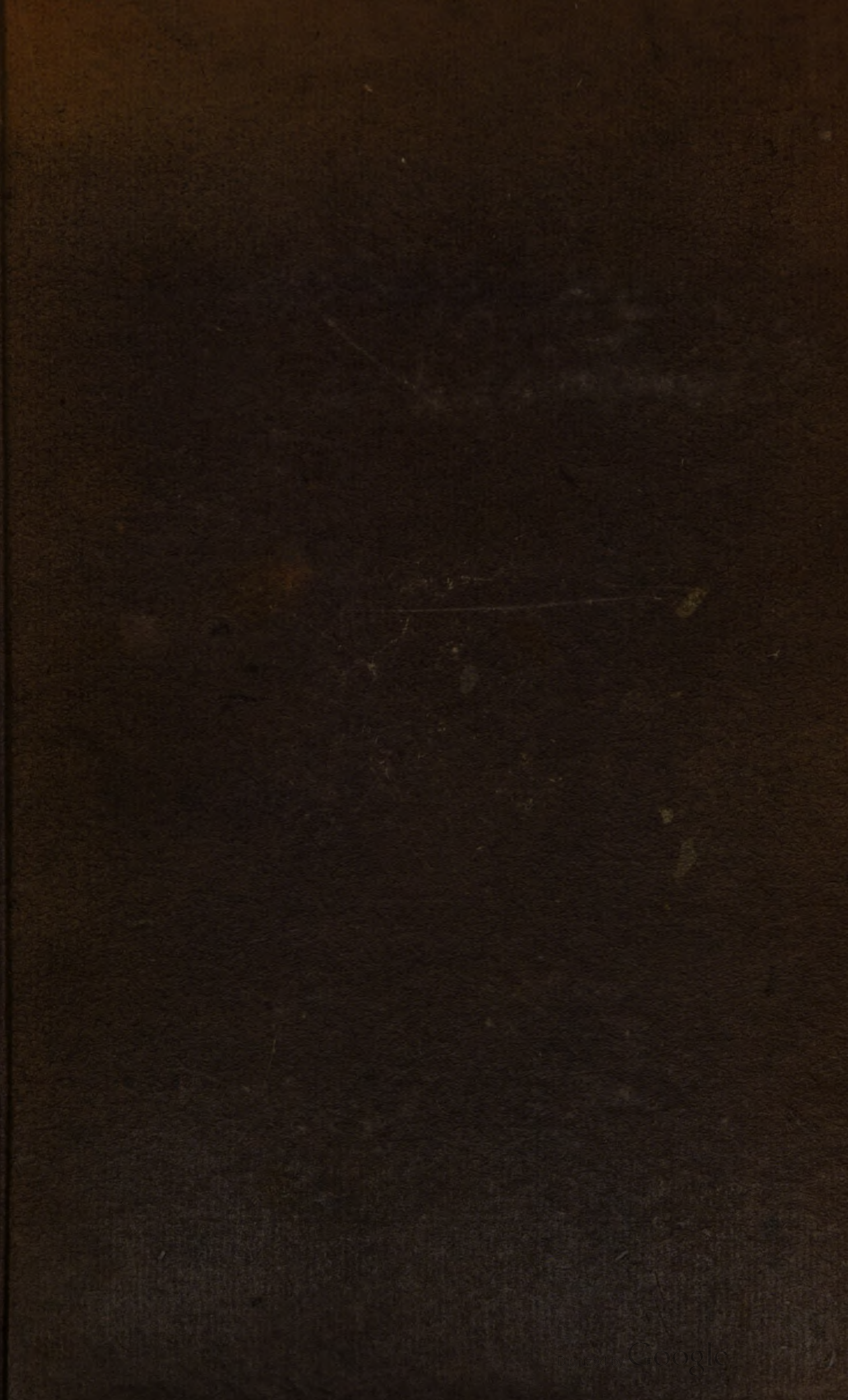






CHRONIQUES

DES

PREUX DE FRANCE.

IMPRIMERIE DE J. TASTU,
RUE DE VAUGIRARD, N. 36.

HISTOIRE
DE PIERRE TERRAIL
SEIGNEUR
DE BAYART
DIT LE BON CHEVALIER SANS PEUR ET SANS REPROCHE,

SUIVIE

de Recherches Généalogiques,

PIÈCES ET LETTRES INÉDITES.

PAR ALFRED DE TERREBASSE.

> Muchos grisones y pocos bayardos.
> (*Ancien proverbe espagnol.*)





PARIS
LIBRAIRIE LADVOCAT,
AU PALAIS-ROYAL.
1828

PRÉLIMINAIRES

BIBLIOGRAPHIQUES.

Si Pierre Terrail, seigneur de Bayart, ne se fût distingué dans un siècle appelé *le siècle de l'héroïsme*, que par son courage et son intrépidité, son nom serait demeuré confondu parmi ceux des guerriers contemporains que tous leurs hauts faits n'ont point tirés de l'obscurité. S'il n'avait été que le chevalier sans Peur, le gentilhomme dauphinois n'aurait été revendiqué que par les annalistes de sa province, mais il fut à la fois le chevalier sans Peur et sans Reproche, et le singulier assemblage des qualités comprises dans ces deux surnoms en a fait un héros national. De tant *d'hommes illustres* enregistrés dans Brantôme, à peine quelques-uns sont-ils encore cités, et le nom d'un simple capitaine est uni proverbialement à celui du plus renommé comme du plus grand connétable de France

—Duguesclin et Bayart. On dirait que l'équitable postérité a voulu reconnaître qu'il n'exista entre eux d'autre différence que celle de leur fortune, et que si l'un atteignit les premières dignités militaires, l'autre fut toujours au-dessus de celles qu'il obtint. Ce qu'il fit a compté à Bayart pour ce que le sort lui refusa de faire.

Entre tous les grands hommes, il en est peu qui puissent être loués sans restriction, et qui cumulent, sans aucun mélange de défauts, ces vertus idéales dont les héros de roman nous offrent seuls la réunion chimérique. Aussi la vie de Bayart aurait-elle été rangée parmi les fabuleuses compositions du même millésime, si le témoignage unanime des historiens contemporains français, espagnols et italiens, n'avait confirmé les récits de ses deux biographes. Aux actions les plus merveilleuses du Bon Chevalier, à ses grands coups d'épée, s'attache l'authenticité de l'histoire, qui cette fois n'a rien à envier à l'imagination des romanciers. De tant d'auteurs qui se sont occupés de lui, on n'en rencontre pas un seul qui ait essayé d'entamer sa réputation, et nous verrons faillir en lui jusqu'à ce commun dicton, *qu'il n'est point de héros pour son valet de chambre;* une des plus belles pages de sa vie nous apprendra que Bayart le fut même pour le sien.

Ses actions avaient été empreintes d'un caractère trop particulier pour que les écrivains contemporains

n'en fussent point frappés. Tandis que les faits et gestes des plus hauts personnages de son temps restaient enfouis dans les chroniques générales, les trois années qui suivirent sa mort virent paraître deux ouvrages spécialement consacrés au Bon Chevalier sans Peur et sans Reproche; glorieuse exception dans une branche de littérature alors presqu'entièrement réservée aux saints et aux têtes couronnées! Il existe entre les titres et le contenu de ces Histoires, un rapport trop intime pour que nous ne les reproduisions point textuellement.

I.

Les gestes ensemble la vie du preulx chevalier Bayard; avec sa genealogie; comparaison aulx anciens preulx chevaliers, gentilz, israelitiques et chretiens. Ensemble oraisons, lamentations, epitaphes du dit chevalier Bayard. Contenant plusieurs victoyres des Rois de France, Charles viii, Louis xii et François premier de ce nom.

Champier.

Ont vent les ditz livres à Lyon en rue Merciere à l'enseigne sainct Jehan Baptiste, en la maison de Gilbert de Villiers.

A la fin du volume contenant quatre-vingts feuillets :

Imprimé l'an de grace, m. cccccc. xxv.

Ce volume se trouve ordinairement relié avec un autre du même auteur, intitulé :

Compendiosa illustrissimi
Bayardi vita ; unà cùm pane-
gyricis, epitaphiis ac nonnullis aliis.

II.

La très joyeuse plaisante et
recreative histoire composée par le
Loyal Serviteur des faitz, gestes, triumphes
et prouesses du Bon Chevalier sans paour et sans
reprouche le gentil seigneur de Bayart, dont hu-
maines louenges sont espandues par toute la chre-
stienté. De plusieurs autres bons, vaillans et
vertueux cappitaines qui ont esté de son
temps. Ensemble les guerres, batail-
les, rencontres et assaultz qui de
son vivant sont survenues.
tant en France, Espai-
gne que Ytalie.

On les vend en la grant salle du Palais, au premier pillier en la boutique de Galliot Du Pré, libraire juré de l'Université de Paris.

Et à la fin du volume contenant quatre-vingt-dix-huit feuillets :

Fut achevé d'imprimer par Nicolas Couteau pour etc. le xviii[e] jour de septembre l'an mil cinq cens vingt et sept.

L'ouvrage de Champier, le premier en date, n'est que le second en mérite, et nous nous référons complètement au jugement qu'a porté Brantôme sur ces deux œuvres. « Qui en voudra plus savoir, » dit-il dans le chapitre qu'il a consacré à Bayart, « lise son » roman qui est un aussi bon livre qu'on saurait voir, » et que la noblesse et jeunesse devraient autant lire... » Mais tout vieux roman qu'il est, ne parle point mal » et en aussi bons termes qu'il est possible. Il y en » a deux, mais *le plus grand est le plus beau*. »

En effet, nous aurions plus d'obligations à Champier, si au lieu de remplir les trois quarts de ses deux minces volumes de tout le fatras énoncé dans leurs titres, il se fût davantage étendu sur les actions et les particularités de la vie d'un homme dans l'intimité duquel il avait vécu. Symphorien Champier avait épousé

une cousine de Bayart, Marguerite Terrail de Bernin, alliance dont, par parenthèse, il était si glorieux, qu'il a fait figurer sur la plupart des frontispices de ses ouvrages, à côté de son écusson, celui de sa femme, aux armes de Terrail. Toutefois cet écrivain, un de ceux qui ont le plus profité de l'invention nouvelle de l'imprimerie, n'est pas autant à dédaigner qu'on a bien voulu le croire sur la foi des bibliographes du dix-septième siècle. Ses nombreux ouvrages de médecine ne nous ont point paru contenir plus d'erreurs que ceux de ses contemporains, les Arnault de Villeneuve, les Paracelse et les Agrippa. Quant à ses ouvrages historiques, le soin qu'il a pris de nous conserver toutes les traditions populaires, les rendra toujours précieux et intéressans à consulter, puisqu'il n'est point de fable si obscure qu'elle ne puisse mettre sur la voie d'une vérité historique. Nous ferons en outre observer que la critique la plus amère de Champier a été faite par un grave jurisconsulte, Chantereau Lefebvre, qui ne dédaignait pas lui-même d'aller chercher l'origine des anciennes coutumes françaises jusque dans le roman de Lancelot du Lac.

Le nom de l'auteur qui s'est caché sous le titre modeste du Loyal Serviteur, n'a point été découvert; à moins que l'on ne veuille admettre, sur la foi de l'abbé Ladvocat, qu'il se nomme Jacques de Mailles, ou de Meun, selon Gilles Corrozet, qui relate une histoire de Bayart, composée par *le seigneur* de ce

nom. Mais on n'a jamais trouvé ce dernier ouvrage, et la supposition de Ladvocat n'a été reçue par aucun bibliographe. Le père Lelong, et nous préférons son avis, prétend que cet écrivain « était secrétaire de » Bayart, et qu'il n'a osé se nommer à cause de la » trop grande liberté avec laquelle il a parlé des grands » de son temps. » Cet ouvrage, que l'on peut appeler les Mémoires du Bon Chevalier, puisque son ame s'y retrouve tout entière, n'est entaché que d'expressions et de constructions proscrites par le goût moderne. Son style naïf, original et plein de vigueur, lui a constamment assigné la première place entre les écrivains qui ont suivi Froissart, et ceux qui ont précédé Amyot. Cependant par une fatalité dont la Bibliographie ancienne n'offre que trop d'exemples, cette histoire n'a obtenu en son temps qu'une seule édition, tandis que l'on en compte plus de six de celle de Champier. Mais par un juste retour, à partir du dix-septième siècle, le Loyal Serviteur a été reproduit maintes fois, tandis que Symphorien est demeuré, en sa forme primitive, enfoui dans la poussière des bibliothèques.

Estienne Pasquier, pour « raffraîchir, » disait-il, « la » mémoire du Bon Chevalier, presque ensevelye par » l'ingratitude des ans, » lui avait déjà consacré quelques chapitres de ses Recherches de la France, lorsque Th. Godefroy publia quelques années après une nouvelle édition du Loyal Serviteur. Un rapproche-

ment de date nous expliquera les nombreux retranchemens qu'il lui fit subir. Cette réimpression parut l'année (1616) qui suivit le mariage de Louis XIII avec Anne d'Autriche, infante d'Espagne, et Godefroy, en sa qualité d'*Historiographe du Roi*, n'eut garde d'y laisser les passages qui eussent pu blesser l'orgueil des compatriotes de la Reine. Il ne s'en tint point à ces mutilations qui peut-être lui furent imposées, et supprima de son chef une foule de détails et d'expressions qui lui parurent les uns oiseux, les autres inintelligibles. Cette édition n'en a pas moins servi de modèle à toutes celles que l'on a faites depuis, et c'est sur ce texte tronqué que tous les historiens de Bayart ont travaillé, sans se donner la peine de recourir à l'original. Nous nous contenterons, pour ne pas entrer dans l'énoncé minutieux des omissions de Godefroy, de citer celle du fameux défi du duc de Nemours aux Espagnols avant la bataille de Ravennes.

Plus tard Louis Videl, secrétaire et historien du connétable de Lesdiguières, donna sous les yeux du célèbre président Salvaing de Boissieu, descendant de Bayart par les femmes, une nouvelle édition du Loyal Serviteur. Videl ajouta aux notes de Godefroy toutes celles qui lui furent communiquées par le savant président que nous venons de nommer, et enrichit son volume du Supplément à la vie de Bayart qu'avait publié Claude d'Expilly six ans auparavant. Enfin cette édition aurait été le digne équi-

valent du monument que devaient encore les Dauphinois à Bayart, si les doctes éditeurs, prenant le soin de recourir au texte original, ne se fussent point contentés de reproduire celui de Godefroy.

Le commencement du dix-huitième siècle vit éclore deux nouvelles histoires de Bayart; nous passerons sur ces deux ouvrages oubliés et trop dignes de l'être, dont nous nous contenterons de citer accidentellement les titres.

Nous arrivons à la dernière comme à la plus connue de toutes; je veux dire à l'histoire de Guyard de Berville. Le charme du sujet, en dépit de la manière dont il a été traité, est tel que nous pourrions citer vingt éditions de ce livre. Si Guyard de Berville eût été encore vivant, nous nous serions astreint à le réfuter pied à pied, et à signaler les nombreuses erreurs dont fourmille cet ouvrage aussi pâle qu'incomplet; mais aujourd'hui nous nous contenterons de provoquer les lecteurs à une comparaison qu'il leur est facile de faire entre lui et nous, dût cet appel nous faire accuser de présomption. Cet écrivain n'a pas connu la dixième partie des auteurs que nous avons feuilletés avec un soin et un scrupule d'autant plus consciencieux que nous étions exposés au parallèle. Berville a négligé de consulter plusieurs importans manuscrits, entre autres ceux de Jehan d'Anton et d'Aimar du Rivail. Nous devons au premier de ces historiens, que nous croyons Dauphinois, d'après son nom et l'amour qu'il porte au

Bon Chevalier, la connaissance d'une foule de faits nouveaux. Le second, conseiller au parlement de Grenoble, avait vécu et conversé avec Bayart. Nous avons tiré du manuscrit autographe de son *Histoire des Allobroges*, nombre de citations curieuses. Mais du Rivail n'ayant pas eu le temps de mettre la dernière main à son ouvrage, il fourmille de fautes de latinité que l'on voudra bien ne pas nous attribuer.

Guyard de Berville a écrit l'histoire d'un capitaine du quinzième siècle, comme s'il eût écrit l'histoire d'un général de son temps, et, sauf le nom des personnages, on pourrait s'y méprendre. Pour nous, nous n'avons tâché au contraire que de reproduire dans leur naïve vérité les faits et gestes d'un preux de l'ancien temps, trop heureux si l'exactitude des costumes fait pardonner l'imperfection du tableau.

Aucun des écrivains que nous venons de citer ne s'est rendu compte de la signification du mot chevalier, qu'ils ont joint mal à propos au nom de Bayart. Il nous semble qu'il ne devrait être entendu que figurément dans le sens de chevalier par excellence. En effet, cette qualification n'était point encore devenue une distinction nobiliaire établie en faveur des puînés des familles nobles, et comme dignité ou investiture militaire, elle ne précédait jamais le nom propre au quinzième siècle. Aussi Bayart ne fut-il jamais appelé de son vivant le chevalier, mais bien le seigneur ou le capitaine Bayart. A qui me rendrai-je, lui demande

Soto-Mayor?—Au capitaine Bayart. —Je suis le capitaine Bayart, dit-il en remettant lui-même son épée à un gentilhomme bourguignon, à la déroute de Guinegâte. Les quittances et les montres originales que nous rapportons à l'*Appendix*, sont au nom de Pierre de Bayart, seigneur dudit lieu. Le Loyal Serviteur, tout en ayant intitulé son ouvrage : *Histoire du Bon Chevalier sans Peur et sans Reproche*, ne s'est jamais servi de cette qualification en style direct. Champier a de même évité d'en faire usage dans le cours de son livre intitulé, selon les éditions, *les Gestes du preux chevalier Bayart*, ou *Histoire du capitaine Bayart, gentilhomme du Dauphiné.*

Il faut se rappeler que l'époque de la publication de ces deux ouvrages fut aussi celle où parurent tous ces romans de chevalerie dont la cour de François I[er] faisait ses délices. L'invention récente de l'imprimerie fut presque exclusivement consacrée à reproduire *les plaisantes et récréatives histoires* des Amadis, des paladins de Charlemagne, des chevaliers de la Table-Ronde; et l'influence de ces compositions romanesques s'étendit sur toute la littérature contemporaine. Champier et le Loyal Serviteur y payèrent tribut en donnant à leurs histoires les titres et la tournure à la mode.

Godefroy enchérit sur ces auteurs, en intitulant tout uniment la réimpression qu'il donna : *Histoire du chevalier Bayart;* mais on était alors au dix-sep-

tième siècle où la qualification de chevalier se rapportait à celle de comte ou de baron, et cet éditeur, si fécond en commentaires, aurait bien dû nous faire part du sens qu'il y attachait.

Nous ne donnerons donc point à Bayart un titre hors des usages de l'époque que nous avons essayé de reproduire en sa personne, titre que ni lui ni aucun de ses contemporains n'ont porté, et qui ne conviendrait alors qu'à un héros de roman. Mais le mot *chevalier*, précédé du mot *bon*, change de sens. Il devient un surnom, et nous nous en sommes servi, à l'exemple des chroniqueurs, toutes les fois qu'il a pu être indifféremment le synonyme de Bayart.

Nous n'abuserons point davantage du droit de préface. Nous n'entrerons pas dans une longue et prétentieuse dissertation, à cette fin de prouver que le genre que nous avons adopté est le meilleur. Les lecteurs sont rassasiés de ces systèmes individuels, et rarement on les voit confirmer les admirations *préliminaires* qu'un auteur essaie de leur imposer. Nous n'ajouterons autre chose en notre faveur, sinon que *ceci est un livre de bonne foi;* c'est au public de décider si nous avons bien ou mal assemblé les matériaux gothiques dont est construit notre moderne édifice.

HISTOIRE
DE PIERRE TERRAIL
SEIGNEUR
DE BAYART.

CHAPITRE I.

Naissance et éducation de Bayart. — Il entre en qualité de page à la cour de Savoie.

1473-1487

Les anciens historiens avaient coutume d'entrer en matière par quelques maximes renfermant la substance du sujet qu'ils allaient traiter. Nous pourrions annoncer à leur exemple que cette simple narration ne sera que le développement du vieil adage de nos pères : « Fais ce que » dois, advienne que pourra. »

Pierre Terrail, seigneur de Bayart [1], naquit vers l'an 1473 [2] dans le château de ce nom, situé à l'extrémité de la vallée de Graisivaudan, à six lieues de Grenoble. Il était le fils aîné d'Aymon Terrail et d'Hélène des Alleman-Laval. Sa famille, « de noble et ancienne chevalerie, » et du nombre de celles que l'on qualifiait dans cette province « d'écarlate [3] de la noblesse, » s'était, lors de la dissolution du second royaume de Bourgogne, établie dans cette partie du Haut-Dauphiné, frontière de la Savoie, où jamais gentilhomme ne quittait le casque ni le haubert. Elle exista long-temps plus riche d'honneur que de biens dans la paroisse de Grénion, et les chartes

[1] Nous avons cru devoir rétablir cette orthographe d'après les signatures originales de Bayart, conservées à la Bibliothèque royale, et la remarque du président Salvaing de Boissieu : *Bayartius, sic enim vocandus, non ut vulgò Bayardus.* (Salvagnii Silvæ, Grenoble, 1638, in-4, p. 3.) L'on sait que les noms de Ronsart, de La Rochefoucault, etc., furent par euphonie latinisés de même en *Ronsardus, Rupefucaldus,* et que l'usage de cette désinence a faussement prévalu.

[2] Les motifs qui nous ont fait adopter cette date sont discutés dans les *Recherches généalogiques.*

[3] Cette qualification date de la retraite de Louis XI, en Dauphiné; elle eut pour but de distinguer la noblesse d'extraction de celle que ce prince, manquant d'argent, prodigua indistinctement à quiconque la voulait payer.

contemporaines rappellent à côté des noms les plus anciens de la province plusieurs nobles Terrail, châtelains et lieutenans-châtelains des châteaux delphinaux d'Avalon et de la Bussière. Ils acquirent successivement diverses portions de terres dans les alentours d'une éminence appelée Bayart, sur les frontières de Savoie, où Pierre Terrail Ier du nom fit construire une tour carrée l'an 1404. Pierre Terrail IIe du nom profita des dissipations d'Amblard de Beaumont, son voisin, pour accroître son héritage de plusieurs acquisitions, et le premier il porta ce nom que son petit-fils devait rendre immortel. Alliée aux illustres maisons dauphinoises des Alleman, d'Arces, de Beaumont, de Bectoz, de Bocsozel, de Rivoire, de Salvaing, de Theys, la famille Terrail avait elle-même produit des guerriers distingués qui, de génération en génération, avaient presque tous péri sur le champ de bataille au service des dauphins, et plus tard des rois de France. « Belle production, certes, d'une généa-
» logie, pour rendre recommandable le gentil-
» homme dont nous allons parler ; et néanmoins
» peu de chose, si sa recommandation principale
» ne provenait de son propre fonds. Toutes les
» louanges que nous mendions de nos ancêtres

» sont pauvres, quand nous manquons à nous-
» mêmes[1]. » Bayart suivit glorieusement la trace que lui avaient frayée ses aïeux, et leur rendit au-delà de ce qu'il en avait reçu.

Son éducation ne fut pas aussi négligée que l'usage du temps pourrait le faire croire; envoyé de bonne heure aux écoles de Grenoble, sous la surveillance de son oncle, Laurent des Alleman, évêque de cette ville, il y resta jusqu'à l'âge de douze ans[2]. Le voisinage de l'Italie avait conservé en Dauphiné quelques vestiges d'instruction, et Bayart, chose remarquable pour un gentilhomme de province à cette époque, aimait la lecture, et signait fort lisiblement son nom. Lorsqu'il fut rappelé au château paternel, les exercices violens dont il faisait ses plaisirs ne tardèrent point à découvrir ses inclinations belliqueuses. Monter à cheval sans selle ni étriers, poursuivre les bêtes sauvages sur les rochers escarpés du Graisivaudan furent les amusemens et les jeux de son enfance. Le soir, au lieu d'écouter les pieuses lé-

[1] Pasquier, *Recherches de la France*, Trévoux, 1723, 2 vol. in-folio, t. I, l. VI, ch. 18, p. 594.

[2] Champier, fol. 2. — *Erat enim Bayardus bonis litteris tinctus, ità puerum gratianopolitanus pontifex benè instituendum curârat.* (Belcarii Commentaria, Lyon, 1625, in-fol., p. 543.)

gendes que sa mère lisait à la famille assemblée, il accablait son père de questions sur les anciens chevaliers, la guerre et les armes.

Les récits qu'il en obtenait aisément pouvaient seuls captiver son attention et sa vivacité. Assis, selon l'antique simplicité, dans un large fauteuil, sous le manteau de l'immense cheminée que l'on voit encore dans la salle du château, le bon vieillard se complaisait en la curiosité de son fils. Il lui racontait le siége de Vienne par Charles-le-Chauve, les victoires de l'évêque Isarne sur les Sarrasins, les querelles des barons du Dauphiné, et lorsqu'à son habitude, il en revenait aux exploits de ses aïeux et à ses propres campagnes, la tête penchée et l'oreille attentive, le jeune Bayart ne perdait pas une de ses paroles.

Aymon lui rappelait son cinquième aïeul, Aubert Terrail, blessé mortellement et fait prisonnier à la bataille de Varey, où il avait osé lever la lance contre le Dauphin, partageant, sous les bannières de Savoie, l'erreur et la mauvaise fortune de bien des gentilshommes de la frontière [1]; Robert, son fils, tué avec plus d'honneur au service d'Humbert II; Philippe qui, après s'être dis-

[1] Voyez les *Recherches généalogiques*.

tingué dans les guerres contre les Flamands et les Anglais, mourut aux pieds du roi Jean à la funeste journée de Poitiers; ses deux fils, Pierre et Jean, dont le premier périt à la bataille de Crécy, et le second à celle de Verneuil, avec trois cents de ses compatriotes dont les murs de la chapelle de Saint-Antoine conservent les noms et la mémoire. Mais, par-dessus tout, c'étaient les prouesses de son père qu'Aymon ne se lassait de raconter ni son fils d'écouter. « Digne compa-
» gnon de Dunois et de Xaintrailles, » lui disait le vieillard rajeuni par ses souvenirs, « ton aïeul
» mérita le surnom glorieux de l'Epée-Terraille
» dans les sanglantes campagnes de Charles VII
» qui délivrèrent la France du joug de l'étranger.
» A la bataille d'Anthon, après avoir rompu les
» rangs des Savoyards et des Bourguignons, il
» poursuivit avec tant d'acharnement le prince
» d'Orange, qu'il le força de se précipiter dans le
» Rhône, à cheval, armé de toutes pièces, et de
» le traverser au péril de ses jours. Louis XI,
» parvenu au trône, apprécia la fidélité qu'il avait
» gardée à son père contre lui-même, lors de sa
» révolte en Dauphiné, et l'employa avec con-
» fiance dans les guerres que ses vassaux rebelles
» lui faisaient sous le beau nom de ligue du bien

» public. Il la justifia en mourant à ses côtés à la » journée de Montlhéry, *où tout ce qu'il y eut » de glorieux vint de l'arrière-ban de Dau» phiné*[1]. Ce fut aussi une terrible journée que » celle de Guinegâte[2], mon fils, » lui disait Aymon, en essayant de soulever son bras mutilé; « mais si jamais tu te trouvais en pareille ren» contre, souviens-toi de ne point forligner, et » d'avoir meilleur soin de ton honneur que de ta » vie. »

Bayart entrait dans sa quatorzième année, lorsque son père, que ses blessures et sa vieillesse avertissaient de sa fin prochaine, fit venir devant lui ses quatre fils en présence de leur mère, pour savoir quel état chacun d'eux voulait embrasser. Pierre, l'aîné, « d'un visage » riant et éveillé, » répondit comme s'il eût eu cinquante ans : « Monseigneur, mon père, quoi» que par amour filial je voulusse rester ici pour » vous servir dans votre vieillesse, ce néanmoins » ayant enraciné dans mon cœur les bons propos » que chaque jour vous me récitez des nobles

[1] Pierre Matthieu, *Histoire de Louis XI*, l. III.

[2] Il ne faut pas confondre, comme l'a fait Moreri, cette première bataille de Guinegâte, en 1479, avec la seconde, en 1513, dite aussi la *journée des Éperons*, racontée plus loin dans cette histoire.

» hommes du temps passé, mêmement de ceux » de notre maison, je serai, s'il vous plaît, de » l'état dont vous et vos prédécesseurs ont été, » et j'espère, Dieu aidant, ne point vous y faire » déshonneur. — Mon enfant, » lui répondit Aymon, les larmes aux yeux, « Dieu t'en donne » la grâce; tu ressembles trop de visage et de » corps à ton grand-père qui fut en son temps un » des chevaliers accomplis de la chrétienté pour » que je me refuse à tes nobles souhaits. »

Georges le second dit qu'il voulait demeurer à la maison paternelle et soigner ses parens dans leurs vieux jours. « Soit, » répondit le père en souriant, « tu feras la guerre aux ours. » Ses inclinations tranquilles ne changèrent point, et nous ne le retrouverons dans l'histoire de son frère que pour hériter de lui après sa mort.

Philippe et Jacques, les deux puînés, déclarèrent qu'ils voulaient embrasser l'état de leur oncle, l'évêque de Grenoble. La protection de leur frère les fit par la suite avancer dans l'Eglise, et ils devinrent l'un après l'autre abbés de Josaphat à Chartres, et évêques de Glandevès en Provence [1].

[1] *Gallia christiana, episcopi Glandatenses*, t. III, p. 1246.

Le vieillard, à qui son âge et ses infirmités ne permettaient plus de quitter la maison, envoya le lendemain un de ses serviteurs prier son beau-frère, Laurent des Alleman, de le venir voir, ayant quelques affaires à lui communiquer. Le prélat qui aimait tendrement sa famille se rendit sur-le-champ à cette invitation. Il trouva à son arrivée au château plusieurs gentilshommes, parens et voisins, qu'Aymon avait réunis dans un même dessein, et ils passèrent gaiement la soirée ensemble à deviser de choses et d'autres. Le jour suivant, l'évêque, selon un devoir dont il ne se dispensait jamais, leur dit la messe qui ne précéda que de peu d'instans l'heure du dîner.

Bayart remplissait, comme de coutume, les fonctions de page, et servait à table avec une grâce et une modestie qui lui attirèrent les louanges de toute la compagnie [1]. Le repas terminé et les grâces dites, Aymon exposa en peu de mots à ses hôtes le motif pour lequel il les avait rassemblés; le pressant désir que sa vieillesse et ses infirmités lui donnaient de placer ses quatre fils avant sa

[1] Les anciennes chroniques sont remplies d'exemples semblables; Froissard nous apprend que Gaston de Foix remplissait le même office à la table de son père Phœbus, comte souverain de Foix.

mort, et le parti que chacun d'eux avait témoigné de vouloir prendre. « Le choix de Pierre, mon » fils aîné, » ajouta-t-il, « m'a surtout comblé » de joie; et s'il ressemble par ses actions autant » que par ses traits à feu mon père, dont il est la » vivante image, il est impossible qu'il ne fasse » un jour honneur à la famille. Il me faut donc le » placer en la maison de quelque prince ou sei- » gneur où il puisse faire le meilleur apprentis- » sage des vertus et des armes; or, conseillez- » moi, comme parens et amis, le choix que je » dois faire. » Chacun donna son avis, l'un qu'il fallait l'envoyer à la cour de France, l'autre le mettre en la maison de Bourbon. « Mon frère, » dit l'évêque de Grenoble prenant la parole, « vous connaissez l'amitié dont nous honore le » duc Charles de Savoie; je pense que s'il veut » le prendre au nombre de ses pages, nulle part » votre fils ne sera à meilleure école [1]. Il est en » ce moment à Chambéry, et si vous êtes de cet » avis, j'irai le lui présenter pas plus tard que de- » main. » La proposition de l'évêque réunit tous

[1] C'est un bel usage qu'aux grandes maisons nos enfants soient reçeus pour y estre nourris et élevés pages, comme en une eschole de noblesse. (MONTAIGNE.)

les suffrages, et le père lui remit sur-le-champ son fils en disant : « Le voici, Monseigneur, je » prie Dieu que si bien vous le placiez qu'il vous » fasse honneur en sa vie. — Je me charge d'é» quiper mon neveu, « reprit le bon évêque, » et » de lui donner un petit cheval que m'a depuis » peu cédé mon cousin d'Uriage, et qui semble » fait exprès pour sa taille. »

Puis il envoya chercher à la ville un tailleur avec velours, satins, rubans, et tout ce qu'il fallait pour compléter un élégant costume à cette époque. Tout fut prêt le lendemain de bonne heure, et Bayart parut devant la compagnie réunie dans la cour du château, à cheval et tout équipé, comme s'il eût dû être à l'instant même présenté au duc de Savoie. Le cheval, sentant une charge plus légère que de coutume et aussi les éperons dont l'enfant se plaisait à l'inquiéter, se mit à faire quelques sauts qui effrayèrent un moment son père pour le jeune cavalier. Mais celui-ci, loin d'en être ému, redoubla les coups d'éperons, lança le cheval dans la cour, et le réduisit comme un écuyer consommé. Aymon, ravi de la hardiesse d'un enfant à peine sorti de l'école, lui demanda en souriant s'il n'avait point eu peur. Bayart lui répondit avec assurance qu'il

espérait, avec l'aide de Dieu, manier un cheval devant qu'il fût six ans, en un lieu plus dangereux ; « car je suis ici parmi mes amis, et alors je » pourrai me trouver au milieu des ennemis du » prince que je servirai. »

Il était temps de partir, et l'évêque ordonna à son neveu de faire ses adieux sans descendre de cheval ; ce qu'il fit en s'adressant d'abord à son père, et lui souhaitant des jours heureux et assez longs pour qu'il pût recevoir de bonnes nouvelles de lui. Après avoir reçu sa bénédiction, il prit successivement congé de tous les assistans, ravis de sa bonne grâce et de sa résolution.

On alla avertir sa mère qui voyait, tout en larmes, d'une fenêtre de la tour, les approches de la séparation. Elle se hâta de descendre, et, tirant son fils à l'écart, lui renouvela les plus instantes recommandations d'aimer Dieu, et de le prier matin et soir, d'être serviable envers ses égaux, et charitable envers les pauvres. Bayart l'assura que jamais il n'oublierait ses bonnes instructions. Alors elle l'embrassa, et lui donna « une petite boursette contenant six écus d'or et » un en monnaie[1]. » Elle remit ensuite à l'un des

[1] L'écu d'or vaudrait aujourd'hui de onze à douze francs.

serviteurs de l'évêque son frère, le petit bagage de son fils, et deux autres écus qu'elle le pria de donner de sa part à celui qui serait chargé de son enfant à la cour de Savoie.

L'évêque prit la route de Chambéry, et son neveu le suivait gaiement sur son petit cheval, « pensant être en un paradis. » Ils arrivèrent sur le soir, et comme cette ville dépend de toute ancienneté de l'évêché de Grenoble [1], le clergé, suivi d'une foule de peuple, alla en grande cérémonie rendre ses devoirs au prélat logé chez un des principaux habitans. Les vertus et la piété de Laurent Alleman qui rappelaient l'église primitive, l'amitié qui l'unissait à saint François de Paule, l'avaient rendu l'objet de la vénération générale [2]. « Et plût à notre Seigneur que les pré-
» lats d'aujourd'hui fussent aussi bons serviteurs
» de Dieu, et aussi charitables envers les pau-
» vres, qu'il l'a été en son temps ! »

Le lendemain l'évêque alla de bonne heure faire sa cour au duc qui le reçut avec de grands témoi-

[1] Chambéry n'a été érigée en évêché qu'au dix-huitième siècle.

[2] *Magnæ pietatis præsul, priscorum Ecclesiæ patrum specimen extitit.... Sancti Francisci de Paulâ fuit amicus.* (Gallia christ., Sammarth., episc. Gratianop., p. 606.)

gnages d'affection, s'entretint long-temps avec lui et le retint à dîner. Durant le repas, le prince remarqua la jeunesse et la bonne tenue de Bayart qui servait son oncle, et demanda à l'évêque quel était son jeune page. « Monseigneur, c'est un » homme d'armes que je viens vous offrir, et, » sous votre bon plaisir, je vous le présenterai » après dîner, tel que je veux vous le donner. » —En vérité, » reprit le duc qui avait vu l'enfant avec intérêt, « je serais bien difficile de refuser » un semblable présent. » Bayart avait reçu les instructions de son oncle et ne s'amusa pas à dîner, il courut s'équiper et faire seller son cheval.

Le duc, à peine sorti de table, était appuyé sur un balcon, causant familièrement avec son évêque, lorsqu'il vit entrer dans la cour du palais un jeune cavalier caracolant sur son cheval comme un écuyer vieilli dans le métier. « Si je ne me » trompe, Monseigneur de Grenoble, c'est votre » page qui manie ce cheval avec tant d'habileté.— » Lui-même, Monseigneur, c'est mon neveu, il » sort d'une race féconde en bons chevaliers; son » père, le seigneur de Bayart que ses années et » ses blessures privent de l'honneur de se pré- » senter devant vous, se recommande très-hum-

» blement à votre bonne grâce, et me charge de » vous l'offrir de sa part. — J'accepte de grand » cœur, » répondit le duc, « un semblable pré» sent, Dieu le fasse homme de bien. » Il fit appeler son écuyer de confiance, auquel il remit Bayart en lui recommandant de soigner ses heureuses dispositions. Après avoir installé son neveu dans son nouvel emploi et fait ses remerciemens au duc, le digne prélat ne tarda point à reprendre la route de son siége épiscopal.

L'usage de placer, en qualité de pages, les jeunes nobles destinés aux armes chez les princes et les grands seigneurs, avait été établi pour les soustraire de bonne heure aux soins de leurs mères, et aux habitudes trop efféminées de la maison paternelle. Il faut se reporter à l'époque où la force du corps était indispensable dans un guerrier, pour comprendre l'éducation toute particulière qu'exigeait l'usage de la lance, du bouclier, et de ces lourdes armures que nous ne voyons aujourd'hui qu'avec étonnement dans les musées et les arsenaux. Sous les yeux de ces guerriers consommés, et guidés par leurs leçons et leurs exemples, les jeunes pages s'exerçaient entre eux à ces exercices durs et violens, si souvent énumérés dans nos vieilles chroniques, jus-

qu'au temps où les armes à feu les eurent fait peu à peu délaisser. Quelle que fût la naissance du jeune gentilhomme, il était soumis aux mêmes devoirs envers le seigneur qu'il servait, et auprès duquel il remplissait la plupart des fonctions domestiques. Il se formait ainsi pendant plusieurs années à l'obéissance avant de commander, et au métier difficile des armes, avant de paraître sur les champs de bataille.

Le jeune Bayart ne tarda pas à se distinguer entre tous ses compagnons par l'adresse et la vigueur qu'il déployait à la lutte, à sauter, lancer la barre; et surtout il acquit à monter à cheval cette supériorité qui depuis le fit regarder comme « l'un des meilleurs chevaucheurs de son temps. » La douceur et l'amabilité de son caractère lui gagnèrent l'affection de toute la cour, « des petits aux grands. » Le duc, qui l'aimait comme son propre fils, le conduisait partout avec lui, et partout Bayart attirait les regards et l'attention des seigneurs et des nobles dames. Nous verrons dans la suite de cette histoire que parmi les filles d'honneur de la duchesse de Savoie, il s'en trouva une qui, sensible aux brillantes qualités du jeune page, fit naître réciproquement dans son cœur une de ces pas-

sions durables et vertueuses, dernière tradition de la chevalerie antique, que ne tarda pas à remplacer une licencieuse galanterie.

CHAPITRE II.

Bayart passe au service du roi de France.

1487-1490

Environ six mois après, le duc de Savoie, désirant terminer à l'amiable d'anciens différends avec la cour de France, au sujet du marquisat de Saluces, partit de Chambéry pour aller rendre visite à Charles VIII qui se trouvait alors [1] à Lyon, « menant joyeuse vie » dans les bals et les fêtes. Ce monarque s'adonnait avec l'ardeur de son âge aux plaisirs et aux amusemens à l'aide desquels sa sœur, madame de Beaujeu, digne fille de Louis XI, espérait prolonger sa régence. Les

[1] Guichenon, *Histoire généalogique de la royale maison de Savoie*, Lyon, 1660, in-fol., p. 579.

chroniques ajoutent que ce prince, fort galant, appréciait vivement la beauté et les grâces des dames lyonnaises qui, indépendamment de considérations plus graves, le ramenèrent souvent dans cette ville.

Instruit de la prochaine arrivée du duc de Savoie, le Roi envoya au-devant de lui le comte de Ligny[1], plusieurs autres seigneurs de sa cour et une compagnie des archers de sa garde, qui le rencontrèrent à deux lieues de Lyon. Le duc fit le meilleur accueil au comte de Ligny, seigneur aussi distingué par ses qualités personnelles que par sa naissance, et ils continuèrent ensemble la route. L'œil exercé de cet habile capitaine eut bientôt distingué le jeune Bayart parmi les gens de la suite du duc. « Vous avez là, Monseigneur, » dit-il, « un page qui n'a pas l'air embarrassé sur son » cheval. — C'est un jeune gentilhomme dau- » phinois que son oncle, l'évêque de Grenoble, » m'a donné il y a environ six mois. Il annonce les » plus heureuses dispositions, n'a de pareil ni à » pied ni à cheval, et promet de ne pas dégénérer » de la race dont il sort. Allons, Bayart, » lui dit

[1] Louis de Luxembourg comte de Ligny, fils du connétable de Saint-Pol et de Marie de Savoie, tante de Charles VIII.

le duc, « piquez votre cheval, et montrez votre » savoir-faire à Monseigneur de Ligny. » Celui-ci qui mieux ne demandait, lança hardiment son cheval, puis, au bout de sa course, lui fit faire trois ou quatre bonds qui réjouirent toute la compagnie. « Sur ma foi, » dit le comte, « voici un » page qui fera son chemin, s'il vit âge d'homme; » ce serait un présent digne du Roi.—Soit, Mon- » seigneur, puisque vous pensez que cette galan- » terie lui plaira. Nulle part le jeune homme ne » trouvera une plus belle carrière et une meilleure » école qu'en la maison de France, de tout temps » séjour d'honneur et de vaillance. » Ils entrèrent, en causant ainsi, dans la ville où tout le monde était aux fenêtres pour voir passer le duc et son brillant cortége. Il descendit à son hôtel, où soupèrent avec lui le comte de Ligny, le sire d'Avesne, frère du roi de Navarre et quelques autres seigneurs. Le jour suivant, le duc s'étant levé de bonne heure, alla présenter ses devoirs au Roi qui déjà se disposait à entendre la messe. Charles le reçut comme un proche parent et un fidèle allié, l'embrassa, et après quelques complimens, les deux princes montèrent sur leurs mules pour se rendre à l'église. Durant le repas qui suivit la messe, la con-

versation roula, comme entre princes et seigneurs, sur la chasse, la fauconnerie, l'amour et les armes. « Sire, » dit le comte de Ligny, « Monseigneur le duc de Savoie veut vous offrir le » plus gentil page que j'aie vu de ma vie; à peine » âgé de quinze ans, il manie un cheval comme » un vieux cavalier, et s'il vous plaît d'aller entendre vêpres à Ainay[1], vous aurez, je vous » jure, plaisir à le voir. — Par la foi de mon » corps, je le veux bien, » répondit le Roi, et s'adressant au duc : « Qui vous a donné, mon » cousin, ce gentil page dont fait tant l'éloge » notre cousin de Ligny? — Sire, il est né » votre sujet d'une noble famille de Dauphiné; » vous jugerez par vous-même si Monseigneur » de Ligny en a trop dit, en voyant manœuvrer le page et son cheval dans la prairie d'Ainay. »

Bayart, promptement informé du désir qu'avait

[1] Ancienne abbaye de l'ordre de saint Benoît, bâtie sur l'emplacement de l'autel que soixante cités des Gaules consacrèrent à Auguste, au confluent de la Saône et du Rhône, et où plus tard Caligula institua des concours académiques, dont les conditions à la fois bizarres et cruelles inspirèrent ces vers à Juvénal :

Palleat ut nudis pressit qui calcibus anguem,
Aut lugdunensem rhetor dicturus ad aram.

témoigné le Roi de le voir sur son cheval, en éprouva plus de joie « que si on lui eût donné la ville de Lyon. » Il courut conter cette bonne nouvelle au maître-palefrenier du duc de Savoie, et n'oublia rien pour l'encourager à faire de son mieux préparer sa monture. Le palefrenier, qui l'affectionnait vivement, lui répondit de ne pas s'en inquiéter, et d'aller lui-même, en attendant, s'ajuster. Le premier écuyer du duc vint le chercher sur les trois heures, et le trouva prêt et costumé avec une élégance qui relevait encore sa bonne mine. « Bayart, mon ami, » lui dit-il d'un ton ému, « je vois bien que je vais vous perdre, » puisque vous entrez au service du roi de » France; je ne suis point marri de votre avance» ment, mais, en vérité, j'ai grand regret de vous » quitter. — Dieu me donne la grâce, » lui répondit Bayart, « de continuer dans les vertus que » vous m'avez enseignées, depuis que Monsei» gneur me mit sous votre garde. J'espère que » vous n'aurez jamais de reproches à recevoir de » votre élève, et si je suis quelque jour en état de » vous témoigner ma reconnaissance, vous con» naîtrez par effet combien je me sens votre » obligé. »

L'heure approchait; le jeune page, suivi de l'é-

cuyer, partit sur « son roussin harnaché comme » pour le Roi même, » et ils allèrent attendre Charles dans la prairie d'Ainay. Ce prince descendait la Saône en bateau, et à peine avait-il mis pied à terre, que du plus loin qu'il aperçut Bayart : « Page, » lui cria-t-il, « mon ami, don» nez de l'éperon. » Et celui-ci de lancer son cheval dans la prairie. Parvenu au but de sa carrière, il le fit caracoler et bondir à plusieurs reprises, et repartant aussitôt à bride abattue, s'arrêta tout court devant le Roi en faisant piaffer son cheval en place. Charles y prit tant de plaisir, qu'après avoir hautement témoigné sa satisfaction, il lui cria de nouveau : « Piquez, piquez » encore un coup. — Piquez, » répétèrent ses pages, et de-là le surnom de Piquet qui resta longtemps à Bayart, selon l'usage de l'époque. « Vrai» ment, » dit le Roi au duc de Savoie, « le cousin » de Ligny ne nous avait rien exagéré. Je ne veux » point attendre que vous me donniez ce page, et » vous en fais moi-même la demande. — Monsei» gneur, » répondit-il, « le maître est à vous, le » reste doit y être. Dieu veuille que par la suite il » vous fasse bon service. — Par la foi de mon » corps, » dit le Roi, « impossible qu'il ne devienne » homme de bien; cousin de Ligny, c'est à vous

» que je confie mon page. » Le comte s'empressa d'accepter, prévoyant l'honneur qui pourrait un jour lui revenir de cet élève.

Après avoir reçu de magnifiques présens, et promis de venir passer les fêtes de Pâques à Tours l'année suivante, le duc de Savoie retourna dans ses États, tandis que Charles, rappelé par la guerre en Bretagne, s'en allait conquérir cette province et une épouse.

CHAPITRE III.

Premier tournoi de Bayart. — Il joue un tour de page à son oncle l'abbé d'Ainay.

1490-1491

L'apprentissage d'un page durait ordinairement sept ans ; mais les heureuses dispositions du jeune Bayart se développaient trop rapidement pour ne pas obtenir une exception. La troisième année, le comte de Ligny le fit homme d'armes [1] dans sa compagnie, en le conservant toutefois, à cause de l'amitié qu'il lui portait, au nombre des gentilshommes de sa maison.

A peine âgé de dix-huit ans, Bayart venait d'ê-

[1] Ce qu'on estimoit beaucoup en ce temps-là ; car il se trouvoit des grands seigneurs qui estoient aux compagnies, et deux ou trois en une place d'archer ; depuis tout s'est abastardi. (Montluc.)

tre mis hors de page, lorsque Charles VIII se retrouva une seconde fois à Lyon. Ce jeune monarque, récemment dégagé de la longue tutèle de sa sœur, se livrait aux idées belliqueuses que se plaisaient à exciter en lui ses nouveaux favoris. Ils multipliaient autour de lui les joutes et les tournois, exaltaient son esprit par de fastueuses comparaisons, et le rapprochaient à dessein de l'Italie dont ils lui promettaient la conquête.

Durant le séjour de ce prince à Lyon, un gentilhomme de Franche-Comté, nommé messire Claude de Vaudrey[1], chevalier de réputation et d'humeur guerrière, demanda au Roi la permission d'ouvrir une passe-d'armes pour occuper les loisirs de la jeune noblesse[2]. L'ayant aisément obtenue de ce prince qui se plaisait à tous ces

[1] *Valdræorum familia et generis vetustate, rerumque gestarum strenuitate inter præcipuas habenda : ex quâ superiorib. annis Claudius ille Valdræus dux impiger, ac miles strenuus reliquarum obstruxit luminibus : cujus res gestas nec nostri est ingenii, nec hujus ocii scribere.* (De antiquo statu Burgundiæ, per G. Paradinum, Basileæ, 1542, in-8, p. 106.) La devise de cette maison était : *J'ai valu, vaux et vaudrai,* par allusion à trois terres qu'elle possédait, savoir : Vallu, Vaux et Vaudrey.

[2] *Ne virtus langueret iners, dum bella quiescunt.* (Faustus Andrelinus, poëte contemporain.)

jeux, images et préludes de la guerre, il dressa l'ordonnance de sa joute, « tant à cheval qu'à pied, à coups de lance et de hache, » et fit suspendre son écu au lieu le plus apparent de la ville. Tout gentilhomme, désireux de se mesurer avec lui, devait y toucher, et se faire inscrire par le roi d'armes à qui la charge en était confiée.

Bayart vint à passer avec l'un de ses amis, et les regards attachés sur cet écusson : « Mon » Dieu, » se dit-il en lui-même, « si je savais com» ment faire pour figurer honorablement au tour» noi, que volontiers j'y porterais la main! » Et il s'arrêta, absorbé dans ses réflexions. « Cama» rade, » lui dit son compagnon nommé Bellabre[1], aussi de la maison du comte de Ligny, « à quoi » songez-vous donc, et qui peut vous troubler » ainsi? — Jugez-en par vous-même, » reprit Bayart. « Le nouveau grade où vient de m'élever » la bonté de Monseigneur me donne une furieuse » envie de toucher aux écus du sire de Vaudrey, » mais où trouver ensuite équipement et chevaux? » — Quoi! » répliqua Bellabre qui, un peu plus

[1] Pierre de Pocquières, seigneur de Bellabre, d'une ancienne famille de la Marche, suivit Bayart dans presque toutes ses campagnes.

âgé, était d'un caractère tout résolu, « n'est-ce que » cela? N'avez-vous pas ici votre oncle, ce gros » abbé d'Ainay[1], dont on dit la bourse bien gar- » nie. Je fais vœu d'aller le trouver, et s'il ne veut » financer de bonne grâce, d'emporter plutôt » crosses et mitres; mais il ne sera pas nécessaire » d'en venir jusque-là; soyez certain qu'en appre- » nant votre noble dessein, il s'exécutera sur-le- » champ de grand cœur. » Il n'était pas néces- saire d'exciter beaucoup Bayart, qui s'avance aussitôt et touche aux écus. Surpris de la har- diesse d'un si jeune homme, le roi d'armes, Mont- joie, ne put s'empêcher de lui dire : « Comment, » Piquet (ce nom lui était resté), mon ami, vous » n'aurez barbe de trois ans, et vous prétendez » jouter contre messire de Vaudrey, l'un des » plus rudes jouteurs que l'on connaisse. — » Montjoie, » répondit Bayart, « ce n'est ni par » orgueil, ni outrecuidance, mais seulement par » désir d'apprendre le métier des armes à aussi » bonne école, et de faire, avec l'aide de Dieu, » quelque chose d'agréable aux dames. » Le roi

[1] Bayart donnait le titre plus respectueux d'oncle à Théodore Ter- rail, qui n'était réellement que son cousin. (Voyez les *Recherches gé- néalogiques*.)

d'armes l'inscrivit en souriant, charmé de sa réponse à la fois hardie et modeste.

La nouvelle se répandit aussitôt dans Lyon que « Piquet » avait touché aux écus du sire de Vaudrey, et le comte de Ligny en l'apprenant « n'en eût pas voulu tenir dix mille *carolus*. » Il courut le raconter au Roi qui n'en fut pas moins ravi : « Par la foi de mon corps, cousin de Ligny, » j'ai idée que cet élève vous fera quelque jour » honneur. — Nous verrons comment il s'en » tirera, » reprit le comte ; « il est encore bien » jeune pour supporter la lance du sire de Vau- » drey. »

Le plus difficile n'était pas pour Bayart d'avoir touché aux écussons, mais de trouver de l'argent pour s'équiper. « Mon cher Bellabre, » dit-il à son camarade, « il faut que vous arrangiez cette af- » faire avec l'abbé; si mon oncle, l'évêque de » Grenoble, était ici, je ne serais point en peine » d'avoir de lui tout ce qu'il me faudrait ; mais il » est actuellement à son abbaye de Saint-Ser- » nin à Toulouse, et il n'y a plus assez de temps » pour avoir réponse d'aussi loin. — Que cela ne » vous inquiète, » reprit Bellabre, « nous irons » ensemble demain parler à l'abbé d'Ainay, et je » me fais fort d'en tirer bon parti. » Ces paroles

remirent un peu le cœur à Bayart qui toutefois ne dormit guère de la nuit. Les deux amis couchaient ensemble; ils se levèrent de grand matin, prirent un de ces petits bateaux qui couvrent les rives de la Saône, et se firent conduire à Ainay.

La première personne qu'ils rencontrèrent en débarquant dans la prairie, fut l'abbé qui disait son bréviaire avec un de ses religieux. Les deux amis le saluèrent respectueusement; mais ayant déjà appris l'histoire de son neveu, l'abbé se doutait de ce qui le menaçait, et il ne leur fit pas grand accueil. « Comment, petit garçon, » lui dit-il, « il y a trois jours à peine que vous étiez encore » page, et vous avez eu la témérité de toucher » aux écus du sire de Vaudrey. Je sais bien le » châtiment que mériterait à votre âge un pareil » orgueil! — Je vous jure, Monseigneur, » reprit Bayart, « que ce n'est point orgueil, mais le » désir de suivre les honorables traces de vos » ancêtres et des miens, qui m'a donné cette hardiesse. Je vous supplie donc, Monseigneur, » n'ayant ici que vous de parent à qui je puisse » avoir recours, de vouloir bien m'aider de quelque argent en cette circonstance. — Sur ma » foi, » reprit l'abbé, « cherchez ailleurs quelqu'un

» qui vous en prête; les biens de cette abbaye ont » été destinés par ses pieux fondateurs au service » de Dieu, et non à être dissipés en joutes et » tournois. » Alors Bellabre prenant la parole lui dit : « Monseigneur, ce sont les vertus et les » prouesses de vos illustres aïeux qui vous ont fait » abbé d'Ainay. Que le souvenir du passé vous en- » gage à la reconnaissance envers ceux de votre » nom. Les bonnes grâces du Roi et de notre » maître, le comte de Ligny, peuvent mener loin » votre neveu; ils ont applaudi à sa généreuse » ardeur, et les deux cents écus dont vous l'ai- » derez, vous rapporteront de l'honneur pour » plus de dix mille. »

L'abbé, après s'être long-temps débattu, finit par consentir à faire quelque chose en faveur de son neveu. Il rentra dans l'abbaye, escorté des deux amis, et ouvrant une petite armoire de son cabinet, il tira d'une bourse cent écus qu'il remit à Bellabre en lui disant : « Mon gentilhomme, » voici cent écus que je vous confie pour acheter » deux chevaux à ce vaillant gendarme, car il a » la barbe encore trop jeune pour manier tant » d'argent; je vais écrire un mot à Laurencin[1]

[1] Il ne faut pas qu'une ressemblance de nom fasse confondre avec

» pour qu'il lui fournisse les habillemens qui lui » sont nécessaires. — C'est très-bien agir, Mon» seigneur, » répondit Bellabre; « une si belle » conduite vous fera dans le public le plus grand » honneur. » L'abbé écrivit sur-le-champ à son marchand attitré de donner à son neveu ce qui lui serait nécessaire pour s'accoutrer au tournoi, bien persuadé qu'il ne lui en coûterait pas plus d'une centaine de francs.

Nantis de son argent et de sa lettre, les deux jeunes gens prirent congé de l'abbé, après l'avoir très-humblement remercié de sa générosité, et remontèrent dans leur bateau, tout joyeux du succès de leur voyage. « Savez-vous, » se prit à dire Bellabre, » que quand Dieu nous envoie une » bonne fortune, c'est péché que de ne pas en » profiter? Ce qu'on dérobe à moine est pain » bénit. Nous avons un billet pour prendre tout » ce qu'il nous faut; hâtons-nous d'arriver chez » Laurencin avant que notre abbé ait eu le temps

le marchand de l'abbé d'Ainay, son contemporain Claude de Laurencin, baron de Riverie, seigneur de Chanzé, tige de la famille de Laurencin qui existe aujourd'hui à Lyon. Les nombreux sujets que cette maison a fournis à l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem et aux principaux chapitres nobles du Lyonnais et du Dauphiné, préviennent toute méprise.

» de réfléchir à ce qu'il a fait ; car il n'a point li-
» mité notre crédit, et il faut que vous soyez ha-
» billé pour le tournoi et pour le reste de l'année,
» aussi bien n'en saurez-vous avoir autre chose de
» votre vie. — Je l'entends bien ainsi, » répondit Bayart en riant, « mais dépêchons-nous, car si
» l'abbé vient à s'apercevoir de son imprudence, il
» enverra aussitôt chez le marchand fixer la somme
» qu'il compte débourser. » Nous allons voir qu'ils avaient raison de prendre leurs précautions.

Ils pressèrent leur batelier, et ne firent qu'un saut du bateau dans la boutique de Laurencin. Après lui avoir rendu son salut, Bellabre en vint tout de suite à l'affaire importante : « Maître Lau-
» rencin, mon camarade et moi venons chez vous
» de la part d'un digne abbé, monseigneur d'Ai-
» nay. — Il est vrai, » dit le marchand, « c'est
» bien le plus honnête homme que je connaisse,
» l'une de mes plus anciennes et de mes meilleures
» pratiques. Je lui ai bien fait en ma vie pour
» plus de vingt mille francs de fourniture, et n'ai
» jamais trouvé un homme plus rond en affai-
» res... » Bellabre, qui n'était point venu pour entendre le panégyrique de l'abbé, se hâta de l'interrompre. « Mais vous ne savez point encore, » lui dit-il, « son dernier trait de générosité. Ap-

» prenant que son neveu, mon camarade que voici, » avait touché aux écus du sire de Vaudrey pour » soutenir la gloire de sa famille, et connaissant » notre amitié, il nous a envoyé chercher tous » les deux de grand matin, et après avoir prodi- » gué louanges sur louanges à l'action héroïque de » son neveu, il nous a fait faire un excellent déjeu- » ner. Ce n'est pas tout, il lui a donné trois cents » beaux écus que voici dans cette bourse, pour » acheter des chevaux, et, jaloux que personne » ne parût avec plus d'éclat au tournoi, il nous » a remis cette lettre à votre adresse pour que vous » fournissiez à ce gentilhomme tout ce qui lui sera » nécessaire. » Laurencin, ayant reconnu la signature de l'abbé, leur répondit « que tout dans sa » boutique était à leur disposition comme à celle » de Monseigneur, qu'ils n'avaient qu'à choisir. » Et il fit déployer sur-le-champ devant eux draps d'or et d'argent, satins brochés, velours et soieries, ce qu'il avait de plus beau dans son magasin. Ils en prirent pour la valeur de sept ou huit cents francs qu'ils firent en diligence porter à leur logis et mettre entre les mains du tailleur.

Revenons un instant à notre abbé qui, enchanté de s'être débarrassé de son neveu à si bon marché, commanda de servir le dîner. Il avait ce

jour-là nombreuse compagnie, prieurs et moines de toutes couleurs, auxquels il n'oublia pas dans le cours du repas de raconter son aventure : « J'ai » eu ce matin une terrible étrenne ; mon neveu, » ce petit étourdi de Bayart, n'a-t-il pas été assez » fou que d'aller toucher aux écus du sire de » Vaudrey, et ne m'a-t-il pas fallu lui bailler de » l'argent pour s'équiper? J'en ai été pour cent » beaux écus, et encore n'est-ce pas tout ; j'ai » écrit à Laurencin de lui donner ce qu'il lui » demandera pour s'accoutrer à ce maudit tour- » noi. — C'est bien à vous, Monseigneur, » dit le sacristain de l'abbaye, « d'encourager un jeune » homme de si belle espérance ; mais permettez- » moi une observation : vous avez écrit à Lau- » rencin, dites-vous, de donner à votre neveu » tout ce qu'il lui demandera, et je suis sûr qu'il » le fera, quand même il lui en demanderait pour » deux mille écus. — Par saint Jacques ! mon » sacristain a raison, » s'écria l'abbé après avoir un peu réfléchi ; « en effet, je n'ai point limité » mon ordre. Qu'on appelle mon maître-d'hôtel ! » Nicolas ! courez chez Laurencin, et dites-lui » que je lui ai écrit ce matin de donner quel- » ques étoffes à mon neveu Bayart pour le tour- » noi de messire de Vaudrey, mais qu'il ne

» dépasse pas dans tous les cas cent ou cent vingt » francs au plus ; allez, et revenez promptement.

Le maître-d'hôtel fit grande diligence, mais il était parti trop tard ! Il trouva le marchand à table, et à peine eut-il prononcé le nom de Bayart, que Laurencin, l'interrompant, « l'assura qu'il » avait fait honneur à la signature de Monsei- » gneur d'Ainay, et fourni à son neveu, fort hon- » nête gentilhomme, des étoffes d'un goût, d'une » qualité !... — Et pour combien lui en avez-vous » livré ? — Je ne puis, sans voir mon livre et » son réçu au dos de la lettre de Monseigneur, » vous le dire au juste, mais cela ne doit pas s'é- » lever à plus de sept ou huit cents francs.— » Ha ! par Notre-Dame, vous avez tout gâté ! — » Pourquoi ça ? » dit Laurencin. — Parce que » Monseigneur m'envoyait vous prévenir de ne » lui en donner que pour cent ou six vingts francs » au plus. — Sa lettre ne disait point cela, et, s'il » m'en eût demandé pour davantage, je le lui eusse » de même donné. — A chose faite point de re- » mède, » dit le maître-d'hôtel en se hâtant de retourner à l'abbaye où il trouva la compagnie comme il l'avait laissée, c'est-à-dire à table. « Eh » bien ! Nicolas, » lui cria l'abbé du plus loin qu'il l'aperçut, « avez-vous parlé à Laurencin ?—Oui ;

» Monseigneur, mais il était trop tard, votre neveu » avait déjà *fait sa foire*, et pris pour huit cents » francs. — Pour huit cents francs, sainte Marie ! » s'écria l'abbé hors de lui, « voilà un méchant vaurien ! Courez à son logis, et dites-lui » bien que s'il ne fait reporter vitement chez Laurencin ce qu'il a pris de trop, il n'aura de ses » jours un denier de moi. »

Le maître-d'hôtel revint à Lyon, comptant trouver son homme au logis ; mais celui-ci, qui s'était bien douté de l'enclouure, avait donné le mot à ses gens pour éconduire poliment tous ceux qui viendraient de la part de l'abbé. On l'envoya chez le comte de Ligny ; n'y trouvant point Bayart comme de raison, il revint sur ses pas ; cette fois on lui dit qu'il venait d'aller essayer des chevaux de l'autre côté du Rhône : bref, on le fit promener inutilement toute la journée. S'apercevant qu'on se moquait de lui, maître Nicolas revint bien fatigué dire à l'abbé que « c'était temps » perdu que de courir après son neveu, et qu'il » avait été dix fois chez lui sans pouvoir le rencontrer. — Je jure, » dit l'abbé, « que le garnement s'en repentira. » Laissons-le se consoler, et retournons à son neveu, auquel il n'arriva d'autre mal que d'avoir de l'argent et trois cos-

tumes complets pour lui et Bellabre. Tout était commun entre eux, et Bayart voulait qu'ils parussent tous deux au tournoi dans le même équipage.

« Voici pour les habits, » dit Bellabre; « maintenant il faut songer aux chevaux. Je sais qu'un » gentilhomme piémontais, logé à la Grenette, en » a deux beaux et bons qui nous conviendraient » bien. Il veut s'en défaire, m'a-t-on dit, par suite » d'un accident qui lui est arrivé en les montant il » y a huit jours. » Le gentilhomme, que sa chute retenait au moins pour trois mois à Lyon, où les vivres étaient alors fort chers, se montra assez accommodant sur le prix de ses chevaux « qui se seraient mangés dans l'écurie. » Bayart et son ami, après les avoir essayés dans la plaine de la Guillotière, conclurent le marché pour cent dix écus, et tout de suite les livrèrent à leurs gens pour les panser et les mettre en état.

Il n'y avait plus que trois jours avant le tournoi, et dans toute la ville de Lyon on ne songeait qu'aux préparatifs de cette fête. Les gens du sire de Vaudrey dressaient des barrières, les chevaliers couraient chez les marchands, préparaient leurs costumes et leurs armes; c'était à qui paraîtrait avec le plus d'éclat dans cette joute que la présence du monarque rendait encore plus solennelle.

Selon le ban qui avait été publié au nom du Roi par le sire de Vaudrey, le tournoi s'ouvrit un lundi du mois de juillet de l'an 1491. Le tenant parut le premier dans la lice, et contre lui s'exercèrent le sénéchal Galliot de Genouillac [1], Bonneval, Châtillon, Bourdillon, Sandricourt [2], jeunes et belliqueux favoris de Charles. Tous redoublaient d'efforts pour ne pas laisser sous les yeux du Roi triompher un chevalier étranger.

Bayart, à peine âgé de dix-huit ans, et dont la taille ni les formes n'étaient point encore parvenues à leur développement, parut à son tour sur les rangs. Il avait, pour son coup d'essai, affaire à l'une des meilleures lances de l'époque; mais, soit un heureux hasard, ou courtoisie du sire de Vaudrey, il fournit sa carrière à pied et à cheval, aussi bien que nul d'entre les combattans. Selon l'ordonnance du tournoi, chacun, après

[1] Aussi disoit-on lors :

> Chastillon, Bourdillon, Bonneval,
> Gouvernent le sang royal.

Aucuns y mirent Galliot, qui fut depuis grand-écuyer et maître de l'artillerie de France. (Brantôme, *Hommes illustres français*, t. II, disc. 19, p. 103 de l'édition de Paris, 1822.)

[2] Louis de Hédouville, célèbre par le tournoi connu sous le nom de *Pas de Sandricourt*, qu'il donna le 16 septembre 1493 dans son château près de Pontoise, et dont la magnificence fut telle qu'elle le ruina complètement.

sa joute, devait, à visage découvert, faire le tour de la lice, pour que l'on reconnût ceux qui avaient bien ou mal fait. Lorsque Bayart passa devant les dames, étonnées de sa jeunesse et de sa pâleur, elles s'écrièrent en leur patois lyonnais : *Vey vo cestou malotru, il a mieulx fay que tous los autres.*

Le suffrage du Roi vint compléter celui des dames. « Par la foi de mon corps ! » dit-il à son souper au comte de Ligny, « Piquet a un com» mencement qui donne bonne espérance ; mon » cousin, je ne vous fis de la vie un si bon » présent. — Sire, » répondit le comte, » vous » avez plus de part que moi à des succès dus à » vos encouragemens. Dieu veuille qu'il ne s'ar» rête pas en si beau commencement ; mais je se» rais curieux de savoir la part que l'abbé d'Ainay » prendra aux succès de son neveu. » Le Roi se prit à rire, ainsi que toute la cour qui s'était déjà divertie aux dépens de l'abbé. Théodore Terrail vécut assez long-temps pour voir son neveu dans tout l'éclat de sa réputation, mais l'histoire ne dit pas s'il lui pardonna son tour de page [1].

[1] Les historiens de Bayart ne disent point à quelle époque il fut armé chevalier, mais à présent qu'il a « gagné ses éperons, » nous nous conformerons aux chroniques en le nommant indifféremment Bayart ou le Bon Chevalier.

CHAPITRE IV.

Bayart va rejoindre sa compagnie en garnison. — Il donne un tournoi aux dames de la ville d'Aire.

1491-1493

Quelques jours après le tournoi, le comte de Ligny appela un matin Bayart et lui dit : « Piquet, mon ami, pour votre début, avez eu assez belle et heureuse fortune, mais le métier des armes veut être pratiqué. Je vous ai conservé gentilhomme de ma maison, à trois cents francs par an et trois chevaux, en vous faisant homme d'armes dans ma compagnie. Il est temps d'aller rejoindre vos compagnons à la garnison. Vous ne sauriez, en entendant quelque bruit de guerre, trouver meilleure occasion de gagner l'amour des dames et d'acquérir de l'honneur qu'en ces quartiers. » C'était combler les

désirs du jeune homme qui, après avoir remercié le comte de cette nouvelle faveur, comme de la plus grande qu'il en eût reçue, lui demanda la permission de partir dès le lendemain. « Volontiers, » répondit le comte de Ligny, « mais » il faut auparavant que vous preniez congé du » Roi, et je vais vous conduire à son hôtel. «Sire,» dit le comte en lui présentant Bayart, « voici votre » Piquet qui, avant de rejoindre sa compagnie » en Artois, vient prendre congé de vous. » Le Roi prit plaisir à regarder quelque temps Bayart qui s'était mis à genoux devant lui d'un air noble et assuré, et lui dit : « Piquet, mon ami, Dieu » veuille continuer en vous ce que j'ai vu de commencement, et vous serez prud'homme. Vous » allez en un pays où les dames sont belles, tâchez » d'acquérir leurs bonnes grâces. Adieu, mon » ami. — Grand merci, Sire, » dit Bayart. Les princes et les seigneurs l'embrassèrent tous en lui témoignant leurs regrets de le voir partir; pour lui, il eût déjà voulu être rendu à sa garnison. Le Roi lui envoya trois cents écus par le valet de chambre qui gardait sa cassette particulière, en y joignant un superbe cheval de ses écuries. Bayart donna trente écus au valet de chambre, dix à celui qui lui amena le cheval, générosité

qui lui fit le plus grand honneur. Le comte le garda toute la soirée en son hôtel, et après lui avoir donné des conseils comme à son propre fils, et recommandé *de férir haut*, *de parler bas*, *et de ne jamais forligner :* « Piquet, mon ami, » lui dit-il, « je crois que vous serez parti demain » avant mon lever; que Dieu vous garde dans » votre voyage. » Il l'embrassa les larmes aux yeux; Bayart, un genou en terre, prit congé de lui, et se retira en son logis, suivi de ses camarades qui lui firent à l'envi les plus vifs adieux.

Il trouva dans son appartement le tailleur du comte qui lui apportait de sa part deux habillemens complets, et apprit qu'en son absence il lui avait envoyé par son palefrenier un superbe cheval qu'il montait fort souvent lui-même. Bayart donna vingt écus au tailleur, le chargea d'en remettre dix autres au palefrenier Guillaume, et de saluer de sa part tous les braves gens de la maison du comte de Ligny. Il se mit à faire ses coffres très-avant dans la nuit, dormit à peine quelques heures, et fut levé à la pointe du jour. Il fit partir devant lui « ses grands chevaux, » au nombre de six, et son bagage qu'il ne tarda guère à suivre avec six autres « beaux et triomphans courtauds. » Son camarade Bellabre l'accompagna

jusqu'à la Bresle où ils se séparèrent après avoir dîné ensemble, sans se faire de bien grands adieux; car Bellabre n'attendait qu'une paire de chevaux qui lui arrivaient d'Espagne pour rejoindre son ami à trois ou quatre jours de là.

Bayart voyagea à petite journée pour ménager ses *grands chevaux*[1], et étant parvenu à trois lieues de la ville d'Aire, il envoya un de ses gens préparer son logement. Quand les gentilshommes de la compagnie du comte de Ligny surent que leur nouveau camarade Piquet arrivait, ils montèrent à cheval au nombre de cent vingt, pour aller au devant de lui. Chacun désirait de connaître ce jeune homme chéri du Roi et de leur capitaine. Nous laissons à penser l'accueil qu'ils se firent, et ayant placé Bayart au milieu d'eux, ils entrèrent en triomphe dans la ville où la plupart des dames étaient aux fenêtres, curieuses de voir un gentilhomme de dix-huit ans dont on racontait tant de bien. Ses camarades l'accompagnèrent jusque chez lui, où, selon les ordres qu'il avait donnés, le sou-

[1] Les grands chevaux ou destriers étaient destinés aux batailles et aux tournois, d'où nous est resté le proverbe *monter sur ses grands chevaux;* sous le nom de coursier, palefroi, courtaud, étaient compris les chevaux de course ou de marche, sous celui de roussin les chevaux des écuyers, des varlets, etc.

per se trouva prêt. Une partie de la compagnie resta au repas qui fut des plus gais, entremêlé de propos d'amour et de guerre, sans oublier, comme l'on pense, les succès de Piquet au tournoi du sire de Vaudrey. « Messeigneurs, » leur répliqua-t-il modestement, « je n'ai point » encore mérité les louanges que vous voulez bien » me donner, mais j'espère m'en rendre moins » indigne par la suite, en suivant vos exemples. » — Camarade, » lui dit un des gentilshommes de la compagnie, nommé Tardieu [1], bon et joyeux compagnon, « il faut que vous sa- » chiez qu'il n'y a point de plus belles dames en » tout l'Artois que celles de cette ville, et parti- » culièrement votre hôtesse que vous n'avez pas » encore vue. L'on ne vient guère en garnison » sans avoir la bourse amplement garnie; eh » bien! voulez-vous, pour votre bienvenue, faire » parler de vous et gagner les bonnes grâces » de toutes ces dames? Il n'est pas de plus sûr » moyen que de donner un tournoi en leur hon- » neur; il y a déjà quelque temps qu'elles n'en » ont vu, et si vous ne me refusez ma première

[1] Jean de Tardieu, gentilhomme de Rouergue, *Tardius Rhutunensis miles*. Aymari Rivallii de Allobrogibus libri, MS. de la Bibliothèque royale, n° 6014, fol. 330.

» requête, d'ici à trois jours vous leur procurerez » ce spectacle. — Sur ma foi! monseigneur Tardieu, quand vous me demanderiez une chose » plus difficile, je ne saurais vous la refuser, et » à plus forte raison, celle-ci qui me plaît pour » le moins autant qu'à vous. Chargez-vous de » m'envoyer demain matin le trompette avec la » permission de notre capitaine, et je ferai en » sorte que vous soyez satisfait. — Ne vous inquiétez pas de la permission, » répliqua Tardieu, « c'est une de celles que ne nous refuse » jamais le capitaine Louis d'Ars [1]; il sera ici » dans quatre jours et je prends tout sur moi. » — Eh bien, » dit le Bon Chevalier, « à demain. »

Quoiqu'il eût grand besoin de repos, la proposition de Tardieu ne le laissa guère dormir, et lorsque celui-ci, exact au rendez-vous, entra le matin chez lui, accompagné du trompette, en criant : « Compagnon, maintenant il n'y a plus » à s'en dédire, voici votre homme; » Bayart,

[1] Brantôme n'a pas oublié dans ses *Hommes illustres* (t. I, p. 76) Louis d'Ars, Berruyer, c'est-à-dire du Berry, l'un des plus célèbres capitaines de ce temps; une désignation aussi précise n'a point empêché tous les historiens et annotateurs précédens de le confondre avec Antoine d'Arces, Dauphinois, allié à la famille Terrail, et dont il sera également question dans la suite de cette histoire.

pour reponse, lui présenta l'ordonnance de son tournoi toute dressée.

Elle portait que « Pierre de Bayart, jeune » gentilhomme et apprenti des armes, natif du » Dauphiné, des Ordonnances du roi de France » sous la charge et conduite de haut et puissant » seigneur, Monseigneur de Ligny, faisait crier » et publier un tournoi sous les murs de la ville » d'Aire, à tout venant, le vingtième jour de » juillet, de trois coups de lance sans lice, à fer » émoulu, et de douze coups d'épée, le tout à » cheval et en harnois de guerre. Et au mieux » faisant donnait un bracelet d'or à ses armes et » du poids de trente écus. Le lendemain serait » combattu à pied à *poux* de lance, à une bar- » rière à hauteur du nombril; et après la lance » rompue à coups de hache, jusqu'à la discrétion » des juges et de ceux qui garderaient le camp. » Et au mieux faisant donnait un diamant du » prix de quarante écus. »

« Par saint Georges! compagnon, » s'écria Tardieu après l'avoir lue, « jamais Tristan, Lancelot ni » Gauvain ne firent mieux. Trompette, allez pro- » clamer cela dans la ville, et d'ici à trois jours » dans toutes les garnisons d'Artois et de Picar- » die. » La France entretenait plus de huit cents

hommes d'armes dans les places et châteaux des rives de la Somme, qu'elle détenait depuis Louis XI au préjudice de l'archiduc d'Autriche. La compagnie du maréchal Crèvecœur des Cordes, la compagnie écossaise de l'illustre Chabannes de la Palice et plusieurs autres reçurent l'invitation, et ceux qui se firent inscrire hâtèrent leurs préparatifs.

Quoique le terme de huit jours fût un peu rapproché, il se trouva environ cinquante gentilshommes sur les rangs. Dans ces entrefaites arriva le capitaine Louis d'Ars, charmé d'être venu à temps pour assister au tournoi. Bayart s'empressa d'aller lui rendre ses devoirs, et en reçut l'accueil le plus amical. L'arrivée de Bellabre le lendemain compléta la fête. Ce ne furent plus alors que plaisirs, bals et banquets en attendant le 20 juillet, et la politesse et la galanterie de Bayart lui attirèrent bientôt la préférence des dames. Le grand jour arrivé, le capitaine Louis d'Ars et le seigneur de Saint-Quentin, Ecossais, juges du camp, présidèrent à la division au sort des combattans qui se rangèrent en deux bandes, chacune de vingt-trois champions. Le trompette fit faire silence, proclama à haute voix l'ordonnance du tournoi et la lice fut ouverte.

C'était à Bayart de commencer, et contre lui s'avança son cousin Salvaing de Boissieu, surnommé Tartarin, gentilhomme dauphinois, renommé pour sa force et son adresse. Ils coururent l'un sur l'autre avec tant d'impétuosité, qu'ils rompirent leurs lances en éclats. Ce beau coup fut célébré par d'éclatantes fanfares. A la seconde course, Tartarin atteignit si rudement Bayart au-dessus du coude, qu'il faussa son brassard, et fit croire à tous les assistans qu'il avait le bras percé; Bayart le frappa au-dessus de la visière, et emporta avec sa lance l'aigrette de son casque. La troisième course fut digne de celles qui l'avaient précédée. Après eux parurent Bellabre et le capitaine David de Fougas, de la compagnie écossaise, qui firent de leurs trois lances tout ce qu'on pouvait attendre d'habiles gentilshommes.

Les joutes se succédèrent de deux à deux entre les autres champions. Vint ensuite le combat à l'épée. Bayart, à la troisième parade, mit la sienne en morceaux, et fournit aussi bien que possible avec le tronçon le nombre de coups voulus. Le reste des combattans remplit également bien son devoir, et les assistans comme les juges avouèrent qu'ils n'avaient jamais vu mieux

combattre soit à la lance, soit à l'épée, tout en distinguant Bayart, Tartarin, le capitaine David de Fougas, Bellabre et Tardieu.

On se rendit, quand vint le soir, au logis de Bayart qui avait fait préparer un banquet splendide, où se trouvèrent maintes dames qu'avait attirées le tournoi de dix lieues à la ronde. Les danses se prolongèrent avant dans la nuit, et les dames se retirèrent fort satisfaites de la galanterie et de la magnificence de Bayart.

Le lendemain on se prépara à recommencer, et, après avoir entendu la messe, les gentilshommes ramenèrent les dames chez notre Bon Chevalier qui les traita mieux encore que la veille. Vers les deux heures les trompettes appelèrent les chevaliers dans la lice; les dames et les juges se placèrent sur les estrades et les combattans sur les rangs, les uns encouragés par leurs succès de la veille, les autres par l'espoir d'en obtenir à leur tour. Bayart s'avança le premier et eut pour adversaire un vaillant gentilhomme du Hainaut, nommé Hanotin de Sucker. Ils se portèrent pardessus la barrière de si rudes atteintes qu'en un instant leurs lances furent brisées; saisissant la hache suspendue à leur ceinture, ils s'assaillirent de coups si terribles qu'on eût dit un combat à

mort. Enfin Bayart asséna avec tant de force un coup sur l'oreille à son adversaire qu'il l'étourdit, le fit tomber sur ses genoux, et baiser la terre. « Hola! hola! » crièrent les juges, « c'est » assez, qu'on se retire. »

Le tournoi ne se termina qu'avec le jour; les chevaliers coururent se désarmer et rejoignirent les dames et les capitaines d'Ars et de Saint-Quentin déjà réunis chez Bayart pour le souper. Durant le repas, il ne fut question que du tournoi et de ceux qui l'avaient emporté dans les deux journées; les uns et les autres donnaient leur avis en attendant la décision des juges. Ceux-ci consultèrent les gentilshommes les plus expérimentés, et prièrent aussi les dames de dire leur avis en conscience et sans partialité. Tous tombèrent d'accord qu'en général on n'avait pu mieux combattre; mais que Bayart, sans blâmer les autres, était encore le mieux faisant des deux journées et que les prix devaient lui être remis pour en disposer en faveur de qui bon lui semblerait. Le seigneur de Saint-Quentin, sur les instances du capitaine Louis d'Ars qui lui en déféra l'honneur, après que la trompette eut sonné pour faire faire silence, prononça à haute voix cette sentence qui reçut l'approbation géné-

rale. « Messeigneurs, dit Bayart tout honteux » et troublé, j'ignore par quelle faveur m'est fait » cet honneur que plusieurs, il me semble, ont » mieux mérité que moi; mais puisqu'il plaît » aux seigneurs et aux dames de s'en remettre à » mon jugement, je supplie messeigneurs mes » compagnons de ne pas s'offenser et de trouver » bon que je donne le prix de la première jour- » née à monseigneur de Bellabre et celui de la » seconde au capitaine David des Écossais. » Il les leur fit sur-le-champ délivrer aux applaudissemens unanimes de l'assemblée, et les divertissemens et les danses recommencèrent.

Durant les deux années que Bayart resta en Artois, il se donna plusieurs autres tournois de la plupart desquels l'honneur lui demeura. Ses louanges étaient dans la bouche de toutes les dames, tandis que sa bonté et sa générosité lui gagnaient les cœurs de tous ses compagnons. « Nul d'entre eux n'était démonté, qu'il ne le » remontât, et, s'il avait un écu, chacun y partis- » sait. »

CHAPITRE V.

Conquête et perte du royaume de Naples. — Bayart se distingue à la journée de Fornoue. — Mort de Charles VIII.

1494-1498.

Charles VIII, rejetant les avis et les représentations des vieux conseillers de son père, se disposa à revendiquer par les armes les droits incertains que la maison d'Anjou avait légués à Louis XI sur le royaume de Naples. Des conquêtes aussi lointaines, exposées à tous les artifices de la politique italienne, avaient paru trop dangereuses à ce prince, qui n'accepta de cet héritage que le comté de Provence. Son imprudent successeur, enivré par les fastueuses promesses de ses favoris et les discours étudiés des ambassadeurs du duc de Milan, n'apercevait que la gloire d'une semblable expédition. Croyant suivre les

traces de Charlemagne, il allait par-delà les monts chercher un chapeau de cardinal pour Guillaume Briçonnet, un duché pour Etienne de Vaesc[1], et soutenir contre son propre sang les attentats de Ludovic Sforza. Aucun sacrifice ne lui coûte pour obtenir de ses voisins qu'ils le laissent en paix entreprendre sa conquête; le roi d'Angleterre obtient d'énormes subsides, il rend l'Artois et la Franche-Comté à l'Archiduc, la Cerdagne, le Roussillon à Ferdinand, se promettant de remplacer bientôt ces quatre provinces par des empires et des royaumes. Dans les rêves de son ambition, des ports de la Sicile aux rives du Bosphore, le trajet lui paraît facile et il paie d'une forte pension les droits imaginaires que lui cède sur le trône de Constantin un Grec fugitif, dernier rejeton des Paléologue.

La noblesse française, reprenant toute l'ardeur

[1] Guillaume Briçonnet, fils d'un riche marchand de Tours, évêque de Saint-Malo, puis archevêque de Reims et cardinal, mort en 15[illegible]4. —Étienne de Vesc, c'est-à-dire de Vaesc, duc de Nola, sénéchal de Beaucaire et chambellan de Charles VIII, *était natif de Languedoc, d'un lieu si obscur que les généalogistes n'ont jamais su trouver son père;* il mourut vers 1501, après s'être fait reconnaître par l'ancienne famille dauphinoise de Vesc. (*Maisons, personnes, actions et paroles remarquables des règnes de Charles VIII et Louis XII*, ms. de la Bibliothèque royale, n. 1542.)

que lui avait fait perdre la politique ombrageuse de Louis XI, accourut à Lyon où était fixé le rendez-vous des troupes. A la tête d'une armée dont l'audace et le courage compensaient le nombre, le Roi partit de Grenoble le 29 août 1494, traversa sans obstacle l'Italie, chassant devant lui les bandes des Condottieri, et fit son entrée dans Rome, la nuit du 31 décembre de la même année.

Rodrigue Borgia, qui, sous le nom d'Alexandre VI, déshonorait la chaire de Saint-Pierre, fut contraint de s'humilier devant lui et de souffrir que le roi de France fît planter ses justices sur les places publiques et exerçât dans Rome les autres droits de la souveraineté. La terreur de « la furie française » le devance dans Naples; le roi Alfonse abandonne en fuyant sa couronne à son fils, et le jeune Ferdinand est contraint de le suivre sans avoir pu faire combattre ses troupes. Plus heureux que César, le roi de France avait vaincu avant d'être venu et d'avoir vu [1]. Maître de cette capitale, il y fait une

[1] *Vulgare est et tritum omni populo illud Julii Cæsaris, veni, vidi, vici. At reddita est Parthenope Carolo octavo, pro nominis celebritate, antequàm Campaniæ fines attigisset; jure igitur potuit dicere se*

entrée solennelle, à cheval, revêtu des ornemens impériaux, le globe d'une main, le sceptre de l'autre en qualité d'empereur d'occident, et se met à régner sur ces pays aussi tranquillement que si depuis Charlemagne ils n'eussent cessé d'appartenir aux Français.

Cette conquête ou plutôt ce voyage « où les » fourriers s'en allaient en avant, la craie à la » main, marquer les logemens, » ne fournit pas à Bayart de grandes occasions de se distinguer; mais la perfidie du pape et du duc de Milan préparait à Charles et à ses troupes un retour plus périlleux. Tandis que ce prince s'oublie dans les délices de Naples, l'Italie entière s'assemble en une ligue pour couper la retraite aux Français et faire perdre à jamais à cette nation audacieuse l'envie de repasser les monts. L'armée des confédérés forte de quarante mille hommes les attend au pied des Apennins, sous la conduite du marquis de Mantoue, qui ne redoute qu'une chose, c'est que le roi ne lui échappe. Les avertissemens réitérés de Philippe de Commines parvinrent

vixisse, antequàm venisset et vidisset. (Theod. Pasquierii in Francorum regum icones notæ. OEuvres d'Etienne Pasquier, t. I, p. 1232.)

enfin à dissiper la sécurité du Roi, qui se mit en marche pour retourner dans son royaume, en laissant la moitié de ses troupes à la garde de sa conquête. Mais avec moins de dix mille hommes, sa bonne artillerie et sa brave noblesse, Charles ne doutait point de passer sur le ventre aux Italiens réunis. Les confédérés l'attendirent avec confiance, certains d'accabler « *sa* » *légion* » au passage du Taro, et de l'envelopper dans les plaines de Foro-Novo. Mais si d'un côté le courage suppléait au nombre, de l'autre il n'y répondait point.

Le 6 juillet 1495, la bataille parut inévitable; le roi Charles « petit de corps mais grand de cœur[1], » monté sur un superbe cheval, parcourut les rangs de ses soldats, transportés de l'air confiant et martial de leur chef. Après leur avoir adressé quelques paroles brèves et audacieuses, il fut se placer devant la première ligne de ses troupes, et « on ne voyait nul homme plus près » des ennemis que lui, excepté son cousin le » bâtard de Bourbon[2]. » L'action s'engagea, les Italiens ne purent soutenir l'impétuosité fran-

[1] *Major in exiguo regnabat corpore virtus.*

[2] Commines, l. VIII, ch. 11.

çaise, et prirent honteusement la fuite, précédés de leur général le marquis de Mantoue, « à qui ses éperons aidèrent bien. » Charles, séparé de ses preux dans la mêlée, ne dut son salut qu'à sa courageuse résistance et à la vigueur de son bon cheval « Savoie. » Les Français perdirent leur bagage pillé par la cavalerie légère des Vénitiens et environ deux cents hommes; les confédérés laissèrent plus de quatre mille morts sur le champ de bataille, perte à laquelle ses guerres de parade n'avaient point accoutumé l'Italie.

Au signal du combat, Bayart, avec toute l'ardeur d'un jeune écuyer à sa première bataille, se précipita dans les rangs ennemis et eut deux chevaux tués sous lui. Le comte de Ligny, témoin de sa vaillance, en instruisit le Roi qui lui fit donner cinq cents écus pour se remonter; Bayart le remercia en allant lui présenter une enseigne de cavalerie qu'il avait enlevée aux Italiens. Un auteur, par une conjecture plus heureuse que fondée, l'a mis au nombre des chevaliers créés à cette journée de la main de Charles VIII [1].

[1] Aimar, *Histoire du chevalier Baiard*, Lyon, 1699, pet. in-12, l. I, p. 55.

Ce prince se hâta de venir dégager le duc d'Orléans assiégé dans Novare et réduit aux plus dures extrémités. Bayart perdit devant cette place deux illustres parens : Charles Alleman, son oncle, commandeur d'Avignon, et Barrachin Alleman son cousin, dont le château de Rochechinard en Dauphiné est à jamais célèbre par le séjour de l'infortuné Zizim, frère de Bajazet[1].

Le Roi retrouva à Lyon la reine Anne sa femme après quinze mois d'absence, et de là s'en alla visiter les tombeaux de Saint-Denis qui ne devaient pas tarder à s'ouvrir pour lui. Il passa les deux années qui précédèrent sa mort à parcourir les principales villes de son royame, s'appliquant à réformer les abus et à rendre en personne la justice à ses sujets, comme ses prédécesseurs « et mêmement monseigneur Saint-» Louis y procédaient. »

Cependant les Français avaient aussi promptement perdu que conquis le royaume de Naples. Le vice-roi Gilbert de Montpensier, « bon et

[1] Zizim, prince ottoman, amoureux de Philippine-Hélène de Sassenage. (*Histoire dauphinoise*, par Guy Allard, Grenoble, 1673, in-12.)

» hardi chevalier, mais peu sage et ne se levant » qu'à midi, » mourut de chagrin et de misère à la suite de la désastreuse capitulation d'Atella.

Charles VIII, décidé à repasser en Italie à la tête d'une armée formidable, s'avança jusqu'à Lyon; mais tout-à-coup il revint à Amboise où le rappelait, dit-on, sa passion pour une fille d'honneur de la Reine. Le 7 avril 1498, traversant une galerie pour aller voir jouer à la paume dans les fossés du château, il se heurta la tête contre une porte, tomba sans connaissance et expira quelques instans après. Ainsi fut enlevé par une mort prématurée un prince dont les défauts n'avaient été que ceux de son éducation et de son âge, et que ses qualités bonnes et aimables firent regretter jusqu'au désespoir par tous ceux qui l'avaient approché.

CHAPITRE VI.

Avénement de Louis XII à la couronne. — Conquête du duché de Milan. — Bayart fait un voyage à Carignan, où il donne un tournoi à la prière d'une dame.

1498-1499

La mort du fils unique de Charles, arrivée durant l'expédition d'Italie, appelait au trône le plus proche héritier mâle, Louis d'Orléans qui prit le nom de Louis XII. Le nouveau monarque alla se faire sacrer à Reims et annonça hautement ses futures prétentions en joignant à ses titres ceux de roi de Naples et de duc de Milan. Il s'occupa d'abord de faire casser son mariage avec Jeanne fille de Louis XI, qu'il n'avait contracté que par la violence de son redoutable beau-père. La complaisance du pape fut payée à son fils César de Borgia par le duché de Valentinois, et l'engagement trop bien exé-

cuté de seconder en Italie ses projets de conquête. Louis XII, devenu libre, s'empressa de remplir la clause du contrat de mariage d'Anne de Bretagne avec Charles VIII, qui portait que cette princesse ne pourrait se remarier qu'avec l'héritier présomptif de la couronne de France.

Après s'être assuré, en habile politique, des puissances qui auraient pu traverser son entreprise, il résolut, l'an 1499, de faire valoir ses droits sur le duché de Milan qui lui appartenait du chef de Valentine de Milan son aïeule, héritière des Visconti. Ludovic, petit-fils de l'usurpateur Sforza, en jouissait au préjudice de la maison d'Orléans, que les malheurs de la France, en proie aux Anglais et aux dissensions domestiques, avaient empêché de réclamer son héritage. Louis ayant amassé, par une sage économie, les fonds nécessaires à une aussi vaste entreprise, sans fouler ses peuples par de nouveaux impôts, fit passer les Alpes à son armée, sous la conduite de Berault Stuart, seigneur d'Aubigny, et de J.-J. Trivulzio, seigneur milanais, ennemi personnel de Ludovic. Les villes de Nona, de la Rocca, furent emportées d'assaut et saccagées; Pavie et Novare, intimidées par cet exemple,

reçurent les Français, et le reste du Milanais se hâta d'arborer la croix blanche. Sforza, ne se croyant plus en sûreté dans Milan, fit charger trente mulets de ses ducats, et s'enfuit par une porte tandis que les habitans ouvraient l'autre à Trivulzio.

A la nouvelle de ces rapides succès, Louis partit de Lyon, et vint prendre possession des Etats que ses lieutenans lui avaient conquis en vingt jours. Il fit son entrée solennelle dans Milan le 8 février 1499 en habit ducal, et resta trois mois dans cette ville, appliqué à diminuer les impôts et à gagner les cœurs de ses nouveaux sujets par la douceur de sa domination. Mais la nouvelle de la naissance de sa fille le rappela trop tôt en France, et il laissa le gouvernement de la Lombardie à J.-J. Trivulzio, dont les talens étaient plus propres à conquérir qu'à gouverner un nouvel État.

Après le départ du Roi, les garnisons françaises passaient le temps à donner aux dames milanaises des fêtes et des tournois qui leur plaisaient beaucoup plus que la prudence ne l'eût exigé. Bayart profita de ces loisirs pour aller visiter sa famille qu'il n'avait point revue depuis le jour où il l'avait quittée pour la première fois.

Après avoir pleuré sur le tombeau de son père[1], et passé quelque temps avec sa bonne mère, un vif intérêt le conduisit à la cour de Savoie. Il y avait aimé, comme nous l'avons dit, une jeune damoiselle[2] de la duchesse Blanche, d'une noble famille, mais plus favorisée des dons de la nature que de ceux de la fortune. Bayart, avec la loyauté de son âge, et sans songer à l'avenir, se promettait de l'épouser, lorsque son entrée au service du roi de France vint ajourner tous ses projets. Le voyage de Naples, celui de Milan, quatre années enfin s'écoulèrent sans qu'ils pussent autrement s'entretenir de leur amour que par lettres. Cependant le seigneur de Fruzasque, épris de la beauté de la damoiselle, lui offrit sa main et son immense fortune, et elle céda, quoiqu'à regret, aux vœux de sa famille et de sa bonne maîtresse. La duchesse, pour conserver sa favorite auprès d'elle, avait nommé son mari surintendant de sa maison, et tous les deux jouissaient de sa plus intime faveur.

Bayart, rendant justice à la position dans la-

[1] Il était mort en 1496, selon Le Laboureur. (*Mazures de l'Ile-Barbe*, Paris, 1681, in-4, t. II, p. 591.)

[2] Damoiselle, damizelle, fille noble, *filia nobilis*.

quelle s'était trouvée la dame de Fruzasque, ne lui en avait pas conservé un moins vif attachement, et il n'entra pas sans une certaine émotion dans la ville de Carignan où Blanche de Montferrat, veuve de Charles Ier, s'était retirée depuis la mort de son fils Charles II. La cour de cette princesse, qui ne le cédait à aucune autre en magnificence et en politesse, attirait un grand nombre d'étrangers. La duchesse n'avait pas pris autrefois moins d'intérêt à Bayart que son époux; elle le reçut en véritable enfant de la maison, et la dame de Fruzasque avec toutes les « gracieu-» setés et courtoisies » que la bienséance permettait. Ils devisèrent longuement de leur première jeunesse, de leurs amours, et ils ne se lassaient pas de réveiller, dans de chastes entretiens, tous les souvenirs si chers à ceux qui ont aimé.

La dame de Fruzasque, dont les pensées avaient toujours suivi le Bon Chevalier, se plaisait à lui rappeler ses triomphes aux tournois de Lyon et d'Aire, et ses exploits à la journée de Fornoue, qui déjà avaient répandu au loin sa réputation. « Bayart, mon ami, » lui dit-elle un jour, « voici la première maison où vous avez » été nourri; ce vous serait grande honte de ne » pas vous y faire connaître aussi avantageuse-

» ment que vous l'avez fait ailleurs.—Madame, » lui répondit-il, « vous disposez de moi à votre » volonté, et n'avez qu'à m'ordonner ce qui plai» rait à ma bonne maîtresse et à vous. — Eh » bien! » lui dit-elle, « vous ne sauriez faire rien » de plus agréable à la duchesse que de donner » en cette ville un tournoi que le voisinage des » Français rendrait à coup sûr des plus brillans. » — Puisque tel est votre désir, il aura lieu, Ma» dame. Est-ce à vous, qui la première avez régné » en mon cœur, que je pourrais refuser chose » possible, à vous que j'aime sans attendre ni » vouloir d'autre retour que vos douces paroles » et votre main à baiser? Je n'y mets qu'une » condition, c'est que vous m'octroirez l'un de » vos bracelets. » La dame y consentit sans se douter de son projet. L'heure du souper interrompit leur conversation, et Bayart s'empara du bracelet sans autre explication. Durant le bal qui suivit, la bonne duchesse s'entretint longuement avec son ancien page, jusqu'à ce que minuit vînt donner le signal de la retraite.

Le reste de la nuit, Bayart ne songea qu'à son tournoi; il l'arrangea si bien dans sa tête, que le lendemain il fit partir dès le matin un trompette chargé de prévenir les gentilshommes

des villes d'alentour, qui voudraient se rendre à quatre jours de là, un dimanche, à Carignan; « que Pierre de Bayart donnerait en prix un bra- » celet de sa dame et un rubis de cent ducats à » celui qui serait trouvé le mieux faisant à trois » courses de lance sans lice, et à douze coups d'é- » pée. » Le trompette exécuta sa commission, et rapporta les noms de quinze gentilshommes qui avaient promis de s'y trouver. La duchesse, enchantée de la galanterie de Bayart, donna ses ordres pour que les échafauds se trouvassent prêts, et mit à sa disposition tout ce qui pouvait contribuer à l'éclat de la fête.

Au jour et à l'heure indiqués, Bayart se trouva sur les rangs, armé de toutes pièces, accompagné des seigneurs de Mondragon et de Bouvans; ils furent bientôt suivis des autres champions, et Bayart ouvrit les joutes avec le seigneur de Rouastre, fort et adroit gentilhomme, porte-enseigne du duc régnant Philibert-le-Beau [1]. Le Savoisien du premier coup fit trois morceaux de sa lance, mais Bayart l'atteignit si rudement sur le haut de son grand buffle, qu'il enleva, percée d'outre en outre, cette pièce de son armure, et rompit sa

[1] Guichenon, *Histoire de Savoie*, p. 581.

lance en éclats. Le seigneur de Rouastre, s'étant rajusté, fournit également bien sa seconde lance, mais notre Bon Chevalier le frappa en visière, emporta son panache, et faillit le désarçonner. A la troisième course, le sieur de Rouastre croisa sa lance, et Bayart rompit la sienne en morceaux. Après eux, les seigneurs de Mondragon et de Chevron firent assaut d'adresse et de force; ensuite les autres combattans, qui chacun à leur tour méritèrent l'approbation des assistans. Les lances rompues, commença le combat à l'épée; Bayart, à la seconde parade, fit sauter celle de son adversaire et rompit la sienne. Les autres champions se distinguèrent à l'envi, et le tournoi ne finit qu'avec le jour.

Le seigneur de Fruzasque invita, au nom de la duchesse, les gentilshommes à souper au château, où elle les traita avec sa magnificence accoutumée. Avant d'ouvrir le bal, il fut question de donner les prix : les seigneurs de Grammont et de Fruzasque, juges du camp, prirent les voix des chevaliers et des dames qui unanimement l'adjugèrent à Bayart. Rougissant, il le refusa, et dit qu'il ne l'avait point mérité; mais que s'il avait fait quelque chose de bien, il le devait au bracelet qu'avait bien voulu lui prêter madame de

Fruzasque, et que c'était à elle qu'il appartenait de disposer du prix. La confiance que le seigneur de Fruzasque avait en la vertu de sa femme et en l'honnêteté de Bayart, ne lui fit prendre nul ombrage de cette déclaration publique; il se joignit au seigneur de Grammont pour lui faire part des intentions du seigneur de Bayart. La dame agréa sans le moindre trouble le compliment, et remercia gracieusement le vainqueur de l'honneur qu'il voulait bien lui faire. « Puisque mon-
» seigneur de Bayart a la bonté de dire que
» mon bracelet lui a fait gagner le prix, je veux,
» pour l'amour de lui, le garder toute ma vie;
» pour le rubis, qu'il ne veut reprendre, je suis
» d'avis de le donner au seigneur de Mondragon
» qui après lui a réuni le plus de suffrages. »
Chacun applaudit; les danses commencèrent et se prolongèrent fort avant dans la nuit. Les gentilshommes français passèrent encore cinq à six jours dans les fêtes et les plaisirs, puis rejoignirent leurs garnisons.

Bayart n'oublia point, avant son départ, l'ancien maître-palefrenier du duc de Savoie, Pizou de Chenas, qu'il avait retrouvé à Carignan. Il l'emmena un jour à son logis, et là, après l'avoir bien régalé, en reconnaissance des soins qu'il en

avait autrefois reçus, il lui fit présent d'un beau cheval valant plus de cinquante écus; il lui demanda ce qu'était devenu l'écuyer qui l'avait mis à cheval, et ayant appris qu'il s'était retiré fort vieux et goutteux à Montcallier, il chargea Pizou de lui envoyer une belle et bonne mule.

Il fut ensuite prendre congé de la bonne duchesse, et la pria de croire qu'après le Roi son maître, il n'était ni prince ni princesse en ce monde auxquels il fût plus entièrement dévoué. Ses adieux à la dame de Fruzasque, ses premières amours, ne se passèrent pas sans larmes versées de part et d'autre. Cet amour honnête dura jusqu'à leur mort, et chaque année ils s'envoyaient mutuellement quelque souvenir [1].

Tandis qu'on ne parlait dans Carignan que de sa courtoisie, de sa prouesse et de sa générosité, Bayart se hâtait de regagner la Lombardie; il avait prévu que Sforza chercherait bientôt à y rentrer, et comptait sur cette campagne pour se dédommager de la précédente.

[1] Pasquier, *Recherches de la France*, l. VI, ch. 19, *De l'honneste amour du capitaine Bayart envers une Dame.*

CHAPITRE VII.

Bayart défait un capitaine italien et le poursuit jusque dans Milan. — Il est fait prisonnier et renvoyé sans rançon. — Premier duel du Bon Chevalier.

1499-1500.

Ludovic-le-More, retiré en Allemagne, épiait le moment favorable de recouvrer le duché de Milan; la licence des Français et la dureté du gouverneur ne tardèrent pas à lui en faciliter l'occasion. Trivulzio, chef des Guelfes, proscrit autrefois de sa patrie par les Gibelins, satisfaisait, au nom du roi de France, ses propres inimitiés, et persécutait à son tour cette puissante faction. Sforza, instruit par de nombreux émissaires du mécontentement et du repentir de ses anciens sujets, eut bientôt, à l'aide de ses trésors, réuni une armée composée de vingt mille Suisses, Allemands, Bourguignons et Albanais,

Il entra en campagne au milieu de l'hiver, et les forces affaiblies et divisées des Français ne purent résister à cette invasion que seconda le soulèvement général de la Lombardie. Ludovic rentra dans Milan le 5 février 1500, aux acclamations du même peuple qui l'avait chassé quelques mois auparavant; Trivulzio et le comte de Ligny, après avoir jeté des garnisons dans les principales citadelles, furent contraints de se replier sur Mortara. Louis, instruit d'une révolution à laquelle il était loin de s'attendre, fit passer en Italie de puissans renforts; mais la division qui régnait entre ses généraux nuisit au succès de ses armes, et pendant plusieurs mois la fortune resta incertaine.

Impatient de se signaler, Bayart était venu se loger avec quelques gentilshommes de sa compagnie dans une petite place à vingt milles de Milan. C'était entre eux à qui imaginerait de nouvelles entreprises sur l'ennemi. Un jour le Bon Chevalier fut informé qu'il y avait dans Binasco, à quelques milles de là, un parti de trois cents chevaux ennemis qu'il serait possible d'enlever. Ses compagnons acceptèrent avec empressement l'invitation qu'il leur fit d'aller rendre visite aux Italiens, et ils partirent un matin au nombre de quarante

à cinquante hommes d'armes déterminés à tenter l'aventure; mais ils avaient affaire à un brave et vigilant capitaine nommé Bernardino Cazachio, qui, informé de leur projet, jugea plus à propos de les attendre en rase campagne. Il se posta à deux ou trois jets d'arc de Binasco, et dès qu'il eut aperçu les Français, il estima, à leur petit nombre, qu'il en aurait bon marché. Les deux troupes ne tardèrent point à se reconnaître, et fondirent l'une sur l'autre aux cris de : France, France! Moro, Moro[1]! Le choc fut terrible, et grand nombre de cavaliers renversés ne purent remonter à cheval dans une mêlée aussi chaude. « A voir combattre le Bon Chevalier, en» tamer testes, couper bras et jambes, eût plu» tôt été pris pour un lion furieux que pour da» moisel amoureux. » Cependant le combat durait depuis une heure sans qu'au grand regret de Bayart la victoire se fût encore déclarée. « Hé! » camarades, » s'écria-t-il, « cette poignée de » monde nous tiendra-t-elle ici toute la journée? » Si les troupes qui sont dans Milan venaient à

[1] Le sobriquet de More, *Moro*, était devenu tellement propre à Ludovic, qu'il tenait lieu de son propre nom. P. Jove remarque qu'il lui avait été donné : *Nequaquam à fusoedine oris, verùm ab argumento, quod pro insigni gestabat, Mori arboris, etc., etc.*

» en être averties, ce serait fait de nous. Un der-
» nier effort, et débarrassons-nous-en au plus
» vite. » Ranimés par ces paroles du Bon Chevalier, les Français, en répétant leur cri de guerre, chargèrent les Lombards avec tant de fureur, que ceux-ci commencèrent à perdre le terrain. Cazachio, voyant que les Français le serraient de trop près, craignit qu'ils n'entrassent avec lui dans Binasco, et fit sa retraite en bon ordre du côté de Milan. Arrivés à peu de distance de cette ville, les Italiens se débandèrent et se sauvèrent à toute bride, poursuivis par les Français jusque sous le canon de la place. Alors l'un des anciens de la compagnie, s'apercevant du danger, cria : « Tourne, homme d'armes, tourne! » Chacun obéit et s'arrêta, à l'exception de Bayart qui était trop échauffé à la poursuite des fuyards pour rien entendre.

Il se laissa tellement entraîner par son ardeur, qu'il entra pêle-mêle avec eux dans Milan, les chassant jusque sur la place du palais ducal. Reconnu bientôt à ses croix blanches, et entouré de toutes parts par la populace qui criait : *Piglia, piglia!* il fut forcé de se rendre au capitaine Bernardino Cazachio : celui-ci l'emmena en son logis, et, après que Bayart fut désarmé, il ne pouvait

reconnaître ce terrible gendarme dans un jeune homme d'une figure douce et presque féminine. Ludovic, qui avait entendu le tumulte, en demanda la cause, et, curieux de voir cet archer si téméraire , il le fit mander devant lui.

Cazachio, guerrier plein d'honneur, à la réception de cet ordre, craignit que Ludovic, se livrant à ses fureurs habituelles, n'eût conçu quelque funeste projet, et voulut accompagner lui-même son prisonnier. « Mon gentilhomme, » lui dit Sforza étonné de voir tant de valeur et de jeunesse réunies, « approchez, et contez-moi » ce qui vous a amené dans notre ville. Pen- » siez-vous prendre Milan à vous seul? — Par » ma foi! Monseigneur, » lui répondit Bayart sans se troubler, « je ne pensais pas entrer tout » seul, et croyais bien être suivi de mes compa- » gnons qui, plus au fait de la guerre, ont évité » mon sort. Mais à part ma disgrâce, je n'ai qu'à me » féliciter d'être tombé entre les mains de ce bon » et vaillant capitaine. » Ludovic lui ayant ensuite demandé à combien, sur son honneur, s'élevait le nombre des troupes françaises : « Sur » mon ame! Monseigneur, ils ne sont guère que » quatorze ou quinze cents hommes d'armes et » seize ou dix-huit mille hommes de pied, mais

» tous gens d'élite, déterminés à soumettre cette
» fois pour toujours le duché de Milan au roi
» notre maître; excusez ma franchise, mais il
» me semble que vous seriez, Monseigneur, pour
» le moins autant en sûreté en Allemagne qu'ici,
» car vos gens ne sont pas pour tenir devant les
» nôtres. »

Le duc feignit de s'amuser des propos du jeune Français qui ne laissaient pas de lui donner à penser. « Sur ma foi, mon gentilhomme, » lui dit-il d'un ton railleur et indifférent, « j'ai bonne en-
» vie que les troupes du roi de France et les
» miennes décident au plus tôt par une bataille à
» qui appartiendra cet héritage, car je vois bien
» qu'il n'y a pas d'autre moyen de nous accorder.
» —Plût à Dieu! Monseigneur, » s'écria Bayart, « que ce fût dès demain, pourvu que je fusse
» hors de prison. — Vous êtes libre, » reprit Ludovic dans un élan de générosité qui lui était peu ordinaire, « et je vous accorde de plus tout
» ce que vous me demanderez. »

Le Bon Chevalier mit un genou en terre pour le remercier, le pria, pour toute grâce, de lui faire rendre ses armes et son cheval, et de le renvoyer à sa garnison. « Je vous en conser-
» verai, Monseigneur, une si grande reconnais-

» sance que, hors le service du Roi, mon maître, » et mon honneur sauf, je serai toujours à votre » commandement. — Capitaine Cazachio, » dit Ludovic, « qu'on lui fasse rendre son cheval et tout » ce qui lui appartient. — Rien de plus aisé, » répondit celui-ci, « car tout est chez moi. » Et il envoya chercher ses armes et son cheval. Ludovic voulut voir armer devant lui Bayart qui sauta légèrement en selle sans toucher à l'étrier. Il se fit ensuite donner une lance, et baissant sa visière il parcourut à bride abattue la vaste cour du palais, et rompit contre terre son bois en cinq ou six morceaux. Ludovic, que ce spectacle ne réjouissait pas plus que de raison, ne put s'empêcher d'avouer que si tous les hommes d'armes français ressemblaient à celui-ci, il aurait à craindre un mauvais parti. Cependant il lui donna pour le reconduire à sa garnison un trompette qui n'alla pas si loin, car déjà l'armée française n'était plus qu'à dix ou douze milles de la ville.

Tout le monde plaignait le jeune guerrier dont la noble ardeur excusait l'imprudence. Son retour inattendu vint surprendre ses camarades qui l'accompagnèrent, en le félicitant, chez son bon maître, le comte de Ligny. « Comment! Piquet, » mon ami, » lui dit-il en riant, « vous voici! Qui

» vous a mis hors de prison et payé votre ran-
» çon? J'allais à l'instant envoyer un trompette
» pour le faire et vous ramener. — Monseigneur,
» je vous remercie très-humblement de votre
» bon vouloir, mais le seigneur Ludovic m'a
» généreusement renvoyé sans rançon, » et il raconta en détail son aventure. Trivulzio lui demanda « s'il jugeait à la contenance de Sforza
» qu'il fût homme à leur livrer bataille. — Mon-
» seigneur, » répondit Bayart, » il ne m'a pas
» mis si avant dans sa confidence; tout ce que
» je puis vous dire, c'est qu'il n'a pas l'air facile à
» intimider, et que probablement, d'ici à peu de
» jours, vous aurez de ses nouvelles. Tout ce que
» j'ai pu apprendre, c'est que ses troupes sont
» pour la plupart dans Novare, et qu'il doit les
» rappeler à Milan, ou aller lui-même les re-
» joindre. »

Importuné des louanges que le capitaine Cazachio donnait publiquement au jeune guerrier français, Hyacinthe Simonetta, gentilhomme d'une illustre famille milanaise, le fit insolemment provoquer à un combat singulier. Fier de quelques succès parmi ses compatriotes, et plein de confiance dans ses talens pour l'escrime, il négligea toute prudence. « Couvert d'une étroite ar-

mure qui, tout en faisant ressortir l'élégance de sa taille, gênait ses mouvemens [1], » à peine si le présomptueux Milanais put détourner le fer du jeune archer, qui le jeta sans vie dans l'arène. La solennité donnée à ce combat tourna à la gloire de Bayart, et « la défaite du champion de Sforza parut aux Italiens eux-mêmes un présage certain de la ruine prochaine de cette maison [2]. »

[1] *Cognovi strenuos equites dum nimiùm elegantiæ student, in armis conclusos victoriam è manibus emisisse, ex quibus vel maxime insignis fuit Hyacinthus Simoneta mediolanensis, Bayardo gallo congressus.*

[2] *Manifestum Sfortiacæ calamitatis, quæ mox subsecuta est, præsagium.* (De singulari Certamine Lib. cap. 38; Andreæ Alciati opera, in-folio, t. III, Basileæ, 1571.)

CHAPITRE VIII.

Prise de Ludovic Sforza et seconde conquête de Milan. — Générosité et désintéressement de Bayart.

1500

L'ARRIVÉE de La Trimouille, l'un des plus grands capitaines de son temps, ne tarda pas à rendre à l'armée française l'énergie que lui avait enlevée la pluralité des chefs. Pendant que Ludovic perd un temps précieux au siége du château de Novare [1], il est investi lui-même dans cette ville. La principale force des deux armées consistait en Suisses. La Trimouille traita secrètement avec ceux de Sforza, qui se mutinèrent, et refusèrent

[1] Varillas fait honneur à Bayart de la défense du château de Novare, mais cet écrivain à son ordinaire n'appuie cette assertion d'aucune preuve.

de se battre contre leurs compatriotes. Après avoir inutilement employé les promesses et les prières les plus touchantes pour les détourner de leur trahison, Sforza fut réduit à implorer la permission de s'échapper parmi eux, déguisé en soldat, ou, selon d'autres, en cordelier. Tandis que les Suisses défilaient entre les rangs des troupes françaises, Ludovic, désigné par un valet du canton d'Uri, fut reconnu et arrêté. Le 11 avril, vigile de Pâques-Fleuries, Louis XII étant à la chasse aux environs de Lyon, reçut un courrier du cardinal d'Amboise qui lui apportait cette heureuse nouvelle, et se rendit immédiatement à Notre-Dame de Confort, pour remercier Dieu d'un événement qui lui assurait la possession du duché de Milan. Ludovic arriva sous bonne escorte, et fut enfermé au château de Pierre-Scize, sans avoir pu obtenir la permission de voir le Roi. Il fut peu de temps après transféré au château du Lys-Saint-Georges, et de-là enfin au château de Loches où il termina sa vie, après dix années d'une captivité aussi douce que le permettait la sûreté du prisonnier. Ainsi se trouvèrent confondues la prudence et l'habileté de celui qui se faisait appeler le fils de la Fortune, se vantant de l'avoir fixée par son artificieuse politique.

Son frère, le cardinal Ascanio, craignant d'éprouver un sort pareil, s'enfuit en toute hâte de Milan, pour tâcher de rejoindre, à travers les Etats vénitiens, ses neveux qui s'étaient réfugiés auprès de l'empereur Maximilien. Accablé de fatigue, il vint au milieu de la nuit frapper à la porte d'une maison isolée appartenant à un gentilhomme qu'il avait autrefois comblé de bienfaits. Pendant qu'il se livrait au sommeil, le traître fit avertir un capitaine de la république de Venise qui s'empara de lui et de tous ses trésors. Mais les Vénitiens n'osèrent refuser de le rendre au roi de France qui les fit hautement menacer de leur déclarer la guerre, s'ils ne lui remettaient le cardinal, ses dépouilles, et aussi l'épée de Charles VIII, prise dans les bagages à la journée de Fornoue, et que les orgueilleux républicains faisaient voir dans le palais de Saint-Marc. Ascanio alla habiter la tour de Bourges, jusqu'au conclave qui suivit la mort d'Alexandre VI, et sut alors obtenir sa liberté, en promettant au cardinal d'Amboise sa voix qu'il donna à son compétiteur.

Lors de la première conquête du Milanais, Louis XII avait distribué en récompense à ses principaux officiers plusieurs terres et seigneuries, et entre autres, au comte de Ligny, les villes de

Tortona et de Voghera. Toutes, à l'exemple de la capitale, avaient chassé leurs garnisons et ouvert leurs portes à Sforza. Courroucé de cette défection, le comte de Ligny résolut d'aller en personne châtier ses sujets rebelles. Suivi de Louis d'Ars, son lieutenant, de Bayart qui portait alors son guidon, et d'une partie de sa compagnie, il s'avança jusqu'à Alexandrie, faisant courir le bruit qu'il allait mettre Tortona et Voghera à feu et à sang, quoiqu'un semblable dessein n'eût su entrer dans son ame. A cette nouvelle, les habitans consternés résolurent d'envoyer au-devant de leur seigneur vingt de leurs principaux bourgeois pour conjurer sa vengeance et demander miséricorde. Le comte de Ligny les rencontra à vingt milles de Voghera, mais il passa outre, sans faire semblant de les apercevoir, et entra dans la ville en appareil de guerre.

Cet accueil redoubla la frayeur des pauvres députés qui le suivirent en silence et allèrent implorer la protection du capitaine Louis d'Ars, dont ils connaissaient la bonté. Celui-ci leur promit ses bons offices, en leur conseillant de laisser passer la nuit sur la colère de leur seigneur. Le lendemain, après le dîner du comte, cinquante des premiers de la ville, tête nue, vin-

rent se jeter à ses pieds criant miséricorde. L'un d'eux prononça en langue italienne un discours fort éloquent et dont le sens était : Que la ville de Voghera n'avait cédé qu'à la force, et que les cœurs de ses habitans n'avaient jamais cessé d'être français; qu'ils le suppliaient de leur pardonner l'offense qu'ils avaient commise tant envers le Roi qu'envers lui, sur l'assurance qu'à l'avenir ils ne retomberaient plus dans une semblable faute; enfin qu'ils s'en remettaient à son bon cœur, et le priaient d'accepter ces trois cents marcs de vaisselle d'argent en signe de pardon; et ils couvrirent deux tables de pièces d'argenterie sur lesquelles le comte ne daigna pas jeter un coup-d'œil. D'un ton et d'un air à les faire tous trembler, il leur adressa cette réponse : « Vous » êtes bien hardis, sujets lâches et félons, de » vous présenter devant moi après votre infâme » révolte, et d'ajouter le mensonge à la trahison. » Est-on venu assiéger votre ville, canonner et » assaillir vos remparts? Non; vous avez traî- » treusement appelé dans vos murs l'usurpateur » de ce duché. Si je n'écoutais que mon devoir et » ma juste indignation, je vous ferais pendre » tous, comme traîtres et déloyaux, aux fenêtres » de vos maisons. Allez, fuyez de devant mes

» yeux, et délivrez-moi à jamais de votre pré» sence. » Les pauvres citoyens, toujours à genoux, écoutaient, transis de peur, et n'osaient plus rien ajouter à leurs prières.

Alors le sage et vaillant capitaine Louis d'Ars, se découvrant, adressa, le genou en terre, ces paroles au comte de Ligny : « Monseigneur, en » l'honneur de notre Sauveur et de sa Passion, » accordez-moi leur grâce; je leur ai engagé ma » parole, et ils auraient mauvaise opinion de moi » si je venais à y manquer. Je vous promets, en » leur nom, qu'ils seront à l'avenir bons et fidèles » sujets. » Les pauvres gens l'interrompirent en criant : « Grâce, Monseigneur, grâce! nous » tiendrons ce que le capitaine a promis. » Le comte de Ligny, ému par leurs larmes, les fit lever, et leur dit : « Je vous pardonne en consi» dération du capitaine Louis d'Ars, dont les ser» vices obtiendraient de plus grandes choses de » moi. Allez, mais gardez-vous d'y retomber. » Quant à votre argenterie, vous ne méritez pas » que je l'accepte. » Jetant ses regards autour de lui, il aperçut Bayart et lui dit : « Piquet, » prenez cette argenterie, je vous la donne pour » votre cuisine.— Monseigneur, » reprit celui-ci, « je vous en remercie très-humblement; mais à

» Dieu ne plaise que biens qui viennent d'aussi
» méchantes gens entrent jamais en ma maison;
» ils me porteraient malheur. » Cela dit, il distribua pièce par pièce l'argenterie à tous ceux qui se rencontraient là, sans en garder pour la valeur d'un denier, au grand étonnement de ses camarades, car le Bon Chevalier eût été alors embarrassé de trouver dix écus en sa bourse.

« Que pensez-vous de cette action de Piquet,
» Messeigneurs? » dit le comte de Ligny, lorsque Bayart et les habitans furent sortis; « c'est
» grand dommage que Dieu ne l'ait pas fait naître
» sur le trône de quelque puissant empire, il
» eût gagné tous les cœurs par sa générosité.
» Croyez-moi, ce sera un jour l'un des plus par-
» faits capitaines du monde. » Le comte, jaloux qu'il n'eût pas à souffrir de sa générosité, envoya le lendemain à Bayart une belle robe de velours cramoisi doublée de satin broché, un cheval magnifique et une bourse de trois cents écus qui ne lui durèrent guère, car ils furent bientôt partagés entre ses camarades.

CHAPITRE IX.

Conquête du royaume de Naples. — La guerre éclate entre Louis XII et Ferdinand. — Bayart commence à se faire connaître des Espagnols. — Il se signale à la prise de Canosa.

1500-1502.

L'an 1501, tout paraissant tranquille en France et dans le Milanais, Louis XII résolut de mettre à exécution le projet de son prédécesseur, et de reconquérir le royaume de Naples. On le vit avec étonnement s'unir à son rival, à son ennemi Ferdinand-le-Catholique, pour faire et partager ensemble cette conquête. C'était se donner un associé dangereux où il pouvait être seul le maître; et cette alliance impolitique ne devait avoir pour la France que les résultats les plus funestes. Il fut convenu que Louis entrerait le premier en campagne, et il se hâta de mettre sur pied une puissante armée dont le comte de

Ligny s'attendait à avoir le commandement. Lors du voyage de Naples, Charles VIII avait fait épouser à son favori Éléonore des Baux, princesse d'Altamura, veuve fort riche et très-belle qui possédait dans la Pouille les villes de Venosa, Canosa, Andria, Minervino et nombre d'autres. Le comte fut obligé d'abandonner l'Italie avec l'armée française, et sa femme, trop sensible à cette séparation, tomba dans une mélancolie qui la conduisit bientôt au tombeau [1]. Louis de Ligny était donc, par cet héritage et les intelligences qu'il pouvait avoir conservées dans son duché d'Altamura, le général le plus propre à commander l'expédition de Naples. Jeune et vaillant, capitaine expérimenté, il ne lui manquait que la faveur que les rois conservent rarement aux favoris de leurs prédécesseurs. Il conçut un si grand dépit des refus de Louis XII, qu'il se retira dans ses terres, où il mourut bientôt de chagrin, à la fleur de l'âge, le 31 décembre 1503.

Sa compagnie, sous les ordres de Louis d'Ars, son lieutenant, rejoignit l'armée que commandait Berault Stuart, seigneur d'Aubigny, sage et

[1] Brantôme, *Hommes illustres français*, t. I, disc. 3.

vaillant capitaine, mais qu'une santé chancelante écarta trop souvent de son poste. Bayart n'avait garde de rester en arrière, et demanda à son bon maître la permission de suivre ses compagnons en Italie. Le comte de Ligny se sépara de lui à regret, et comme s'il eût prévu qu'il ne devait plus le revoir.

Ferdinand-le-Catholique feignit d'envoyer le célèbre Gonsalve de Cordoue au secours de son parent le roi de Naples; mais dès que l'armée française eut commencé les hostilités, le général espagnol rendit public le traité de son maître avec Louis XII, et s'empara de toutes les places où il avait été reçu comme allié. Ce manque de foi accabla Frédéric, prince sage et peu guerrier; indigné de la perfidie de Ferdinand, et désespérant du salut de ses États, il les céda par vengeance au roi de France. En échange il reçut le comté du Maine dont les revenus lui furent conservés même après la perte du royaume de Naples, et y acheva tranquillement sa vie, sans jamais reporter ses regards vers une couronne qu'il s'était peut-être trop pressé d'abandonner [1].

[1] Anne de Laval, fille de Charlotte de Tarente, héritière de Fré-

La conquête terminée, la discorde ne tarda pas à se mettre entre les conquérans sous le prétexte de la délimitation des provinces tombées dans le partage de chacun. Gonsalve, initié à tous les secrets de Ferdinand, dont sa mauvaise foi le rendait le digne lieutenant, chercha les hostilités, surprit en pleine paix la ville de Tripalda, et fit main-basse sur la garnison française. D'Aubigny reprit cette place après l'avoir ensanglantée à son tour, et la guerre, sans être déclarée, s'éveilla peu à peu entre les deux nations. Ce fut dans ces fréquentes agressions que Bayart commença à se faire une réputation parmi les Espagnols, assez avares, comme on sait, des louanges d'autrui [1]. Son capitaine Louis d'Ars s'était emparé, au nom du comte de Ligny, de Venosa et de plusieurs autres places de l'héritage de sa femme, la princesse d'Altamura. Favorisé par quelques seigneurs de la faction angevine, et vaillamment secondé par Bayart et son ami Bellabre, il poursuivit ses conquêtes en

déric, apporta l'an 1521 aux La Trimouille les vaines prétentions que cette famille a conservées sur le royaume de Naples.

[1] *Et inter alios Gallos, Petrus Terralius Bayardus delphinus, suæ virtutis periculum in illis prœliis fecit.* (A. Rivallii, *de Allobrogibus* Lib. folio 329.)

dépit de Gonsalve. Vainement ce général le fit-il sommer d'évacuer la Pouille, et de rendre les villes qu'il détenait, selon lui, au préjudice du roi d'Aragon ; Louis d'Ars lui répondit qu'il gardait à bon droit les possessions du comte de Ligny son maître, qui relevaient directement de Naples, dont le roi de France était le seigneur propriétaire. Il appuya ce raisonnement par la défaite de ceux qui furent envoyés contre lui, et nonobstant force et menace il continua de recouvrer les dépendances du duché d'Altamura [1].

Louis XII, informé de la conduite déloyale de ses alliés, manda à son vice-roi, Louis d'Armagnac, duc de Nemours, de sommer Gonsalve de rendre dans les vingt-quatre heures les villes dont il s'était emparé, ou de lui déclarer la guerre. Sur la réponse évasive de ce général, l'armée française entra en campagne, s'empara de Cerignola, et vint mettre le siége devant Canosa. Cette ville, entourée d'épaisses murailles, de larges fossés, abondamment fournie de vivres et de munitions, était défendue par l'é-

[1] Jehan d'Anton, *Histoire de Louis XII*. Paris, 1620, in-4, ch. 3 et 7, p. 12 et 29.

lite des troupes espagnoles sous la conduite du brave capitaine Peraltà et du célèbre Pietro Navarro.

Le 16 juillet 1502, les Français firent les approches de la place, se logèrent dans les monastères environnans, et bientôt commença l'orage bruyant de l'artillerie. Le quatrième jour, la brèche ayant été jugée suffisante, les seigneurs et les capitaines, mêlés aux piétons, assaillirent si vivement les Espagnols, que la ville eût été prise sans la merveilleuse résistanace du capitaine Peralta : il encourageait ses gens par son exemple et ses discours, les ramenait à la charge l'épée dans les reins, et faisait jeter sur les assiégeans des matières enflammées, des pots d'huile bouillante et de chaux vive. Louis d'Ars, Bayart [1], Bellabre, Chastelart et quelques autres bons hommes d'armes, qui se portaient aux endroits les plus périlleux, furent, les uns blessés, les autres brûlés et échaudés, sans pour cela vouloir reculer; car l'acharnement était tel que, pour mourir, les Français n'abandonnaient l'at-

[1] Lequel ne cessa durant l'assault de *ruer patacs* sur les Espagnols, et tant s'approcha que en plusieurs lieux fut atteinct et blessé à coups de piques. (Jehan d'Anton, ch. II, p. 46 et 48.)

taque, ni les Espagnols la défense. Cependant, après trois heures d'un combat des plus meurtriers, la place demeura aux assiégés, et les Français furent contraints de rentrer dans leurs quartiers.

Pendant deux jours et deux nuits, l'artillerie battit la ville d'un autre côté, et fit une brèche plus considérable que la première. Bayart et Bellabre s'y précipitèrent des premiers, et déjà l'étendard de France s'élevait sur les décombres des remparts, lorsque les Espagnols, ramenés par leur capitaine, firent une charge si vigoureuse qu'ils chassèrent de nouveau les assiégeans. Le Bon Chevalier s'était tellement avancé, qu'il fut atteint et blessé de plusieurs coups de pique; son ami Bellabre eut le visage tout brûlé; Luc-le-Groing, brave gentilhomme de leur compagnie, renversé dans le fossé du haut de la muraille, fut emporté comme mort. Les capitaines, après avoir perdu nombre de leurs meilleurs hommes d'armes, firent cesser un assaut trop meurtrier. Irrités que douze cents Espagnols les arrêtassent aussi long-temps, les Français, le lendemain, redemandèrent l'attaque à grands cris, jurant de périr tous devant la place ou de l'emporter de vive force. Le capitaine Peralta, aussi sage que

brave, ne crut pas devoir exposer le reste de ses soldats à une perte certaine, et, ayant obtenu une honorable capitulation, il remit la place au duc de Nemours.

CHAPITRE X.

Louis d'Ars et Bayart soutiennent un mémorable combat dans la ville de Biseglia.

1502

Louis d'Ars, après la prise de Canosa, se trouvant à deux lieues de la ville de Biseglia dependante des domaines de son maître, demanda quelques hommes d'armes au vice-roi d'Armagnac pour s'emparer de cette place dans laquelle il avait pratiqué des intelligences. N'ayant pu les obtenir malgré ses vives instances, il ne renonça pas à son entreprise et partit pour Biseglia avec soixante chevau-légers de sa compagnie.

Cette ville située sur le golfe Adriatique était en état de faire une longue résistance ; mais les habitans, qui n'avaient point oublié leur bon seigneur le comte de Ligny, ouvrirent en dépit des

Espagnols leurs portes à son lieutenant. Toute la commune réunie à Louis d'Ars chargea aux cris de France! France! les Espagnols qui furent contraints de se réfugier dans la citadelle [1]. Ceux-ci commencèrent alors à faire sur la ville un feu si violent d'artillerie, que le bruit du canon fut entendu jusqu'à Canosa. Luc-le-Groing, que ses blessures y retenaient, courut aussitôt chez le duc de Nemours, et lui dit : « Monsei- » gneur, vous entendez bruire le canon du côté » de Biseglia, je vous supplie au nom du Roi et » par amour pour monseigneur de Ligny d'en- » voyer du secours à son brave lieutenant qui » doit en avoir grand besoin en ce moment. » Le vice-roi ne voulant pas l'écouter, il s'adressa au brave La Palice qui se disposait à partir lorsqu'il en reçut la défense.

Le brave gentilhomme, voyant qu'il fallait chercher ailleurs du secours à son maître, courut en toute hâte à une ville voisine où se trouvaient en garnison une centaine d'hommes d'armes. « À cheval! à cheval! gens d'armes de France, » criait par les rues, Luc-le-Groing en entrant dans Ruvo,

[1] *Comment le capitaine Louys d'Ars preit Beseilles en la Pouille sur les Espaignols.* (Jehan d'Anton, ch. 13, p. 55.)

« ou vous aurez à vous reprocher la perte du ca-» pitaine Louis d'Ars qui soutient avec peu de » monde grande charge dans Biseglia. » Bayart qui se trouva sur son passage n'en entendit pas davantage. « Sans regarder qui le suivait, lui et trois » de ses gens partirent à bride abattue au hasard » de crever leurs chevaux. » Arrivé aux portes de Biseglia, le Bon Chevalier commença à crier de toutes ses forces : France ! France ! et traversant la ville au grand galop, il se dirigea du côté du château où l'on entendait le bruit. « Là il se » rangea aux côtés de Louis d'Ars, l'épée au » poing, et se mit à frapper à bras déployés et à » secourir de tous ses efforts les Français qui » grand besoin avaient d'aide. »

Durant le combat, il était survenu au secours du château trois cents Espagnols sous les ordres de l'amiral Villamarino. Le courage de Louis d'Ars croissait à proportion du nombre des assaillans; mais ceux-ci, ne voyant point arriver de renfort aux Français, redoublaient également d'ardeur et de confiance. Repoussé après une lutte trop inégale, à l'entrée de la ville, le capitaine d'Ars, préférant la mort à la perte de sa conquête, ferma de sa main la porte en dedans. Les Espagnols se crurent certains de l'accabler; mais « nul ne l'ap-

» prochait de tant que son glaive tenait d'ombre » qu'il ne fut assommé. — Sus, sus, Messei» gneurs! » répétait aux siens le brave capitaine écumant de rage et de fatigue; « mieux vaut » mourir ici sous l'écu de vertu que vivre en » soupçon de lâcheté. Ne perdons pas, faute de » le garder, le fruit de notre labeur, et soyons à » nous-mêmes le secours qu'on nous a dénié. »

Bayart à son exemple frappait en désespéré; Gilbert de Chaux, Jean de Montieux, gentilshommes de sa compagnie, le secondaient du reste de leurs forces, mais leurs épées émoussées n'étaient plus redoutables que par leur pesanteur; hommes et chevaux succombaient de lassitude et ils ne voyaient point arriver de secours. Soudain un épais nuage de poussière parut dans l'éloignement, et bientôt le son familier des trompettes françaises vint ranimer leurs forces épuisées. Les Espagnols à leur tour lâchèrent pied et se retirèrent les uns vers le château, les autres du côté du port. Mais les cent hommes d'armes qu'amenait l'infatigable Luc-le-Groing coupèrent le chemin à ceux qui cherchaient à regagner leurs navires et en massacrèrent près de trois cents. Les autres au nombre de deux cents parvinrent à se jeter dans le château; mais dix ou douze des

principaux habitans soupçonnés d'attachement au roi de France qu'ils y tenaient enfermés, avaient profité du désordre pour s'emparer de la grosse tour d'où ils assaillirent les Espagnols de pierres et de tuiles. Profitant de cette diversion, Louis d'Ars fit escalader les murailles et passer au fil de l'épée le reste des Espagnols.

Le château garni d'abondantes provisions offrit aux Français de quoi se dédommager des fatigues d'une telle journée. Louis d'Ars fit ensuite distribuer de l'argent et tous les chevaux qu'il trouva aux gens d'armes qui pour la plupart avaient crevé les leurs en volant aussi rapidement à son aide. Sa générosité lui gagna les cœurs de ceux dont il faisait l'admiration. De retour à Canosa, il n'y eut personne de l'armée qui ne vînt le complimenter d'avoir ainsi soutenu pendant six heures, avec soixante hommes, les efforts de six cents Espagnols ; le bon capitaine aussi modeste que brave répondait que sans Bayart on serait arrivé trop tard à son secours.

CHAPITRE XI.

Bayart gouverneur de la ville de Minervino. — Il fait prisonnier Alonso de Soto-Mayor, capitaine espagnol. — Conduite déloyale de ce dernier.

1502-1503

Louis d'Ars avait donné au Bon Chevalier le gouvernement de Minervino, ville épiscopale de la Capitanate dépendant des domaines du comte de Ligny. Après avoir pourvu à la sûreté de la place, Bayart au bout de quelques jours ne tarda pas à s'ennuyer de rester si long-temps en cage, sans rompre une lance. « Messeigneurs, » dit-il un soir à ses hommes d'armes, « durant que » nous croupissons ainsi derrière des murailles, » nos armes se rouillent et l'orgueil des Espa- » gnols s'accroît. J'ai résolu, pour rompre ces » pernicieux loisirs, d'aller demain faire une » course entre Barletta et Andria, et si, comme je

» l'espère, nous rencontrons quelque parti en- » nemi, ce sera une occasion de nous remettre au » jeu. » Ce projet fut vivement applaudi, et ceux qui devaient le partager employèrent la soirée à visiter leurs chevaux et à préparer leurs armes. Ils se mirent au champ de grand matin, au nombre de trente hommes d'armes, bien détermi- nés à ne pas rentrer dans Minervino sans avoir vu l'ennemi de près.

Le même jour et dans le même dessein, était sorti d'Andria, ville du voisinage, un brave et hardi capitaine espagnol nommé Alonso de Soto-Mayor, proche parent de Gonsalve et général de sa cavalerie [1]. Il serait difficile de dire laquelle des deux troupes éprouva le plus de joie, lors- que, au détour d'une colline, elles s'aperçurent descendant à nombre égal dans la plaine [2].

« Mes amis, » dit Bayart à ses gens, dès qu'il eut reconnu les croix rouges, « voici l'occasion » que nous avons cherchée ; que chacun songe à » son honneur et fasse son devoir ; si je ne fais » le mien, tenez-moi à jamais pour lâche et sans

[1] *Aloncus Sancti-Majoris consanguineus Gonsallii Ferrandi Hispanorum ducis.* (A. Rivallii, folio 329.)

[2] *In mediis campis cum certis militibus.* (Ibid.)

» cœur. — Allons, capitaine, » lui répondirent-ils, « donnez le signal de la charge pour que les » Espagnols n'aient pas l'honneur de commen- » cer. » La visière baissée, la lance en arrêt, aux cris de France ! France ! ils se lancèrent au grand galop sur les Espagnols qui aux cris d'*España! San Iago!* leur épargnèrent bravement la moitié du chemin. Le combat dura indécis plus d'une demi-heure avec un égal acharnement. Animé par la résistance, il semblait que le Bon Chevalier se multipliât dans la mêlée. Enfin une dernière charge rompit les Espagnols qui se débandèrent laissant sept hommes sur la place, et autant de prisonniers [1].

Le reste prit la fuite avec le capitaine; mais Bayart, sans perdre de vue Alonso, le poursuivit et l'atteignit l'épée haute, en lui criant : « Tourne, homme d'armes ! ne te laisse pas tuer » par derrière. » Celui-ci, préférant une mort glorieuse, se retourna sur le Bon Chevalier « comme un sanglier aux abois, » et il s'engagea entre eux un terrible combat. Soto-Mayor, abandonné par les siens, résistait avec un courage qui

[1] *Occisis septem Hispanis cum totidem Aloncus cæteris fugientibus captus est.* (A. Rivallii, folio 329.)

eût rendu la victoire douteuse si ses compagnons eussent combattu comme lui. Mais bientôt son cheval, rendu de lassitude, ne répondit plus au frein ; alors le Bon Chevalier, suspendant ses coups, lui dit : « Rends-toi, homme d'armes, ou » tu es mort ! — A qui me rendrai-je ? » répondit-il. « — Au capitaine Bayart. » Alonso qui le connaissait de réputation et voyait bien d'ailleurs que, cerné de tous côtés, il ne pouvait s'échapper, lui remit son épée. Les Français reprirent la route de Minervino sans avoir perdu un seul homme, se félicitant de n'avoir acheté leur victoire que par quelques blessures et deux chevaux tués dont ils seraient amplement dédommagés par la rançon de leurs prisonniers.

Le Bon Chevalier, ayant appris le nom et la naissance de Soto-Mayor, lui fit donner une des plus belles chambres du château, des vêtemens de sa garde-robe et tout ce qui pouvait lui être nécessaire[1]. Poussant plus loin la générosité, il se contenta de lui demander sa parole de ne point chercher à s'échapper, et lui laissa la li-

[1] Le dict Pierre de Bayart le traita non pas comme prisonnier, mais comme frère et compaignon. (JEHAN D'ANTON, *Histoire de Louis XII*, ch. 5, p. 22.)

berté de se promener dans toute la place[1]. Alonso le remercia de sa courtoisie et lui donna sa foi de ne pas sortir sans son congé. Quelques jours après, ils convinrent de la rançon qui fut fixée à mille ducats.

L'Espagnol demeura quinze à vingt jours à faire bonne chère avec le capitaine et ses compagnons, allant et venant sans être nullement surveillé, personne ne croyant un homme de sa condition capable de violer sa parole ; mais impatienté de ne point voir arriver l'argent qu'il attendait, Alonso prit le parti d'aller lui-même chercher sa rançon. Voici comme il s'y prit : il s'adressa à un soldat albanais de la garnison, et lui dit : « Théode, veux tu gagner de quoi vivre » à ton aise le reste de tes jours? » Le soldat, qui aimait l'argent, prêta l'oreille à ce discours. « Tiens-moi prêt, demain matin, un cheval à la » poterne du château ; tu viendras avec moi, en » deux heures nous sommes à Andria, et cin» quante ducats ne seront qu'un faible à-compte » de mes bienfaits. » L'Albanais n'était pas d'une probité à résister à pareille somme, et il convint de

[1] *Et sub fide suâ a Bayardo receptus, liber et sine custode per castellum Minervinæ.* (A. Rivallii, folio 329.)

tout avec lui, après lui avoir fait pourtant observer que le capitaine était homme à le faire repentir de la violation de sa parole. « Je n'ai point » l'intention de lui manquer de parole, répondit » l'Espagnol, et je n'aurai rien de plus pressé que » de lui envoyer les mille ducats dont nous som» mes convenus, et, pourvu qu'il les reçoive, » mes obligations sont remplies. — Au surplus » cela vous regarde, » répondit Théode; « comp» tez sur moi. »

Le lendemain, de bonne heure, Soto-Mayor, qui n'était point observé, trouva aisément le moment de monter à cheval et de fuir avec l'Albanais. Bayart ne tarda guère à faire sa ronde accoutumée, et, surpris de ne point trouver dans les cours don Alonso, avec lequel il causait et se promenait tous les matins, il demanda au portier s'il ne l'avait pas vu : celui-ci répondit que l'Espagnol s'était promené à la pointe du jour vers la poterne, et que depuis il ne l'avait point revu. Aussitôt Bayart fit sonner l'alarme, et ni don Alonso ni Théode ne parurent. Outré de cette trahison, mais sans perdre un instant, il fait monter à cheval un de ses soldats nommé le Basque, avec dix de ses meilleurs cavaliers, leur ordonne de courir à bride abattue

sur la route d'Andria, et de ramener le fugitif mort ou vif, sans oublier l'Albanais qui serait pendu aux créneaux du château pour servir d'exemple.

Le Basque, les éperons dans le ventre de son cheval, aperçut au bout de deux milles don Alonso occupé à rajuster les sangles de son cheval. Sans lui donner le temps de remonter, il fond sur lui et l'arrête. Théode, instruit du sort qui l'attendait, gagna Andria sans regarder derrière lui. Quand le Bon Chevalier revit don Alonso, il ne put contenir son indignation, et l'accabla des plus sanglans reproches. Vainement l'Espagnol voulut alléguer sa prétendue justification; Bayart, trop irrité pour recevoir de pareilles excuses, le fit conduire dans la tour, où il le tint quinze jours enfermé[1], sans aggraver autrement sa captivité, et sans lui faire mettre les fers, comme il en avait le droit. Au bout de ce temps, arriva un trompette chargé de demander un sauf-conduit pour le porteur de la rançon. L'argent apporté et compté, Alonso prit congé d'assez bonne grâce de Bayart et de ses hommes d'armes, et partit après avoir

[1] *Et quia fidem non servaverat in turri detentus fuit.* (A. RIVALLII, folio 329.)

vu distribuer ses mille ducats jusqu'au dernier aux soldats de la garnison [1].

De retour à Andria, l'Espagnol fut accablé de questions sur sa captivité et sur le seigneur Bayart. « Je vous assure, » répondit-il à ses amis, « qu'il est impossible de trouver un capi-» taine plus intrépide et plus actif; » et il leur raconta les exercices continuels dont il occupait les loisirs de ses soldats, et aussi la générosité dont il avait été témoin avant son départ, ajoutant que, « s'il vivait âge d'homme, il parviendrait » sûrement à une haute fortune. Quant au trai-» tement que j'ai éprouvé, j'ignore s'il provenait » de ses ordres, mais ses gens ne m'ont point » traité en prisonnier de guerre ni en gentil-» homme [2], et je me réserve bien de lui en deman-» der satisfaction les armes à la main. »

[1] *Receptis mille ducatis stationis militibus distributis, Bayardus liberavit Aloncum.* (A. Rivallii, folio 329.)

[2] *Qui inter suos conquestus est q. a Bayardo atrociter et præter jura belli asservatus fuerat.* (Ibid.) — *Is ubi libertati restitutus est, beneficii immemor, de ejus erga se inhumanitate conquestus est.* (Champier, *Tropheum Gallorum.*)

CHAPITRE XII.

Lettres de Bayart à Soto-Mayor et réponses de celui-ci.

1502-1503

Alonso répéta publiquement ses plaintes et ses menaces dans une conférence qui eut lieu à cette époque entre le duc de Nemours et Gonsalve pour la délimitation des provinces contestées. Le Bon Chevalier ne tarda point à en être informé; et, aussi surpris qu'indigné d'une semblable imposture, il fit sur-le-champ assembler tous les soldats de la garnison de Minervino, et après leur avoir exposé les griefs de Soto-Mayor : « Il me semble, » leur dit-il, « que jusqu'à son » évasion prisonnier ne fut jamais aussi bien » traité, et depuis, si je l'ai fait resserrer, il ne » doit s'en prendre qu'à lui-même. » Il leur de-

manda s'il n'aurait point éprouvé à son insu quelque outrage dont il s'empresserait de lui donner satisfaction. « Capitaine, » répondirent-ils tous, « quand il eût été le premier personnage » de sa nation, vous n'auriez pu lui faire un meil- » leur traitement, et c'est mal et péché à lui de » s'en plaindre. Mais ces Espagnols sont telle- » ment gonflés d'orgueil, qu'ils ne trouvent ja- » mais qu'on en fasse assez ! — Par ma foi, » reprit Bayart, « quoique la fièvre quarte me » tienne[1], je veux lui écrire que s'il ne rétracte » ses propos, je lui prouverai qu'il en a menti, à » pied ou à cheval, comme il lui plaira. » Encore que le Bon Chevalier signât fort bien son nom, il fit incontinent venir son clerc, et lui dicta la lettre suivante :

[1] L'auteur d'un voyage intitulé *Londres*, après avoir attribué au *spleen* les exploits les plus brillans des Anglais, voudrait assigner une semblable cause physique à la bravoure de Bayart. Il prétend *que les sept années continues pendant lesquelles il fut affligé de la fièvre quarte furent celles précisément qui établirent sa réputation.* Sans prendre au sérieux ce paradoxe du plaisant Champenois Pierre Grosley, nous nous contenterons de rappeler que Bayart eut non-seulement la fièvre pendant sept ans, mais presque durant tout le cours de sa vie, à partir de cette époque jusque trois mois avant sa mort. Nous ne voyons pas non plus que cette maladie ait produit en lui aucune de ces affections mélancoliques analogues au *tædium vitæ* des gentilshommes d'outre-mer.

« Don Alonso, j'ai appris que depuis votre re-
» tour vous vous êtes plaint de moi, et avez semé
» parmi vos gens que je ne vous ai point traité en
» gentilhomme. Vous savez bien le contraire;
» mais comme une telle charge me ferait gros
» déshonneur, je vous écris cette lettre pour
» vous prier de rhabiller autrement vos paroles
» devant ceux qui les ont ouïes. Vous rétablirez
» mon honneur en confessant le bon traitement
» que je vous ai fait, et le vôtre en rendant té-
» moignage à la vérité. Et dans le cas où vous
» seriez refusant, je vous déclare que je suis ré-
» solu de vous faire dédire par combat mortel de
» votre personne à la mienne, soit à pied ou à
» cheval, ainsi que mieux vous plairont les ar-
» mes. Et adieu. De Minervino, ce dixième de
» juillet 1503. » Le seigneur de La Palice approuva fort cette lettre, et chargea son trompette, nommé La Lune, de la porter à Andria au seigneur Alonso de Soto-Mayor.

Celui-ci, après l'avoir lue, y fit sur-le-champ cette réponse sans prendre conseil de personne:
« Seigneur de Bayart, j'ai vu votre lettre, où
» entre autres choses dites qu'êtes résolu de me
» combattre si je ne me dédis des paroles par moi
» semées, que vous ne m'avez point, étant votre

» prisonnier, traité en gentilhomme. Je vous dé-
» clare que onc ne me dédis de choses que j'ai
» dites, et n'êtes pas homme à m'en faire dédire.
» J'accepte le combat que vous me présentez de
» vous à moi, d'ici à douze ou quinze jours, à deux
» milles de cette ville d'Andria, ou ailleurs que
» bon vous semblera. »

Le Bon Chevalier, malgré sa fièvre quarte, n'eût pas donné cette lettre pour dix mille écus. Il fit aussitôt réponse à Soto-Mayor qu'il serait exact au jour qu'il lui plairait d'assigner, et s'occupa d'avoir au plus tôt la permission et le champ du vice-roi, le duc de Nemours; mais l'Espagnol ne montra pas le même empressement, et près de six mois s'écoulèrent avant qu'il se décidât à vider la querelle. Cherchant tous les moyens d'éluder l'instant fatal, il manqua à un premier rendez-vous, et écrivit de nouveau à Bayart, le 26 novembre 1503, une lettre dont le sens était que: quel que fût à l'avenir l'obstacle qui empêchât l'un des deux combattans de se trouver au jour indiqué, il entendait que par cela même il se reconnaîtrait vaincu et prisonnier de l'autre [1]. Bayart

[1] Champier (feuillet 18, verso) rapporte qu'il avait trouvé lui-même cette lettre de Soto-Mayor dans la bourse de la mère du Bon Che-

lui répondit qu'il y consentait volontiers, et que peu lui importaient les conditions, pourvu qu'il vengeât son injure.

Gonsalve, informé de ce différend, gourmanda sévèrement Alonso, et lui ordonna de laver, sans plus de délai, les armes à la main, l'honneur compromis de sa nation et celui de son propre lignage [1]. Voyant alors qu'il n'y avait plus moyen de reculer sans se perdre de réputation, Soto-Mayor donna jour au Bon-Chevalier, en le priant toutefois de trouver bon qu'il se portât « défendeur, » et lui Bayart « demandeur. » L'Espagnol le connaissait pour l'homme du monde le plus redoutable à cheval, et, en s'assurant le choix des armes, par cette proposition

valier, qui l'avait prise à son fils; elle est d'autant plus authentique que nous la découvrons dans un autre de ses ouvrages imprimé du vivant même de Bayart. (Symphoriani Champerii, *Tropheum Gallorum*, Lugduni, in-4, 1507, *tractatus secundus*.)

[1] *El grand capitan Gonçalo Hernandez de Cordova entendido la causa de la querella, reprehendio muy severamente à Soto Mayor por lo hecho, y le mando que saliese al campo : por con el juizio de las armas se purgase la infamia del mal tratamiento, o quedando vencido, meritamente fuese castigado con deshonrado fin, por aver ensuziado con palabras, o obras descorteses la honra de la nacion espagnola y a su linaje.* (Chronica del grand capitan Gonçalo Hernandez de Cordova y Aguilar. Alcala de Henares, 1584, in-4, C. CXXV, p. 152.)

aussi captieuse qu'irrégulière, il se réservait d'en profiter en temps et lieu. « Sur une bonne que-
» relle, » répondit Bayart, « peu me chault
» d'être demandeur ou défendeur. » Et sans davantage s'en inquiéter, il accorda tout ce qu'Alonso voulait. Il fut décidé que le combat aurait lieu entre Andria et Minervino, la vigile de la Purification de Notre-Dame [1].

[1] Jehan d'Anton, *Histoire de Louis XII*, ch. 27, p. 151.

CHAPITRE XIII.

Duel de Bayart et de Soto-Mayor.

1502-1503

Ce jour arrivé, le seigneur de La Palice, suivi de deux cents hommes d'armes, selon l'accord, amena au rendez-vous le Bon Chevalier monté sur un vigoureux coursier, et couvert d'une armure tout unie, « par humilité. » Don Alonso ne se pressait point d'arriver ; le trompette La Lune alla l'avertir que le seigneur de Bayart l'attendait à cheval, armé de toutes pièces. « Comment ! » dit l'Espagnol, « à cheval ! Le choix des armes » m'appartient ; je suis le défendeur et lui le de- » mandeur. Trompette, va lui dire que je veux » combattre à pied. » Alonso espérait, en élevant cette étrange prétention, ou que les Français em-

pêcheraient Bayart d'accepter, ou qu'il aurait bon marché, à pied, d'un homme affaibli par la fièvre.

La Lune vint rapporter ce nouveau subterfuge, en disant : « En voici bien d'une autre, capi- » taine; votre homme maintenant veut avoir le » choix des armes et combattre à pied. » La Palice et tous les assistans, indignés, assuraient Bayart que, selon toutes les lois des combats à outrance, il devait rejeter une condition aussi déloyale que désavantageuse dans son état; mais le preux chevalier, quoiqu'il eût en ce jour-là même son accès de fièvre[1], répondit gaiement au trompette : « La Lune, mon ami, va dire au seigneur » Alonso que je l'attends à pied, et ne veux pas, » pour si peu de chose, perdre l'occasion de ré- » parer mon honneur. Et s'il venait encore à se » raviser, tu lui diras que je suis son homme de » toute manière qu'il lui plaira. »

Soto-Mayor fut surpris d'une réponse à laquelle il ne s'attendait pas; mais il n'était plus temps de se dédire, « car la bécasse en était » bridée, » comme dit le proverbe[2]. Il ne son-

[1] *Licet tunc febre quartanâ et aliâ gravi infirmitate laboraret.* (RIVALLII, folio 329.)

[2] Brantôme, *Discours sur les Duels*, t. VI, p. 31.

gea plus qu'à profiter de tous ses avantages, et décida qu'ils combattraient à pied, armés de toutes pièces, à l'exception du casque, avec l'épée et le poignard, dans un espace de soixante pas carrés. D'une taille et d'une force prodigieuses, Alonso comptait accabler plus aisément Bayart malade, chargé d'armes pesantes, et privé du seul avantage que son agilité pouvait lui donner[1].

Le Bon Chevalier, sans perdre de temps, fit entourer la lice de quelques grosses pierres mises les unes à côté des autres, et se rendit à son poste, accompagné des seigneurs de La Palice, d'Urfé, d'Humbercourt, de Fontrailles, du baron de Béarn, ses féaux amis, qui tous priaient le Seigneur qu'il prît en aide leur champion. Soto-Mayor s'avança du côté opposé, conduit par le marquis de Licita, don Diego Guiñones, lieutenans de Gonsalve, don Pedro de Haldes et don Francisco d'Altemeze; il envoya à Bayart deux épées et deux poignards entre lesquels celui-ci ne s'amusa pas à choisir. « Capitaine, mon ami, lui » dit le seigneur de La Palice avant de se retirer,

[1] *Et quod Soto-Major excelsâ admodum robustâque staturâ esset, Baiardumque alacrem adolescentem staturâ minorem præ se contemneret.* (BELCARII *Commentaria*, p. 264.)

» combattez froidement sans vous emporter, et » frappez surtout au visage. — Monseigneur, » lui répliqua le Bon Chevalier, je le ferai ainsi » que vous me le conseillez, sans point faillir. » Il fut introduit dans l'enceinte par Bellabre qu'il avait choisi pour son parrain, et Soto-Mayor par le sien, don Pedro de Guiñones. Le seigneur René de La Chesnaye, et le capitaine espagnol Escalada, juges du camp, se placèrent à leur poste. La Palice et don Francisco d'Altemeze entourèrent la lice avec un nombre égal d'hommes d'armes [1].

Après les cérémonies usitées dans les gages de batailles, les deux champions restèrent seuls dans l'enceinte; le Bon Chevalier se mit à genoux, fit son oraison à Dieu, baisa la terre, et se releva en faisant le signe de la croix. Avec autant de calme que s'il eût été dans un palais à se promener parmi les dames, il s'avança contre son adversaire, le visage découvert, l'épée dans la main droite et le poignard dans la gauche.

L'Espagnol de même, l'épée à la main, mais le poignard à la ceinture, marcha bravement à sa rencontre. « *Señor Pedro de Bayardo, que me*

[1] Jehan d'Anton, ch. 27, p. 152.

» *quereis?* » lui dit-il. — « Don Alonso de Soto-» Mayor, » lui répliqua Bayart, « *je quiers* » contre toi défendre mon honneur. » Et sans plus de paroles, ils s'approchèrent et fondirent l'un sur l'autre à grands coups d'épée. L'Espagnol fut légèrement atteint au visage, et ses efforts n'en devinrent que plus vifs ; grand et vigoureux, il cherchait à joindre Bayart pour le saisir au corps et jouer du poignard ; mais le Bon Chevalier, d'un bras exercé, savait le maintenir à la longueur de son épée. « Comme deux lions échauffés, » s'entrebattaient ces deux champions, sans » qu'on pût augurer qui des deux aurait le meil-» leur. Français et Espagnols demeuraient dans » une cruelle incertitude, les uns craignant que » les forces ne vinssent à manquer à Bayart, af-» faibli par quatre mois de fièvre, les autres trem-» blant pour don Alonso, que, tout grand et fort » qu'il était, pas un de ses amis n'eût mieux » aimé pour son bien à Sarragosse[1]. »

C'était à la tête que visaient surtout les deux combattans ; Bayart, s'apercevant de l'avantage que sa haute stature donnait à son ennemi, eut recours à l'adresse. Il saisit l'instant où l'Espa-

[1] Jehan d'Anton, p. 154.

gnol levait le bras pour le frapper, laissa passer l'épée et prompt comme l'éclair lui porta à découvert un coup terrible dans le visage. Il ne put y atteindre ; mais son estoc donna si violemment dans le gorgerin d'Alonso, qu'au travers des mailles il lui entra plus de quatre doigts dans la gorge, tellement qu'il eut peine à le retirer. Le sang de l'Espagnol ruissela par-dessus son harnois jusqu'à terre ; se sentant blessé à mort, il jeta son épée et se précipita comme un forcené sur Bayart. Tous deux commencèrent une lutte si acharnée, que sans vouloir lâcher prise ils roulèrent par terre l'un sur l'autre[1]. Soudain Bayart, plus agile que son adversaire, lui plonge son poignard jusqu'à la croisée entre le nez et l'œil gauche en lui criant : « Rendez-vous, seigneur Alonso, ou vous êtes mort ? » Il n'avait garde de répondre, il n'était déjà plus[2]. Son

[1] *Aloncus accepto vulnere letali in jugulo cepit brachiis Bayardum, et colluctantes ambo in terram ceciderunt.* (Rivallii, folio 329.)

[2] *Adonde la fortuna sentencio en aquel combate y desafio un triste fin, y fue, que el capitan frances en poco espacio de tiempo metio al Soto-Mayor la puncta del espada, por la escotadura de la coraça, y le hirio mortalmente en la garganta, de la qual herida murio con harta vergüença y confusion suya.* (Cronica del grand Capitan, p. 152.)

parrain don Diego de Guiñones accourut et dit : *Señor de Bayardo, vencido habeis, es muerto.* Il n'était que trop vrai, car plus ne remua ni pieds ni mains.

« Qui fut bien déplaisant, ce fut le Bon Cheva-
» lier qui eût donné tout ce qu'il possédait pour le
» vaincre sans le tuer. » Il imposa silence aux clairons et aux trompettes [1], et se jetant à genoux il remercia Dieu de la victoire qu'il avait remportée par son aide et baisa trois fois la terre. Lui seul avait droit de toucher au corps d'Alonso [2]; il le traîna avec peine hors du camp, et s'adressant à son parrain, il lui dit : « Seigneur
» don Diego, en ai-je assez fait? » Lequel répondit piteusement : « *Harto y demasiado,*
» *señor Bayardo, por la honra de España.* » — « Vous savez, » ajouta le Bon Chevalier, « que les lois du combat mettent le corps
» à ma disposition; mais je vous le rends [3] et

[1] Les trompettes voulurent là sonner, pour donner louange au vainqueur, lequel ne voulut oncques que pour ce en trompette ni clairon fût soufflé. (Jehan d'Anton, p. 152.)

[2] Brantôme, *Discours sur les Duels*, p. 34.

[3] *Cadaverque ejus cum armis quæ sibi jure belli retinuere potuisset, liberè ut eâ quæ conveniebat decentiâ, sepulturæ traderetur, adsportari permisit.* (Champier, *Tropheum Gallorum.*)

» voudrais, sauf mon honneur, qu'il fût en mon » pouvoir de vous le rendre vivant. »

Les Espagnols emportèrent tristement le cadavre de leur champion, et les Français reconduisirent en triomphe le vainqueur à la garnison de son bon ami le seigneur de La Palice. Le premier soin de Bayart en arrivant fut d'aller à l'église rendre grâce à Dieu ; ce ne furent ensuite que fêtes et banquets.

Les Espagnols chargèrent de malédictions la mémoire de Soto-Mayor qui avait compromis dans une mauvaise querelle l'honneur de sa nation [1], et les Français exaltèrent à l'envi l'adresse et la valeur de Bayart, vainqueur d'un guerrier qui jusqu'alors avait passé pour invincible [2]. Sa réputation reçut un grand éclat de ce triomphe dont le bruit se répandit non-seulement en France, mais encore dans l'Italie et l'Espagne. Les circonstances en avaient été si publiques et si avérées, que les historiens de ces deux

[1] *Hispanis jure cadentem omnì contumeliarum genere onerantibus : ut potè qui patriæ nomen turpi antea facto, et mox ignobili morte dedecorasset.* (P. Jovio, *de vitâ Magni Gonsalvi*, l. II, Basileæ, in-folio, p. 240.)

[2] *Quo nullus unquam impunè manus conseruerat.* (G. Paradini *Memoriæ*, Lugduni, 1548, in-4, l. II, p. 35.)

nations, *grands larrons de la gloire française*[1], n'ont osé, à leur habitude, les dénaturer ou les démentir. Forcés de l'avouer, ils n'ont eu d'autre ressource que de passer légèrement sur un aussi désagréable sujet.

[1] Brantôme.

CHAPITRE XIV.

Combat de onze Français et de onze Espagnols dont l'honneur reste à Bayart et au seigneur d'Urfé.

1502-1503

L'EXPULSION récente des Maures, après une longue suite de victoires, avait à cette époque porté au plus haut degré l'orgueil naturel à la nation espagnole. Qui pouvait désormais résister aux pourfendeurs de ces géans Sarrasins et de ces fameux Abencerrages dans tant de combats singuliers dont leurs *Romanceros* nous ont transmis de si brillans récits! Depuis leur arrivée en Italie, ils n'avaient point manqué de prétexte pour méconnaître la supériorité de la gendarmerie française, réputée la meilleure de l'Europe, et l'expérience de plus d'un combat ne leur fit rien rabattre de leur exclusive prétention

à l'emporter à cheval comme à pied sur toutes les troupes du monde.

Une de ces fréquentes suspensions d'armes que demandait Gonsalve et que Nemours lui accordait trop facilement, donna occasion aux capitaines des deux nations de discuter entre eux cette question. Les Français reconnaissaient l'excellence de l'infanterie nationale de leurs adversaires et se plaisaient à avouer qu'il n'était pas de meilleures gens de pied. Quant à leur cavalerie, élevée à l'école des Maures et caracolant pour ainsi dire en guerre comme dans le manége, ils soutenaient qu'elle était incapable de supporter le choc de la gendarmerie française [1]. Les Espagnols prétendirent que parce que leurs chevaux étaient meilleurs, leurs hommes d'armes n'en étaient pas moins bons et qu'ils l'avaient prouvé en maintes rencontres. Les Français leur citèrent la défaite récente de Soto-Mayor; les Espagnols répliquèrent par leurs rodomontades ordinaires, et de propos en propos on en vint à des sarcasmes qui demandaient du

[1] *Galli dictitarent, strenuos quidem pedites Hispanos videri, equites vero secùs, ut potè qui eludendo, et in gyrum flectendo equos, robustas Gallorum hastas formidare concursionesque vitare ignobili fugâ consuessent.* (P. Jovio, *de vitâ Magni Gonsalvi*, p. 238.)

sang[1]. Gonsalve, trop habile pour ne pas chercher à effacer une impression défavorable par quelque succès éclatant, ne laissa point refroidir les bonnes dispositions de ses cavaliers ; il les excita à profiter de l'intervalle de la trève pour attirer les Français dans un combat qui rétablirait leur honneur. L'occasion ne se fit point attendre, et les Espagnols n'eurent qu'à parler.

Le Bon Chevalier et son ami François d'Urfé, seigneur d'Orose[2], étaient sortis un matin pour se promener et prendre l'air aux alentours de Minervino ; ils furent rencontrés par une bande d'Espagnols qui de même s'ébattaient dans la campagne, les saluèrent et entrèrent en conversation. Après quelques paroles échangées, don Diego de Bisaña, ancien ami de Soto-Mayor, à qui le souvenir de sa mort était toujours présent, se mit à dire : « Messeigneurs les Français, je ne

[1] *Finalmente tanto se alterco sobre esta materia, que vino de resultar en sangriento fin.* (Cronica del gran Capitan, cap. 53, folio 76.)

[2] François d'Urfé, seigneur d'Orose, fils de Louis d'Urfé, seigneur de Rochefort, et d'Ysabeau de Langeac, dame d'Orose. C'est de cette famille que descendait Honoré d'Urfé, auteur de la célèbre *Pastorale de l'Astrée* qui fut pendant plus de cinquante ans *la folie de toute l'Europe*.

» sais si vous êtes du même avis; mais cette trève, » depuis plus de huit jours qu'elle dure, commence à nous ennuyer. Ne pourrions-nous » pas l'égayer en liant une partie de dix contre » dix, vingt contre vingt, plus ou moins, pour » soutenir en champ clos la querelle de nos » maîtres, à telle condition que les vaincus de» meureraient prisonniers des vainqueurs? Je me » fais fort pour les miens si vous acceptiez. » Les deux Français se regardèrent. « Seigneur d'Urfé, » dit Bayart, « que vous en semble? — Je » trouve que c'est fort bien parlé, » lui répondit son ami. — « En ce cas, » reprit le Bon Chevalier, « seigneurs Espagnols, nous ne sommes pas gens » à vous refuser. Vous êtes ici onze hommes » d'armes; d'aujourd'hui en huit jours trouvez» vous, montés et armés de toutes pièces, dans » la plaine neutre qui avoisine Trani, nous nous » y rendrons en pareil nombre, et l'on verra à » qui demeurera l'honneur. » Les Espagnols convinrent de tout et ils se séparèrent fort satisfaits les uns des autres [1].

[1] Selon Jehan d'Anton, ce combat aurait précédé de quelques mois celui de Bayart et de Soto-Mayor, nous avons préféré ne point interrompre la narration du Loyal Serviteur et de Champier.

De retour à leur garnison, Bayart et d'Urfé, après avoir obtenu la permission du vice-roi, n'eurent que l'embarras du choix entre leurs compagnons. Gonsalve, qui attachait la plus grande importance au succès de ce défi, choisit lui-même les guerriers les plus renommés de toute son armée. Lorsqu'ils allèrent prendre congé de lui, le matin du jour de leur départ, il leur adressa un long discours dans lequel il leur rappelait l'expulsion des Maures, la conquête de Grenade, et les victoires que, depuis Roncevaux, les Castillans et les Aragonais avaient remportées sur les Français. Les historiens espagnols ont omis toutefois le conseil peu loyal qu'il leur donna pour s'assurer la victoire[1]. Action peu digne d'un aussi grand capitaine, mais qui ne doit pas étonner de celui dont la morale était que la réussite absout tous les moyens et que la toile d'honneur doit être tissue d'une trame légère !

Les Vénitiens sur le territoire desquels avait lieu le combat en furent choisis les juges. Dès le lever du jour plus de dix mille personnes couvraient les murailles de Trani, et une multitude

[1] Mariana, *Histoire d'Espagne*, l. XXVII.

d'Italiens, d'Espagnols et de Français attendait les combattans dans la plaine. On traça la lice qui eut cent soixante pas carrés, et que limitait un fossé surmonté d'un cordon de pierres sèches. Les conventions furent que tout homme d'armes qui dépasserait ces lignes ne combattrait plus et demeurerait prisonnier; que si la nuit survenait avant que la victoire fût complète, ne demeurât-il de part ou d'autre qu'un seul champion, il affranchirait tous ses compagnons et les deux partis se retireraient francs et quittes en pareil honneur.

Les noms des onze Français et les détails de ce combat nous ont été conservés par un historien contemporain qui les tenait de ceux même qui s'y étaient trouvés [1]. La chronique espagnole les répète et les confirme, moins quelque prévention nationale [2].

[1] Et tout ce ai-je sçeu par aulcuns de ceux qui estoient à l'affaire et autres présens au dict combat. (JEHAN D'ANTON, *Histoire de Louis XII*, p. 148 et suivantes. Il y a dans le ms. original de la Bibliothèque royale une vignette représentant cette scène.)

[2] *De un renido campo y desafio que entre onze cavalleros franceses y onze espagnoles se hizo en Taranto y de lo que sucedio.* (Cap. 53, folio 77. Cronica del gran Capitan.)

Français.	*Espagnols.*
Pierre Terrail, seigneur de Bayart.	Diego Garcia de Paredes.
François d'Urfé, seigneur d'Orose.	Diego de Vera.
Pierre de Pocquière, seigneur de Bellabre.	Jorge Diaz.
Hector de La Rivière.	Oñate.
Pierre de Guiffrey, seigneur de Boutières.	Moreno.
Noël du Fahy.	Olivan.
Louis de Saint-Bonnet.	Segura.
René de La Chesnaye.	Arevalo.
Antoine de Clermont.	Aguilera.
Jacques de Mondragon.	Pivar.
Aymon de Salvaing, seigneur de Boissieu.	Martin de Tuesta[1].

La garde du camp fut confiée à un nombre égal d'hommes d'armes des deux nations qui en-

[1] Le don Diego de Bizana du Loyal Serviteur est probablement un de ces noms, défiguré. — Ce combat a été mal à propos confondu par tous les historiens de Bayart avec un autre de treize Français contre autant d'*Italiens* qui n'eut lieu que plusieurs mois après, et auquel le Bon Chevalier ne se trouva point. Roscoë, *Vie et Pontificat de Léon X*, Paris, 1813, t. II, p. 6, rapporte, d'après Summonte, *Historia di Napoli*, les noms de ces derniers combattans parmi lesquels ne se voit pas le sien.

vironnèrent l'enceinte, la lance sur la cuisse. A dix heures du matin, les trompettes et les clairons donnèrent le signal, et les combattans, lances et visières baissées, fondirent les uns sur les autres. On eût dit que la terre tremblait sous les pas précipités des chevaux que ne ralentissaient ni leurs caparaçons de fer, ni leurs pesans cavaliers. Le choc fut terrible, trois Espagnols vidèrent les arçons, quatre Français eurent leurs chevaux tués.

Un Espagnol renversé par Bellabre se releva hardiment contre lui; mais le Français, l'épée haute, poussa son cheval sur le cavalier démonté et le jeta hors des limites. Un Français embarrassé sous son cheval qui mourut entre ses jambes fut également mis hors de combat, ainsi qu'Antoine de Clermont qui s'était cassé un bras dans sa chute. Les autres plus heureux rentrèrent en ligne, et le combat continua entre dix Espagnols à cheval et neuf Français dont deux à pied.

Les Espagnols, chez lesquels la ruse s'allie aisément à l'héroïsme, avaient mis en pratique le conseil de Gonsalve et la maxime qui leur avait si bien réussi dans les guerres de Grenade: *Muerto el caballo, perdido el hombre de ar-*

mas. Leurs coursiers andaloux, plus légers et mieux dressés que ceux des Français, les secondèrent admirablement dans ce genre d'attaque; tandis que les Espagnols enfonçaient, en caracolant, leurs lances dans les flancs de nos lourds destriers, les Français perdaient les leurs en les brisant contre les cuirasses de leurs adversaires. La gendarmerie de France ne savait combattre que de pied ferme, regardait toute autre manière comme indigne d'elle et se faisait un principe de ne point viser aux chevaux. Ainsi privés tout d'abord de la meilleure de leurs armes, les Français furent réduits à se mêler aux Espagnols pour les rejoindre à portée d'épée; mais toujours ils ne s'attachaient qu'à frapper les cavaliers, et leurs adversaires, poursuivant leur manœuvre, firent si bien qu'il ne resta que Bayart et d'Urfé à cheval [1].

Consommés aux ruses espagnoles, les deux amis se tinrent sur leurs gardes et veillèrent sur leurs destriers qui devaient sauver l'honneur de la journée. Ils placèrent entre eux leurs sept compagnons démontés, et rabattirent avec une

[1] La chronique espagnole nomme Bayart *Pedro de Vayarte*, d'Urfé seigneur d'Orose, *de Roson*, Bellabre, *Velabra*.

adresse et une activité sans égales le choc des Espagnols. Le stratagême des champions de Gonsalve, si toutefois on peut lui donner ce nom, ne leur rapporta pas tout ce qu'ils en attendaient. Tandis que, formés en escadron, ils se précipitaient avec confiance pour achever leur victoire, ils ne purent à grands coups d'éperons forcer leurs chevaux à passer sur les cadavres de ceux dont les Français se faisaient comme un rempart[1].

Bayart et d'Urfé profitèrent de ce trouble pour exécuter une manœuvre que peu de cavaliers eussent été capables d'essayer. Pendant que les Espagnols piquaient et repiquaient leurs coursiers qui se cabraient en frémissant[2], ils se précipitaient sur eux en travers, et toutes les lances qu'ils pouvaient saisir étaient soudain enlevées. Pierre Guiffrey et Noël du Fahy firent bon usage de celles qui leur furent ainsi rendues ; le premier atteignit si rudement un cavalier espagnol au défaut de la cuirasse, qu'il lui enfonça sa lance plus

[1] . . . . . *Cæsorum equorum cadaveribus quasi vallo quodam objectis hostium impetum elusisse, quùm hispani equi cadaverum olfactu aspectuque territi*....... (BELCARII *Comment. rerum gallicarum*, liber nonus, p. 264.)

[2] *Frustra Hispanis equos adigere conantibus.* (P. JOVIO, *de vitâ Magni Gonsalvi*, p. 239.)

d'un pied dans le corps ; ses compagnons l'emportèrent mourant hors du champ de bataille. Du Fahy asséna un tel coup sur le bras à un autre Castillan, qu'il lui fit voler sa lance hors du poing.

Le combat recommença avec une nouvelle fureur entre des adversaires excités par la rage et le dépit ; mais chaque fois que les deux Français parvenaient à joindre les Espagnols et à saisir leurs lances, « c'était autant de croqué[1]. » Ils s'en trouvèrent à la fin sept ainsi conquêtées sur leurs ennemis qui n'en conservèrent que deux. Privés de la seule arme qui pouvait les seconder à cheval, les neuf Espagnols n'osant attaquer les Français qui les recevaient à longueur de lances, cessèrent le combat. Bayart et d'Urfé, voyant leurs adversaires qui, tout le jour, avaient eu le haut parler, le perdre ainsi sur la fin, leur proposèrent à leur tour de les combattre deux à deux, les uns après les autres, ou de descendre tous à pied pour décider à qui demeurerait la victoire. Les Espagnols ne voulurent entendre à rien, et se tinrent en repos.

Bayart, la lance au poing, leur présentait la

[1] Jehan d'Anton, chap. 26, p. 146.

joute et se truffait[1] d'eux en disant : « Vaillans » Hidalgos, vous avez tué les chevaux contre tout » honneur de chevalerie et de guerre, mais les » hommes vous ont ôté vos lances. Nous ne som- » mes pas ici à Roncevaux, où vos ancêtres en » firent autant aux preux Roland et Olivier. Eh! » messeigneurs d'Espagne, c'est grand péché à » vous d'avoir méchamment tué ces nobles ani- » maux, vous savez bien qu'ils ne valent rien à » manger. — *O señor Bayardo!* » se contentaient-ils de lui répondre, « nous connaissons votre » coutume de toujours gaudir et vous moquer » des gens ; mais il est trop tard pour continuer, » et nous ferions mieux de nous en aller les uns » les autres ni vainqueurs ni vaincus[2]. »

Les Français, qui avaient craint au commencement de ne pas s'en tirer à si bon compte, ne crurent pas devoir refuser la proposition, et les prisonniers furent rendus de part et d'autre ; mais ils faillirent en revenir aux mains pour savoir qui des deux partis aurait le pas. Ils s'accordèrent cependant, « et un pied quand l'autre, » sortirent du camp[3].

[1] *Se truffait*, se moquait.

[2] Champier, feuillet 22, verso.

[3] Jehan d'Anton, ch. 26, p. 148.

Quoique les Vénitiens eussent refusé de prononcer, en leur qualité de juges, à qui appartenait la victoire, l'honneur n'en demeura pas moins aux Français [1]. Ce combat, l'un des plus acharnés « qu'on ait vu et qu'on reverra jamais, » avait duré près de six heures, et, pendant la majeure partie de ce temps, deux cavaliers s'étaient avantageusement maintenus contre neuf autres [2]. La réputation du Bon Chevalier s'accrut de toute la part qu'il avait eue à une aussi brillante résistance [3]. Les Espagnols eux-mêmes en firent le proverbe : « MUCHOS GRISONES Y POCOS » BAYÁRDOS, » dont la restriction louangeuse en dit plus que tous les témoignages nationaux. « Mais, » ajoute naïvement un écrivain français

[1] *Pro victis publice habitos Hispanos, quantùmvis, veneto judice, judicium ampliante.* (ARNOLDUS FERRONUS, *de Rebus gestis Gallorum*, Basileæ, 1569, in-folio, p. 74.) — *Hispanis cùm nihil proficerent ignominiose ad suos redeuntibus.* (CHAMPIER, *Tropheum Gallorum.*) — *Los juezes en el tribunal sentenciaron que la victoria era incierta.* (Cronica del gran Capitan, folio 77.)

[2] *Duro este combate, de onze por onze, cinco horas y mas, las quatro horas de dia, y las demas de noche. Fue el mas renido y duro combate que nunca se vido ni se leyo jamas.* (Ibid.)—*Itali scriptores narrant sex horis continuo pugnatum.* (FERRONUS.)

[3] *Duo quorum dominus de Baiar erat unus, Hispanis adeò animosè restiterunt, consociosque suos periculo eripuerunt, ut potiti sint victoriá.* (CHAMPIER.)

contemporain, « si en Gaule y a *pocos Bayardos,* » en Espagne n'y a nul Bayart, et ainsi vaut » mieux en avoir un que point[1]. »

Le grand Capitaine, déchu de son attente, fit un mauvais accueil à ses champions, et les blâma d'avoir abandonné la partie lorsque leur avantage devait leur assurer la victoire. Ils lui répondirent qu'ils avaient fait de leur mieux. Gonsalve ne se paya point de leurs protestations, et leur répliqua sèchement qu'il les avait envoyés pour faire mieux encore[2]. Français et Espagnols n'en devinrent que plus animés les uns contre les autres, à ce point qu'ils paraissaient combattre, non pour les droits de leur maître, mais chacun individuellement pour son propre honneur[3].

[1] Le *Triomphe du Très-Chrestien Roy de France, Louis XII*, par le même, Lyon, 1509, in-4.

[2] *Por mejores os habia yo enviado.* (Brantôme, *Rodomontades espagnoles.*) — Mariana, *Histoire d'Espagne*, l. XXVII.

[3] *De alli adelante los Franceses y los Espanoles encendidos por la gloria de la honra con mayor orden y esfuerço pelearon, de manera que parecia que mas combatian por la gloria que por el derecho del reyno.* (Cronica del gran Capitan, folio 117.)

CHAPITRE XV.

Bayart enlève un trésorier espagnol. — Quel emploi il fait de sa capture.

1502-1503

Un mois après, la trève étant expirée [1], Bayart fut averti par ses espions qu'il y avait à Naples un trésorier espagnol qui changeait de l'argent en or. Il ne douta point que cette somme ne fût destinée à Gonsalve, et résolut de ne rien négliger pour s'en emparer au passage. Bloqué dans Barletta, à l'extrémité du duché de Bari, le général espagnol, comptant sur les secours et les artifices de Ferdinand-le-Catholique, ne cherchait qu'à gagner du temps; mais déjà, faute de

[1] *Uno mense post hujus modi conflictum, finitis induciis.* (Rivallii, folio 330.)

vivres et de solde, ses troupes menaçaient de l'abandonner, et les moindres convois étaient pour lui de la dernière importance.

Bayart, aux aguets jour et nuit, apprit que le trésorier avait couché à quinze milles de Minervino, dans une place qui tenait pour les Espagnols, et qu'il se remettrait le lendemain en route pour Barletta, escorté de quelques génétaires [1]. Le Bon Chevalier savait qu'il ne pouvait éviter un défilé assez étroit, situé à trois milles de là, et il alla s'embusquer avec vingt chevaux seulement entre deux rochers sur le bord de la route [2]. Son compagnon Tardieu reçut ordre de se poster plus bas avec vingt-cinq Albanais, pour que, si le trésorier venait à échapper d'un côté, il fût pris de l'autre. Vers sept heures du matin, les sentinelles avancées entendirent les pas des chevaux, et vinrent avertir Bayart qui recommanda le plus profond silence. Les Espagnols s'engagèrent en toute sécurité dans le défilé, conduisant au milieu d'eux le trésorier et son valet qui portait l'argent en croupe. A peine furent-ils passés,

[1] Génétaires, cavaliers armés à la légère et montés sur des chevaux de petite taille, appelés en espagnol *genets*, *ginetes*.

[2] *Bayardus inter duas rupeculas cum viginti equitibus latitans*. (Rivallii, folio 330.)

que Bayart et ses gens se précipitèrent à leurs trousses aux cris de France, France! à mort, à mort! Les Espagnols surpris, et croyant avoir affaire à des ennemis plus nombreux, s'enfuirent vers Barletta, laissant le pauvre trésorier et son valet entre les mains de Bayart qui ne s'amusa point à les poursuivre ayant tout ce qu'il voulait [1].

De retour à Minervino, les valises furent déployées, et force ducats parurent au jour. Le Bon Chevalier ordonna de les compter; mais le trésorier lui dit en espagnol : *No conteis, Señor, son quince mil ducados,* ce qui le réjouit fort pour ses gens. Sur ces entrefaites, arriva Tardieu, qui, à la vue de toute cette belle monnaie, se mit à maudire la fortune qui lui avait dénié une si riche capture. S'apercevant que le Bon Chevalier ne faisait pas semblant d'entendre ses exclamations et ses doléances : « Mon compa» gnon, » lui dit-il d'un ton délibéré, « ce qui » me console, c'est que j'en ai ma part comme » vous, car j'ai été de l'entreprise. —Il est vrai, »

[1] *Cepit, fugatis comitibus, exquæstorem hispanum, cum famulo quindecim ducatorum millia ad Gonsalvum ferentem.* (RIVALLII, folio 330.)

répliqua Bayart en souriant, « mais vous n'avez
» pas été de la prise; et quand bien même, »
ajouta-t-il pour rabattre son orgueil, « vous en
» eussiez été, n'êtes-vous pas sous mes ordres?
» Vous n'aurez que ce qu'il me plaira de vous
» donner. »

Le gentilhomme gascon, n'entendant pas raillerie sur cet article, jura ses grands dieux qu'il en aurait raison. Il courut incontinent porter ses plaintes au lieutenant-général du Roi, qui, ne reconnaissant point Bayart à un différend de cette nature, le fit appeler à son quartier. Là, chacun exposa ses raisons en plein conseil, et l'opinion unanime des capitaines fut que Tardieu n'avait droit à rien.

Tout désappointé, il n'eut d'autre parti à prendre que de tourner la chose en plaisanterie. « Par saint Amadour! je suis bien malheureux;
» mais, » dit-il à Bayart, « n'espérez pas en être
» quitte, il faudra bien que vous me nourrissiez
» le reste de la campagne. » Le Bon Chevalier se mit à rire et ils revinrent de compagnie à Minervino comme si de rien n'était.

Bayart, un peu railleur de son naturel, fit de nouveau déployer les ducats sur une table devant son pauvre camarade, en lui disant : « Eh!

» compagnon, que vous en semble? Voici de belles » dragées. — Et oui, de par tous les diables! » répondit Tardieu, « mais je n'en tâterai pas. Par » le sang Dieu! la moitié de cela eût suffi pour » m'enrichir et me rendre homme de bien le reste » de mes jours [1]. — Comment, compagnon! » dit Bayart, « de cela dépendrait le bonheur de » toute votre vie! Eh bien! ce que vous n'avez pu » avoir de force, je vous le donne de bon cœur, » et vous en aurez la bonne moitié. » Tardieu regardait compter l'argent, persuadé que Bayart continuait à plaisanter; mais quand il vit qu'il lui remettait réellement les sept mille cinq cents ducats, il ne put se retenir de se jeter à deux genoux, en lui disant, les larmes aux yeux: « Hélas! » mon maître, mon ami, comment pourrai-je » jamais m'acquitter envers vous de tout le bien » que vous me faites? Onc Alexandre ne fit pa- » reille libéralité. — Taisez-vous, camarade, » répondit Bayart en lui serrant la main, « s'il était » en mon pouvoir, je ferais beaucoup mieux pour » vous. » Cette somme, considérable pour l'é-

[1] *Se nunquam inopiâ laboraturum juravit et dixit si eorum nummorum medietatem haberet..... Bayardus aliâ medietate Tardium donavit.* (Rivallii, folio 330.)

poque, assura en effet la fortune de Tardieu; à son retour en France il épousa une riche héritière, fille du seigneur de Saint-Martin, qui avait trois mille livres de rente, et fit souche de gens de bien [1].

Voyons ce que devinrent les autres sept mille cinq cents ducats; le Bon Chevalier sans peur et sans reproche, « le cœur net comme perle, » rassembla toute la garnison, et les distribua à chacun selon qu'il le méritait, sans en retenir un seul denier [2]. Restait le trésorier, qui avait bien sur lui cinq cents ducats vaillans en joyaux et argent, sans compter la forte rançon qu'on pouvait en retirer. « Il ne faut pas lasser la » fortune, » se mit à dire Bayart, « et je me » tiens content de ce que j'ai eu. Maître, quand » vous et votre homme voudrez partir, je vous » ferai conduire bagues sauves où bon vous sem- » blera. »

Le trésorier remercia le Bon Chevalier d'une générosité si peu commune, qu'elle parut inconsidérée à ceux qui n'en eussent pas été ca-

[1] La postérité de Tardieu subsistait encore en 1770 dans le comté d'Eu, où elle possédait le marquisat de Malessie.

[2] *Distributâ horum ducatorum medietate reliquis stationis militibus, proût singulorum virtus exigebat.* (Rivallii, folio 330.)

pables [1]. Il fut escorté le lendemain jusqu'à Barletta par un trompette qu'il récompensa largement, rendant grâce à la fortune de l'avoir fait tomber en de si bonnes mains.

[1] *Exquæstorem cum ejus famulo baccis salvis liberavit. — O quanta liberalitas ! licet multorum judicio in hâc liberalitatis virtute excessisset.* (Ibid.)

CHAPITRE XVI.

Décadence des affaires françaises dans le royaume de Naples. — Faits d'armes de Bayart à la journée de Cerignola.

1503

La loyauté de Louis XII et la perfidie du roi d'Aragon, la témérité et la division des généraux français, et l'habileté de Gonsalve, changèrent rapidement la face des affaires dans le royaume de Naples. La défaite du maréchal d'Aubigny à Seminara fut le signal des revers plus éclatans encore que la fortune réservait aux Français.

Nemours, par sa négligence, laissa Gonsalve échapper de Barletta où la famine et la peste allaient consommer sa ruine; puis, reconnaissant sa faute, il se mit à sa poursuite à marches forcées. Il l'atteignit sur le soir au pied de Cerignola, où les Espagnols, mourant de soif et de fatigue,

avaient prudemment assis leur camp. Les capitaines français, dont les troupes n'étaient pas moins harassées, furent d'avis, les uns de remettre l'attaque au lendemain, les autres de forcer sur-le-champ les ennemis. Louis d'Ars, qui commandait l'avant-garde, insista sur l'heure avancée et la position avantageuse des Espagnols, ajoutant que le délai de la nuit profiterait plus aux Français qu'à leurs adversaires, privés d'eau et de fourrages pour leurs chevaux. « Ceux qui con» seillent cela, » dit le téméraire d'Alègre, » n'en » veulent pas manger ! — Dans l'occasion et à » l'œuvre on connaîtra les bons ouvriers, » lui répliqua froidement le sage capitaine d'Ars [1].

Pendant ces discussions la nuit approchait; Yves d'Alègre, voyant le duc de Nemours incliner à la prudence, s'emporta jusqu'à taxer ce prince de lâcheté. Le fier d'Armagnac sentit bouillonner dans ses veines le sang de Clovis. « Eh bien! » s'écria-t-il hors de lui, « vous aurez la bataille, » puisque vous la voulez tant; mais j'ai belle peur » que ce brave qui traite les autres de poltrons, » ne se fie plus à la vitesse de son cheval qu'au

[1] Jehan d'Anton, *Chroniques du Roy Très-Chrestien Louis XII*, partie non imprimée commençant au folio 134 du ms. de la Bibliothèque royale, n. 9701.

» fer de sa lance[1]. » Il dit, et donna le signal du combat. Gonsalve se montra digne en ce jour du surnom de grand capitaine que lui avaient déjà libéralement octroyé ses compatriotes. Appropriant ses discours au génie de sa nation, il ranima ses soldats par d'éloquentes rodomontades, tandis qu'il suppléait à leurs forces épuisées par les plus habiles dispositions.

Pendant que les troupes françaises marchaient aux ennemis, un Espagnol armé de toutes pièces, et monté sur un superbe cheval, s'avança hors des retranchemens, présentant la joute à tout venant. Bayart ne le fit point attendre, et les deux adversaires se joignirent avec une telle violence, qu'ils semblaient devoir se briser l'un contre l'autre. Le Bon Chevalier atteignit l'Espagnol d'un coup si démesuré, que sa lance en fut brisée jusqu'à la poignée, « et homme et cheval renversés » en un monceau dont plus ne se relevèrent[2]. »

Mais le courage ne devait point décider de cette bataille. Engagés témérairement dans des vignes où Gonsalve avait encore ajouté aux difficultés du

[1] Brantôme, *Capitaines français*, disc. 8, t. II, p. 61 de l'édition de Paris, 1822, in-8.

[2] Jehan d'Anton, *Chroniques du Roy Très-Chrestien Louis XII*, folio 145.

terrain, les gens d'armes français tombaient sans avoir combattu. Pierre Guiffrey et Jacques de Clermont, ainsi démontés, se relevèrent bravement, et marchèrent aux retranchemens ennemis. Mais, faute de secours, ils moururent l'épée au poing, accablés par le nombre. Nemours, qui prodiguait sa vie en soldat, tomba lui-même, frappé d'un coup de mousquet. La mort du général devint le signal d'un débandement universel; il ne restait qu'une demi-heure de jour lorsque l'attaque avait commencé, et les derniers rayons du soleil éclairèrent la déroute de l'armée française.

D'Alègre, le brave d'Alègre, dominé par la fatale prédiction du duc de Nemours, s'enfuit des premiers et courut chercher un asile dans Gaëte. Louis d'Ars, couvert de blessures et à pied, rallia seul quelques hommes d'armes autour de lui, et fit sa retraite en bon ordre du côté de Venosa. Tandis que tous les autres capitaines ne songeaient qu'à leur salut, tournant sa bannière vers les pays ennemis, il rentra dans les terres que lui avait confiées son maître, le comte de Ligny [1].

[1] Jehan d'Anton, *ibid.*, folio 146.

CHAPITRE XVII.

Campagne du Garigliano. — Bayart défend à lui seul un pont contre deux cents Espagnols.

1503

Louis, à ces fatales nouvelles, met sur pied une puissante armée, sous les ordres du célèbre Louis de La Trimouille, pour reconquérir un royaume qu'il lui était plus facile de recouvrer que l'honneur au roi d'Espagne. Mais tandis que le cardinal d'Amboise arrête ces troupes aux environs de Rome pour appuyer ses vaines prétentions à la tiare d'Alexandre VI, Gonsalve achève ses conquêtes, et enlève les derniers postes qui conservaient aux Français l'entrée du royaume de Naples. Le cardinal de *Saint-Pierre-aux-Liens*, Jules de La Rovère, qui n'avait fait que déposer quelques jours la papauté entre les mains du vieux

Piccolomini, lui succéda bientôt, et, en dépit du cardinal d'Amboise, *sortit de ses liens et saisit les clefs pontificales*.

Une longue maladie prive la France du seul général qu'elle pût alors opposer au grand Capitaine; le choix le plus malheureux substitue à La Trimouille le marquis de Mantoue, et l'armée française, sans confiance dans un chef étranger, s'avance enfin sur les bords du Garigliano. Ce fleuve, l'Iris des anciens, sépare l'État ecclésiastique du royaume de Naples, et dans son cours irrégulier, soit qu'il se resserre en un lit profond, soit qu'il s'étende en un vaste marais, devient chaque hiver de l'accès le plus difficile. De son passage dépendait le succès de la campagne, et Gonsalve, maître des postes les plus importans, suivait attentivement de la rive opposée les mouvemens de l'armée française. Contre son attente, elle parvint à jeter, non loin des ruines de Minturnes, un pont de bateaux dont la possession devint une nouvelle occasion d'escarmouches, de surprises et de perpétuels combats.

Le plus hardi et le plus entreprenant de tous les capitaines espagnols était un petit homme de deux coudées de haut, si bossu et si contrefait, que, lorsqu'il était enfoncé dans sa grande selle

d'armes, à peine l'apercevait-on sur son cheval. Don Pedro de Paz, c'était le nom de cet infatigable chevalier, passa un matin le Garigliano à un gué assez éloigné avec une centaine de cavaliers portant chacun un arquebusier en croupe, et il vint tomber à l'improviste sur les derrières du camp des Français [1]. Son plan était d'attirer toute l'armée sur ce point, pendant qu'une autre attaque serait dirigée sur le pont dégarni.

Le Bon Chevalier, toujours de préférence aux endroits les plus périlleux, s'était logé tout près du pont avec l'un de ses braves compagnons, Pierre de Tardes, surnommé « le Basco, » gentilhomme de la maison du Roi. Au premier bruit de l'attaque, ils furent à cheval, et ils allaient courir où l'on se battait, lorsque Bayart découvrit de l'autre côté du fleuve deux cents cavaliers espagnols qui accouraient à toute bride vers le pont [2]. Il n'était resté personne à sa défense, et si, comme il paraissait infaillible, les ennemis s'en empa-

[1] *Petrus Passus homuncio gibbosus dux alicujus partis Hispanorum summè ingeniosus vado hoc flumen cum aliquo equitatu quosdam pedites à tergo deferente trajecit.* (Rivallii, folio 330.)

[2] *Sed dùm Bayardus ad tumultum cum reliquis occurrere vellet, prospexit ducentos equites hispanos ad ipsum pontem venientes.* (Ibid.)

raient, c'en était fait de l'armée française. « Mon- » seigneur l'écuyer, mon ami, » dit Bayart à son camarade, « courez chercher du secours ou nous » sommes tous perdus; je vais, en attendant, » tâcher d'amuser l'ennemi jusqu'à votre retour, » mais hâtez-vous. »

Le Basco piqua des deux, et le Bon Chevalier courut, la lance au poing, au-devant des Espagnols qui entraient déjà de l'autre côté du pont, prêts à le traverser. Comme un lion furieux, il se précipita sur le premier rang, et renversa quatre cavaliers, desquels deux tombèrent dans la rivière et ne reparurent plus [1]. Leur capitaine s'avança pour les venger; mais comme il levait le bras pour le frapper, Bayart lui porta sa javeline sous l'aisselle d'une telle force, qu'elle lui entra plus d'un demi-pied dans le corps, « dont chût à terre et mourut » soudainement [2]. » Puis de crainte d'être pris par derrière, il s'accula à la barrière du pont, et, à grands coups d'épée, se défendit si vigoureusement, que les Espagnols, « tout ébahis, » ne

[1] *Solus pontem occupavit et cum hastâ processit in Hispanos qui ulteriorem pontis partem jam attingebant; et tres aut quatuor equo dejecit, et ex his duo in flumen ciciderunt et submersi sunt.* (Rivallii, folio 330.)

[2] Jehan d'Auton, folio 179.

croyaient pas avoir affaire à un simple mortel. La force prodigieuse et l'intrépidité qu'il déploya dans ce combat inégal, ne feront pas moins l'étonnement que l'admiration de la postérité. Tout ce que nous raconte l'antiquité de son Horatius Coclès, Bayart l'exécuta à la vue des armées de France et d'Espagne.

Bref, par un miracle d'audace qui ne pourrait se renouveler aujourd'hui, il se maintint si longuement dans cette position qu'il donna le temps à Pierre de Tardes d'arriver à son secours avec cent hommes d'armes qui eurent bientôt refoulé les Espagnols et les poursuivirent un grand mille au-delà du Garigliano [1]. Ils les eussent chassés beaucoup plus loin, mais le Bon Chevalier, apercevant sept ou huit cents chevaux ennemis qui accouraient à leur aide, dit à ses compagnons : « Messeigneurs, c'est assez pour aujourd'hui » d'avoir conservé notre pont, retirons-nous et » marchons serrés. »

[1] *Inde adherens fusti pontis ense ita in hostes dimicavit, Coclitem Romanum imitando, tamdiuque eorum impetum sustinuit donec Basco ejus commilito adduxit subsidia centum armatorum equitum qui Hispanos fugaverunt.* (Rivallii, folio 330.) — *Quasi alter Horatius Cocles contrà plures immò fermè ducentos hostium milites, etc., etc.* (Champier, *Tropheum Gallorum.*)

Il resta le dernier pour protéger la retraite et donner le temps aux siens de regagner le pont tandis qu'il faisait tête aux Espagnols. Mais son cheval harassé de fatigue pouvait à peine se soutenir, et il se trouva à une dernière charge séparé de ses compagnons et jeté dans un fossé. L'animal n'eut jamais la force d'en sortir, et soudain vingt ou trente cavaliers environnèrent Bayart en lui criant : *Rende*, *rende*, *Señor*. Il combattait toujours, mais à la fin ne voyant plus aucun des siens : « Messeigneurs, » leur répondit-il, « il me » faut bien rendre, car à moi tout seul je ne sau- » rais vous résister. — Français, êtes-vous gen- » tilhomme? » lui dit un des plus apparens de la troupe?— « Oui, certes! — Et quel est votre nom? » Le Bon Chevalier n'avait garde de se nommer et il répondit qu'il s'appelait Champion du pays de Guyenne [1]. Les Espagnols se confiant en leur nombre l'emmenèrent au milieu d'eux tout armé, l'épée au côté, sans prendre d'autre précaution que de lui ôter la hache qu'il tenait à la main.

Les compagnons de Bayart, dans la chaleur de l'action, ne s'étaient point aperçus de son malheur, et, le croyant toujours avec eux, se hâtaient de

[1] Champier, feuillet 25.

regagner le pont. Tout-à-coup, Bellabre son ami s'écria : « Eh ! Messeigneurs, où est-il donc ? » Nous avons tout perdu ; le bon capitaine Bayart » est mort ou prisonnier, car je ne le vois point » parmi nous ! Abandonnerons-nous ainsi celui qui » nous a fait recevoir tant d'honneur aujourd'hui » et qui n'a mis sa tête en péril que pour nous? » Dieu m'est témoin que dussé-je y perdre la vie, » je retournerai plutôt tout seul que de ne pas » savoir de ses nouvelles. Et hâtons-nous de le » secourir avant qu'il ne soit reconnu, car tout » l'avoir de France ne saurait empêcher les Es- » pagnols de le faire mourir ! » Il n'en dit pas davantage, tous les hommes d'armes étaient descendus pour resserrer les sangles de leurs chevaux.

Ils revinrent à bride abattue sur les Espagnols qui sans le savoir emmenaient celui « que » plus redoutaient que homme de la nation fran- » çaise. » Aux cris de « France ! France ! tournez, » tournez, Espagnols, ainsi n'emmènerez-vous la » fleur de la chevalerie ! » ils fondirent sur eux « comme l'aigle à qui l'on vient d'enlever son ai- » glon. » Ceux-ci, malgré la supériorité de leur nombre, furent surpris d'une attaque aussi vive, et encore qu'ils fissent bonne contenance, plusieurs d'entre eux vidèrent les arçons.

Dans ce désordre, le Bon Chevalier abandonna son cheval recru et sauta, sans mettre le pied à l'étrier, sur un coursier tout frais dont le maître, Salvador de Borgia, lieutenant de la compagnie du marquis de la Palude, venait d'être désarçonné par l'écuyer Basco. Quand il se vit si bien remonté, il tira son épée et recommença à frapper d'une vigueur nouvelle, en criant : « France! » France! Bayart! le *champion* Bayart que vous » avez laissé aller! » Les Espagnols, à son nom redouté, connurent la double faute qu'ils avaient faite de lui avoir laissé ses armes et de ne l'avoir pas reçu prisonnier « secouru ou non secouru, car » s'il eût baillé sa foi, jamais il ne l'eût faussée. » Le cœur leur manqua et ils se dirent entre eux : « Regagnons notre camp, il n'y a plus rien de bon » à faire aujourd'hui pour nous [1]. » Ils prirent la fuite sans être poursuivis par les Français, trop heureux d'avoir recouvré « leur vrai guidon d'hon- » neur. » On regagna joyeusement le camp où pendant huit jours il ne fut question que de cette belle aventure et des prouesses du Bon Chevalier.

[1] Et pouvoient les Espagnols dire avec l'Évangile : *Modicùs vidimus eum.* (Champier, feuillet 26, verso.)

Mais quels exploits pouvaient retarder la ruine de l'armée française tombée du commandement du perfide marquis de Mantoue sous celui de l'inhabile marquis de Saluces ! Gonsalve surprit bientôt nos troupes éparses dans des cantonnemens éloignés et les força à une retraite qui dégénéra en une déroute complète. Ceux que les maladies et la misère avaient épargnés sur les bords malheureux du Garigliano, se retirèrent du côté de Gaëte sous les ordres d'Yves d'Alègre et du seigneur de Sandricourt.

Quinze hommes d'armes « choisis et tous bien » montés, » parmi lesquels se trouvaient messire Roger de Béarn, Pierre de Tardes, Bellabre, Pierre de Bayart, furent placés à l'arrière-garde pour soutenir les attaques des avant-coureurs espagnols [1]. Cette poignée de Français harcelée par toute la cavalerie légère de Gonsalve non-seulement lui résistait, mais souvent la repoussait au loin pour faciliter la marche de l'infanterie et des bagages.

Dans une de ces charges, le cheval de Bayart fut tué sous lui et il demeura l'épée au poing, sans vouloir se rendre, au milieu des Espagnols. Le

[1] Jehan d'Anton, *ibid.*, folio 190.

seigneur de Sandricourt s'en aperçut à temps et chargea si rudement les ennemis, qu'il arracha le Bon Chevalier de leurs mains et lui fit donner un autre cheval[1]. Mais le gros de l'armée de Gonsalve atteignait déjà les Français et la retraite devenait de plus en plus difficile. Arrivés au pont de Mola di Gaeta, à quelques lieues de cette ville, Bayart et ses compagnons reçurent l'ordre de tenir ferme pendant que l'artillerie défilerait[2]. D'un côté l'assurance de la victoire, le désespoir de l'autre rendirent le combat terrible. Le Bon Chevalier « qui pour mourir » ne voulait passer le pont, entra si avant dans les rangs ennemis que son cheval fut encore tué et lui remonté à grande peine par ses compagnons. Pierre de Tardes moins heureux fut fait prisonnier à ses côtés en se défendant comme un lion[3]. Contraints d'abandonner leur artillerie après un combat aussi long qu'inégal, les Français battirent en retraite à l'autre extrémité du pont. Bellabre qui marchait

[1] Jehan d'Anton, *ibid.*, folio 191.

[2] Selon quelques historiens, ce serait sur ce pont de Mola que se passa le merveilleux fait d'armes de Bayart, rapporté plus haut. Nous avons préféré la version du Loyal Serviteur, de Jehan d'Anton et de Du Rivail, à celle que Champier peut leur avoir suggérée.

[3] Jehan d'Anton, *ibid.*, folio 191.

des derniers se retourna avec tant de furie contre un cavalier espagnol qui le serrait de trop près, qu'il le jeta d'un coup de lance du haut du pont dans la rivière.

Jusqu'ici la retraite s'était opérée en certain ordre, lorsque le bruit se répandit que la route était coupée par l'ennemi. Il ne fut plus possible de contenir les soldats, ils se débandèrent soudain et s'enfuirent entraînant leurs chefs à leur suite. Le troisième cheval que Bayart montait de la journée, atteint d'un coup mortel, vint expirer aux portes de Gaëte qu'on eut à peine le temps de fermer sur les Espagnols.

[1] Jehan d'Anton, *Chroniques manuscrites de Louis XII*, folio 192.

CHAPITRE XXVIII.

Louis d'Ars et Bayart se maintiennent seuls dans le royaume de Naples contre toutes les forces espagnoles et vénitiennes. — Réponse du Bon Chevalier aux propositions du pape Jules.

1504-1505

Une capitulation honteuse ne tarda point à livrer cette dernière place à Gonsalve qui laissa à la misère le soin d'achever les débris de l'armée française épars sur les routes de l'Italie. Louis d'Ars, cantonné dans la Pouille, refusa d'accéder à une telle composition, et répondit qu'il saurait mieux garder son honneur et les places que lui avait confiées le Roi son maître. Après d'inutiles sommations, Barthélemy Alviano et don Diego d'Arellano furent envoyés contre lui avec quatorze mille hommes et une nombreuse artillerie. Mais battus en maintes rencontres, ils éprouvèrent ce que c'était que la différence de capitaine.

Les barons de la faction angevine, encouragés par les succès de Louis d'Ars, se déclarèrent hautement pour la France et joignirent leurs forces aux siennes.

Bayart partagea avec son ami les périls et la gloire d'une résistance qui, pendant plus de six mois, fit douter aux Espagnols de l'achèvement de leur conquête[1]. Si les autres capitaines de Louis XII eussent suivi cet exemple, l'astuce de Gonsalve se fût brisée contre la vaillance française et les lis eussent encore fleuri dans le royaume de Naples. L'ame d'un chef devient celle de son armée, et comme disait le Bon Chevalier, « vaut » mieux une troupe de cerfs commandée par un » lion, qu'une troupe de lions sous les ordres d'un » cerf. » L'obstination du Roi à confier le commandement de ses troupes à des Italiens, ne prouva que trop la vérité de ce dicton.

Gonsalve, redoutant les progrès croissans de Louis d'Ars et de Bayart, n'osa s'avancer sur le Milanais qui, dégarni de soldats, présentait une proie facile, et laissa le temps à Louis XII de pour-

[1] *Ludovicus Ars et Bayardus arces suas neapolitanas usque ad sequentem annum retinuerunt et cum militibus quos habebant, hostes premebant.* (Rivallii, folio 330.)

voir à la défense de ce duché. Profitant d'une trève conclue entre les deux partis, le digne lieutenant de Ferdinand d'Aragon essaya de cerner les Français dans leurs places et de leur couper adroitement les vivres. Mais il fut compris; Louis d'Ars se mit aux champs en ordre de bataille et vécut à discrétion sur les terres ennemies pendant qu'il envoyait à Blois son secrétaire Jehan de Coulon prendre les ordres du Roi [1]. Louis, « ne voulant point mettre en hasard si peu » de gens de bien qu'il avait là [2], » lui manda de faire ses conditions et d'évacuer le royaume de Naples; « ce qui moult ennuya Louis d'Ars, » disant qu'il tiendrait plus de six mois encore » contre toute la puissance des Espagnols [3]. »

Après avoir obtenu la plus honorable composition, il se décida enfin à s'embarquer à Trani avec ses quatre cents hommes d'armes. Ils reprirent terre dans la Marche d'Ancône, et, guerriers aussi pieux que braves, ils se rendirent tous à pied en pélerinage à Notre-Dame de Lorette. De-là, armés de toutes pièces, la lance

[1] Jehan d'Anton, *ibid.*, folio 192.

[2] Brantôme, *Hommes illustres*, disc. 11, p. 76 et 77.

[3] Jehan d'Anton, *ibid.*

sur la cuisse, à bannières déployées, « comme » s'ils eussent été cinquante mille hommes, ils » passèrent partout sans que nul se mît au-devant » d'eux [1]. »

En traversant l'Etat ecclésiastique, le voisinage de Rome inspira à Louis d'Ars et à Bayart le désir de visiter cette capitale de la chrétienté. Jules II, qui plus que tout autre pape appréciait les vertus guerrières, leur fit un accueil empressé, et chercha par les caresses et les propositions les plus séduisantes à s'attacher deux hommes qui eussent si bien secondé ses ambitieux projets. Un jour qu'il redoublait ses instances auprès de Bayart jusqu'à lui offrir la charge de capitaine-général de l'Église, « le Bon Chevalier lui répondit » qu'il le remerciait très-humblement de son bon » vouloir, mais qu'il n'aurait jamais que deux » maîtres, Dieu dans le ciel et le Roi de France » sur terre [2]. » Jules, forcé à regret d'admirer tant de fidélité, laissa partir les deux Français après les avoir comblés de présens. Ils rejoignirent leurs soldats à Pavie et poursuivirent leur route

[1] *In animi fortitudine et virtute armorum, brachio extento, hastis in sublime erectis, à Sicilia per regiones et dominia hostium transiens ad suos usque salvus pervenit.* (Champier, *Tropheum Gallorum.*)

[2] Champier, feuillet 78.

dans le même appareil, sans entendre retentir à leurs oreilles d'autres cris que : Vive France! Louis d'Ars et Bayart!

Ils furent magnifiquement reçus et traités par le duc Philibert à leur passage en Savoie, et rentrèrent en France, « rapportant avec leur vie et » leur honneur, leurs bagues et butin sauvés [1]. » Ils arrivèrent à Blois dans le même arroi qu'ils avaient traversé l'Italie, et firent une entrée dont le Roi et la Reine voulurent relever l'éclat par leur présence. Louis prodigua à ses braves serviteurs les louanges et les récompenses qu'à bon droit ils méritaient; ils furent payés de tout l'arriéré de leur solde, et rien de ce qu'ils demandèrent ne leur fut refusé. La première grâce que sollicita Louis d'Ars fut le rappel d'Yves d'Alègre auquel depuis la journée de Cerignola il avait été défendu de paraître à la cour. Le Roi donna à Bayart une « charge d'écuyer de son écurie » en attendant qu'il vînt à vaquer une compagnie d'ordonnance.

La mort de la célèbre Isabelle de Castille changea à cette époque les intérêts des puissances européennes. Ferdinand, affaibli par la

[1] Brantôme, *Hommes illustres*, disc. 11, p. 76.

perte d'une couronne dévolue à l'Archiduc, rechercha l'alliance de Louis XII contre son gendre devenu son rival, et le roi de France, intimidé par les accroissemens d'un vassal tel que Philippe, se vit dans la nécessité d'oublier tout ce qui s'était passé en Italie. Germaine de Foix, fille de Marie d'Orléans, sa sœur, fut le gage de cette réconciliation politique, et apporta en dot à Ferdinand la portion du royaume de Naples qui devait revenir à son oncle.

CHAPITRE XIX.

Rébellion de la ville de Gênes. — Conversation de Bayart et de son médecin. — Nouveaux exploits du Bon Chevalier.

1507

Le pape Jules attendait avec impatience le moment favorable de donner cours à l'ambition dont il était tourmenté. Déjà maître des villes de la Romagne par le secours des armes françaises, ses désirs immodérés ne lui inspirèrent d'autre reconnaissance que d'expulser de l'Italie Louis XII, son bienfaiteur.

La rébellion d'une cité qui, depuis Charles VI, s'était mise sous la protection de la France, fut le premier essai de son ingrate et désastreuse politique. A l'aide des intelligences qu'il avait conservées dans Gênes sa patrie, Jules excita le peuple à se soulever contre la noblesse. Les

excès d'une populace mutinée ne connurent point de bornes, et la garnison ayant essayé de rétablir l'ordre, les armoiries de Louis XII furent abattues, et ses troupes contraintes de chercher un asile dans les forts de la ville. Les ménagemens qu'on eut pour les rebelles ne firent qu'accroître leur audace; ils se déclarèrent indépendans, et élurent pour doge un teinturier nommé Paul de Novi, dont le premier acte de souveraineté fut de faire massacrer avec des cruautés inouïes et au mépris de la foi jurée, cinquante Français cernés dans une forteresse en ruines. Les autres, plus en sûreté dans le château de Gênes, soutinrent les attaques de cette multitude furieuse, et dépêchèrent message sur message en France. Louis, instruit de la différence qu'il y avait entre conduire lui-même ses troupes et les confier à des lieutenans, résolut de tirer vengeance en personne de cette rébellion. Il quitte Paris, et s'avance à Lyon vers les premiers jours de mars de l'an 1507.

Bayart se trouvait alors dans cette ville, fort incommodé de la fièvre quarte et des suites d'une blessure qui avait failli lui coûter le bras. C'était un coup de pique négligé dans le tumulte des camps, et dégénéré en un ulcère dangereux et

profond qui réclamait tous les soins du célèbre médecin Champier, son parent et son ami[1]. Celui-ci voyait avec crainte le Bon Chevalier, à peine convalescent, décidé à partir dans deux jours par une saison rigoureuse, et employait les conseils et les prières de l'amitié pour le retenir encore quelque temps.

« Un soir, » dit-il, « que je donnais à souper » en ma maison au capitaine Bayart et à sa cou- » sine, Magdelaine Terrail, femme de Claude de » Varey, pannetier de la Reine, je lui dis à table : » Monseigneur le Capitaine, comment se peut-il » que dans l'état où vous êtes, vous puissiez songer » à suivre le Roi à travers les Alpes? — En effet, » me répondit-il, mais un bon serviteur ne saurait » abandonner son maître quand il lui est néces- » saire, et mieux aimerais mourir avec lui que de » mourir ici de honte. — Au moins, capitaine, » laissez partir le Roi, et suivez-le dans quelques » jours avec M. le légat d'Amboise; d'ici là votre » bras et votre fièvre auront le temps d'aller » mieux. — Certes, monsieur mon ami, c'est bien

[1] Symphorien Champier, *Gestes de Bayart*, ch. 5, feuillets 27 et 28. Ce médecin lyonnais avait épousé Catherine Terrail, cousine du Bon Chevalier. Voyez les *Recherches généalogiques*.

» parler ; mais, voyez-vous, les abbés de la suite » de M. le Légat montent un tas de mules espa- » gnoles qui ne font que ruer à chaque pas ; moi, » je redoute singulièrement les coups de pied de » mules, et préfère me trouver au milieu des » chevaux qui me connaissent comme moi eux. » — Seigneur capitaine, vous voulez plaisanter » à votre habitude. — Non, certes, je parle fort » sérieusement. — Et tous ceux qui étaient présens » moult se boutèrent à rire pour ce que d'une » grâce le disait qu'il n'est possible de rendre. »

En moins de deux jours ses équipages furent prêts, et il fit telle diligence, qu'ayant franchi les Alpes il se trouva des premiers à l'avant-garde.

Louis arriva au commencement d'avril dans la ville d'Ast, où l'élite de la noblesse française accourut à la suite de son maître, « sans gages, » espérant qu'il dût y avoir mortelle bataille et » honneur à acquérir. » L'exemple du prince excitait encore l'ardeur de ses troupes ; on voyait chaque jour le Roi passer plusieurs heures à cheval, armé de toutes pièces, « pour se remet- » tre, disait-il, au pli des armes, et se préparer à » la prochaine action. Bientôt il n'y eut homme » dans l'armée, depuis les valets jusqu'aux plus » anciens maîtres-d'hôtel de la maison du Roi, qui

» n'essayassent leurs harnois que de long-temps
» ils n'avaient mis sur le dos. Voire aucuns prélats
» et seigneurs d'Eglise, comme l'archevêque de
» Sens et l'évêque de Liége, disant que défendre
» son prince était militer et batailler pour la dé-
» fense du pays, ce qui leur est permis et loisible
» en temps de nécessité[1]. »

Parvenu à deux mille de Gênes, Louis assembla ses principaux capitaines pour décider de quelle manière on attaquerait la ville, dont les approches étaient défendues par une montagne hérissée de redoutes et de bastions, de l'aspect le plus formidable. Les avis furent partagés; les uns prétendirent que ces retranchemens couvraient un corps d'armée considérable qu'on essaierait en vain de forcer dans une pareille position; les autres soutinrent que ce n'était que canaille qui s'enfuirait à la première attaque. Le Roi, regardant le Bon Chevalier, lui dit: « Bayart, que vous en semble? — Sur ma
» foi! Sire, je n'en saurais encore que dire; mais
» s'il vous plaît me permettre d'aller voir ce qui
» se passe là haut, devant qu'il soit une heure, si

[1] Jehan d'Anton, *Histoire de Louis XII*, Paris, 1615, in-4, ch. 18, p. 130.

» je ne suis mort ou pris, je vous en aurai rendu » bon compte. — Je vous en prie, » répondit le Roi, « car telle affaire ne peut être remise en meil- » leure main. »

Bayart fit incontinent sonner l'alarme, et partit suivi de plus de cent gentilshommes, ses amis et ses compagnons, parmi lesquels on distinguait : Ymbaut de Romanieu, Pierre de Tardes, le Bâtard de Luppé, Méry de Rochechouard, Maugiron, Roger de Béarn, François de Crussol, et les seigneurs de Barbazan et de l'Esparre de l'illustre maison de Foix. Chabannes de La Palice fut chargé de les soutenir avec une bande de gens de pied; mais il les suivit de si près qu'il arriva en même temps qu'eux au bas de la montagne.

Bayart commença le beau premier à gravir le coteau dont la pente était tellement à pic, qu'il fallait à chaque pas se tenir aux buissons et marcher des mains et des pieds[1]. « Capitaine Maugi- » ron, » dit-il gaiement à son compatriote, « ve- » nez avec moi, car nous autres sommes d'un pays » où les jambes sont agiles et légères à gravir les » montagnes; avançons, et plaise à Dieu que le

[1] *Ascendunt animosi milites instar quadrupedum et fermè manibus et pedibus (ut aiunt) adnitentes.* (Champier, *Tropheum Gallorum.*)

» bras soit aussi bon que le pied[1]. Nonobstant un feu terrible d'artillerie, les pierres et les traits qui tombaient menu comme gouttes de pluie, ils parvinrent au premier bastion.

« France ! France ! » cria Bayart. « Allons, mar- » chands, laissez là piques et lances, et défendez- » vous avec vos aunes[2]. » Les Génois répondirent par une décharge à brûle-pourpoint qui jeta quelque désordre parmi les assaillans. Mais le Bon Chevalier les rallia promptement, et les ramena à la charge en frappant à tour de bras sur les ennemis[3]. Après une résistance longue et meurtrière, les Français pénétrèrent dans la première enceinte, et Bayart voyant ses compagnons s'engager témérairement à la poursuite des Génois qui fuyaient par les détours de la montagne, leur cria : « Messeigneurs, arrêtez ! » allons droit au fort, possible est-il qu'il y soit » encore des gens dedans qui nous pourraient » couper. » Chacun obéit, et l'événement justifia la prudence du Bon Chevalier. Il se trouva dans le fort environ trois cents hommes qui firent d'a-

[1] Champier, feuillet 28, verso.

[2] *Ibid.*

[3] Jehan d'Anton, *Histoire de Louis XII*, p. 150.

bord bonne contenance, mais enfin déguerpirent, poursuivis par les Français jusqu'aux portes de la ville.

Lorsque les habitans de Gênes virent flotter l'étendard aux fleurs de lis sur le haut de ces retranchemens dans lesquels ils avaient mis tout leur espoir, ils perdirent courage, et n'opposèrent plus qu'une faible résistance. Deux jours après, ils se rendirent à merci, et reçurent en habits de supplians le roi de France qui fit son entrée dans Gênes le 20 avril 1508, à cheval, l'épée à la main, suivi de toute son armée en ordre de bataille. Louis justifia par sa clémence la devise à la fois ingénieuse et sublime qu'on lisait sur sa cotte d'armes à l'entour d'un essaim d'abeilles : *Non utitur aculeo Rex cui paremus.* Il se contenta de faire payer les frais de son armement, et pardonna aux révoltés à la réserve des deux chefs, Paul de Novi et Demetrius Justiniani, dont les têtes payèrent pour tous.

Le Roi ne tarda point à retourner à Milan où l'attendaient une réception triomphale et des fêtes et des banquets, dont les détails curieux remplissent les pages de nos vieilles chroniques [1].

[1] *Voyez* dans Jehan d'Anton le ch. 33, p. 257, intitulé : *D'un*

Ferdinand-le-Catholique se trouvant à cette époque à Naples avec la Reine, sa femme, fit demander une entrevue à Louis XII. Ces deux princes se réunirent à Savonne, et se traitèrent avec la même cordialité et la même confiance que s'ils n'eussent jamais eu ensemble que des relations amicales. On eût dit au contraire que Germaine de Foix en changeant de patrie eût aussi changé de cœur; oubliant tout ce qu'elle devait à son oncle, elle affecta le plus insolent mépris pour ses compatriotes, sans en excepter son frère, le jeune Gaston, duc de Nemours. Ferdinand, plus généreux ou plus politique, fit l'accueil le plus honorable aux capitaines français, et porta la courtoisie jusqu'à dire au Roi en présence de Louis d'Ars et de Bayart : « Monseigneur mon » frère, bienheureux le prince qui nourrit deux » tels chevaliers ! » Louis voulut à son tour faire l'honneur à Gonsalve de le recevoir à sa table, et lui prodigua les plus hauts témoignages d'estime et d'admiration. Cette journée, l'une des plus glorieuses de la carrière du grand Capitaine, en fut aussi la dernière. Le roi d'Aragon, inquiet

Banquet somptueux que le seigneur Jean-Jacques Trivulzio fit au Roy, à Milan.

de l'influence dont il jouissait dans le royaume de Naples, le ramena avec lui en Espagne où il le relégua au fond de ses terres. Le repos et la disgrâce mirent rapidement Gonsalve au tombeau, et Ferdinand, délivré de sa jalousie, s'acquitta en superbes funérailles de tout ce qu'il devait au conquérant de Grenade et de Naples.

Les deux monarques, après avoir eu ensemble plusieurs conférences, dont les événemens révélèrent plus tard le secret, se séparèrent avec de grandes apparences d'amitié et reprirent chacun la route de leurs États.

CHAPITRE XX.

Ligue de Cambrai. — Louis XII donne à Bayart une compagnie de trente hommes d'armes et en outre une bande de cinq cents aventuriers à la tête desquels il contribue au gain de la bataille d'Agnadel.

1508-1509

L'ANNÉE suivante, il se forma à Cambrai une ligue générale contre la république de Venise dont l'orgueil poussé à l'excès semblait braver tous les rois ses voisins. Louis, écoutant plus de vains ressentimens que ses véritables intérêts, s'engagea dans une expédition dont les dangers et les frais furent encore pour lui et les profits pour ses alliés.

Au mois de mars 1509, Louis XII commençait à faire passer ses troupes dans le Milanais sous la conduite de ses plus renommés capitaines, lorsqu'il fit mander notre Bon Chevalier et luit dit : « Bayart, vous savez que nous allons guerroyer

» contre les Vénitiens. Bien que dès à présent je » vous donne les trente hommes d'armes du » brave Chastelard dont je viens d'apprendre la » mort qui bien me fâche, je veux que vous com- » mandiez en outre dans cette expédition une » bande de gens de pied. Votre lieutenant Pierre- » pont, qui est très-homme de bien, conduira vos » gens d'armes, mais nous avons besoin d'un ca- » pitaine tel que vous pour maintenir et gouverner » nos piétons. — Sire, » répliqua Bayart, « c'est à » vous de commander et à moi d'obéir; quel » nombre de gens de pied me voulez-vous bailler à » conduire? — Mille, » dit le Roi, « personne » n'en a davantage. — Sire, c'est trop pour mon » savoir, et vous supplie être content que je n'en » aie que cinq cents[1]. Je vous jure sur ma foi,

[1] *Et dùm contra Venetos Galli aciem pararent in Ponti Bellivicini Delphinatis pago, Castellarius mortem obiit, et ejus equitatu Bayardum Ludovicus donavit : eumque quingentis peditibus in hoc bello veneto prefecit et Petrus-Pontius in equitatu vices Bayardi gerebat.* RIVALLII, folio 332. —

Molard conduit mille loyaux marchans,
Bayart cinq cens. . . . .

(JEHAN MAROT, *le Voyage de Venise*, réimpression de Coustelier, Paris, 1723, in-8, p. 66.)

» Sire, de les choisir de façon qu'ils vous ren» dront bon service; un plus grand nombre est » au-dessus des forces d'un seul homme, quand » il veut faire son devoir. — J'y consens, reprit » le Roi, rendez-vous promptement en Dauphiné » et trouvez-vous dans mon duché de Milan à la » fin de mars. »

C'était en sa province à qui servirait sous le bon capitaine Bayart; aussi sa compagnie fut-elle bientôt complétée et il arriva des premiers dans le Milanais. Louis XII, après avoir fait solennellement déclarer la guerre au sénat vénitien par le héraut d'armes Mont-Joye, s'avança sur les bords de l'Adda où l'attendait l'armée de la République sous les ordres de ses deux plus renommés capitaines, Nicolas Orsino, comte de Pitigliano, et Barthélemy Alviano.

Les circonstances de la reprise de Treviglio n'avaient fait qu'accroître les griefs et la colère de Louis. Le grand-maître Chaumont d'Amboise, secondé par les capitaines Molard, Richemond et Bayart, s'était emparé de cette place à l'ouverture de la campagne. Les Vénitiens, avec toutes leurs forces, revinrent l'assiéger avant qu'elle fût en état de résistance. Michel d'Astarac, baron de Fontrailles, Antoine d'Arces, dit le Chevalier-Blanc,

Ymbaut de Romanieu[1], ne voulant point exposer Treviglio à être emportée au premier assaut, obtinrent pour eux, la garnison et les habitans, une honorable composition. Mais à peine les Vénitiens en furent-ils maîtres, que sous prétexte de punir cette ville de s'être rendue, ils y mirent le feu et laissèrent périr la population dans les flammes. Ému de vengeance à la nouvelle de cette barbarie, le Roi marcha droit aux ennemis et fit jeter le même jour deux ponts de bateaux sur l'Adda.

L'armée française passa le lendemain cette rivière sans éprouver d'obstacles de la part des généraux ennemis qui avaient reçu l'ordre de temporiser sans en venir à un combat décisif. Leur timidité augmentant la confiance de Louis, il résolut de se porter sur Vaila et de tourner les Vénitiens ou de les attirer à une bataille. Les deux armées s'efforçaient par deux routes parallèles de se devancer à ce poste important, lorsqu'elles se rapprochèrent tellement entre Pandino et Agnadel, le 14 mai 1509, qu'un engagement parut inévitable. Alviano, qui commandait l'arrière-

[1] Antoine de Morard d'Arces, seigneur de la Bastie, dit le Chevalier-Blanc (*à vestibus albis quibus semper utebatur*), et Ymbaut de Rivoire, seigneur de Romanieu, étaient deux gentilshommes dauphinois, parens de Bayart. (Voyez les *Recherches généalogiques*.)

garde, prenant son parti avec l'audace qui le caractérisait, chargea les Français si rudement qu'il les arrêta et les mit en désordre. Mais le Roi étant accouru sur le lieu du combat, La Trimouille le montra de la main aux soldats en leur criant : « Enfans, le Roi vous voit, » et en un instant le passage fut emporté.

Cependant les Vénitiens, retranchés dans des vignes coupées de fossés, bravaient la cavalerie et soutenaient les efforts des aventuriers gascons et picards. On combattit pendant trois heures avec tant de furie et une telle confusion, que Français et Vénitiens entremêlés avaient peine à se reconnaître.

Pendant ce temps-là, Bayart, à la tête d'une partie de l'arrière-garde, traversait des marais, l'eau jusqu'à la ceinture, en détournant sur les Vénitiens. Il vint leur tomber si brusquement en flanc, que la frayeur s'empara d'eux et qu'ils se débandèrent sans plus écouter la voix de leur général. Bientôt la déroute fut complète, et Barthélemy Alviano, couvert de sang et de blessures, fut forcé de se rendre, en cherchant vainement à rallier ses troupes. Pitigliano, jugeant plus à propos de sauver que de hasarder le reste de l'armée, battit en retraite « plus vite que le pas. »

Le premier soin de Louis XII fut de remercier Dieu, sur le champ de bataille, de la victoire qu'il venait de lui accorder ; puis, selon l'antique usage, d'armer chevaliers ceux qui s'étaient distingués dans la journée. Un compatriote de Bayart, Jaffrey Carles, qui ne s'était point dispensé, en sa qualité de président au parlement de Grenoble, de services plus périlleux, eut l'honneur de recevoir l'accolade de la main du Roi et de réunir en sa personne les deux titres de « chevalier d'armes et de lois [1]. »

Profitant de ses avantages, Louis recouvra tout le territoire qu'avait jadis usurpé la république de Saint-Marc sur le duché de Milan ; mais il s'en tint de bonne foi au partage fait à Cambrai, borna là ses conquêtes et remit à ses alliés les clefs des autres villes que de tous côtés les habitans venaient lui offrir.

Cependant il régnait dans Venise une conster-

[1] *In hoc bello veneto non solùm nobis in his quæ sunt muneris et officii sui præsto fuit, sed etiam eques et armatus se cuicumque fortunæ et prælii ancipitis eventui exposuit........ Datum in felicibus et victoriosis castris apud Vaylatas quarto decimo maii, anno millesimo quingentesimo nono.* Lettres de chevalerie accordées à messire Jaffrey Carles, président au parlement de Grenoble et au sénat de Milan. (Salvaing de Boissieu, *de l'Usage des fiefs,* Avignon, 1731, in-folio, p. 235.) .

nation et un désespoir d'autant plus grands que ces républicains s'étaient nourris dans une longue et constante prospérité. Abandonnés de tous leurs alliés, ils s'abandonnèrent eux-mêmes, et c'en était fait de cette antique cité, si la politique de Jules et l'inertie de Maximilien ne fussent venues à son secours. Le pape, jaloux des progrès de la France, s'employa secrètement à l'aide des Vénitiens, et l'Empereur, après avoir dissipé en folles dépenses les subsides des confédérés, ne put jamais parvenir à mettre une armée en campagne [1]. Indigné de ses retards, le Roi, dont la santé exigeait l'air natal, ne tarda pas à reprendre la route de la France.

[1] La pauvreté de l'Empereur était passée en proverbe : *Massimiliano poco denaro*, Maximilien *petite chevance* ou court d'argent.

CHAPITRE XXI.

Siége de Padoue. — Le Bon Chevalier est chargé de faire les approches de la place.

1509

L'Empereur, ne sachant pas même garder ce qu'on lui avait mis entre les mains, laissa bientôt les Vénitiens reprendre la ville de Padoue. Il s'était contenté d'y envoyer une garnison de huit cents lansquenets sous les ordres de Léonard Dressino, banni de Vicence, dont les concussions firent bientôt regretter à cette cité l'équitable domination de ses anciens maîtres. André Gritti, provéditeur de la République, secondé par les habitans de Padoue, s'en empara d'emblée le 18 juillet 1509, jour à jamais célèbre dans les annales vénitiennes.

Cette nouvelle parut tirer l'Empereur de son

indolence ; il jura de venger sur ces audacieux pêcheurs le massacre de sa garnison, rassembla autant de troupes que le lui permit l'état ordinaire de ses finances et fit demander des secours aux princes confédérés. Tout en accusant Maximilien de négligence, Louis ne crut pas devoir lui refuser cinq cents lances[1] qu'il mit pour trois mois à sa disposition sous la charge du seigneur de La Palice.

La première personne que ce brave capitaine rencontra sur la place en sortant du château de Milan où il venait de recevoir les ordres du Roi, fut le Bon Chevalier. « Mon compagnon, » lui dit-il, après lui avoir expliqué l'objet de sa commission, « voulez-vous pas que nous soyons de compagnie? »—Bien volontiers, » reprit Bayart qui n'était pas homme à refuser une telle proposition et surtout de sa part. Son exemple détermina à se joindre à l'entreprise en qualité de volontaires plus de deux cents gentilshommes, parmi lesquels on remarquait le jeune Bussy d'Amboise dont l'intrépidité s'était déjà fait connaître, et les sei-

[1] Le mot lance s'employait alors collectivement pour signifier les cinq ou six hommes (plus ou moins, selon les Ordonnances) qui formaient ce que l'on appelait une *lance fournie*, ou simplement une *lance*.

gneurs de Bonnet et de Mypont, amis et dignes frères d'armes du Bon Chevalier.

Cette expédition réunissait les plus illustres capitaines français restés en Italie : le baron de Béarn ; Jacques d'Alègre, baron de Milhau, fils d'Yves d'Alègre ; Frédéric de Mailly, baron de Conti ; Adrien de Brimeu, seigneur d'Humbercourt ; Daillon de La Cropte et le bâtard de La Claytte [1]. A la tête de cette brillante noblesse qui doublait le secours qu'avait demandé l'Empereur, La Palice s'avança à marche forcée sur Vérone. Les Vénitiens étaient déjà sous les murs de cette ville dont, une fois maîtres, il eût été difficile de les chasser ; mais dès qu'ils aperçurent les coureurs de l'armée française que commandait Bayart, ils se retirèrent à Vicence et délivrèrent « d'une » belle peur » l'évêque de Trente, gouverneur de la place. Chabannes de La Palice poursuivit l'armée de la République au-delà de Vicence et ne s'arrêta

[1] Il sera parlé souvent dans le cours de cette histoire de Marc de La Claytte, fils d'Hugues de Chantemerle, seigneur de la Claytte, en Charolais. — Ce *donné* (bâtard), qui ne savoit ni lire ni écrire, fut si vaillant homme et heureux capitaine qu'il devança en faveur et crédit ses frères légitimes. L'ignorance des lettres n'empescha qu'il ne fût recogneu pour bon homme de guerre, accort en affaires et insigne courtisan. (*Antiquités de Mascon*, par Pierre de Saint-Julien de Balleure, Paris, 1580, in-folio, p. 349.)

qu'à seize milles de Padoue, dans le bourg de Castel-Franco, pour y attendre des nouvelles de Maximilien. Ce prince, après avoir éprouvé les plus grandes difficultés à traverser les montagnes du Trévisan et perdu un temps précieux devant quelques misérables châteaux, envoya le prince d'Anhalt annoncer sa prochaine venue aux Français qui désespéraient de le voir arriver. Maximilien descendit enfin lui-même dans le Vicentin, avec une armée qui, grâce aux renforts qu'il reçut de tous côtés, ne tarda pas à devenir formidable; son artillerie, la plus nombreuse que l'on eût encore vue en Europe, était composée de plus de cent pièces, mais la plupart si lourdes et si mal servies que leur apparence était plus redoutable que leur effet.

Les armées réunies s'avancèrent aussi rapidement que le permettaient les immenses équipages de l'Empereur, et le désordre qui régnait parmi ses lansquenets, milice ramassée à la hâte dans les Cercles germaniques. Elles vinrent camper proche le palais de la reine de Chypre [1], à huit

[1] C'était probablement le palais où s'était retirée, quelques années auparavant, Catherine Cornaro, reine de Chypre, après avoir cédé son royaume aux Vénitiens ses compatriotes.

milles de Padoue. On régla dans ce camp les opérations du siége; il fut décidé que l'on commencerait par s'emparer des places environnantes, et que les gens d'armes français et les lansquenets du prince d'Anhalt, l'élite des troupes allemandes, feraient les approches de Padoue.

Enfin, le 15 septembre 1509, Maximilien mit le siége devant cette ville, après avoir laissé passer le temps de la belle saison, et donné aux Vénitiens le loisir de la fortifier et de la rendre imprenable à une armée du double de la sienne. Vingt-cinq mille hommes, la fleur des troupes de la République, toute la jeune noblesse de Venise, s'étaient enfermés dans cette place, « la filleule » chérie de Saint-Marc. » Cette puissante garnison avait pour chef le comte de Pitigliano, surnommé le Fabius vénitien, et pour officiers subalternes, les plus habiles capitaines de l'Italie.

Maximilien, renonçant à investir une aussi vaste cité, se réduisit à pratiquer avec son artillerie une brèche assez large pour l'emporter d'assaut. Il fut donc résolu dans le conseil de guerre que l'on approcherait le canon sous les murs de la ville; mais le plus difficile était de l'exécuter. Pour arriver jusqu'à la porte de Vicence devant

laquelle était dirigée l'attaque, il fallait s'engager dans une route tirée au cordeau, bordée de larges fossés, suivant l'usage du pays, et coupée de deux cents pas en deux cents pas par quatre fortes barrières. L'artillerie de la place dominait cette avenue, et tombait à découvert sur les assaillans ramassés dans l'étroit espace du terrain.

Cette dangereuse commission fut donnée au Bon Chevalier qui l'accepta comme une faveur; suivi des capitaines La Claytte, La Cropte, du jeune seigneur de Bussy et du prince d'Anhalt, il assaillit si rudement la première barrière, qu'à travers les coups de canon et d'arquebuse, et malgré la plus vive résistance, il chassa les ennemis jusqu'à la seconde. Celle-ci fut défendue avec plus d'acharnement encore, Bussy d'Amboise eut son cheval tué et le bras percé d'un coup d'arquebuse, sans qu'il fût possible de le faire retirer.

Le capitaine d'Alègre survint fort à propos avec ses aventuriers dont l'intrépidité et l'audace eurent promptement rétabli l'équilibre. Le combat se livrait en plein midi, et il était facile de distinguer ceux qui faisaient bien leur devoir. Enfin, après un assaut de plus d'une demi-heure, cette seconde barrière fut forcée; les Vénitiens, poursuivis l'épée dans les reins, n'eurent

pas le temps de se loger dans la troisième, et se réfugièrent en désordre dans la quatrième. Ils y trouvèrent douze cents hommes d'armes de troupes fraîches, trois fauconneaux et force arquebusiers. A la vue de leurs remparts qui n'étaient qu'à un jet de pierre, les Vénitiens, redoublant de courage, résistèrent opiniâtrément. L'assaut durait depuis une heure, et devenait de plus en plus meurtrier, lorsque le Bon Chevalier, commençant à s'impatienter, dit à ses compagnons : « Messeigneurs, ces gens nous amusent » trop long-temps, descendons à pied, et finis» sons-en avec cette barrière ! » Au nombre de trente à quarante hommes d'armes, la visière levée et la pique à la main, ils s'avancèrent à bouts touchans. Le vaillant prince d'Anhalt, le baron de Milhau, les capitaines Grand-Jean-le-Picard et Maulevrier ne quittaient pas Bayart, et frappaient tous comme des furieux. Le Bon Chevalier, s'apercevant que les troupes vénitiennes se renouvelaient à chaque instant, se mit de nouveau à dire : « Messeigneurs, ils nous tiendront six ans ici » sans rien faire; suivez-moi, et donnons-leur un » dernier assaut. — Allons, capitaine ! » répondirent-ils. « —Sonne, trompette, » cria Bayart, en se précipitant sur les ennemis qui cette fois recu-

lèrent de la longueur d'une pique de l'autre côté de la barrière. « En avant, compagnons, ils sont » à nous ! » Et en disant ces mots, le Bon Chevalier, comme s'il eût eu plusieurs vies à perdre, franchit la barrière, et une vingtaine des siens après lui. Ils eussent fini par être accablés sous le nombre, si les aventuriers, voyant la dangereuse position où s'étaient mis ces intrépides gens d'armes, ne fussent venus les rejoindre par le même chemin. Aux cris de France! France! Empire! Empire! ils chargèrent si rudement les Vénitiens, que ceux-ci, contraints d'abandonner leur dernier retranchement, s'enfuirent en désordre dans la ville. Le succès de cette entreprise couvrit de gloire les Français ; mais chacun avoua que le principal honneur de l'œuvre appartenait à celui qui l'avait dirigé et mis à fin.

L'artillerie fut aussitôt amenée sur les bords des fossés, et commença le lendemain un feu si terrible, qu'il fut tiré en huit jours plus de vingt mille coups de canon. Les assiégés ne répondaient pas moins vivement ; ils firent plus, et l'on surprit un canonnier de l'Empereur qui, sans doute gagné par les Vénitiens, au lieu de tirer sur la ville, tirait sur le camp. Son procès fut bientôt instruit, La Palice le fit mettre dans un mortier, et l'en-

voya en pièces dans Padoue. On accusa publiquement de cette trahison un seigneur épirote, nommé Constantin Cominatès, dont l'Empereur suivait aveuglément les conseils. La Palice lui reprocha en face d'avertir chaque jour le comte de Pitigliano des opérations du siége, le traita de lâche et le provoqua au combat. Cominatès n'eut garde d'accepter, et Maximilien, craignant pour son favori les suites de cette affaire, s'empressa d'apaiser le différend.

CHAPITRE XXII.

Continuation du siége de Padoue. — Courses et prises du Bon Chevalier. — Trait de bravoure d'un jeune archer de sa compagnie.

1509

La garnison de Trévise, place du voisinage tenue par les Vénitiens, ne cessait, durant le siége, de donner de continuelles alarmes au camp de l'Empereur, et de seconder les sorties des assiégés. Deux ou trois fois la semaine elle se mettait en campagne, sous la conduite de son brave et entreprenant gouverneur, Lucio Malvezzi. Rencontrait-il l'occasion, le capitaine vénitien savait en profiter ; mais en cas de résistance, il trouvait toujours le moyen de se retirer sans perdre un seul homme. Il revint si souvent à la charge, et fit tant parler de lui, qu'à la fin le Bon Chevalier se fâcha et mit tout doucement ses

espions aux champs. Il les payait de façon qu'il pouvait compter sur leur activité à l'instruire des allées et des venues de Lucio Malvezzi. Sur le rapport de l'un d'eux, il fit un jour son plan, et le communiqua à deux de ses compagnons qui logeaient avec lui, les seigneurs de La Claytte et de La Cropte. Ceux-ci acceptèrent de grand cœur l'occasion de prendre revanche des insultes du Vénitien, et répondirent à Bayart qu'ils le suivraient partout où il voudrait. « Or, » leur dit-il, « faites armer après minuit trente de vos » meilleurs hommes d'armes; moi, je prendrai les » miens, et mes braves amis Bonnet, Mypont, » Cossé, Brezon, et autres que vous connaissez; » sans bruit ni sonner trompette, nous monte» rons à cheval ; mon guide est bon, et ne vous » inquiétez pas du reste. »

Ils partirent par une nuit obscure du mois de septembre, faisant prudemment marcher devant eux l'espion entre quatre archers, après lui avoir promis une forte récompense s'il les conduisait bien, et la mort en cas de trahison. A la pointe du jour, ils s'arrêtèrent à dix milles de leur camp, près d'un palais environné de hautes murailles. « Monseigneur, » dit l'espion au Bon Chevalier, « il vous faut cacher en ce logis que la guerre a

» fait abandonner à ses habitans, et attendre sans » être vu le capitaine Malvezzi qui ne peut éviter » de passer devant, en sortant de Trévise pour » courir sur votre camp. » Ils entrèrent dans le château où ils furent plus de deux heures sans rien entendre. Bayart avait placé un vieil archer nommé Monart en sentinelle au haut d'un colombier, pour l'avertir dès qu'il verrait paraître quelque chose. Enfin celui-ci aperçut Malvezzi s'avançant avec environ cent hommes d'armes, l'armet en tête, et près de deux cents Albanais, sous la conduite du capitaine Scanderberg. Il descendit faire son rapport au Bon Chevalier qui recommanda le plus profond silence, et laissa passer outre les Vénitiens qui marchaient bon train, en gens de résolution. Bayart ordonna qu'on « ressanglât » les chevaux, ce que chacun fit soi-même, n'ayant point voulu s'embarrasser de pages ni de varlets. « Messeigneurs, » dit-il, « il y a dix » ans qu'il ne s'est présenté aussi belle aventure! » Les ennemis sont deux fois autant que nous; » mais nous ne sommes pas gens à y regarder de » si près; mettons-nous à leurs trousses. — » Marchons, marchons! » répétèrent à l'envi les Français, en sortant au grand trot du château.

A un mille de là, ils découvrirent devant eux

les Vénitiens au milieu de la route, et le Bon Chevalier commanda aux trompettes de sonner de tous leurs poumons. Les capitaines ennemis crurent à ce bruit que c'étaient quelques-uns des leurs qui les venaient rejoindre, et s'arrêtèrent pour les attendre. Détrompés bientôt, à leur étonnement se joignit la disgrâce de se trouver enfermés entre le camp de l'Empereur et la troupe qui arrivait sur eux; toutefois ils se rassurèrent un peu en reconnaissant le petit nombre de leurs adversaires. Lucio Malvezzi s'efforça d'encourager ses gens d'armes, en leur remontrant que puisqu'il ne leur restait aucun moyen de fuir, nécessité était de vaincre ou de périr. En effet, il paraissait impossible à des cavaliers pesamment armés de franchir les fossés aussi larges que profonds qui bordaient de chaque côté la route.

Les deux troupes se joignirent au son des trompettes et aux cris de France, France! Empire, Empire! Marco, Marco! Ce premier choc fut très-rude; chacun fit de son mieux, entre autres le seigneur de Bonnet qui, d'un coup de lance, perça d'outre en outre un homme d'armes vénitien. Les Albanais, laissant leur gendarmerie aux prises, s'écartèrent à pas de loup du chemin, pour venir prendre les Français en queue. Mais

Bayart, s'étant aperçu de leur manœvre, les avait recommandés au seigneur de La Cropte. Aussi furent-ils si bien reçus, qu'il en demeura une douzaine sur la place, et que le capitaine Scanderberg et les autres tirèrent au large plus vite que le vent. Le Bon Chevalier en finit promptement avec les gens d'armes vénitiens, et bientôt il n'y eut plus que des prisonniers à faire. Pour Lucio Malvezzi, suivi d'une trentaine des mieux montés, il franchit les fossés, et s'enfuit du côté de Trévise. Les Français auraient perdu leur peine à poursuivre des gens qui avaient des chevaux si légers et de si bons éperons. Ils reprirent la route de leur camp avec deux enseignes et plus de prisonniers qu'ils n'étaient d'hommes.

Comme ils approchaient des lignes de Padoue, l'Empereur qui se promenait aux environs, apercevant un gros nuage de poussière, envoya un gentilhomme de sa maison s'informer de ce que c'était. Dès qu'il le lui eut rapporté, Maximilien s'avança plein de joie au-devant de la troupe, combla de louanges tous les capitaines, et, s'adressant au Bon Chevalier, il lui dit : « Seigneur » de Bayart, votre maître, le Roi mon frère, est » bien heureux d'avoir un tel serviteur que vous ; » je voudrais qu'il m'en coûtât cent mille florins

» de rente, et en avoir une douzaine de vos pa-
» reils. » Le Bon Chevalier le remercia avec modestie en l'assurant que tant qu'il serait l'allié de son maître il n'aurait point de serviteur plus dévoué que lui. Jamais expédition n'avait fait tant d'honneur à un capitaine que celle-ci n'en fit à Bayart; il ne pouvait sortir de sa tente qu'il ne fût accablé de félicitations; mais plus on lui donnait d'éloges, plus il s'efforçait, selon sa courtoisie ordinaire, de les renvoyer à ses deux compagnons, La Cropte et La Claytte.

Trois ou quatre jours après cette course, le Bon Chevalier fut de nouveau averti par un de ses espions que le capitaine Scanderberg, avec ses Albanais et quelques arbalétriers à cheval, sous les ordres de Rinaldo Contarini, noble vénitien, s'étaient retirés dans un château nommé Bassano; de là ils recommençaient leur métier sur ceux qui arrivaient au camp ou qui s'en retournaient chez eux avec leur butin. Récemment encore, ils venaient de tailler en pièces plus de deux cents lansquenets, et leur avaient enlevé environ cinq cents bêtes à cornes qu'ils emmenaient en Allemagne. L'espion se fit fort auprès de Bayart de le placer dans un défilé au pied des montagnes, où il ne pourrait manquer de les

rencontrer. Sachant que les Vénitiens n'étaient pas plus de deux cents chevau-légers, Bayart résolut de n'entreprendre cette expédition qu'avec ses trente hommes d'armes et huit ou dix gentilshommes qui, comme nous l'avons vu, le suivaient en qualité de volontaires.

Un samedi du même mois, ils montèrent à cheval une heure avant le jour, et firent bien quinze milles pour arriver jusqu'au défilé. A peine venaient-ils de s'embusquer à une portée de canon du château, qu'ils entendirent, à leur grande satisfaction, la trompette des Albanais sonner le boute-selle. Bayart les laissa sortir du château d'où ils descendirent gaiement, comptant sur une aussi bonne journée que les précédentes. Lorsqu'ils furent à une certaine distance, il plaça à l'entrée d'un pont de bois, sur lequel les Albanais étaient obligés de repasser, quelques archers aux ordres des seigneurs de Bonnet, Mypont et Petit-Jean de La Vergne. A la tête du reste de sa troupe, le Bon Chevalier alla prendre position derrière une colline d'où l'on découvrait toute la plaine à six milles de là. Ayant appelé le bâtard Du Fay, son guidon, il lui dit : « Capitaine, prenez une » vingtaine de vos archers et allez escarmoucher » avec ces gens sur la route de Vicence. Lors-

» qu'ils vous verront en si petit nombre, ils vous » chargeront hardiment; feignez d'avoir peur, et » amenez-les en reculant jusqu'ici; je vous atten- » drai derrière cette côte, et vous verrez beau jeu. »

Du Fay ne se le fit pas répéter, et marcha droit aux Albanais. Le capitaine Scanderberg eut bientôt reconnu les Français à leurs croix blanches, et, ravi de cette rencontre, les chargea avec confiance. Le bâtard Du Fay contrefit l'homme épouvanté et battit en retraite; les Albanais le poursuivirent, et, tête baissée, se précipitèrent dans l'embuscade. Bayart et ses gens les reçurent la lance en arrêt, et du premier choc en jetèrent plus de trente par terre. Les Albanais surpris n'opposèrent qu'une faible résistance et s'enfuirent sur la route du château. Les Français les accompagnèrent de leur mieux; mais ils étaient si bien montés que le Bon Chevalier eût perdu sa proie sans Bonnet et Mypont, qui barrèrent le passage aux ennemis. Il fallait combattre ou fuir à travers champs; Scanderberg et Rynaldo choisirent ce dernier parti, mais ils furent cernés de telle sorte que les deux capitaines, trente arbalétriers et plus de soixante Albanais tombèrent entre les mains des vainqueurs.

Depuis environ six jours, Bayart avait fait archer, dans sa compagnie, Guigo de Guiffrey, seigneur de Boutières, jeune gentilhomme dauphinois, fils de Pierre Guiffrey, qui, après avoir été un des plus valeureux compagnons du Bon Chevalier au combat de Trani, avait trouvé une mort glorieuse à la journée de Cerignola. A peine âgé de dix sept ans, Boutières ne démentait pas sa race et suivait avec ardeur les traces de son père. Il aperçut, durant l'action, l'Enseigne des arbalétriers de Contarini qui franchissait un fossé pour s'échapper à travers la campagne. Le jeune homme le suivit au hasard de se tuer, et l'atteignit si rudement de sa demi-lance qu'il le jeta par terre et tomba sur lui l'épée à la main en lui criant: « Rends-toi, Enseigne, ou je te tuerai! » L'Albanais ne balança pas et remit son épée et son enseigne au jeune archer, « qui n'en eût pas voulu tenir dix mille écus. » Il revint en le conduisant devant lui sur le champ de bataille où le Bon Chevalier faisait sonner la retraite et désarmer tant de prisonniers qu'il ne savait qu'en faire. Du plus loin que l'aperçut le seigneur de Bonnet, il le montra à Bayart en lui disant : « Monseigneur, je vous prie, voyez venir Guigo » avec un prisonnier et une enseigne. » Le Bon

Chevalier n'avait de sa vie ressenti une plus vive joie. « Comment, Boutières! » lui dit-il, « c'est » vous qui avez pris ce Vénitien et gagné cette » enseigne! — Oui, Monseigneur, Dieu m'a fait » cette grâce, et je vous assure que celui qui la » portait a bien fait de se rendre, autrement je » l'eusse tué. » Son assurance enchanta davantage le Bon Chevalier et toute la compagnie.

« Messeigneurs, ce n'est pas assez, » se prit à dire Bayart à Mypont, à Bonnet, et à son lieutenant Pierre-Pont; « il nous faut maintenant avoir le châ» teau et le butin qu'il renferme pour nos gens.— » A merveille, » répondirent-ils, « mais comment » en venir à bout sans artillerie? — Eh bien! moi » je connais le moyen de l'avoir avant un quart» d'heure. » Il ordonna d'amener les deux capitaines, et leur dit : « Choisissez de me faire rendre » cette place à l'instant, ou d'avoir à l'heure même » la tête tranchée devant la porte. » Ils répondirent qu'il ne tiendrait pas à eux qu'il ne fût contenté; et de fait, le commandant, neveu de Scanderberg, la rendit dès que son oncle lui eut parlé. Bayart trouva dans ce château plus de cinq cents bêtes à cornes et quantité d'autre butin qui fut également réparti entre tous les archers. Les provisions de tout genre abondaient, et, pendant que leurs

chevaux repaissaient, les Français se mirent eux-mêmes à dîner.

Sur la fin du repas, entra dans la salle le jeune Boutières avec son prisonnier qui paraissait deux fois plus haut que lui et âgé d'environ trente ans. Le Bon Chevalier à ce spectacle ne put se tenir de rire et dit aux deux capitaines vénitiens qu'il avait fait asseoir à sa table : « Comment se peut-» il que cet enfant à peine sorti de page et qui ne » portera barbe de trois ans, ait pris votre ensei-» gne ? Nous autres Français ne rendons nos éten-» dards qu'à des forces supérieures et à la dernière » extrémité. » Le porte-enseigne sentit ce que cette réflexion avait d'humiliant pour lui et répondit en son langage : « Qu'il ne s'était pas rendu à ce-» lui qui l'avait pris, mais à toute la troupe, et qu'il » n'aurait guère été embarrassé de lui ou d'un plus » terrible. — Eh ! Boutières, » s'écria le Bon Chevalier, « entendez-vous ce qu'il dit ? — Monsei-» gneur, » répondit le jeune archer en rougissant de colère, « m'accordez-vous la grâce que je vais » vous demander ? — Volontiers, et quelle est-» elle ? — Permettez-moi de rendre à mon prison-» nier ses armes et son cheval ; nous descendrons » sur le pré ; s'il est vainqueur, je lui remets sa » rançon ; mais s'il est vaincu, je le jure devant

» Dieu, il lui en coûtera la vie! » Ces paroles ravirent Bayart qui lui répliqua tout haut : « Certainement je vous l'accorde! » Mais le Vénitien ne voulut pas en courir la chance, et son refus lui fit autant de honte que d'honneur au petit Boutières.

« Mon ami, » lui dit Bayart, « vous avez aussi » beau commencement que je vis à jeune homme; » continuez, et vous deviendrez un jour person» nage de renom. » Cette prophétie éleva l'ame de Boutières, et cet enfant devint lieutenant-général du Roi en Piémont, et décida, à la tête de l'avant-garde du duc d'Enghien, la victoire de Cérisoles. « Ce que c'est que d'être baptisé et pro» nostiqué d'un grand homme [1]! »

Les Français remontèrent à cheval, envoyèrent vendre le bétail à Vicence et conduisirent leurs prisonniers au camp, où ils ne furent pas moins bien reçus qu'au retour de leur précédente expédition. L'aventure du jeune Boutières avec son prisonnier divertit toute l'armée et causa un merveilleux plaisir au brave La Palice. Il connaissait de longue main sa famille et reconnaissait à ce trait un digne rejeton de ses vaillans ancêtres.

[1] Brantôme, *Hommes illustres*, disc. 57, M. de Boutières, p. 303.

CHAPITRE XXIII.

Bayart ouvre dans le conseil un avis qui n'est point goûté des Allemands. — Levée du siége de Padoue.

1509

Nonobstant la trahison et le désordre qui régnaient dans l'armée impériale, l'artillerie était parvenue à ouvrir dans les murailles de Padoue une brèche de quatre à cinq cents pas. Maximilien, accompagné des seigneurs allemands, étant allé un matin la reconnaître, la trouva si spacieuse, qu'il se reprocha de n'avoir pas encore livré l'assaut. De retour à son quartier, qui n'était cependant qu'à un jet de boule de celui du seigneur de La Palice, il lui fit écrire par son secrétaire la lettre suivante :

« Mon cousin, j'ai ce matin été voir la brèche
» de la ville que je trouve plus que raisonnable

» pour quiconque voudra faire son devoir : j'ai » donc advisé d'y faire donner aujourd'hui l'as- » saut. Si, vous prie qu'incontinent que mon » grand tambourin sonnera, vous fassiez tenir » prêts tous les gentilshommes français qui sont » sous votre charge à mon service, par le com- » mandement de mon frère, le Roi de France, pour » aller audit assaut avec mes piétons; et j'espère, » avec l'aide de Dieu, que nous l'emporterons. »

Par le même secrétaire qui l'avait écrite, cette lettre fut portée au seigneur de La Palice, qui trouva assez étrange cette manière de procéder; il se contenta toutefois de lui répondre, « qu'il » s'étonnait que l'Empereur n'eût mandé ni ses » compagnons, ni lui pour délibérer sur une af- » faire aussi importante; » puis il ajouta : « Dites à » l'Empereur que je vais les assembler pour leur » communiquer sa lettre, et que je pense que » tous seront prêts à lui obéir. » Le secrétaire re- tourna rendre son message, et Chabannes fit con- voquer en son logis tous les capitaines français.

Ceux-ci arrivés, il leur dit : « Messeigneurs, » commençons par dîner, car ce que j'ai à vous » communiquer, si je vous le disais avant, pour- » rait quelquefois vous ôter l'appétit. » C'était une plaisanterie, car il les connaissait assez pour

savoir que, pas plus les uns que les autres, n'étaient gens à s'étonner de rien.

Les convives n'en furent pas moins joyeux et ne firent que se plaisanter mutuellement; La Palice surtout et le Bon Chevalier attaquèrent le seigneur d'Humbercourt qui le leur rendit bien. Le repas terminé et les capitaines restés seuls, la lettre de l'Empereur fut lue et relue pour être mieux comprise. Après quoi, ils se regardèrent tous en souriant, pour voir celui qui le premier prendrait la parole. Le seigneur d'Humbercourt rompit le silence : « A quoi bon tant de réflexions, Mon» seigneur? » dit-il à La Palice. « Répondez à » l'Empereur que nous sommes tous prêts. Aussi » bien, je commence à m'ennuyer ici, les nuits » deviennent froides, et le bon vin va nous man» quer. » Tous les capitaines applaudirent à cette boutade et se rangèrent à son avis.

Bayart, le premier à frapper dans les combats, était toujours le dernier à parler dans les conseils. La Palice vit qu'il faisait semblant de se curer les dents, comme s'il n'eût rien entendu. «—Et puis! » l'Hercule de France, qu'en dites-vous? Ce » n'est pas le moment de se curer les dents, il » faut sur l'heure donner réponse à l'Empe» reur. » Le Bon Chevalier répondit sur le même

ton : « N'en déplaise à monseigneur d'Hum-
» bercourt, aller droit à la brèche, est un as-
» sez fâcheux passe-temps, ce me semble, pour
» des hommes d'armes habitués à combattre à
» cheval; et voici, puisque vous me la demandez,
» mon opinion qui diffère un brin de la sienne.

» L'Empereur mande en sa lettre que vous
» fassiez mettre tous les gentilshommes français
» à pied pour donner l'assaut avec ses piétons.
» Vous êtes tous, Messeigneurs, de hautes et
» puissantes maisons, comme aussi la plupart de
» nos gens d'armes; quant à moi, quoique des
» biens de ce monde ne sois guère pourvu, je
» n'en ai pas moins l'honneur d'être gentilhomme.
» L'Empereur pense-t-il que ce soit chose raison-
» nable de mettre tant de noblesse en péril et ha-
» sard avec des piétons dont l'un est cordonnier,
» l'autre maréchal, l'autre boulanger et gens mé-
» caniques, qui n'ont leur honneur en si grande
» recommandation que gentilshommes. N'en dé-
» plaise à Sa Grâce, c'est trop nous rabaisser.
» Mon avis est que vous, monseigneur de La
» Palice, devez répondre à l'Empereur : qu'après
» avoir assemblé vos capitaines, vous les avez tous
» trouvés disposés à obéir à ses ordres, d'autant
» qu'ils s'accorderont avec ceux qu'ils tiennent du

» Roi leur maître, et qu'il ne doit pas ignorer que » le Roi de France n'a point de gens en ses Or- » donnances qui ne soient gentilshommes[1]. Ce » serait par trop les dépriser que de les mêler » avec ses lansquenets ; mais il a force seigneurs, » comtes et barons allemands ; qu'il les fasse » mettre à pied avec les gens d'armes de France, » et nous leur montrerons volontiers le chemin, » puis arriveront ses lansquenets s'ils trouvent » qu'il y fasse bon. »

Les capitaines revinrent unanimement à l'avis du Bon Chevalier, et cette réponse fut envoyée à l'Empereur qui la trouva fort convenable. Aussitôt les trompettes sonnèrent pour réunir les princes et seigneurs, tant d'Allemagne que de la Franche-Comté et du Hainaut. Maximilien leur déclara l'intention où il était de donner dans une heure l'assaut à la ville, et la réponse généreuse que les seigneurs de France avaient faite à son

[1] Ce passage cité tant de fois a été interprété de différentes manières par les auteurs qui traitent de la noblesse : toutefois il paraît que la dénomination de gentilhomme n'était pas encore restreinte à une signification absolue, et se donnait non-seulement *aux nobles de lignage*, mais aussi *à ceux qui faisaient exclusivement profession des armes*, quelle que fût leur origine. Cette opinion est d'autant plus probable que, jusqu'à l'édit de 1600, le service militaire anoblissait.

invitation. Il les priait donc et les suppliait de mettre pied à terre avec eux et de les suivre à la brèche. A peine l'Empereur avait-il fini de parler qu'il s'éleva parmi les Allemands une rumeur générale qui dura plus d'une demi-heure avant de s'apaiser. Ensuite l'un d'entre eux lui répondit, au nom de tous, qu'ils n'étaient point gens à se mettre à pied pour monter à la brèche, et n'étaient tenus que de combattre à cheval et en gentils-hommes.

Maximilien n'en put obtenir d'autre réponse, et, dissimulant son indignation, chercha à sauver du moins les apparences. « Allez, » dit-il à Rogendorff, l'un de ses gentilshommes qu'il savait agréable aux Français, « allez au logis de » mon cousin, le seigneur de La Palice, recom- » mandez-moi à lui et à tous ses capitaines, et » dites-leur qu'après un mûr examen, j'ai re- » connu que l'assaut n'offrait point encore des » chances assez favorables pour exposer mes » braves alliés, et qu'il n'aura point lieu aujour- » d'hui. » Le prince d'Anhalt et le capitaine Jacob d'Empser conservèrent seuls l'honneur de la nation; non contens de s'offrir à l'Empereur, ils vinrent assurer les seigneurs français de leur bonne volonté, mais ces deux braves Allemands

ne les pouvaient remplacer tous. Chacun s'alla désarmer, les uns joyeux, les autres mécontens, et « de ces derniers furent Messeigneurs les prê» tres, » ajoute malignement le chroniqueur, « car il leur fallut rendre ce qu'on leur avait » baillé en garde, et nul doute qu'ils n'eussent » fait autrement leur compte. »

Le courroux de Maximilien ou son impatience accoutumée lui suggérèrent une étrange résolution; il abandonna un matin le camp, suivi de cinq à six cents de ses plus affidés serviteurs, et ne s'arrêta qu'à Vérone. De là, il manda au seigneur Constantin Cominatès, son lieutenant-général, et à La Palice, de lever le siége le moins honteusement qu'il leur serait possible. Egalement surpris de cette façon d'agir, les capitaines français et allemands tinrent conseil et réglèrent les opérations de la retraite. On commença par brûler pour plus de cent mille ducats de vivres dont on avait fait provision, dans l'attente que le siége durerait plus de quinze jours. Le plus difficile fut d'enlever cent trente pièces de canon, dont la moitié était sans équipages. Les lansquenets ne songeaient qu'à leur butin; le vaillant prince d'Anhalt secondait seul les Français qui, depuis le matin jusqu'à deux heures dans

la nuit, prenaient à peine le temps de manger. Grâce à leur dévouement, le siége fut levé sans qu'il y eût un seul canon et un seul homme de perdu, et l'armée se retira en bon ordre du côté de Vérone. Seulement, on ne put empêcher les lansquenets de mettre le feu à leurs logemens et à tout ce qui se trouva sur leur route. Le Bon Chevalier qui avait en horreur de semblables excès, fit rester dans un beau logis qu'il avait occupé durant le siége, sept à huit de ses hommes d'armes jusqu'après le départ de ces boute-feu.

L'Empereur envoya de la ville de Trente à La Palice et aux seigneurs français quelques présens, « selon sa puissance, car il était plus libéral que » riche. » De retour en Allemagne, Maximilien ne songea plus à ses nouvelles acquisitions. Il ne resta dans le Vicentin et le Véronèse que cinq ou six mille lansquenets, débris de l'armée impériale, insuffisans pour contenir une population guerrière et vindicative. La Palice revint, selon les ordres du Roi, prendre ses quartiers d'hiver dans le Milanais, après avoir, sur les instances de l'Empereur, laissé dans Vérone deux cents hommes d'armes sous la conduite de Bayart.

CHAPITRE XXIV.

Le Bon Chevalier se tire avec honneur d'une embuscade. — Il en découvre une seconde et prend loyalement sa revanche.

1509

La garnison allemande de Vicence, dans l'impuissance de garder cette place contre les troupes de la République, ne tarda pas à se réfugier dans Vérone. Enhardie par leur retraite, l'armée vénitienne s'avança jusqu'à San-Bonifacio, à onze milles de cette dernière ville, où elle comptait de nombreux partisans. L'hiver commençait à devenir rigoureux, et les fourrages de plus en plus rares dans Vérone; la garnison était obligée de les aller chercher au loin, et il n'était pas de jour que les ennemis ne lui enlevassent des hommes et des chevaux. On donna des escortes aux fourrageurs, et les rencontres n'en devinrent que plus vives.

Un capitaine vénitien, aussi rusé qu'entreprenant, nommé Jean-Paul Manfroni, fatiguait surtout les troupes allemandes et françaises, et venait à chaque instant faire des courses jusqu'aux portes de Vérone. Le Bon Chevalier résolut d'escorter lui-même les fourrageurs à leur première sortie, et de jouer à ce capitaine Manfroni quelque tour de vieille guerre. Mais l'exécution de son projet ne put être si secrète que le Vénitien n'en fût informé à point par un espion qu'il entretenait dans le logis même de Bayart.

Un jeudi matin les fourrageurs partirent escortés par trente à quarante archers que commandait le brave lieutenant Pierrepont, et s'écartèrent, comme d'ordinaire, dans la campagne pour faire leurs provisions. Le Bon Chevalier, se croyant maître de son secret, s'était allé poster avec cent hommes d'armes, dans un village nommé San-Martino, à six milles de Vérone, sur la grande route. Ses coureurs n'allèrent pas bien loin sans découvrir environ cinq cents cavaliers ennemis qui marchaient sur les fourrageurs. Le Bon Chevalier, tout joyeux et sans regarder au nombre, fit monter sa troupe à cheval, et s'avança à leur rencontre. Il les eut bientôt rejoints, et se mit en devoir de les charger; mais les Véni-

tiens ne l'attendirent pas, et s'enfuïrent devant lui en tirant sur la gauche de la route. Parvenus à une certaine distance, soudain ils s'arrêtèrent, et tinrent ferme aux cris de Marco! Marco! Six cents hommes de pied, armés de piques et d'arquebuses, sortent à ce signal des ruines d'un ancien palais, et les Français sont assaillis par un feu terrible. Bien averti par son espion, Manfroni les avait placés là de grand matin, et comptait, avec tant de monde, avoir bon marché du capitaine Bayart.

A la première décharge des ennemis, son cheval fut tué, et le Bon Chevalier fit une chute si malheureuse, qu'il se trouva une jambe prise dessous sans pouvoir la retirer. Ses hommes d'armes qui, pour mourir, ne l'eussent abandonné, chargèrent en désespérés les ennemis, pendant que l'un d'eux, nommé Grandmont, s'efforçait de dégager son capitaine. Accablé par le nombre, il ne put l'arracher de leurs mains, et il allait partager son sort. Mais au bruit du combat, le capitaine Pierrepont, laissant ses fourrageurs, arrivait à bride abattue; on emmenait déjà hors de la mêlée les deux prisonniers, lorsque l'intrépide neveu [1]

[1] Pierre du Pont, dit Pierrepont, gentilhomme savoisien, était

de Bayart, reconnaissant son oncle au milieu des ennemis, chargea avec tant de furie sur ceux qui le retenaient, qu'il les força de lâcher prise, et de se rabattre en désordre sur leur troupe. Le Bon Chevalier, remonté, courut au secours de ses gens qui étaient vivement pressés en tête et en queue. A la vue de leur capitaine et de Pierrepont, ils reprirent courage; cependant les Vénitiens étaient quatre contre un, sans compter l'avantage de leurs arquebuses, et les Français auraient fini par succomber dans ce combat trop inégal.

« Pierrepont, » dit le Bon Chevalier, « si nous » ne gagnons le grand chemin, nous resterons » tous ici; mais si nous y parvenons une fois, » avec l'aide de Dieu, nous leur échapperons. » Là-dessus ils commencèrent à se retirer, toujours en combattant, vers le grand chemin, où ils ne parvinrent qu'après des efforts extraordinaires. Quand le Bon Chevalier et ses gens se trouvèrent sur la route de Vérone, ils se formèrent en escadron carré, et battirent en retraite au petit pas, se retournant de distance en distance, sans se

fils de Marie Terrail, sœur de Bayart. (Voyez les *Recherches généalogiques.*)

laisser serrer de trop près par la cavalerie ennemie. Mais ils avaient toujours en flanc ces arquebusiers dont les décharges étaient si meurtrières, qu'à chaque instant Bayart voyait quelqu'un de ses hommes d'armes démonté. Il se trouva lui-même à terre une seconde fois. Les Vénitiens se précipitèrent en foule sur lui, mais il se défendit si bien à grands coups d'épée, qu'il donna le temps à son guidon, le bâtard Du Fay, de le venir dégager et de le remettre en selle. Les Français continuèrent leur retraite en bon ordre, et se retrouvèrent enfin à San-Martino, d'où ils étaient partis le matin, comptant sur une meilleure, mais non sur une plus glorieuse journée.

Manfroni, reconnaissant qu'ils étaient désormais à l'abri de ses arquebusiers, et qu'ils pouvaient être secourus de Vérone, fit sonner la retraite. Il reprit la route de San-Bonifacio en faisant défiler ses gens de pied devant lui; mais rendus de lassitude et de fatigue après cinq heures de combat, ils refusèrent d'aller plus loin qu'à un petit village à quatre ou cinq milles de là. Jean-Paul Manfroni, voyant qu'ils ne l'écoutaient plus, poursuivit son chemin avec ses hommes d'armes, le cœur plein de rage d'avoir échoué contre un si petit nombre de Français. Le Bon

Chevalier et les siens, décidés à passer la nuit à San-Martino, firent honneur aux provisions qu'ils purent trouver, en se félicitant de s'être tirés d'un aussi grand péril sans qu'il leur en eût coûté qu'un seul archer et quelques chevaux, perte incroyable en comparaison de plus de cinquante hommes qu'ils avaient tués à l'ennemi.

Dans ces entrefaites survint un espion qui arrivait de San-Bonifacio. « Eh bien ! » lui dit Bayart, « que font là bas les ennemis ? — Je les » ai laissés toujours en grand nombre, répon- » dit-il, et se vantant d'entrer bientôt dans Vé- » rone à la faveur de leurs intelligences. A mon » départ est arrivé le capitaine Jean-Paul Man- » froni bien fatigué et de fort mauvaise humeur ; » je lui ai entendu dire qu'il avait eu affaire au- » jourd'hui, non à des hommes, mais à des diables » incarnés. Puis, en continuant mon chemin, j'ai » trouvé à quatre à cinq milles d'ici un village » rempli de gens harassés de lassitude, et ne son- » geant qu'à se reposer et à dormir. — Sur ma » foi ! » s'écria Bayart, « ce sont nos hommes ; » mes amis, voici une belle occasion d'avoir notre » revanche ! Faisons repaître nos chevaux, et » nous irons au clair de la lune les réveiller. » Il était certain de ne pas éprouver de refus ; chacun

alla panser son cheval de son mieux, le guet fut placé, et nos Français prirent quelque repos. Quant au Bon Chevalier, la tête pleine de son projet, il ne dormit guère, et réveilla lui-même à trois heures ses gens qui montèrent sans bruit à cheval.

Ils entrèrent dans le village où s'étaient arrêtés les arquebusiers de Manfroni, sans rencontrer ame qui vive, et firent soudain retentir les rues de leurs trompettes et de leurs cris de guerre. A ce fâcheux réveil-matin, il fallait voir les pauvres piétons sortir des maisons à moitié endormis, « pour être » assommés comme bêtes les uns après les autres. » Leur capitaine parvint à en rassembler deux ou trois cents sur la place; mais il n'eut pas le loisir de se mettre en défense, et ses gens, chargés de tous côtés, furent rompus et massacrés. On n'épargna que lui, et deux autres gentilshommes qui furent échangés quelques jours après contre autant de Français prisonniers de la République. Les Vénitiens, désolés de la perte de leurs troupes, s'en prirent à Jean-Paul Manfroni qui eut assez de peine à se justifier auprès du provéditeur André Gritti, et qui jura que Bayart lui paierait ce nouvel affront.

L'Italien ne tarda pas à mettre sa vengeance à

exécution, et voici comment il s'y prit : il se servait d'un espion qui allait de lui à Bayart, jurait à chacun qu'il lui était uniquement dévoué, et tirait de l'argent de tous deux. Manfroni connaissait l'homme, et sur cela il lui dit un matin : « Il » faut que tu te rendes à Vérone et donnes à » entendre au capitaine Bayart que, d'après les » ordres de la seigneurie de Venise, je vais rem» placer le gouverneur de Legnago, nommé au » commandement des galères que la République » envoie dans le Levant; de plus, que tu sais de » bonne part que je partirai demain au point du » jour avec trois cents chevau-légers sans gens » de pied. Le capitaine a le cœur trop bien placé » pour ne pas venir me rendre visite au passage, » et s'il y vient, » ajouta imprudemment Manfroni, « il n'en sortira, je l'espère, que mort ou » prisonnier; car je ferai embusquer à l'Isola della » Scala deux mille hommes de pied et deux cents » hommes d'armes des mains desquels il faudra » qu'il se tire; si tu t'acquittes bien de ma com» mission, je t'engage ma foi de te donner cent » ducats d'or. »

Il n'y a guère loin d'un espion à un traître, et le « galant » assura Manfroni qu'il pouvait compter sur son savoir-faire, comme lui comptait

sur son argent. Il se rendit le même jour à Vérone droit au logis de Bayart, dont tous les serviteurs le connaissaient pour un affidé de leur maître. Il fut introduit dans la salle où le Bon Chevalier achevait de souper, et en reçut meilleur accueil qu'il ne méritait. « Sois le bien-venu, Vicentin ; tu ne viens pas sans doute pour rien ; » quelles nouvelles ? — D'excellentes, Monsei- » gneur, » lui répondit l'autre en affectant un air mystérieux. Bayart se leva de table sur-le-champ, et tira à part l'espion pour savoir ce qu'il en était.

Vicentin lui débita sa leçon avec tant de naïveté, que le Bon Chevalier ne se pouvait contenir de joie. Il ordonna de faire souper Vicentin et de le bien régaler, puis revint trouver les capitaines Pierrepont, La Varenne, le bâtard Du Fay, et un capitaine du Hainaut nommé de Sucker, qu'il traitait ce soir-là. Il leur conta de point en point ce qu'il venait d'apprendre de l'espion, et leur dit que, s'ils étaient d'humeur à l'accompagner, le lendemain ne s'achèverait pas « sans qu'il n'y eût de » bons coups à férir. » La partie se trouva fort de leur goût ; ils en mirent Frédéric de Mailly, baron de Conti, qui de sa vie ne leur eût pardonné de l'avoir oublié, et convinrent de partir

au point du jour avec deux cents hommes d'armes. On se sépara là-dessus de bonne heure, pour être prêt de meilleur matin.

Le hasard voulut que le seigneur de Sucker, dont le logis était assez éloigné, aperçut chemin faisant le même homme qu'il venait de voir chez Bayart, sortant d'une maison dont le maître était connu pour un zélé partisan des Vénitiens. Sucker en conçut de l'ombrage, saisit rudement l'individu au collet et lui demanda d'où il venait. L'espion interdit ne sut que répondre, et son trouble augmenta les soupçons du capitaine qui le ramena, sans le lâcher, au logis de Bayart. Le Bon Chevalier, sur le point de se mettre au lit, revêtit à la hâte une robe de chambre, et vint s'asseoir avec Sucker auprès du feu. Le capitaine lui conta le motif de son prompt retour, et comment il avait trouvé son espion sortant de chez messire Battista Volteggio, le plus grand *marchesto* [1] de tout Vérone. « Cela » m'a fait concevoir des soupçons, » ajouta-t-il, « et son trouble, quand je l'ai saisi, ne les » a point démentis. » Au récit de Sucker, le

[1] Partisan de Saint-Marc, c'est-à-dire de la république de Venise aussi appelée la république de Saint-Marc.

Bon Chevalier, vivement ému, fit amener sur-le-champ l'espion, et lui demanda ce qu'il était allé chercher au logis de Battista Volteggio. Il répondit en premier lieu qu'il y était allé voir un parent; il allégua ensuite une autre raison, et finit par se contredire cinq à six fois. On apporta des « grésillons [1] » pour le faire expliquer plus clairement. « Vicentin, » lui disait Bayart, « avoue la vérité tout entière, et je te promets, » foi de gentilhomme, qu'il ne te sera point fait » de mal, quand bien même ma vie eût été me- » nacée; mais songe que si je te surprends en » mensonge, tu seras pendu et étranglé demain » matin. »

L'espion, se voyant découvert, se jeta à deux genoux en demandant miséricorde, avoua de point en point toute sa trahison, et qu'il venait en effet de chez le seigneur Volteggio pour l'avertir de l'entreprise du capitaine Jean-Paul Manfroni, et adviser avec lui au moyen de livrer une des portes de la ville au provéditeur André Gritti; mais que le gentilhomme véronais lui avait répondu qu'il n'entrerait dans aucune semblable

[1] *Grésillons, grésilloux,* espèce de menottes ou de manchettes de fer.

machination, et resterait fidèle à l'Empereur dont il était le sujet. Lorsqu'il eut achevé ses révélations, le Bon Chevalier lui dit : « Vicentin, j'ai » bien mal employé les ducats que je t'ai donnés, » cependant je ne t'aurais pas encore cru aussi » scélérat. Tu as bien mérité la mort, mais puis» que je t'ai promis la vie, je te ferai mettre hors » de la ville sain et sauf; prends garde toutefois » d'y rentrer tant que j'y serai, car rien au monde » ne te sauverait de la corde. » Il ordonna ensuite de l'enfermer dans une chambre jusqu'à nouvel ordre.

« Mon ami, » dit Bayart au seigneur de Sucker, « que ferons-nous pour rendre à ce capitaine » Manfroni le bon tour qu'il nous voulait jouer? » J'entrevois bien, si vous pouvez me seconder, » le moyen de prendre une revanche complète? » —Vous n'avez qu'à commander, Monseigneur, » lui répondit le seigneur de Sucker, « je suis prêt » à vous obéir.—Allez donc, je vous prie, de ce » pas chez le prince d'Anhalt, instruisez-le de la » chose en détail, et tâchez d'obtenir de lui pour » demain matin deux mille de ses lansquenets. » Nous les mènerons avec nous, et les place» rons dans quelque endroit où le Vénitien, à son » tour, verra s'il fera bon. » Sucker se rendit

incontinent au logis du prince qui déjà était endormi. Il le fit réveiller, et lui répéta tout ce que nous venons d'entendre. Le valeureux d'Anhalt honorait par-dessus tous les gentilshommes français notre Bon Chevalier; il répondit au seigneur de Sucker qu'il n'avait plus, à son grand regret, le temps de se mettre de la partie; mais que tous ses gens étaient autant et plus à la disposition du seigneur de Bayart qu'à la sienne propre. Son secrétaire courut avertir sur l'heure les capitaines des lansquenets qui ne furent pas moins exacts au point du jour que les gens d'armes.

Quand le baron de Conti aperçut aux portes de la ville ces gens de pied, n'ayant rien su de l'aventure de la veille, il ne pouvait concevoir le motif de tout cet appareil. Le Bon Chevalier, chemin faisant, lui narra l'histoire. « Sur ma foi! » dit le brave seigneur, en s'affermissant en selle, « nous allons faire une bonne journée. » Bayart laissa le capitaine Sucker avec les lansquenets dans un petit village nommé Zevio, à huit milles d'Isola della Scala, en lui promettant de lui amener les ennemis sous le nez, et de le mettre à même d'acquérir de l'honneur. Le baron de Conti et lui continuèrent de s'avancer vers Isola della Scala, comme s'ils ne se fussent doutés

de rien. Ils ne tardèrent pas à découvrir en rase campagne le capitaine Manfroni médiocrement accompagné de quelques chevau-légers. Bayart envoya son guidon, le bâtard Du Fay, entamer l'action avec les archers, et le suivit de près à la tête de ses gens d'armes.

Ils n'étaient plus qu'à un jet d'arc d'Isola, lorsqu'ils virent se précipiter hors des portes de la ville l'embuscade vénitienne, tambour battant, comme si elle eût couru à une victoire certaine. Pour mieux cacher son jeu, Bayart commanda aux trompettes de sonner à l'étendard. Le Bâtard avait sa leçon faite, et il obéit à ce signal en se repliant sur le gros de la troupe qui feignait elle-même de battre en retraite sur Vérone.

Les Français se retirèrent ainsi en escarmouchant et au petit pas jusqu'à Zevio, où déjà Bayart avait envoyé au capitaine Sucker l'ordre de sortir en bataille. Les hommes d'armes vénitiens, soutenus à leurs ailes par les gens de pied, continuaient de charger avec confiance cette petite troupe qu'ils ne croyaient devoir leur échapper. Quelle fut leur surprise en découvrant une colonne de deux mille lansquenets qui croisaient sur eux au pas de charge! Leurs gens de pied étaient trop avancés pour reculer, les gens d'armes ne les

voulurent pas abandonner et firent bonne contenance. « Messeigneurs, » s'écria Bayart, » à notre » tour, chargeons! » Les ennemis soutinrent le choc bravement, mais non sans grande perte. Les lansquenets, de leur côté, tombèrent sur les gens de pied qui furent rompus et mis en pièces, sans qu'il en échappât un seul. Après d'inutiles efforts, Manfroni, témoin de sa défaite, reconnut qu'il n'avait plus d'autre ressource que la fuite, et se sauva au grand galop vers San-Bonifacio. Il fut poursuivi quelque temps, mais Bayart savait user avec prudence de la fortune; il fit sonner la retraite, et rassembla ses gens qui, avec nombre de prisonniers, de chevaux et un butin considérable, reprirent la route de leur garnison. La perte des Vénitiens fut énorme; outre leurs deux mille gens de pied dont il ne revint pas un seul, ils laissèrent sur le champ de bataille quarante hommes d'armes et plus de soixante prisonniers. On conçoit quelle réception firent à leurs compagnons les Français et les Allemands qui n'éprouvèrent d'autre regret que celui de n'avoir pas tous été de la partie. Cette journée fut d'autant plus glorieuse pour le Bon Chevalier que, tout en opposant la ruse à la ruse, il n'avait pas, à l'exemple de Manfroni, cherché à accabler ses en-

nemis sous le nombre, satisfait de les combattre à forces égales.

De retour à son logis, il fit amener l'espion et lui dit : « Vicentin, selon ma promesse tu vas » être conduit hors de la ville ; retourne au camp » des Vénitiens, et demande au capitaine Jean-» Paul Manfroni si le capitaine Bayart est aussi » subtil en guerre que lui, et dis-lui qu'au même » enjeu il sera toujours à sa disposition. » L'espion n'y manqua pas, et se rendit droit à San-Bonifacio où, dès que Manfroni l'eut aperçu, il le fit accrocher à un arbre, sans vouloir seulement l'écouter. Cet exemple ne corrigea pas ses compatriotes et jamais armée n'a manqué en Italie de cette espèce de gens.

La rigueur de la saison vint ralentir la guerre ; André Gritti et Lucio Malvezzi se contentèrent de tenir Vérone en quelque façon bloquée et d'essayer de surprendre la garnison à la faveur des bonnes dispositions des habitans. Mais la vigilance de Bayart déjoua toutes leurs tentatives. Les Vénitiens, partis une nuit de San-Bonifacio, s'approchèrent du fort de San-Pietro, sur la hauteur de la ville, trouvèrent les Allemands endormis, et dressèrent des échelles contre les murailles. Mais tandis qu'ils les liaient ensemble pour

suppléer à leur défaut de longueur, Bayart survint au bruit avec ses hommes d'armes, et les ennemis se sauvèrent en abandonnant leurs échelles. Il en coûta la vie à plusieurs Véronais convaincus d'avoir pris part à cette tentative, et Gritti et ses Vénitiens laissèrent enfin quelque repos aux Français.

CHAPITRE XXV.

Le duc de Nemours arrive en Italie et fait grand honneur au Bon Chevalier. — Horrible aventure de la grotte de Masano. — Rencontre de deux capitaines albanais.

1510

Au commencement de l'année 1510, Louis XII cédant aux prières de son neveu, Gaston de Foix, duc de Nemours, l'envoya faire ses premières armes en Italie, sous la conduite du sage et vaillant capitaine Louis d'Ars. Ce jeune prince honora du meilleur accueil les seigneurs français, et distingua surtout le Bon Chevalier sans peur et sans reproche, qu'en sa qualité de gouverneur du Dauphiné[1] il connaissait particulièrement. Bayart

[1] Gaston de Foix, duc de Nemours, fils de Marie d'Orléans, sœur de Louis XII, et de Jean de Foix, vicomte de Narbonne, avait succédé à son père dans le gouvernement du Dauphiné depuis 1503. Ce jeune prince portait le titre de duc de Nemours rétabli en sa fa-

éprouva la plus vive satisfaction à revoir son premier capitaine, et Louis d'Ars à retrouver son élève et son ami, grandi en gloire et en réputation. Son cousin, Soffrey Alleman de Molard, arriva quelque temps après avec la bande de deux mille gens de pied dauphinois que Louis XII, jaloux d'affranchir son royaume du tribut onéreux qu'il payait aux Suisses, avait confiés à l'expérience de ce brave capitaine. L'infanterie française n'avait été jusqu'alors composée que de « rustres, gens de sac et de corde, » rassemblés au commencement, et licenciés à la fin de chaque campagne. La bande du capitaine Molard (c'était le nom que l'on donnait alors aux compagnies de gens de pied) fut le premier corps national payé et entretenu sous les drapeaux, en paix comme en guerre [1]. Louis s'appliquait à relever le service de l'infanterie, dont les Suisses avaient fait reconnaître la supériorité dans les guerres d'Italie, et que, par un ancien préjugé, la noblesse française regardait encore comme au-dessous d'elle.

veur après la mort du dernier duc de ce nom, de la maison d'Armagnac, tué à la défaite de Cerignola.

[1] *Duo peditum millia sub Molardo assidua stipendia à Ludovico capiebant et in stationibus continuò erant.* (Rivallii, folio 333.)

Le Pape, n'ayant plus rien à gagner à la ligue de Cambrai, n'avait pas tardé à reprendre contre l'Empereur et le roi de France le parti des Vénitiens qui achetèrent à tout prix son absolution et son alliance. Jules s'empressa de chercher des alliés à ses nouveaux amis, et des ennemis à ses anciens alliés. Tandis que ses émissaires s'efforçaient d'exciter l'ambition du jeune roi d'Angleterre, et de le jeter sur les côtes de France, Mathias Scheiner, son digne serviteur, flattait en chaire les deux passions de ses compatriotes, l'avarice et l'orgueil, et préparait une rupture également funeste aux Suisses et aux Français. Louis et Maximilien, indignés de la conduite du Pape, s'unirent encore plus étroitement, et résolurent de pousser vivement la guerre.

Chaumont d'Amboise, gouverneur du Milanais, et le prince d'Anhalt, à la tête de vingt mille hommes, entrèrent dans le Vicentin en chassant devant eux l'armée de la République. Les habitans de Vicence, abandonnés par les Vénitiens, essayèrent vainement de conjurer la vengeance et la « barbarie tudesque » des Allemands qu'ils avaient chassés l'année précédente; il fallut se rendre à discrétion. Mais le butin ne fut point aussi considérable que les lansquenets l'es-

péraient ; Vicence était presque déserte, et les citoyens avaient emporté dans leur fuite tout ce qu'ils avaient de plus précieux.

Dans les monts au pied desquels est bâtie cette ville se trouve un vaste souterrain creusé par la nature, et que la main des hommes a agrandi de toutes les pierres dont sont construites Vicence et Padoue. Dans cette grotte de Masano, c'est le nom qu'on lui donne, s'étaient réfugiées avec de nombreuses provisions, plus de deux mille personnes des plus considérables, tant de la ville que du plat pays. Les Vicentins s'y croyaient bien en sûreté, car l'entrée était si étroite qu'un seul homme pouvait y passer à la fois, et ils s'étaient munis de piques et d'arquebuses en cas d'attaque. Quelques aventuriers, gens de pillage et Français, il faut le dire, vinrent à découvrir leur retraite et la voulurent forcer. Les malheureux eurent beau leur crier qu'il ne leur restait rien, et qu'ils n'avaient, de tous leurs biens, sauvé que leur vie, les aventuriers ne se payèrent pas de leurs prières, et s'obstinèrent à entrer. On tira de la grotte quelques coups d'arquebuse qui en jetèrent deux sur la place. Les autres allèrent chercher leurs camarades qui, plus diligens pour le mal que pour le bien, accoururent en foule. Quand ces scélérats

virent que ni le nombre, ni la force ne leur pouvaient servir de rien, la rage leur suggéra un expédient affreux. Ils entassèrent du bois, de la paille et du foin mouillés devant l'entrée de la grotte, et y mirent le feu. Une épaisse fumée remplit en un instant le souterrain qui ne recevait de l'air que par cette ouverture; les aventuriers attendirent qu'elle fût dissipée et se précipitèrent dans la grotte; tout était mort; ils virent les gentilshommes et les nobles dames gisant sur la terre, les traits défigurés par la souffrance, des enfans à demi-sortis du sein de leur mère, et, sans être effrayés du succès de leur barbarie, ils se chargèrent d'un immense butin. Le Grand-Maître et tous les capitaines furent désespérés d'un semblable attentat, et surtout le Bon Chevalier qui n'eut point de repos qu'il n'eût découvert quelques-uns de ces brigands. Il lui en tomba deux entre les mains, dont l'un n'avait qu'une oreille, et l'autre point, honorables antécédens de leur vie; il les livra au prévôt du camp qui en trouva plus qu'il n'en fallait pour les faire pendre. Ils furent amenés devant la grotte, et livrés au bourreau sur le lieu même de leur forfait, en présence de Bayart qui voulait s'assurer de leur supplice. Pendant qu'on les exécutait, on vit sortir

de la caverne une espèce de fantôme : c'était un enfant de quinze à seize ans qui, tout jauni par la fumée, pouvait à peine se soutenir. Le Bon Chevalier s'approcha et lui demanda par quel miracle il s'était sauvé. Il répondit que lorsqu'il avait senti la fumée s'épaissir, il s'était réfugié à l'extrémité du souterrain, où une fente du rocher lui avait quelque temps donné assez d'air pour ne pas étouffer, puis qu'à la fin il s'était évanoui. Il ajouta que lorsque les gentilshommes et leurs femmes s'aperçurent des funestes préparatifs que l'on faisait à l'entrée de la grotte, ils voulurent sortir et offrir des rançons aux aventuriers, mais que les paysans qui étaient avec eux, et en plus grand nombre, les avaient repoussés à coups de piques, en leur disant : « Vous mourrez avec » nous! » Bayart ordonna que tout ce que l'on pût retrouver du pillage fût donné au jeune homme, comme au légitime héritier de ses infortunés compatriotes.

La nouvelle de la mort du cardinal d'Amboise son oncle vint à cette époque (25 mai 1510) troubler les succès du grand-maître de Chaumont qui venait de joindre la ville de Lignago à ses autres conquêtes. Les conjonctures présentes rendirent cette perte funeste à Louis XII,

en le privant du seul ministre dont l'influence pût contenir la fougue ambitieuse de Jules II. Le désintéressement de d'Amboise est un sujet sur lequel se sont exercés nos historiens comme nos poëtes, et cependant le refus de la Dépouille du cardinal défunt qui s'élevait à des sommes énormes acheva de brouiller le roi de France avec le Pape.

Chaumont d'Amboise, renfermant en son ame une douleur à laquelle il ne survécut pas longtemps, réunit ses troupes à celles que l'Empereur venait d'envoyer d'Allemagne pour achever la conquête des États de terre-ferme de la république de Venise. Ferdinand d'Aragon se conformant encore, en apparence, au traité de Cambrai, mit également à la disposition de Maximilien quatre cents lances espagnoles, sous la conduite d'André de Capoue, duc de Termini, mais il eut soin de les faire avancer si lentement qu'elles restèrent à la réserve.

Les armées françaises et allemandes se dirigèrent par Cittadela sur Monselice, dont la prise était indispensable pour le siége de Padoue que rêvait de nouveau Maximilien. Bayart, le baron de Conti, le baron de Fontrailles, et le capitaine Mercurio, à la tête de deux mille Alba-

nais au service de l'Empereur, s'avançaient en avant-garde sur les bords de la Brenta, lorsqu'ils rencontrèrent un parti d'autres Albanais ou *Estradiots* à la solde de la République. Ces Croates, comme on les appelait, plus Turcs que chrétiens, rôdaient jour et nuit autour de l'armée, cherchant à surprendre les fourrageurs, les convois et à faire quelque butin. Mais, cette fois, tout ce qu'ils gagnèrent, fut de rester la plupart sur la place morts ou prisonniers. Le capitaine Mercurio vint à reconnaître, parmi ces derniers, son cousin-germain et son plus grand ennemi, qui l'avait chassé et dépouillé, disait-il, de son héritage en Croatie. Il se mit à l'accabler d'injures, à lui rappeler tout le mal qu'il en avait reçu, ajoutant qu'il ne tenait qu'à lui maintenant de prendre sa revanche. L'autre, sans rien nier, répondit : « Qu'il ne s'agissait pas de cela, qu'il » avait été pris en bonne guerre et lui paierait » sa rançon, » pour laquelle il lui offrit dix mille écus d'or et six magnifiques chevaux turcs. « Nous parlerons de cela une autre fois, » lui répliqua le seigneur Mercurio, « mais de » bonne foi, si tu me tenais comme je te tiens, » que ferais-tu de moi ? — Tu veux abso- » lument le savoir ! Eh bien ! je te jure que si

» tu étais en mon pouvoir, comme je suis au » tiens, tout l'or du monde ne m'empêcherait pas » de te faire mettre en pièces toi et les tiens! » — Vraiment! je ne te ferai pas pis. » Et Mercurio dit quelques mots à ses Albanais qui, le cimeterre en main, exécutèrent si bien ses ordres, qu'il n'y eut capitaine ni autre qui ne reçût dix coups de trop. Puis, ils leur coupèrent les têtes et les portèrent en triomphe à la pointe de leurs lances, en disant « qu'ils n'étaient » point chrétiens! » Bayart et ses compagnons ne purent s'opposer à cette barbare représaille; car ces Croates massacraient eux-mêmes tout ce qu'ils rencontraient, sans jamais faire quartier à personne [1].

Monselice fut emportée de prime-abord par les aventuriers du capitaine Molard, et l'achèvement de la conquête des États de terre-ferme de la République paraissait inévitable, lorsque la politique de Jules vint enlever en un instant aux alliés ce qu'ils avaient eu tant de peine à conquérir. Louis XII se vit forcé d'abandonner Maximilien à lui-même, d'envoyer une partie

[1] *Lettres de Louis XII*, Brusselles, 1712, 4 vol. in-12, t. I, p. 246 et 247.

de ses troupes au secours du duc de Ferrare, et de rappeler Chaumont avec le reste à la défense du duché de Milan.

Quatre cents jeunes Français voulurent, avant de quitter les terres de la République, saluer les murs de Padoue occupée par trente mille Vénitiens. Ils vinrent planter leurs lances ornées des couleurs de leurs dames, dans les portes même de la ville, et se retirèrent laissant les soldats de Saint-Marc ébahis d'un genre de galanterie inusité sur les bords de l'Adriatique.

CHAPITRE XXVI.

Guerre de Ferrare. — Bayart tente d'enlever le Pape.

1510-1511

Pendant que Chaumont s'avançait à la rencontre des Suisses, descendant à l'instigation de Mathias Scheiner dans le Milanais, six mille Français, sous les ordres des seigneurs Clermont de Montoison, Fontrailles, Du Lude et Bayart, marchaient au secours d'Alfonse d'Este, sur le point de payer au Pape sa fidélité à Louis XII. Ils furent reçus comme des sauveurs dans Ferrare où la prise de Modène venait de jeter la consternation. Sous prétexte que ce prince feudataire et Gonfalonier de l'Eglise avait manqué à ses obligations, mais en effet pour frapper les Français dans leur constant allié, Jules avait

excommunié Alfonse, ses adhérens, et déclaré ses États réunis au domaine de saint Pierre. Louis XII ne tarda point à être nominativement compris dans cet anathême. C'est alors qu'il en appela au prochain concile, et fit répandre en Europe une médaille à son effigie, avec cette devise fameuse, dont l'allégorie était facile à saisir : *Perdam Babylonis nomen*[1]. Mais les scrupules de sa femme Anne de Bretagne, princesse d'une piété peu éclairée, les siens peut-être, empêchèrent toujours Louis de pousser la guerre aussi vivement qu'il l'avait annoncé. S'il assembla des conciles, s'il parut écouter les extravagantes prétentions de Maximilien à la papauté, ce fut moins pour donner à la chrétienté le scandale d'un schisme, que pour intimider Jules et le rappeler à des sentimens pacifiques. On eût dit que les deux princes avaient changé de rôle. Tandis que le roi de France avait recours aux voies canoniques, le Pape, jetant dans le Tibre les clefs de saint Pierre, avait saisi le glaive de saint Paul, et marchait en personne à la tête de ses soldats.

[1] Jules, en réponse, fit frapper une médaille également à son effigie avec cette devise à l'entour : *Bonus pater Julius à tyranno liberat.*

Après divers incidens étrangers à cette histoire, le Pontife, poursuivant ses hostilités contre Alfonse, résolut de s'emparer de la Concordia et de Mirandola, places indispensables à l'exécution de ses projets sur Ferrare. La première de ces deux villes, hors d'état de résister, ayant ouvert ses portes au duc d'Urbin, son neveu, Jules se rendit lui-même au camp Saint-Félix à douze milles de Mirandola. Il envoya sommer la comtesse Françoise, tutrice des enfans de Ludovic Pico son mari, de remettre cette place entre ses mains, avec promesse de la lui rendre après la conquête de Ferrare. Mais la comtesse, fille naturelle de Jean-Jacques Trivulzio, toute Française comme son père, repondit « qu'elle saurait, avec l'aide de » Dieu, conserver l'héritage de ses enfans. » Courroucé de cette réponse, Jules oublia que peu de temps auparavant il avait pris sous sa protection la veuve et les orphelins, et jura que de gré ou de force il entrerait dans Mirandola. Alexandre Trivulzio, cousin-germain de la comtesse, instruit que l'exécution suivait de près les menaces du Pape, s'empressa de pourvoir à la défense de la place, et fit demander au duc de Ferrare une centaine d'hommes d'armes français et quelques canonniers. L'armée de ce prince

trop faible pour tenir la campagne, était venue se poster sur les rives du Pô, non loin de Mirandola, pour être à portée d'observer et d'inquiéter les troupes pontificales. On jugea la conservation de cette ville trop importante à celle de Ferrare, et le secours fut accordé. Deux jeunes gentilshommes français sollicitèrent et obtinrent la faveur de s'y joindre : l'un se nommait Chantemerle, neveu du seigneur Du Lude ; l'autre, destiné à une brillante carrière, était Marin de Montchenu, baron dauphinois, l'un des plus chers favoris du jeune comte d'Angoulême, héritier de la couronne.

« Mes enfans, » leur dit le Bon Chevalier à leur depart, « vous allez au service des dames ; » montrez-vous gentils compagnons, pour obtenir leurs bonnes grâces, et si la place est » assiégée, faites parler de vous. » Après quelques autres joyeux propos en forme d'encouragement, Bayart monta à cheval avec sa compagnie, et ne se retira que lorsqu'il les eut vus entrer dans Mirandola.

Le surlendemain, le duc d'Urbin mit le siége devant la ville, et son artillerie commença à foudroyer sans relâche les murailles ; mais la rigueur de la saison et la vigoureuse résistance

des assiégés l'empêchèrent de faire de grands progrès. Impatient de ces lenteurs, qu'il attribuait à l'ignorance et à la trahison de ses capitaines, le Pape, sans respect pour son caractère, annonça qu'il allait venir diriger en personne les travaux du siége.

Le Bon Chevalier qui ne plaignit jamais l'argent, pour apprendre les desseins de l'ennemi, sut un jour, par ses espions, que Jules partait le lendemain de Saint-Félix pour se rendre devant Mirandola. Il conçut le hardi projet d'enlever le Pape et tous ses cardinaux, et il l'eût exécuté sans un incident qu'il n'avait pu prévoir. Il s'en alla trouver le duc de Ferrare et Montoison, et leur dit : « Messeigneurs, je suis in-
» formé que le Pape quitte demain matin Saint-
» Félix pour se rendre à Mirandola. Si vous
» l'approuvez, j'ai formé un projet dont il sera
» parlé encore dans cent ans. A moitié che-
» min de Saint-Félix à Mirandola, sont quel-
» ques vastes palais abandonnés à l'occasion de
» la guerre. J'irai m'y loger cette nuit avec cent
» hommes d'armes, sans pages ni varlets, et nul
» doute que je n'enlève à son passage le Pape
» avec ses cardinaux, ses évêques et ses pro-
» tonotaires. Les cent archers de sa garde ne

» sont pas gens à le tirer de mes mains. Avant » que l'alarme ait été portée au camp, nous se- » rons à l'abri nous et notre proie; mais, dans » le cas où je serais poursuivi, vous, Monsei- » gneur, » dit-il au duc, « et Monseigneur de » Montoison, il faudra que vous passiez la rivière » avec le reste de la gendarmerie pour venir à » ma rencontre. » Ils applaudirent, tressaillant de joie, à un plan aussi bien conçu, et il ne resta plus qu'à l'exécuter. Le Bon Chevalier choisit cent des plus hardis et des meilleurs cavaliers de la petite armée française, marcha une partie de la nuit, et il était logé à son poste une heure avant le jour.

Le Pape s'était, à son habitude, levé de fort bonne heure, et mis en route dès qu'il avait fait clair. Ses protonotaires, ses aumoniers et les officiers de sa maison prirent les devans pour aller préparer ses logemens. Dès que Bayart les entendit, croyant tenir sa proie, il fondit sur le cortége. Saisis de frayeur, les officiers rebroussèrent chemin à bride abattue en criant: Alarme! alarme! Mais pourtant le Pape n'eût pas été sauvé, sans une autre circonstance aussi heureuse pour lui que disgracieuse pour notre Bon Chevalier. A peine Jules porté dans sa li-

tière fut-il hors du village de Saint-Félix qu'il vint à tomber une neige si violente et si épaisse que l'on ne pouvait distinguer ses pas. « *Pater* » *sancte,* » lui dit le cardinal de Pavie, « il se» rait imprudent de se hasarder par un temps » pareil dans les chemins, il faut pour aujour» d'hui retourner à Saint-Félix. » Le Pape y consentit, sans se douter du péril auquel il échappait. A l'instant même qu'il rentrait au château, arrivèrent les fuyards poursuivis par Bayart qui, ne s'amusant point à faire des prisonniers, ne cherchait que le Pape. Les cris de ses serviteurs épouvantèrent à ce point Jules, qu'il se jeta à bas de sa litière, et aida de ses propres mains à lever le pont. « Ce fut agir en homme » avisé ; car s'il eût tardé autant qu'on mettrait » à dire un *Ave Maria* il était croqué. »

Le Bon Chevalier, inconsolable et « tout mélan» colique » d'avoir manqué une entreprise aussi bien conduite, n'eut d'autre parti à prendre que de s'en retourner. Il savait bien que le château n'était pas en état de faire une longue résistance; mais il n'avait point d'artillerie, et les troupes du camp pouvaient survenir d'un instant à l'autre, et lui jouer un mauvais parti. Il se retira donc avec autant de prisonniers qu'il en voulut

ramasser, entre autres deux évêques *in partibus* [1] et force mulets de somme, dont profitèrent ses gendarmes. Le duc de Ferrare et le seigneur de Montoison qu'il retrouva, selon qu'ils en étaient convenus, à trois milles de là, partagèrent son désappointement. Toutefois, ils réconfortèrent de leur mieux Bayart en lui remontrant que la faute provenait du hasard et non de lui. Ils le ramenèrent ainsi, en tâchant de l'égayer et en faisant causer leurs prisonniers, dont ils renvoyèrent la plupart le long de la route. C'était valetaille dont il n'y avait rien à tirer. Quant aux deux évêques, ils en furent quittes pour une rançon proportionnée au revenu de leurs évêchés, c'est-à-dire à bon marché.

Le Pape trembla vingt-quatre heures la fièvre du saisissement qu'il avait éprouvé; mais son ame audacieuse reprit le dessus, et il manda

[1] L'édition gothique du Loyal Serviteur dit : *deux évesques portatifs,* expression que les éditeurs modernes ont trouvé plus commode de supprimer que d'expliquer. En basse latinité : *episcopi portatiles sunt qui clero carent et populo.* Sans entrer dans une dissertation étrangère à notre sujet, nous avons rendu cette expression par une dénomination équivalente à celle d'*avocat portatif,* c'est-à-dire *sans causes,* donnée par maître Guillaume à Pathelin dans la farce de ce nom.

la nuit suivante à son neveu le duc d'Urbin de le venir chercher avec quatre cents hommes d'armes. Son arrivée au camp changea la face du siége; Jules, sans égard pour son âge et sa dignité, parcourait les batteries, à cheval, armé de toutes pièces, prodiguait les récompenses, les menaces, et s'efforçait de communiquer son ardeur à tous ses soldats. Mais il n'en resta pas moins trois semaines devant la place, et il ne s'en fût pas rendu maître sans l'extraordinaire rigueur de cet hiver de 1511. Les fossés de Mirandola, couverts d'une glace de deux pieds d'épaisseur, lui aplanirent, mieux que ses canons, l'entrée de la ville qui se vit forcée de capituler. Les portes de Mirandola se trouvant bouchées avec de la terre, Jules, trop impatient pour attendre, entra par la brèche, avec toute la pompe et l'appareil qu'aurait pu affecter le héros païen dont il portait le nom.

CHAPITRE XXVII.

Les troupes du Pape assiégent la Bastia di Genivolo. — Le Bon Chevalier fait remporter une victoire signalée au duc de Ferrare. — Honneurs qui lui sont rendus par la duchesse.

1511

La nouvelle de cette prise redoubla les alarmes du duc de Ferrare; ne doutant point qu'il ne fût au premier jour assiégé dans sa capitale, il fit rompre les ponts, et se prépara à se défendre jusqu'à la dernière extrémité. En effet, le Pape, après s'être occupé quelques jours dans Mirandola à passer ses troupes en revue, et à les récompenser aux dépens des vaincus, déclara à ses capitaines assemblés ses desseins sur Ferrare. Il savait cette ville forte et bien garnie de gens de guerre, aussi ne venait-il pas leur demander des avis, mais les moyens de s'en emparer à tout prix? Un capitaine vénitien nommé

Jean Fort lui répondit : « Que la seule manière » d'arriver à ses fins, était de couper les vivres à » cette ville populeuse, et qu'une fois la Bastia » di Genivolo prise, il garantissait Ferrare affa- » mée dans trois jours. » Jules lui donna à peine le temps d'achever. — « Il la faut avoir, » s'écria-t-il ; « je n'aurai point de repos qu'elle ne soit » en mon pouvoir ! »

Deux cents lances espagnoles envoyées par Ferdinand, en sa qualité de feudataire du Saint-Siége pour le royaume de Naples, cinq cents chevau-légers, six mille gens de pied et de la grosse artillerie, furent aussitôt mis à la disposition du capitaine Jean Fort. Ces troupes en ravageant le pays, et sans trouver d'obstacle, s'avancèrent rapidement devant Bastia, place située au-dessus de Ferrare, sur le Pô dont elle commandait le cours. Quand le capitaine à qui la garde en était confiée, vit paraître sous ses murailles dégarnies de soldats une armée pareille, il se hâta de donner avis au duc de l'extrémité dans laquelle il se trouvait, et fit, en attendant, bonne contenance. Les troupes pontificales, mal informées de l'état de la garnison, établirent leurs batteries, et commencèrent un siége en forme.

Le Bon Chevalier se promenait aux environs de la porte de Ferrare, par laquelle entra hors d'haleine le messager du capitaine; il lui demanda « à » qui il était et d'où il venait. — Monseigneur, » lui répondit-il, « j'arrive de Bastia qu'assiégent » en ce moment plus de dix mille hommes, et » le capitaine m'envoie prévenir le duc que s'il » n'est secouru, d'ici à vingt-quatre heures, il » court risque d'être emporté au premier assaut. » — Comment, mon ami! » lui dit Bayart, « la » place est si mauvaise! — Non, » reprit le messager, « c'est une des meilleures de l'Italie; » mais vingt-cinq hommes ne peuvent résister » à une armée entière. »

Sans perdre un instant, Bayart le conduisit à la grande place, où le duc et le seigneur de Montoison se promenaient tranquillement sur leurs mules. Du plus loin qu'ils aperçurent le Bon Chevalier avec son homme, ils crurent qu'il amenait quelque espion. « Mon compagnon, » lui cria le seigneur de Montoison, « vous aimeriez » mieux mourir que de ne pas faire tous les jours » quelque capture sur l'ennemi; combien ce pri» sonnier vous paiera-t-il de rançon? — Sur » ma foi, » reprit Bayart, « c'est un des nôtres, » et les nouvelles qu'il apporte à Monseigneur ne

» sont rien moins que divertissantes. » Le duc ouvrit la lettre que lui adressait le gouverneur de Bastia, et à chaque ligne on le voyait pâlir et changer de couleur. Sa lecture terminée, il dit en se frappant le front : « Si je perds Bastia, » c'est comme si j'avais perdu Ferrare, et je ne » vois pas la possibilité de la secourir dans un » terme si précipité. — Pourquoi? » dit le seigneur de Montoison. « — Parce qu'il y a plus de » vingt milles d'ici là, » reprit le duc ; « il faut » en outre perdre un temps infini dans un pas» sage où il ne peut défiler qu'un homme à la » fois, et Dieu veuille encore que les ennemis » ne s'en soient pas saisis; vingt hommes le gar» deraient contre dix mille. »

Bayart, voyant le duc consterné avec tant de raison de l'être, lui dit : « Monseigneur, dans » les occasions ordinaires on peut laisser quel» que chose à la fortune, mais quand il s'agit » de sa ruine, il faut tout oser. Les ennemis » sont en grande sécurité devant Bastia, per» suadés que le voisinage de l'armée du Pape » et des Vénitiens nous retiendra derrière nos » murailles. Cela me donne une idée dont l'exé» cution sera aussi infaillible que glorieuse, si » le malheur ne nous en veut pas. Vous avez

» six mille gens de pied vaillans et aguerris; la » moitié suffira à la garde de la ville, prenons-en » trois mille, et faisons-les embarquer cette nuit » sur le Pô. Vous êtes encore maître du cours du » fleuve jusqu'à Argenta, et ils iront nous at- » tendre à ce passage dont vous parlez. S'ils y » arrivent les premiers, ils s'en empareront et » nous attendront, tandis qu'avec notre gen- » darmerie nous marcherons la nuit entière et » tâcherons de les rejoindre à la pointe du jour. » Le passage n'est, je crois, éloigné que de trois » milles du camp des ennemis; avant qu'ils se » soient mis en ordre de combattre, nous tom- » berons hardiment sur eux, et le cœur me dit » que nous les déferons. »

Tout l'or du monde n'eût pas fait autant de plaisir au duc que ne lui en firent les paroles du Bon Chevalier. « Par ma foi, Monseigneur » de Bayart, il n'y a rien d'impossible à vous, » et sur mon honneur, si vos compagnons de » France partagent votre opinion, je ne doute » pas du succès; et je les en supplie de toute » mon ame, » ajouta le prince en mettant le bon- net à la main. « Monseigneur, » se hâta de ré- pondre le brave Montoison, « vous n'avez be- » soin de prières; ne sommes-nous pas ici pour

» vous obéir, comme c'est la volonté du Roi notre
» maître ? »

Sur-le-champ le duc fit apprêter force barques, sans bruit, car la ville était pleine de « bons papalistes, » et quand vint le soir, les gens de pied s'embarquèrent sous la conduite d'habiles et sûrs mariniers.

Les hommes d'armes, le duc en personne et les capitaines français partirent également à la tombée de la nuit, et firent telle diligence, malgré le temps et les chemins, qu'ils arrivèrent une demi-heure avant le jour au passage qu'ils trouvèrent heureusement libre. Les barques ne se firent pas attendre, et toute la troupe défila un à un, au petit pas, sur un pont fort étroit qui traversait un canal profond, entre le Pô et Bastia. Le passage dura bien une grosse heure; déjà le jour commençait à paraître, le moindre retard pouvait tout perdre, et le duc, n'entendant point tirer l'artillerie, commençait à désespérer du salut de la place. Tandis qu'il faisait part de ses craintes aux seigneurs français, voici qu'une volée de trois coups de canon vint agréablement résonner à ses oreilles et aux leurs.

Ils n'étaient plus qu'à un demi-mille des troupes du Pape, lorsque Bayart adressa ces pa-

roles au duc : « J'ai toujours ouï dire, Monsei-
» gneur, que celui-là est fou qui n'estime pas ses
» ennemis. Nous sommes près des nôtres, et
» s'ils avaient la moindre connaissance de notre
» marche, ils pourraient nous tailler de la be-
» sogne; car ils sont trois contre un, ils ont
» de l'artillerie, et nous n'en avons point. Nous
» avons affaire en outre à l'élite des troupes du
» Pape, et je ne vois d'autre chance pour nous
» que de les surprendre. Mon avis est que le
» bâtard Du Fay, mon guidon, homme expert
» en telles matières, aille donner l'alarme sur
» les derrières de leur camp. Le capitaine Pierre-
» pont et le capitaine Jacob Zemberg, avec ses
» aventuriers, le suivront à un jet d'arc, pour
» le soutenir en cas de besoin. Pendant ce temps-
» là, vous, Monseigneur, et nous tous marche-
» rons droit aux lignes; si l'attaque du bâtard
» Du Fay devance la nôtre, et que les ennemis
» tournent contre lui, nous les mettrons entre
» nous et lui; si le contraire arrive, il en fera
» autant de son côté; de cette manière, ils ne
» sauront dans leur trouble quel parti prendre,
» et nous croiront trois fois plus que nous ne
» sommes. » Ces dispositions reçurent l'appro-
bation générale, et furent exécutées sur-le-champ.

L'insouciance et la joie régnaient dans l'armée du Pape, où l'on célébrait aussi tranquillement qu'à Rome les fêtes du carnaval. Campés au milieu d'un village, sans retranchemens ni avant-postes, leur mépris pour les Ferrarais égalait seul la négligence des ennemis. Au bruit de l'attaque du bâtard Du Fay, les cavaliers coururent à leurs armes, montèrent à cheval, et se précipitèrent en foule de son côté. Pendant ce temps-là, les capitaines appelaient leurs gens de pied et s'efforçaient de les ranger en bataille, mais heureusement on ne leur en donna pas le loisir. A peine ceux qui repoussaient Du Fay l'eurent-ils atteint, qu'ils rencontrèrent Pierrepont, et furent rejetés en désordre sur leurs gens de pied. Les aventuriers arrivèrent, et, secondés par ce tumulte, eurent bientôt rompu leurs bataillons. L'attaque du duc et des autres capitaines français n'avait pas été moins heureuse, et toute l'armée fut bientôt en déroute. Les Espagnols, vieux soldats, se ralliaient seuls à la voix de leur capitaine, l'intrépide Vardegas; mais le Bon Chevalier et le seigneur de Fontrailles les chargèrent si rudement aux cris de France, France! Duc, Duc! qu'ils les renversèrent les uns sur les autres. La mort de Vardegas fut le signal d'une

fuite générale; abandonnant le champ de bataille, les gens du Pape s'enfuirent à travers la campagne, poursuivis par la cavalerie légère qui en fit un horrible carnage. Les paysans dont ils avaient désolé les habitations s'acharnèrent après les fuyards et les blessés, et plus de quatre mille morts restèrent dans les marais de Bastia.

Le camp, rempli de vivres, de munitions et d'un riche bagage, fut abandonné aux soldats qui pliaient sous le poids du butin. Le duc se réserva l'artillerie et les enseignes pontificales qui allèrent orner les voûtes de son palais.

Nos historiens, réduits à ne mesurer la célébrité d'une bataille qu'au nombre des combattans, ont délaissé la journée de Bastia aux fastes particuliers de l'Italie. Mais, à ne considérer que son importance relative et les difficultés surmontées, cette victoire fut l'une des actions les plus hardies de la campagne et le salut des Etats de Ferrare.

Le duc et ses braves auxiliaires furent reçus en triomphe dans la ville par la duchesse suivie de toute la population, qui faisait retentir l'air de ses cris d'allégresse. Si Alfonse d'Este était l'un des princes les plus accomplis de son temps, on ne pouvait refuser à sa femme, la

célèbre Lucrèce Borgia [1], la beauté, les grâces et toutes les qualités de l'esprit. Cette princesse, remarquable par ses talens et la variété de ses connaissances, avait rendu la cour de Ferrare l'une des plus polies et des plus recherchées de toute l'Italie. Sans décider entre tant de satires et de panégyriques contradictoires, il nous suffit ici de savoir qu'elle accueillit de la manière la plus flatteuse et la plus honorable les Français, et particulièrement Bayart, regardé comme le principal auteur de la défaite des ennemis. Elle fit accepter plusieurs présens au Bon Chevalier, et il devint l'objet des attentions de toutes les dames de la cour qui, avec cette liberté des mœurs italiennes, le venaient chaque jour visiter, et prenaient le plus grand plaisir à ses propos enjoués et galans. « Enfin il était si » fort aimé d'un chacun qu'on ne pouvait soûler » le peuple à bien dire de lui [2]. »

Quelques jours après cette victoire, succomba à une fièvre continue le seigneur de Montoison,

[1] Les historiens qui appellent cette duchesse de Ferrare Anne Sforza, n'ont point fait attention que cette première femme d'Alfonse d'Este était morte dès 1497, et que le duc s'était remarié à Rome le 19 décembre 1501 avec la fille d'Alexandre VI, Lucrecia Borgia.

[2] Champier, *Gestes de Bayart*, feuillet 32.

« capitaine moult hardi et preux, mais quelque-
» fois sujet à son plaisir. » Depuis la première conquête de Naples jusqu'à l'époque de sa mort, il n'y avait pas eu de guerre en France et en Italie où il ne se fût signalé. La maison de Clermont a conservé pour devise les paroles que lui adressa Charles VIII au plus fort de la bataille de Fornoue : « A la recousse Montoison ! » Il ne fut pas moins regretté du duc et de la duchesse que de tous les capitaines français, et surtout de Bayart son ami et son compatriote. Ses obsèques furent célébrées avec une pompe royale, et grands et petits l'accompagnèrent en pleurant à son tombeau.

CHAPITRE XXVIII.

Fureurs du Pape. — Aventure de messire Augustin Guerlo. — Grandeur d'ame et loyauté du Bon Chevalier sans reproche.

1511

A la nouvelle de la défaite de ses troupes, la fureur du Pape ne connut plus de bornes, et il jura Dieu qu'il en tirerait vengeance. Il voulait sur-le-champ marcher à Ferrare, et ses généraux et le duc d'Urbin son neveu eurent la plus grande peine à l'arrêter. Ils parvinrent à lui faire comprendre qu'il exposerait vainement ses soldats mal aguerris contre une place aussi forte et bien gardée que Ferrare, où se trouvaient entre autres renommés capitaines, « l'incomparable Bayart. » Jules supportait impatiemment leurs conseils, et répétait cent fois le jour : *Ferrare, Ferrare, io t'hauro al corpo de Dio*. Contraint de re-

noncer à la force, il eut recours à d'autres voies. Il envoya dans cette ville plusieurs émissaires chargés de s'entendre avec quelques gentilshommes « papalistes » pour lui livrer de nuit une des portes de la ville. Mais le duc et Bayart, qui avait succédé à Montoison dans le commandement des troupes françaises, se tenaient si bien sur leurs gardes que, de six ou sept qui se glissèrent dans Ferrare, aucun n'échappa la corde. Ces tentatives inspirèrent toutefois à Alfonse des soupçons qui, mal à propos, retombèrent sur plusieurs gentilshommes, notamment le comte Borso Calcagnini, hôte de Bayart, qu'il fit mettre en prison; mais le Bon Chevalier, très-fâché de sa mésaventure, n'était point assez certain de son innocence pour entreprendre sa défense.

Jules, voyant ainsi échouer tous ses projets, reporta toute sa haine sur les Français qu'il trouvait toujours en son chemin. Il avait à son service un gentilhomme de Lodi qu'on appelait messire Augustin Guerlo, du moins il portait ce nom. C'était un de ces intrigans qui ne reculent devant aucune mauvaise action, et qui, de forfaits en forfaits, tombent tôt ou tard entre les mains du bourreau. Le Pape, dont il était l'un des affidés, le tira à quartier et lui dit : « Ecoute,

» Augustin, il faut que tu me rendes un service;
» va trouver le duc de Ferrare, et dis-lui que s'il
» veut se débarrasser des Français et devenir
» mon allié, je lui délaisserai tout ce qui fait l'ob-
» jet de nos démêlés; que je lui donnerai une de
» mes nièces pour son fils aîné, et de plus, le ferai
» gonfalonier et capitaine-général de l'Eglise. Je
» ne lui demande pour tout cela que de congé-
» dier les Français, sous prétexte qu'il n'a plus
» besoin de leur secours; mes troupes garnis-
» sent toutes les avenues du duché de Ferrare,
» et je ne veux pas qu'il m'en échappe un seul. »
Soit que ce fût réellement son intention, soit que le Pape ne cherchât dans le fond qu'à brouiller le duc de Ferrare avec les Français, pour l'accabler plus facilement, Guerlo fut enchanté d'une commission qui allait faire valoir ses talens.

Il courut à Ferrare, et rapporta mot pour mot au duc les ouvertures du Pape. Alfonse, nourri dans la dissimulation italienne, l'écouta aussi tranquillement que s'il n'eût pas été éloigné d'accéder à une proposition qui révoltait son ame noble et généreuse. Après l'avoir fort bien traité, il pria messire Guerlo d'entrer dans une chambre de son palais dont il prit la clef. Puis, accompagné d'un seul gentilhomme, il se rendit chez Bayart,

et lui raconta la chose de point en point. Le Bon Chevalier, à son récit, fit plusieurs fois le signe de la croix, pouvant à peine croire qu'une idée aussi abominable fût entrée dans la tête du souverain pontife. Le duc lui proposa, pour le convaincre, de le placer dans un cabinet d'où il pourrait tout entendre de la bouche même du messager de Jules. « Je ne saurais, » ajouta-t-il, « douter de la réalité de sa commission; » mais j'aimerais mieux être tiré à quatre che- » vaux, que d'avoir seulement admis l'idée de » payer d'une semblable trahison tout ce que je » dois à la maison de France et au Roi, mon géné- » reux allié. — Monseigneur, » reprit Bayart, « qu'avez-vous besoin d'excuses; je vous connais » assez, et, sur mon ame, je tiens mes compa- » gnons et moi aussi assurés en votre ville, que » si nous étions dans Paris. — Monseigneur de » Bayart, le Pape veut user d'une méchanceté, si » nous lui rendions la pareille! Je vais revoir » mon homme, et tâcher de le faire mordre à » mon hameçon. — C'est bien dit, » répliqua le Bon Chevalier, sans y entendre davantage.

Le duc alla retrouver Guerlo, entra en matière par quelques propos indifférens, et finit par lui dire: « Messire Augustin, après avoir réfléchi

» toute la matinée aux propositions du Pape, j'y
» ai trouvé deux grands inconvéniens : le pre-
» mier, que je ne dois pas me fier à celui qui a
» maintes fois répété que s'il me tenait il me ferait
» mourir, et que j'étais l'homme vivant qu'il haïs-
» sait le plus. Il est bien reconnu en outre que
» son plus vif désir en ce monde est de s'emparer
» de mes Etats; ainsi, jugez par vous-même,
» quelle confiance je puis mettre en lui. Seconde-
» ment, si je dis au seigneur de Bayart que je
» n'ai plus besoin de lui ni de ses compagnons,
» que pourra-t-il penser? Il est du double plus
» fort que moi dans Ferrare, et peut-être me
» répondra-t-il qu'il va en donner avis au roi de
» France, son souverain, ou à Monseigneur le
» grand-maître, son lieutenant-général, de-çà les
» monts, et que, selon leur réponse, il verra ce
» qu'il aura à faire. Et pendant ce temps-là il sera
» bien difficile qu'il ne découvre pas mes intelli-
» gences avec le Pape; alors, le moins qui puisse
» m'arriver, c'est d'être abandonné comme un
» traître par les Français, et de me trouver, par
» ma faute, entre deux selles le cul à terre. Mais
» entre nous, messire Augustin, le Pape est
» d'une terrible nature, vindicatif et colère au
» possible; quelque confiance qu'il paraisse en

» ce moment vous accorder, il vous jouera un
» mauvais tour quelque matin, c'est moi qui vous
» le dis. D'ailleurs il est fort âgé et fiévreux, et
» après lui que deviendront ses serviteurs? Un
» autre pape viendra qui n'en gardera pas un.
» Allez, c'est une méchante condition que celle-là
» quand on n'est pas d'Eglise. Vous savez que
» moi je suis, grâce à Dieu, en état de récompen-
» ser les services qu'on me rend; si vous voulez
» m'aider à me défaire de mon ennemi, je vous
» donnerai si bonne récompense que vous serez
» à votre aise le reste de vos jours. Que vous a
» promis le Pape? Vous en aurez le double;
» croyez-en ma parole? »

Guerlo avait l'ame trop basse et trop intéressée pour ne pas se rendre à de telles offres. Il assura le duc qu'il ne faisait que prévenir le dessein où il était depuis six ans d'entrer à son service. « Je
» suis l'homme du monde, » lui dit-il, « qui
» peut le mieux seconder vos intentions sur le
» Pape; j'ai nuit et jour accès auprès de sa per-
» sonne; souvent même il reçoit de mes mains sa
» collation, lorsque, seul avec lui, il me confie
» ses plus secrètes affaires. Si vous voulez donc
» m'assurer une récompense proportionnée au
» service, d'ici à huit jours il ne sera plus en vie,

» et je ne veux rien de vous que je n'aie exécuté » ma promesse ; mais il me faut l'assurance que » vous ne vous jouerez point ensuite de la vôtre. » — Non, non, » reprit le duc, « sur mon hon- » neur. » Guerlo fit son marché à deux mille ducats comptant et cinq cents de pension.

Cela convenu, le duc retourna vers le Bon Chevalier qui, tout en se promenant sur les remparts de la ville, s'amusait à faire nettoyer une canonnière. Alfonse le prit sous le bras, et le tirant à l'écart, lui dit : « Monseigneur de » Bayart, les trompeurs finissent toujours par » tomber dans leurs propres piéges. Vous savez » la perfidie que tramait le Pape contre vous et » tous les Français qui sont ici ; eh bien ! son » propre envoyé fera de lui ce qu'il voulait faire » de vous. Il m'a donné l'assurance que d'ici à » huit jours le Pape ne serait plus en vie. » Le Bon Chevalier avait le cœur trop noble pour le comprendre. « Comment, Monseigneur ! » lui ré- pondit-il, « cet homme a donc parlé à Dieu ? — » Ne vous inquiétez pas, il prédit à coup sûr. » Et, de paroles en paroles, le duc lui expliqua la pro- messe que lui avait faite Guerlo d'empoisonner le Pape. Là-dessus Bayart se signa plus de dix fois, et regardant Alfonse en face, il lui dit : « Eh !

» Monseigneur, je ne puis croire qu'un prince » aussi noble que vous ait pu consentir à une si » noire trahison, et si cela était, je vous jure » mon ame, que devant qu'il fût nuit, j'en pré- » viendrais le Pape. Dieu ne pardonnerait jamais » un si horrible forfait. — Comment! » dit le duc, « il a bien voulu en faire autant de vous et » de moi, et si nous n'avions pas fait pendre sept » ou huit de ses émissaires... — Et qu'importe? » reprit Bayart, « il est *lieutenant de Dieu* sur la » terre, et je ne consentirais jamais qu'il périsse » de la sorte[1]. » Alfonse haussa les épaules, et crachant par terre, lui répondit : « Monseigneur de » Bayart, je voudrais avoir tué tous mes ennemis » en faisant ceci; mais, puisque vous ne le trou- » vez pas bon, il n'en sera rien, et Dieu veuille » que vous et moi n'ayions pas à nous en repentir. » — Celui qui défend la trahison nous gardera » des traîtres; mais je vous en prie, Monseigneur, » baillez-moi le galant qui veut faire ce chef-

[1] Un écrivain fait ici disserter le Bon Chevalier sur le droit des gens, le juste et l'injuste et le médecin de Pyrrhus, sans oublier de lui mettre dans la bouche la traduction littérale de la phrase de Tite-Live : *Armis bella non venenis gereri debere.* (*Nouvelle Histoire du chevalier Bayard,* par Lazare Bocquillot, Paris, 1711, in-12, p. 174 et suivantes.)

» d'œuvre, et s'il n'est pendu d'ici à une heure, » que je le sois à sa place. — Je ne le puis, Mon» seigneur de Bayart, je lui ai garanti la sûreté de » sa personne et vais le renvoyer. » Si Guerlo échappa cette fois au sort qu'il méritait, une nouvelle trahison lui fit quelques mois après trancher la tête à Brescia.

Jules avait juré dans sa fureur de ne pas faire sa barbe que Ferrare ne fût prise, et il fut obligé de rentrer dans Bologne la barbe longue [1].

[1] *Pontifex equo invectus candido, sed barbatus, Bononiam regressus est.* (*Opus epistolarum* Petri Martyris Anglerii, Amstelodami, Elzevir, 1670, in-folio, epist. 452, p. 238.)

CHAPITRE XXIX.

Prise de Bologne et défaite des troupes du Pape. — Le maréchal Trivulzio donne à Bayart l'honneur de la journée. — Le Bon Chevalier préside au duel de deux Espagnols à Ferrare.

1511

La mort du seigneur de Chaumont changea la face des affaires en Italie ; depuis qu'il n'était plus le neveu du premier ministre, on avait reconnu toute l'incapacité de ce général qui passait le temps à dissiper en folles dépenses l'argent qu'il extorquait aux sujets de son maître. Le fier Trivulzio, qui avait juré de ne plus servir sous ses ordres, le remplaça, et rendit à la guerre toute l'activité que lui avaient enlevée l'indolence et les scrupules du Grand-Maître. L'heureuse audace du jeune Gaston de Foix vint seconder l'expérience du vieux capitaine, et les troupes du pape et des Vénitiens, battues dans deux rencontres consé-

cutives, furent contraintes d'évacuer le territoire de Ferrare. Trivulzio remit bientôt sa fille en possession de la Concordia; mais ne voulant pas être accusé de préférer les intérêts de sa famille à ceux du Roi, il passa outre Mirandola, et parut sous les murs de Bologne. Jules, épouvanté, remit la défense de cette ville au cardinal de Pavie et au duc d'Urbin, et s'enfuit à Ravennes, emportant avec lui les vains sermens des Bolonais. La faction des Bentivoglio ouvrit les portes à Trivulzio, et les troupes du Pape et des Vénitiens, après une faible résistance, abandonnèrent aux Français leur camp, cinquante pièces d'artillerie, un immense bagage, tentes et pavillons. Tel Français en cette journée fit à lui seul cinq ou six prisonniers; « on en vit arriver un qui avait une jambe » de bois, et se nommait La Baulme, conduisant » trois hommes d'armes du Pape liés ensemble. » Bayart, Philippe de la Tour, seigneur de Vatillieu, son compatriote, Fontrailles, Sainte-Colombe [1],

[1] Sire, les capitaines Bayart, Fontrailles, Saincte-Coulombe, le seigneur de Vatillieu, qui sont les premiers coureurs par l'ordre de vostre camp, ont esté les premiers qui les ont trouvez et qui ont donné dedans et Monseigneur de Nemours, et nous autres après, etc. Le maréchal J.-J. Trivulzio au Roi, le 22 mai 1511. (*Lettres du Roy Louis XII*, t. II, p. 334.)

étaient à la tête des coureurs de l'armée, et avaient donné les premiers « dedans l'ennemi. » Le soir, à souper, le maréchal J.-J. Trivulzio donna publiquement au Bon Chevalier les honneurs de la journée, disant « qu'après Dieu, c'était à lui que » la victoire était due. »

Le cardinal de Pavie et le duc d'Urbin, échappés de peu d'instans à Bayart, coururent à Ravennes s'accuser mutuellement auprès du Pape de la perte de Bologne et de la déroute des troupes. Félix Alidosio, certain de son influence sur l'esprit de son maître, traversait la place publique pour se rendre au palais; soudain paraît le duc, il joint le cardinal au travers de son cortége et le poignarde en plein midi à la vue de tout Ravennes. Jules ressentit ou feignit, dit-on, de ressentir la plus vive douleur du meurtre de son favori et partit à l'heure même pour Rome. De nouveaux chagrins l'attendaient au passage de ses autres cités: il lut affichés sur les places publiques des placards annonçant l'indiction d'un concile à Pise, le 1er septembre 1511. Le Pape était sommé d'y comparaître en personne pour répondre aux griefs qui lui étaient imputés, et Louis et Maximilien, promoteurs de cette assemblée, annonçaient sa déchéance prochaine. Mais l'in-

flexible vieillard, loin de céder à l'orage, négociait une ligue offensive avec le roi d'Espagne et jetait habilement l'indécision dans le clergé catholique en opposant concile à concile et Latran à Pise.

L'armée française revint sur Mirandola qu'abandonnèrent aussitôt les troupes du Pape, et le duc de Nemours se rendit à Ferrare où l'attiraient la beauté et les grâces de la duchesse. Elle lui fit une réception digne du neveu du roi de France et des services qu'il venait de lui rendre. Gaston obtint la permission de porter ses couleurs, et la duchesse, à la suite d'une fête magnifique, ceignit à son chevalier une écharpe noire et grise. Mais un genre de spectacle particulier au siècle fit oublier bals et tous autres divertissemens.

Le jour même de l'arrivée de Nemours, le baron de Béarn vint le prier de faire accorder le champ à deux capitaines espagnols au service du souverain pontife. Le seigneur Azevedo accusait son compatriote de l'avoir voulu assassiner ; Santa-Cruz répondait qu'il en avait menti, et qu'il s'en purgerait par combat à outrance. L'usage et le droit avaient consacré « les gages de bataille » que les rois et les princes se faisaient honneur d'accorder lorsqu'ils avaient reconnu la querelle bonne. Par les ordres du duc de Ferrare, il fut

dressé devant son palais une lice entourée d'échafauds où des places furent réservées aux dames et aux seigneurs de la cour.

Un mardi de l'an 1511, environ une heure après midi, entrèrent dans le camp les deux champions suivis chacun de ses amis : Don Pedro d'Acuña, prieur de Messine, parrain de Santa-Cruz, présenta au seigneur Azevedo « assaillant » deux secrètes [1], deux épées et deux poignards à choisir. Puis ils furent tâtés par les parrains pour s'assurer qu'ils n'avaient point d'armures sous leurs vêtemens. Tout le monde sortit de l'enceinte où il ne demeura que don Pedro, Frédéric de Bozzolo, parrain d'Azevedo, et le Bon Chevalier sans peur et sans reproche que le duc de Ferrare avait honoré de la garde du camp, « comme l'homme le plus expert en telles matières. » Le héraut fit à haute voix la proclamation d'usage ; que nul ne crachât ni toussât, ni se permît signe ou parole qui pût favoriser l'un ou l'autre des combattans.

Les deux adversaires s'attaquèrent avec acharnement, et se portèrent des atteintes d'autant

[1] *Secrète*, de l'italien *secreta*, pot de fer à mettre sur la tête, espèce de casque sans visière.

plus dangereuses qu'ils n'étaient protégés d'aucune armure. Mais ils maniaient leurs armes avec une adresse pareille, et le combat resta long-temps indécis. A la fin l'épée d'Azevedo, en rabattant un coup que lui portait au visage Santa-Cruz, ouvrit à ce dernier la cuisse jusqu'à l'os. Le sang ruissela à gros bouillons, et au premier pas que voulut faire Santa-Cruz, il tomba. « Rends-toi, ou je te tue; » lui cria en espagnol Azevedo. Mais, sans répondre, l'autre s'assit et se mit en devoir de se défendre. « Lève-» toi, Santa-Cruz, lui dit Azevedo, je ne te frap-» perai jamais par terre. » Santa-Cruz fit un effort pour se relever et retomba le visage contre terre. Azevedo levait déjà l'épée pour l'achever, mais il retint son coup. Toujours l'autre ne voulait point se rendre.

La duchesse de Ferrare, assise auprès du duc de Nemours, le priait à mains jointes de les séparer. « Je le voudrais, Madame, pour l'amour » de vous, mais je ne puis offenser la loi du » combat, ni honnêtement enlever au vainqueur » ce qui est sien par le hasard de sa vie. » Cependant Santa-Cruz perdait tout son sang et encore quelques instans c'était fait de lui. Alors son parrain, le prieur de Messine, « s'avisa d'une très-

gentille invention. « Señor Azevedo, dit-il à ce-
» lui-ci, je connais le cœur du capitaine Santa-
» Cruz, il mourra plutôt que de se rendre; mais
» comme il est hors d'état de résister, je me rends
» pour lui. » Azevedo accepta, et aussitôt vint un chirurgien pour bander les blessures de Santa-Cruz que ses gens emportèrent sur leurs bras hors du camp. Azevedo envoya, selon son droit, demander ses armes, mais elles lui furent refusées. Il porta plainte au duc de Ferrare qui chargea Bayart d'aller dire à Santa-Cruz que s'il ne voulait rendre ses armes comme vaincu, le duc le ferait rapporter dans le camp et remettre ses plaies décousues dans l'état où il se trouvait lorsque son parrain s'était rendu pour lui. La rigueur de ces conditions détermina Santa-Cruz à céder ses armes, que le Bon Chevalier remit entre les mains de celui qui les avait légalement gagnées[1].

[1] Brantôme, *Discours sur les Duels*, t. VI, p. 23-26.

CHAPITRE XXX.

Le Bon Chevalier accompagne le seigneur de La Palice au secours de l'empereur Maximilien. — Il venge sur les Suisses la mort de son ami le baron de Conti. — L'astrologue de Carpi. — Aventure du capitaine Jacquin, ou *qui a à pendre ne peut noyer.*

1511

A cette époque, Louis XII fut encore obligé d'envoyer des secours à Maximilien qui soutenait difficilement en Frioul la guerre contre les Vénitiens. Une dangereuse maladie du pape Jules avait donné une nouvelle activité au bizarre projet qu'avait rêvé ce prince de réunir sur sa tête la thiare pontificale à la couronne impériale, et cette grave négociation épuisait toute son attention comme le reste de ses ducats. Cédant aux instances de son ministre Mathieu Lang, évêque de Gurck, le roi de France lui accorda douze cents lances et huit mille gens de pied, sous les ordres de La Palice,

récemment promu à la dignité de grand-maître de France. Chabannes n'eut garde en cette circonstance de laisser derrière le Bon Chevalier, « son parfait ami[1]. » Les Français rejoignirent à Vérone les troupes de l'Empereur commandées par le baron Georges de Liechtenstein, et les armées réunies s'approchèrent de Trévise dans le dessein de l'assiéger. Mais les Allemands, à leur ordinaire, étaient dépourvus de tous les équipages nécessaires, et il fallut passer outre. Bayart et le capitaine Fontrailles, soutenus de quelques lansquenets, pénétrèrent dans l'intérieur du pays, poursuivirent Antoine de Savorgnano, partisan vénitien, jusque sur les confins de l'Esclavonie, et s'emparèrent de Gradiska et de Gorizia. Après avoir remis ces places aux Impériaux, Bayart et Fontrailles retournèrent sur les bords de la Piave, où La Palice attendait vainement les convois et les renforts promis par Maximilien. Grâce à son imprévoyance, les gens de guerre manquaient

[1] Estat des troupes envoyées sous le commandement du seigneur de La Palice, en 1511 :

. . . .

Monseigneur de Bayart XXX lances.

(*Lettres du Roy Louis XII*, t. III, p. 2.)

de tout ; ils furent durant six jours « sans manger pain ni boire vin, » et plus de quatre mille piétons et de cent hommes d'armes français périrent de faim et de misère. Faute d'autre nourriture, des Grisons à la solde de Louis XII mangèrent tant de raisins, que la dysenterie en emportait cent par jour. De deux mille cinq cents qu'ils étaient, il n'en revint que deux en leur pays ; « l'un fit le capitaine, l'autre le sergent de bande. »

La Palice ne tarda pas à recevoir l'ordre de ramener les débris de son armée au secours du duché de Milan, et partit bon gré mal gré, après avoir eu de grosses paroles avec les gens de l'Empereur.

A la sollicitation du Pape, les Suisses, redescendus en grand nombre de leurs montagnes, s'étaient avancés, ravageant tout sur leur passage, jusqu'à Galera, non loin de Milan. La plupart des troupes du nouveau vice-roi, le duc de Nemours, étant disséminées en garnisons nécessaires, il fut réduit à marcher à leur rencontre, à la tête de cinq ou six cents lances. Gaston ne s'attacha qu'à leur couper les vivres, et à les fatiguer par des escarmouches continuelles ; mais les phalanges helvétiennes poussant toujours

en avant, il fut contraint de se replier dans les faubourgs de Milan.

Ce jour-là même, le baron de Conti, indigné de l'audace de ces « vachers, » c'est ainsi que Louis XII les avait appelés, sortit sur eux à la tête de ses hommes d'armes. Mais il fut repoussé à grande perte, et il rentra dans la ville, atteint d'une blessure qui le mit au tombeau dans la nuit. Le Bon Chevalier, son intime compagnon et ami, jura de le venger. Il venait de prendre le commandement d'une compagnie d'Ordonnance de cent hommes d'armes que le Roi avait donnée au duc Antoine de Lorraine, en le priant de recevoir de sa main Bayart pour lieutenant [1]. La colère dans le cœur, il se mit le lendemain aux champs avec ses nouveaux gens d'armes, rencontra et tailla en pièces cinq cents Helvétiens sur les lieux mêmes où le brave Conti avait reçu les coups de mort [2]. Cet échec et le manque de

[1] *His temporibus Bayardi equitatum ei quem dux Lotharingus habebat Ludovicus junxit, et amborum ductorem sub Lotharingo Bayardum fecit.* (Rivallii, folio 335.)

[2] *Quibus prœliis Baiardi et baronis Contini singularis virtus enituit. Sed Continus quum animo majore quam consilio hostes persecutus in villam irrupisset, circumventus ab hostibus interiit.* (P. Jovio, *de Vitâ Leonis X*, l. II.)

vivres les forcèrent à entrer en pourparler, et deux jours après, au grand regret du Pape, les Suisses reprirent la route de leur pays.

Il était temps qu'ils se retirassent, car déjà les armées de Jules, de Ferdinand et des Vénitiens, maîtresses de toute la Romagne, s'approchaient des murs de Bologne. Gaston, pour être à portée de secourir cette place, résolut d'aller établir son camp à Finale-di-Modena, entre Ferrare et la ville assiégée.

Sur la route, et pendant que les troupes s'assemblaient, Nemours et ses principaux capitaines furent retenus deux jours à Carpi par le seigneur de cette ville. C'était Alberto Pio, comte de Carpi, célèbre par le rôle qu'il avait joué dans les affaires d'Italie, et par son goût pour les sciences et les lettres. Le soir même de leur arrivée, il donna au duc et aux seigneurs de sa suite un souper qui fut égayé par les plus joyeux devis. Il n'était bruit dans la ville que d'un astrologue ou devin dont on raconta les plus merveilleuses histoires. « Tout vrai chrétien doit croire qu'à Dieu seul appartient la connaissance de l'avenir; » mais cet homme avait dit à tant de gens des particularités si étonnantes, il avait rencontré juste si souvent, que les plus incrédules

ne savaient qu'en penser. Une curiosité naturelle à son âge engagea le duc de Nemours à prier le comte de Carpi d'envoyer quérir l'astrologue.

Il ne se fit pas attendre. C'était un homme d'environ soixante ans, maigre, de moyenne taille, et dont les traits et l'ensemble annonçaient qu'il n'avait pas vu le jour sous le soleil de l'Europe. Le duc l'accueillit avec bonté, lui demanda en italien: « Comment il se portait, » et après quelques propos indifférens, le pria de lui dire « si les Espagnols attendraient la » bataille. — Oui, » répondit-il, « et sur ma » vie, elle sera le Vendredi-Saint ou le jour de » Pâques, et il y aura bien du sang répandu. » — Et qui la gagnera? » Il répliqua ces propres mots : « Le camp demeurera aux Français, » et les Espagnols feront une plus grande perte » qu'ils n'en ont fait depuis cent ans; mais les » Français paieront chèrement leur victoire. » — Serai-je du nombre des morts? » lui demanda le seigneur de La Palice. — « Non, vous » avez encore au moins douze ans à vivre, mais » vous mourrez dans une autre bataille. » Il en dit autant au seigneur d'Humbercourt; puis au capitaine Richebourg, qu'il était en grand danger

de périr par la foudre. Bref, il n'y eut presque personne de toute la compagnie qui ne fût curieux de l'interroger, et n'en reçût quelque prédiction.

Le Bon Chevalier seul riait à l'écart. « Monseigneur de Bayart mon ami, » lui dit le duc de Nemours, « je vous en prie, demandez un » peu à notre maître ce qui sera de vous. — » A quoi bon, Monseigneur? Je sais assez que » je ne serai jamais grand'chose, mais puisqu'il » vous plaît, je le veux bien. — Monsieur » notre maître, je vous prie, dites-moi si je de» viendrai quelque jour un grand et riche per» sonnage ? » L'astrologue lui répondit : « Tu » seras riche d'honneur et de vertu autant que » capitaine fut oncques en France, mais des biens » de fortune tu n'en auras guère, aussi ne les » cherches-tu pas. Tu serviras, après celui qui » règne, un autre roi de France, lequel t'ai» mera et estimera beaucoup : mais les envieux » l'empêcheront de te faire jamais de grands » biens, ni de t'élever aux honneurs que tu » auras mérités. Toutefois, sois assuré que la » faute ne procèdera pas de lui. — Et de cette » bataille qui doit être si meurtrière, en échap» perai-je? — Oui, mais tu mourras en guerre

» d'ici à douze ans au plus tard, et périras d'un
» coup d'artillerie; car autrement tu es trop
» aimé de ceux qui sont sous ta charge pour qu'ils
» ne se fissent pas tuer, jusqu'au dernier, pour
» te sauver la vie. »

Après avoir satisfait avec une égale assurance à toutes les questions qui lui furent encore adressées, l'astrologue s'apercevant qu'entre tous les capitaines, le duc traitait avec une plus grande privauté le seigneur de La Palice et le Bon Chevalier, il les tira tous deux à l'écart, et leur dit: « Messeigneurs, je vois que ce jeune prince vous
» est aussi cher qu'il le mérite; car la bonté et
» la noblesse se lisent dans ses traits; veillez
» bien sur lui le jour de la bataille, il est me-
» nacé d'y périr. S'il en échappe, ce sera un
» des plus grands et élevés personnages que la
» France ait nourris, mais je crains fort pour
» ses jours. Ne méprisez point mes avertisse-
» mens; je consens à avoir la tête tranchée si
» jamais homme voit d'aussi près la mort qu'il
» la verra en ce jour! — Que dites-vous donc
» là-bas, Messeigneurs? » leur demanda en souriant Nemours. « — Monseigneur, » lui répondit Bayart en changeant de propos, « c'est le
» seigneur de La Palice qui a voulu savoir s'il

» est autant aimé de Reffuge que Viveroz, » et il n'est pas fort content de la réponse du » maître. » Le duc se prit à rire sans rien soupçonner du précédent entretien.

Sur ces entrefaites, entra dans la salle un aventurier, réputé pour brave, mais pour assez vicieux; il avait nom Jacquin Caumont, et portait quelque enseigne dans la bande du capitaine Molard. Il voulut se faire de fête, comme les autres, et s'avançant vers l'astrologue, il l'apostropha en ces termes : « Viens ici, vieux sorcier, dis-moi » ma bonne aventure. — Va, va, je ne te » dirai rien, » lui répliqua l'autre en homme courroucé. Les gentilshommes présens firent observer à Jacquin que c'était mal à lui de l'injurier. — « Eh bien soit, » lui dit-il, « maître, » mon ami, j'ai tort et te demande pardon de » mes folles paroles. » Il fit tant qu'il parvint à l'apaiser; mais à peine l'astrologue eut-il jeté les yeux sur la main que l'aventurier lui tendait en réitérant ses instances, qu'il s'écria : « Je te » prie, ne me demande rien; car je n'ai rien » de bon à te dire! — C'est égal, » répliqua Jacquin encore plus impatienté par les rires de toute la compagnie, « parle tout de même; tu » ne m'apprendras pas que je suis cocu, car je

» n'ai point de femme ! — Tu veux à toute » force savoir ton affaire ? — Oui ! oui ! — » Eh bien, presse-toi donc de songer à ton » ame ; car devant trois mois tu seras pendu » et étranglé ! » Et les écoutans de rire de plus belle ; ils n'eussent jamais pensé que le cas advînt, vu le grand crédit dont jouissait Caumont parmi les gens de pied, et ils considéraient cette sinistre prédiction comme une vengeance que prenait l'astrologue des injures de l'aventurier. Mais elle ne fut que trop vraie pour Jacquin, et nous verrons, comme dit le proverbe, que : *Qui a à pendre ne peut noyer*[1] !

Le lendemain Nemours se rendit à Finale-di-Modena, petite ville divisée par un canal étroit et profond en deux parties que rejoignaient un méchant pont de bois. A chaque instant il arrivait de Ferrare aux Français des barques chargées de provisions, et le duc se décida à attendre dans cette position des nouvelles de l'ennemi.

Un soir que par aventure le capitaine Jacquin Caumont avait un peu plus soupé que de

[1] Par le digne froc que je porte, dist frère Jean à Panurge, mon amy, durant la tempeste tu as eu peur sans cause et sans raison. Car tes destinées fatales ne sont à périr en eaue. Tu seras hault en l'aer, certainement pendu ou brûlé. (Rabelais, *Pantagruel*, l. 4, ch. 24.)

coutume, il s'en vint sur les neuf heures, avec force torches et tambours au logis de son capitaine, armé de toutes pièces, monté sur un très-beau coursier, et en ordre comme un saint George. Grâce à sa solde et beaucoup au pillage, il était fort bien dans ses affaires, et avait toujours trois ou quatre grands chevaux, espérant à la fin de la campagne d'entrer dans quelque compagnie d'ordonnance. Quand le seigneur de Molard le vit arriver à cette heure et dans cet équipage, il se mit à rire, se doutant bien que le vin y était pour quelque chose. « Comment, » capitaine Jacquin! » lui dit-il, « voulez-vous » nous abandonner et laisser là la pique? — » Nenni non, capitaine, mais je viens vous supplier de me conduire au logis de monseigneur » le duc de Nemours, pour qu'en sa présence » je rompe cette lance, et qu'il apprenne qu'*un* » *saute-buisson* peut briser un bois tout aussi » bien qu'*un haridelle.* »

Molard jugea que l'issue de cette aventure valait la peine d'être vue, et qu'elle pourrait divertir le duc et sa compagnie. Il dit à Jacquin de le suivre, ce que fit celui-ci, en passant tout à cheval sur le petit pont de bois qui séparait le quartier des gens de pied de ce-

lui des hommes d'armes. Nemours et les seigneurs qui se trouvaient avec lui descendirent dans la rue pour se divertir de cette étrange veille des armes, et Jacquin, mieux garni de vin que d'autre chose, se mit sur les rangs. « Eh ! capitaine, » lui cria le prince, « est-» ce pour l'amour de votre dame ou pour l'a-» mour de moi que vous voulez rompre cette » lance? » Jacquin répondit, en parlant de Dieu à la mode des aventuriers, « que c'était pour » l'amour de lui-même, et qu'il était homme » à servir le Roi à cheval tout comme à pied. » Là-dessus il baissa visière et fournit sa carrière tant bien que mal, sans toutefois rompre sa lance; il recommença une seconde, une quatrième fois sans en pouvoir venir à bout. Quand ils virent qu'il n'en finissait pas, le duc et les seigneurs ennuyés remontèrent et le laissèrent là.

Pour Jacquin, ravi de ses succès, il reprit au grand galop la route de son quartier, et tout en donnant à son cheval des coups d'éperons à tort et à travers, il enfila le pont. L'animal qu'il ne cessait de piquer jusqu'au sang, fit tout-à-coup un si terrible saut, que les pieds lui glissèrent sur les planches, et homme et cheval culbutèrent dans la rivière. Ceux qui suivaient de

loin virent Jacquin disparaître, et accoururent en criant : A l'aide ! à l'aide ! Mais les bords du canal étaient si escarpés, qu'il était impossible de le secourir de terre, et que sans les nombreuses barques qui se trouvaient là, on n'en eût jamais revu ni pieds ni mains. Le cheval se défit de son cavalier et nagea plus d'une demi-heure avant d'arriver à une espèce d'abreuvoir par où il se sauva. Le capitaine Jacquin, le vaillant homme d'armes, après avoir longuement grenouillé dans l'eau, fut enfin, comme par miracle, repêché et tiré par les bateliers, mais plus mort que vif. Il fut incontinent désarmé et pendu par les pieds, rendit bien deux ou trois seaux d'eau par la bouche, et demeura plus de six heures sans parler. Toutefois les médecins du duc de Nemours l'étant venus visiter, grâce à leurs soins et à sa bonne constitution, au bout de deux jours il redevint gaillard comme devant. Il ne faut pas demander s'il fut moqué à double carillon de tous les aventuriers, ses compagnons. « Eh ! capitaine Jacquin, » lui disait l'un, « vous prendra-t-il envie une autre fois de » courir la lance à neuf heures de nuit en hi» ver ? — Il vaut mieux être saute-buisson » qu'haridelle, » lui disait l'autre, « on n'est pas

» exposé à choir de si haut. » Bref, il fut tympanisé comme il le méritait; mais le plus merveilleux de l'histoire fut d'avoir été retiré vivant du canal, et il fallait bien, comme l'avait prédit l'astrologue de Carpi, que Jacquin ne fût pas destiné à mourir dans l'eau.....

CHAPITRE XXXI.

Bayart, à la tête des coureurs de l'armée française, défait les troupes vénitiennes. — Il est blessé à mort à la prise de Brescia. — Grande courtoisie du Bon Chevalier.

1512

Les confédérés étaient devant Bologne depuis un mois, et ni leur artillerie ni les mines de l'invention de Pietro Navarro n'avaient encore produit de grands effets. Les assiégés firent prévenir Nemours que jamais occasion plus favorable ne s'était présentée de forcer l'ennemi dans ses lignes et de lui faire honteusement lever le siége. Gaston part un soir de Finale, marche en bataille toute la nuit, et malgré la neige et la pluie il était dans Bologne le lendemain à neuf heures du matin. L'impétuosité de ce mouvement intimida à ce point les confédérés, qu'abandonnant leur camp, ils se retirèrent ou plutôt s'en-

fuirent vers Immola. Nemours n'avait pas le temps de les poursuivre, car il venait d'apprendre que l'armée vénitienne était rentrée par surprise dans Brescia le 4 février.

« C'était un vrai jeu de barres que nos guerres » d'Italie, tantôt villes prises par les uns, et puis » par les autres reprises [1]. » Le provéditeur André Gritti, introduit dans Brescia par le vindicatif comte Advogaro, l'un des principaux habitans de cette puissante cité, avait surpris et massacré une partie de la garnison française. Le gouverneur Daillon Du Lude, réfugié avec le reste dans la citadelle, se hâta d'informer Gaston de l'impuissance où il se trouvait de tenir long-temps contre les assauts des Vénitiens et des habitans réunis. A la réception de ces fâcheuses dépêches, Nemours jura que le roi son oncle n'apprendrait la perte qu'il avait faite qu'avec la nouvelle qu'elle était réparée. Il part de Bologne à marche forcée, avançant chaque jour avec toute son armée « autant que le meilleur chevaucheur sur un » courtaud de cent écus. » Jean-Paul Baglioni, capitaine général de la République, à la tête d'un corps de troupes considérable, ne mettait pas

[1] Pasquier, *Recherches de la France*, l. VI, ch. 18.

moins de diligence à rejoindre Gritti dans Brescia. Mais instruit de sa marche, Gaston résolut de le couper, et fit faire ce jour-là même quarante milles d'Italie, sans débrider, à sa cavalerie. Baglioni, ne pouvant le soupçonner aussi près, s'amusait sur sa route à battre le château de Valeggio, dont la prise eût enlevé aux Français le seul gué du Mincio.

Le Bon Chevalier et le seigneur de Téligny conduisaient les coureurs de l'armée qui devançaient constamment de plusieurs lieues le gros de l'avant-garde. Bayart, quoiqu'il eût eu la fièvre toute la nuit, n'avait point quitté son poste, et était à cheval, sans armure, enveloppé dans son manteau. Soudain, apercevant les ennemis, il emprunta le halecret d'un de ses gens d'armes, monta sur son bon coursier, et marcha droit à Valeggio. Nonobstant que l'avant-garde française parût à peine dans le lointain, il ne laissa pas de charger vigoureusement les Vénitiens, et soutint plus d'un quart-d'heure avec sa petite troupe les efforts de l'armée de Baglioni. Un coup de fauconneau emporta à ses côtés un brave gentilhomme, porte-enseigne du seigneur de Téligny, et le combat n'en devint que plus animé. Cependant, au bruit de l'artillerie, les gens d'ar-

mes les mieux montés de l'avant-garde accoururent au secours de Bayart, et les Vénitiens, croyant avoir affaire à toutes les troupes de Gaston, commencèrent à plier et à tourner le dos.

On les poursuivit jusque sur les bords du Mincio, où il s'en noya un grand nombre. Jean-Paul Baglioni ne dut son salut qu'à la vigueur de son cheval, qui le porta heureusement à la rive opposée. La plupart des gens de pied et quatre-vingt-dix hommes d'armes restèrent sur la place; le comte Guy Rangoni, lieutenant de Baglioni, et plusieurs autres capitaines se trouvèrent au nombre des prisonniers. Cette victoire, aussi profitable que glorieuse, priva la ville de Brescia d'une armée assez nombreuse pour en disputer les approches aux Français. Nemours félicita Bayart de cette heureuse rencontre, non sans quelque regret de n'avoir pas été attendu.

La nouvelle de cette déroute parvint rapidement au château de Brescia, et la garnison, certaine de l'arrivée du secours, alluma des feux de joie qui ne réjouirent guère les pauvres bourgeois de la ville. A ce signal de leur prochaine destruction, ils eussent bien voulu revenir au roi de France, mais il était trop tard, Gritti repoussa leurs prières et leurs supplications.

Le jour suivant, Gaston rencontra un corps de cavalerie légère vénitienne, sous les ordres de Méléagre de Forli; il le mit en déroute, et sans s'arrêter, le neuvième jour de son départ de Bologne, il campa dans les faubourgs de Brescia. Nemours fit aussitôt monter au château quelques capitaines pour reconforter le comte Du Lude et son lieutenant le capitaine Hérigoye. La garnison, par manière de réjouissance, tira vingt coups de canon sur la ville qui se fût bien passée de cette sorte de fête. Le duc le lendemain monta lui-même au château, suivi d'une partie de son armée; on tint un conseil de guerre et l'assaut fut décidé.

L'entreprise était audacieuse; outre huit mille gens de pied et cinq cents hommes d'armes vénitiens, il y avait encore dans la ville quatorze mille hommes de milice, et plus de vingt mille bourgeois sous les armes. Un large fossé, surmonté d'un boulevart garni d'artillerie, séparait la ville du château. Il fallait ensuite traverser un pont étroit avant d'arriver sur une esplanade, où l'armée de Gritti, rangée en bataille, présentait un front de cavalerie, qui devait infailliblement arrêter les Français que la rapidité des lieux obligeait à descendre à pied. Enfin tout

avait été préparé pour la plus vigoureuse résistance. Aussi le provéditeur Gritti affectait une grande confiance ; il laissait en souriant plaisanter ses soldats sur l'âge et la bonne mine de Gaston, et disputer si l'on inhumerait les cadavres ennemis en terre sainte.

Les secours laissés dans Bologne avaient réduit l'armée française à douze mille hommes, mais le nombre était compensé par le choix, « c'était » toute fleur de chevalerie. » La valeur et les qualités brillantes de Gaston lui avaient dévoué les cœurs et la vie de tous ses soldats ; jamais capitaine n'avait mieux possédé l'art d'amener les Français à ce degré d'exaltation où l'impossible ne les arrête plus.

L'ordonnance de l'assaut fut disposée ainsi : le seigneur de Molard ferait la première pointe avec ses gens de pied et les Gascons du capitaine Hérigoye. Après eux marcheraient les deux mille lansquenets du brave capitaine Jacob d'Empser, récemment passé au service du roi de France. Les capitaines Bonnet, Maugiron, le bâtard de Clèves, et autres avec leurs compagnies au nombre d'environ sept mille hommes, viendraient ensuite. Sur leurs ailes, marcherait le duc de Nemours à la tête des gens d'armes et des gen-

tilshommes de la maison du Roi, sous la charge de Louis de Brezé, grand sénéchal de Normandie, tous à pied, l'armet en tète, la cuirasse sur le dos et la pique à la main, comme simples aventuriers. D'Alègre reçut commission de garder avec trois cents cavaliers la porte Sancto-Nazaro, la seule qui ne fût pas murée, et de repousser les fuyards dans la ville.

Personne ne trouva rien à redire à cette ordonnance, à l'exception de Bayart. Il était d'ailleurs connu dans l'armée que Nemours ne prenait guère conseil que de lui et du seigneur de La Palice, que retenait au logis une blessure dangereuse reçue la veille.

« Monseigneur, » dit-il au prince, « sauf votre » révérence et celle de Messeigneurs, il me semble que nous avons oublié quelque chose. Vous » envoyez le capitaine Molard faire la première » pointe, et ni lui ni ses aventuriers ne sont gens » à reculer; mais les ennemis leur mettront également en tête l'élite de leurs troupes, et pour » sûr leurs arquebusiers. Dans cette affaire, il » s'agit d'aller toujours en avant, et les aventuriers, s'ils ne sont soutenus de gendarmerie, » pourraient quelquefois être repoussés et jeter » grand désordre dans notre attaque. Mon avis

» est de joindre à monseigneur de Molard cent » ou cent cinquante hommes d'armes, qui sou» tiendront mieux, armés de toutes pièces, le feu » que des gens armés à la légère. — Vous di» tes vrai, monseigneur de Bayart, » reprit Nemours, « mais quel est le capitaine qui voudra » se mettre à la merci de leurs arquebuses? — » Ce sera moi, s'il vous plaît, Monseigneur, » et croyez que la compagnie dont j'ai la charge » est faite pour servir le Roi à pied comme à » cheval. » Les capitaines se regardèrent les uns les autres, étonnés d'une offre aussi périlleuse, et la faveur qu'il demandait ne lui fut disputée par personne.

Toutes choses ainsi réglées, le duc de Nemours, ému de pitié, en considérant le sort qui s'apprêtait à la ville et à ses pauvres habitans, ne voulut avoir rien à se reprocher. Il dépêcha le seigneur de Roquelaure, gentilhomme gascon, qui descendit avec un trompette du château et parvint jusqu'au premier rempart où se trouvaient le provéditeur André Gritti et tous ses capitaines. Il demanda à entrer dans la ville pour s'acquitter de sa commission; mais le Provéditeur lui dit « que c'était inutile, et qu'à » lui seul il appartenait de lui répondre. » Alors

le seigneur de Roquelaure leur dénonça que, s'ils voulaient rendre la ville, on les laisserait aller vies sauves, sinon que s'ils étaient emportés d'assaut pas un seul n'échapperait à la mort. Il lui fut répliqué « qu'il n'avait qu'à retourner » d'où il venait, que Brescia dépendait des do- » maines de la République, et que ses capitaines » sauraient bien empêcher les Français d'y met- » tre le pied. » Les malheureux bourgeois se fussent volontiers rendus, mais on ne les consulta pas.

Roquelaure rapporta cette réponse au duc de Nemours qui, sans plus attendre, rangea ses gens en bataille, et leur adressa ces paroles : « Or, mes amis, il ne reste plus qu'à bien faire, » et ceux que vous allez combattre vous les avez » déjà nombre de fois mis en déroute. Ne vous » laissez point intimider par l'or qui reluit sur les » casques et les hauberts de la gendarmerie ita- » lienne, l'éclat de ses armes ne blesse pas plus » celui qui attaque, qu'il ne défend celui qui les » porte. Les biens de ces perfides et déloyaux » habitans seront le prix de vos labeurs; mais » je jure de passer ce fer au travers du corps du » premier qui abandonnera son rang avant l'en- » tière défaite de nos ennemis. Allons, enfans,

» marchons au nom de Dieu et de monseigneur » Saint-Denis ! » Il dit, et clairons, trompettes et tambourins remplirent l'air de ce tapage belliqueux qui réjouit l'oreille des braves et donne du cœur aux poltrons.

Dès qu'ils virent flotter la croix blanche sur le penchant de la montagne, les ennemis firent une décharge générale d'artillerie, et un boulet vint donner au milieu de la troupe du duc de Nemours, sans tuer ni blesser personne. Cet événement presque miraculeux frappa les esprits d'une nouvelle confiance. Comme il avait « pluviné » cette nuit, la descente était glissante ; Gaston, en montrant bien qu'il ne voulait pas rester des derniers, « quitta ses bottines et marcha sur » ses chausses. Plusieurs suivirent son exemple, » et à dire vrai, ils s'en trouvèrent plus fermes » sur leurs pieds. » Le seigneur de Molard et le capitaine Hérigoye avançaient en tête avec leurs gens de pied, et sur leur aile le Bon Chevalier à pied avec tous ses gens d'armes. C'était une compagnie d'élite composée de guerriers blanchis sous le harnois, et même de plusieurs anciens capitaines qui préféraient servir sous lui à commander ailleurs. Ils abordèrent le premier rempart sous une grêle de

traits, d'arquebusades, et l'assaut et la résistance furent également terribles. André Gritti encourageait ses gens et leur disait : « Tenez bon, » mes amis, les Français n'ont que la première » pointe, ils seront bientôt las, c'est feu de paille » qui ne dure guère. » Les aventuriers et les gendarmes revenaient opiniâtrément à la charge aux cris de France, France ! Bayart, Fête-Dieu, Bayart ! Gritti, entendant retentir ce nom qu'il connaissait bien, en fut peu réjoui. « Comment ! » s'écria-t-il, « ce Bayart est donc partout? Vraiment ils croissent les Bayart en France comme » champignons, car on n'entend parler en tou- » tes batailles que de Bayart. Mes amis, jetez- » vous sur celui qui marche le premier, car si » vous pouvez défaire ce Bayart, tout est défait[1]. » Mais l'éloquent et sage Provéditeur parlait mieux qu'il ne rompait une lance, et ses soldats n'en reculèrent pas moins. « Dedans, dedans, com- » pagnons ! ils sont à nous, » cria le Bon Chevalier en franchissant le rempart, suivi de tous les siens.

Ce bastion finit par rester aux Français, jonché de morts de part et d'autre. Mais un

[1] Champier, ch. 8, feuillet 34, verso.

capitaine vénitien, saisissant l'instant où Bayart chancelait sur les décombres, l'atteignit au haut de la cuisse d'un coup de pique si violent que le bois se rompit et que le fer demeura dans la blessure avec le reste du fût. La douleur qu'il ressentit ne l'empêcha pas de couper le bois avec son épée, et d'essayer d'avancer nonobstant que la pointe fût restée bien avant dans sa cuisse. Mais le sang jaillissait à gros bouillons, et, s'il n'eût été soutenu par ses archers, le Bon Chevalier allait mesurer la terre.

« Mon compagnon, » dit-il au capitaine Molard, « faites marcher vos gens et les miens; la » ville est gagnée, pour moi je n'y entrerai point, » car je suis mort. » Le pauvre seigneur, désolé et furieux de la perte de son bon ami et voisin, fondit sur les ennemis, sacrifiant à sa vengeance tout ce qui se présentait devant lui.

Nemours, qui suivait de près, en apprenant la blessure mortelle que venait de recevoir Bayart à la prise du bastion, n'en ressentit pas moins de douleur « que si lui-même il eût reçu le coup. » « Messeigneurs, mes amis, » s'écria-t-il, « vengeons sur ces vilains la mort du plus accom» pli chevalier qui fût au monde; suivez-moi! » Les Vénitiens ne purent supporter le choc de

cette intrépide cohorte, et se hâtèrent de gagner la ville, espérant lever le pont après eux; mais on ne leur en laissa pas le loisir, et les Français entrèrent dans l'enceinte pêle-mêle avec les fuyards. Les citadins, les femmes et les enfans faisaient pleuvoir des fenêtres sur les Français des pierres, des meubles, de l'eau bouillante, dont ils eurent plus à souffrir que des gens de guerre vénitiens. Gritti, le comte Advogaro, Contarini, le podestat Justiani et autres capitaines, jugeant toute résistance inutile, s'enfuirent à bride abattue vers la porte Sancto-Nazaro; mais à peine eurent-ils fait abaisser le pont que le seigneur d'Alègre et ses trois cents gendarmes se précipitèrent dessus et les refoulèrent dans la ville où ils furent faits prisonniers.

Lorsqu'il n'y eut plus d'ennemis à combattre, le pillage commença. Tous les désordres que l'on peut supposer dans une ville prise d'assaut furent commis dans Brescia, moins encore par les Français que par les Gascons et surtout par les lansquenets [1]. Les monastères furent forcés, les

[1] ..... *Atque ea quidem scelera Germani milites maximè omnium patrabant; Vascones minùs impii, Galli tolerabiliores fuerunt.* (Bembo, *Historiæ Venetæ liber duodecimus*, p. 502. Basileæ, in-8, 1556.)

vierges arrachées des autels, les filles et les femmes violées sous les yeux de leurs parens et de leurs maris; pendant sept jours cette soldatesque effrénée, sourde à la voix de ses capitaines, épuisa sur cette ville malheureuse tous les genres de dissolution et de cruauté. Gaston parvint enfin à rétablir l'ordre parmi ses gens de guerre, et se hâta de faire enlever les corps morts au nombre de plus de vingt mille, de peur d'infection. Puis on instruisit le procès à l'auteur de tous ces maux, le comte Louis Advogaro; il eut la tête tranchée sur la grande place, et son corps fut mis en quatre quartiers aux portes de la ville.

Nous avons laissé le Bon Chevalier grièvement blessé à la prise du premier bastion, et contraint de rester en arrière avec ses deux archers. Quand ceux-ci virent la ville prise, ils arrachèrent une porte sur laquelle ils le couchèrent le plus doucement qu'ils purent et l'emportèrent dans la maison la plus apparente du voisinage. C'était le logis d'un riche gentilhomme qui s'était enfui dans un monastère, laissant sa femme et ses deux filles à la garde de Dieu. Quand la dame entendit frapper à sa porte, croyant sa dernière heure venue, elle se soumit à son sort et ouvrit. Mais

au lieu d'un ennemi en fureur, le Bon Chevalier, pâle et couvert de sang, entra sur les bras de ses archers et fit aussitôt refermer la porte en leur disant : « Gardez sur votre vie que per» sonne, excepté mes gens, n'entre céans. Quand » on saura que c'est mon logis, personne, j'en » suis assuré, n'essaiera d'y entrer, et comme je » suis cause que pour me secourir vous perdez » votre part du butin, soyez sans inquiétude, je » vous en dédommagerai. »

Il fut transporté en une fort belle chambre où le conduisit elle-même la dame qui, se jetant à genoux, lui dit : « Noble Seigneur, je vous pré» sente cette maison et tout ce qui est dedans, » car je sais bien qu'elle est vôtre par le droit de » la guerre, mais au nom de la bénoîte vierge » Marie, sauvez l'honneur et la vie de deux jeunes » filles prêtes à marier que nous avons moi et » mon mari. » Bayart, « vrai miroir d'honneur » et de chevalerie[1], » lui répondit : « Madame, » je ne sais si je réchapperai de ma blessure, » mais tant que je vivrai, vous et vos filles serez » en sûreté comme moi-même. Seulement qu'elles » ne paraissent pas; gardez-les en leur chambre

[1] Pasquier, *Recherches de la France*, l. VI, ch 18, p. 594.

» où nul des miens ne sera assez hardi d'entrer
» contre votre vouloir. Calmez vos craintes, le
» gentilhomme que vous avez céans, loin de vous
» piller, vous fera toute courtoisie selon son pou-
» voir. Je ne me fis onc gendarme pour m'en-
» richir en guerre. » A ces paroles, la bonne dame, toute rassurée, alla quérir en un grenier ses deux filles qu'elle avait cachées sous un tas de foin.

Bayart la fit prier de lui indiquer quelque chirurgien qui pût venir visiter sa plaie, pendant que son barbier préparerait les bandes. Elle courut elle-même, accompagnée d'un archer, en chercher un qu'elle connaissait à deux maisons de la sienne. Le chirurgien arrivé, la chausse fut rompue et la cuisse découverte. La blessure était large et profonde et le fer de la pique encore dedans. « Allons, mes maîtres, dit Bayart, tirez ce
» fer dehors. — Seigneur, répondit le Brescian
» la main tremblante, j'ai grand'peur que vous ne
» syncopisiez dans l'opération. — Non, non,
» j'ai su autrefois ce que c'est que de tirer un
» fer de chair humaine; tirez hardiment. » Ils se mirent à deux et arrachèrent le fer qui était « moult profond en la cuisse. » Le Bon Chevalier ressentit la plus vive douleur, « mais il fut

» tout joyeux quand on l'assura qu'il n'y avait
» ni artère ni grosse veine blessées [1]. »

Dès qu'il fut pansé, il demanda à son hôtesse où était son mari. La pauvre dame lui répondit en pleurant qu'elle ne savait s'il était mort ou vivant, mais que s'il avait échappé il devait être dans une église qu'elle nomma. Bayart l'envoya chercher par son maître d'hôtel et deux archers, le traita fort amicalement et lui renouvela les assurances qu'il avait données à sa femme.

Maître Claude, chirurgien du duc de Nemours, vint par son ordre lever le premier appareil, et continua au blessé les soins assidus que réclamait son état.

Pendant une semaine environ que séjourna Gaston dans Brescia, il ne fut pas un seul jour sans aller au moins une fois visiter le Bon Chevalier et le reconforter le mieux qu'il pouvait. « Hé! monseigneur de Bayart, mon ami, lui
» disait-il, dépêchez-vous de guérir, car d'ici à
» un mois il nous faudra livrer bataille aux Es-
» pagnols, et pour tout ce que je possède, je ne
» voudrais pas la donner sans vous! — Monsei-

[1] Champier, feuillet 35.

» gneur, s'il doit y avoir bataille, croyez que » pour le service du Roi et l'amour de vous, je » m'y ferai plutôt porter en litière que de ne pas » m'y trouver. » Le prince, d'une générosité à l'avenant de ses autres qualités, combla Bayart de présens, et lui envoya entre autres, la veille de son départ, cinq cents écus que le Bon Chevalier partagea entre les deux archers qui l'avaient gardé lors de sa blessure.

La nouvelle des succès de son neveu et de la réduction de Brescia vint mêler une vive joie aux inquiétudes de Louis XII menacé par les ennemis que lui suscitait de tous côtés l'implacable Jules. Mais il sentit la nécessité de frapper un grand et dernier coup pour retenir le roi d'Angleterre, les Suisses et aussi Maximilien qui s'apprêtaient à envahir ses États. Gaston reçut les ordres les plus pressans d'engager les confédérés à une bataille décisive, et un pareil capitaine n'avait pas besoin d'être excité. Brûlant d'obéir à son oncle, Nemours s'avança dans la Romagne occupée par les confédérés. Leur armée la plus belle et la plus nombreuse qu'on eût vue depuis long-temps en Italie, était sous les ordres de don Rémond de Cardonne, vice-roi de Naples et généralissime de la sainte ligue. Mais plutôt que

d'exposer le sort de l'Italie au hasard d'un seul combat, Cardonne l'évitait par les mêmes raisons qui le faisaient rechercher de Nemours. Il ne s'appliquait qu'à traîner la guerre en longueur jusqu'à ce que Louis XII fût contraint de rappeler ses troupes à la défense du duché de Milan, de la Navarre et des côtes de Normandie. Ces lenteurs désespéraient Gaston, mais elles donnaient à Bayart le temps de guérir.

Tant que l'armée française n'avait été qu'à Bologne, le Bon Chevalier avait pris patience. Il était souvent visité par les capitaines demeurés à la garde de Brescia, et à peine restait-il seul que ses deux jolies hôtesses accouraient pour lui tenir compagnie. Assises autour de son lit, elles charmaient les douleurs et les ennuis du Bon Chevalier par les accords du luth et de l'épinette unis à leurs douces voix. Une autre fois elles lui lisaient les antiques chroniques de Brescia et les exploits du « Français » Brennus son fondateur, ou bien les yeux baissés sur leur broderie, les damoiselles s'épanchaient avec lui dans de naïves conversations. « Aussi bonnes que belles et bien enseignées, » Bayart à les voir et à les entendre avait quelquefois oublié et Nemours et la bataille. Mais, lorsqu'arriva la nouvelle que le duc avançait sur les

ennemis, tous ces passe-temps eurent perdu leur effet sur le Bon Chevalier. Son impatience l'arrache de son lit, et sans écouter ses serviteurs il se met à marcher dans la chambre pour essayer ses forces. Son grand cœur lui dissimula sa faiblesse, et il envoya chercher son chirurgien pour lui demander à partir. Celui-ci, en homme expérimenté, jugea que son inquiétude lui serait plus dangereuse que le voyage : « Monseigneur, lui » répondit-il, votre plaie n'est pas encore cica- » trisée, toutefois elle est guérie au dedans. Votre » barbier va bien examiner la manière dont je » vous panse, matin et soir il mettra sur la bles- » sure un onguent que je lui baillerai, et comme » la partie souffrante n'appuiera point sur la » selle de votre cheval, la guérison s'achèvera » d'elle-même. » Qui eût donné dix mille écus à Bayart, ne lui eût pas fait autant de plaisir, et son chirurgien se ressentit de sa joie et de son contentement. Il résolut de partir le surlendemain et donna ordre à ses gens de préparer ses équipages.

La nouvelle de son départ jeta dans un étrange embarras son hôte et son hôtesse qui se regardaient toujours comme ses prisonniers, eux et leurs enfans, et s'attendaient à être traités de

même sorte que les autres habitans de la ville. Les Français, après en avoir tiré de grosses rançons, leur avaient fait racheter jusqu'aux meubles de leurs maisons. La dame du logis savait bien que si le capitaine voulait en user à la rigueur et à proportion de leur fortune, il pouvait espérer d'eux au moins dix ou douze mille écus. Encouragée par sa noble conduite et sa courtoisie, elle se résolut de lui faire quelque honnête présent dont il se contenterait sans exiger davantage.

Le matin du jour de son départ, la dame avec l'un de ses serviteurs portant une petite cassette d'acier, entra dans la chambre du Bon Chevalier qui se reposait en un fauteuil, après s'être longtemps promené pour fortifier sa jambe. Elle se jeta à deux genoux, mais il la releva sur-le-champ, et ne voulut jamais souffrir qu'elle dît une parole avant qu'elle fût assise auprès de lui. « Monseigneur, » lui dit-elle, « je rendrai grâces à Dieu toute ma » vie de ce qu'il lui a plu, dans le sac de notre » ville, de vous adresser en notre maison pour le » salut de mon mari, celui de mes deux filles et le » mien. Tandis que la mort et la désolation ré» gnaient à l'entour, comme veillés par un ange, » nous dormions paisiblement en ce logis. Depuis » que vous y êtes entré, n'a été faite au moindre

» de mes serviteurs une seule injure par vos gens,
» et ils n'ont pris la valeur d'un quatrin sans
» payer. Nous savons bien cependant, Monseigneur, que nous sommes tous vos prisonniers
» et que tout céans vous appartient, mais connaissant la noblesse de votre cœur, je suis venue
» pour vous supplier très-humblement qu'il vous
» plaise avoir pitié de nous, et vous contenter du
» petit présent que voici. »

Alors elle prit la cassette des mains de son serviteur et l'ouvrit devant le Bon Chevalier qui la vit pleine de beaux ducats. Le noble Seigneur, « qui oncques en sa vie ne fit cas de l'argent, » lui demanda en souriant : « Combien de ducats il y » a-t-il dans cette boîte? » La pauvre dame craignit qu'il ne fût courroucé d'en voir si peu, et lui répondit en tremblant qu'il n'y avait que deux mille cinq cents ducats, mais que s'il n'était pas content ils tâcheraient d'en trouver davantage. « Par » ma foi, Madame, il n'en est besoin! quand vous » me donneriez cent mille écus, ils ne vaudraient » pour moi les soins et les attentions que vous m'a» vez rendus depuis qu'on m'apporta en votre mai» son blessé et mourant. J'en garderai la souve» nance tant que Dieu me donnera vie, et en quel» que lieu que je me trouve, vous aurez en moi un

» serviteur à votre commandement. De vos ducats » je n'en veux point, et vous remercie. Reprenez-» les, toute ma vie j'ai toujours préféré l'amitié » des gens à leurs écus. » La dame tout ébahie d'un refus pareil insista, ajoutant que s'il refusait cette faible marque de sa reconnaissance, elle se regarderait comme la femme la plus malheureuse du monde [1]. Quand le Bon Chevalier vit qu'elle le priait d'aussi bon cœur: « Eh bien, Madame, » lui dit-il, puisque vous le voulez absolument, » je l'accepte pour l'amour de vous; mais allez-» moi quérir vos deux filles, car je veux leur » faire mes adieux. »

La bonne dame, ravie de ce que son présent était enfin accepté, courut chercher ses filles. Elle les amena au Bon Chevalier qui, pendant qu'elles s'habillaient, avait fait mettre l'argent en trois portions, deux de mille et la troisième de cinq cents ducats. Les damoiselles se précipitèrent à ses genoux où « le courtois gentilhomme ne les laissa guère. »

« Monseigneur, » lui dit la plus âgée, qui pouvait bien avoir dix-huit ans, « ces deux pauvres

[1] *Rogans genibus flexis ut pro majori summa sibi debita hos consecutus esset.* (Rivallii, folio 335.)

» pucelles qui vous doivent la vie et l'honneur » viennent prendre congé de vous, et vous ré- » mercier de la grâce que vous leur avez faite, » dont à jamais, pour n'avoir d'autre puissance, » seront tenues de prier Dieu pour vous. » Bayart, tout ému de la douceur et de l'humilité de ces deux belles filles, leur répondit : « Mes » damoiselles, vous faites ce que je devrais faire, » c'est à moi de vous remercier de la bonne com- » pagnie que vous m'avez tenue; je voudrais bien » vous en pouvoir témoigner ma reconnais- » sance, mais vous savez que nous autres gens » de guerre sommes d'ordinaire peu chargés de » belles choses à présenter aux dames. Voici » Madame votre mère qui m'a donné deux mille » cinq cents ducats que vous voyez sur cette » table; je vous en donne à chacune mille pour » vous aider à vous marier, et ne vous demande » autre retour que de prier Dieu, s'il vous plaît, » pour moi. »

Il leur mit bon gré mal gré les ducats en leurs tabliers, puis s'adressant à la mère : « Madame, » je retiendrai ces cinq cents ducats à mon pro- » fit, pour les distribuer aux pauvres couvens de » Dames qui ont été pillés, et vous prie de vous » en charger, car mieux que moi vous connaîtrez

» ceux qui ont le plus souffert [1] : et sur cela je » prends congé de vous. » Puis il leur toucha à toutes en la main, « à la mode d'Italie. » Les damoiselles se mirent à pleurer à chaudes larmes, et la mère lui dit en sanglottant : « Fleur de chevalerie à qui nul ne se doit comparer, que notre » divin sauveur et rédempteur Jésus-Christ vous » le veuille rémunérer en ce monde-ci et en l'autre. » Elles se retirèrent dans leur chambre, Bayart fit appeler son maître-d'hôtel, et lui ordonna que tout fût prêt à midi pour monter à cheval.

Le gentilhomme du logis, qui venait d'apprendre de sa femme la grande courtoisie de son hôte, courut à sa chambre, et, un genou en terre, le remercia cent mille fois, en lui offrant sa personne et tous ses biens. Le Bon Chevalier lui rendit grâces, et l'engagea à dîner avec lui. Il ne resta pas long-temps à table, et demanda bientôt ses chevaux, tant il lui tardait de rejoindre ses compagnons, mourant de crainte que la bataille ne se donnât avant son arrivée.

[1] *Bayardus duo millia ducatorum puellis donavit ut honestiùs nuberent; quingentos autem ducatos matri reliquit, ut eos pauperibus distribueret.* (Rivallii, *ibid.*)

Comme il sortait, les deux damoiselles descendirent, et lui offrirent chacune un présent qu'elles avaient ouvré durant sa maladie; c'était une paire de jolis bracelets tissus de fil d'or et d'argent, et une bourse brodée sur satin cramoisi d'un travail merveilleux. Le Bon Chevalier les reçut comme s'ils eussent valu dix mille écus, et pour faire honneur à leurs dons il se fit mettre en leur présence les bracelets aux bras, et serra la bourse en sa manche, leur assurant que tant qu'ils dureraient, il les porterait pour l'amour d'elles [1].

A ces mots il monta à cheval, et fut accompagné l'espace de deux ou trois milles de son grand compagnon et parfait ami, le seigneur d'Aubigny que le duc avait laissé à la garde de Brescia; puis ils se firent leurs adieux et se séparèrent. Le Bon Chevalier arriva au camp le mercredi soir, septième jour d'avril avant Pâques, et il ne faut pas demander de quelle manière il fut reçu par le duc de Nemours et les autres capitaines; « hommes d'armes et aventuriers en montraient tant de joie, qu'il semblait qu'en lui seul l'armée eût reçu un renfort de dix mille hommes. »

[1] Pasquier, *Recherches de la France*, l. VI, p. 594.

CHAPITRE XXXII.

Glorieuse escarmouche du Bon Chevalier avec les Espagnols. — Bataille de Ravennes et mort du duc de Nemours. — Pendaison du capitaine Jacquin.

1512

Gaston, n'osant entreprendre d'attaquer les ennemis retranchés constamment dans leurs lignes, résolut d'assiéger Ravennes, de l'emporter sous leurs yeux, ou de les attirer en rase campagne. Il ne pouvait tenir davantage dans sa position; d'un côté les Vénitiens, les Espagnols de l'autre, coupaient les vivres à son armée qui manquait déjà de viande et de pain. Il était encore menacé d'un autre inconvénient; le Pape avait exigé que Maximilien, en exécution de la trève qu'il venait de conclure avec les Vénitiens et lui, rappelât tous les Allemands qui servaient dans les troupes du roi de France. L'Empereur,

avec son inconstance ordinaire, oublia tout ce qu'il devait à Louis XII, et manda à tous ses capitaines qu'ils eussent à se retirer, sous peine de la vie, à la réception de ses ordres.

Heureusement, cette dépêche tomba entre les mains du capitaine Jacob d'Empser, dont le cœur était plus français qu'allemand, et qu'une noble conformité d'inclinations avait intimement lié avec le Bon Chevalier depuis le siége de Padoue. Dès qu'il eut appris son arrivée, il alla lui rendre visite, sans autre témoin que son trucheman, car il n'avait jamais pu apprendre que ces deux mots de français : Bonjour, Monseigneur. Ils se firent mille amitiés, et le capitaine Jacob confia à son ami l'ordre qu'il venait de recevoir de l'Empereur, et qu'il n'avait encore communiqué à personne, de crainte que les lansquenets ne se le tinssent pour dit. « Pour moi, » ajouta-t-il, « j'aimerais mieux mourir de cent mille morts, que » de faire une telle lâcheté au roi de France, » après les bienfaits que j'en ai reçus. »

Bayart témoigna au brave capitaine toute sa reconnaissance d'un avis aussi important, et lui répondit toujours par la bouche de son trucheman : « Mon compagnon, mon ami, je n'attendais pas moins de la noblesse de votre cœur.

» Vous m'avez dit autrefois que vous n'aviez pas
» grands biens en votre pays; notre maître est
» puissant et riche, et en un jour il peut vous
» rendre opulent pour le reste de votre vie; le
» Roi vous aimait déjà beaucoup; combien croîtra
» son amour à la nouvelle d'un aussi bon service,
» et il le saura, je vous le jure, quand il n'y aurait
» que moi pour le lui dire. Monseigneur de Ne-
» mours, notre chef, a mandé en son logis tous
» les capitaines au conseil; allons-y vous et moi,
» et nous l'instruirons à part de tout ceci. »

Nemours venait de recevoir des lettres de son oncle qui le pressait de livrer bataille avant que son royaume fût assailli en trois différens endroits. La confidence du capitaine Jacob le confirma dans la résolution d'attaquer au plus tôt Ravennes et les confédérés. Le prince laissa les capitaines discuter longuement les avantages et les inconvéniens d'une action décisive, et, sûr de l'opinion du Bon Chevalier, il s'empressa d'en ajouter le poids à sa détermination.

« Monseigneur de Bayart, mon ami, de quel
» bon conseil paierez-vous votre bienvenue. —
» Monseigneur, vous savez que je ne suis ici que
» d'hier, et ne connais pas encore l'état de l'en-
» nemi. Encore que mes compagnons qui les ont

» déjà vus et escarmouchés soient la plupart
» d'avis différens, je donnerai toutefois le mien,
» puisque vous l'exigez.

» Certes, il est toujours dangereux d'en ve-
» nir à une bataille, mais tout retard dans notre
» situation ne le serait-il pas davantage. Eh! au
» fait, est-il encore possible de l'éviter? Les ap-
» proches de Ravennes sont faites, et, dès que
» l'artillerie aura ouvert la brèche, vous com-
» manderez l'assaut. Le seigneur Marc-Antoine
» Colonna n'est entré dans la ville, vous en êtes
» averti, que sur la foi jurée de chacun des trois
» chefs de l'armée confédérée, de le secourir au
» plus tard demain ou le jour de Pâques. Les Espa-
» gnols montrent bien qu'ils ne veulent point faillir
» à leur parole, et déjà nous apercevons leurs en-
» seignes sur les hauteurs de Forli. Ajoutez à cela
» que nos gens manquent de vivres, les chevaux
» n'ont d'autre nourriture que des bourgeons de
» saules, et le Roi, notre maître, vous écrit cha-
» que jour que de la bataille dépend non-seule-
» ment le salut de son duché de Milan, mais encore
» celui de tous ses Etats de France. Je suis donc
» d'avis de donner la bataille, mais avec toutes les
» précautions qu'il sera possible de prendre, car
» nous avons affaire à gens cauteleux et bons

» combattans. Elle sera aussi périlleuse que ba-
» taille le fut; mais une chose me rassure : les
» Espagnols, depuis un an qu'ils sont dans cette
» Romagne comme le poisson dans l'eau, sont
» devenus gras et replets, tandis que nos gens,
» au contraire, ne mangeant pas tous les jours à
» leur faim, ne sont pas surchargés de graisse;
» ils n'en seront que plus légers et dispos, et,
» croyez-en ma parole, le camp demeurera à ceux
» qui auront l'haleine la plus longue. »

Chacun se prit à rire de cette conclusion, tant le Bon Chevalier savait agréablement mêler joyeux propos aux plus sensés discours. Les seigneurs de Lautrec, de La Palice, de Brezé, de Crussol, et la plupart des capitaines se rangèrent à son opinion, et sur l'heure tout le camp fut averti de se préparer à la bataille.

Le lendemain, Vendredi-Saint, l'artillerie de France réunie à celle du duc de Ferrare, dont l'effet était toujours irrésistible, battit à coups redoublés les remparts de Ravennes, et les confédérés jugèrent au retentissement du canon qu'il était temps d'accourir au secours du seigneur Colonna. Les mouvemens de l'ennemi ne donnèrent pas à Gaston le loisir d'attendre que la brèche fût assez élargie, et il ordonna l'assaut. Deux

cents hommes d'armes et trois mille hommes de pied s'avancèrent à la brèche, comme s'ils allaient à une noce, tandis que le reste de l'armée attendait sous les armes les Espagnols. L'assaut et la défense durèrent pendant quatre heures avec un égal acharnement; mais l'approche des Espagnols vint faire cesser une attaque déjà trop meurtrière.

Le ciel servit bien Nemours en cela que si Ravennes eût été prise, jamais il ne fût parvenu à retirer du pillage ses aventuriers pour les mener à l'ennemi.

Le soir, après souper, les capitaines réunis dans la tente du prince, ne parlaient que des Espagnols et de la bataille. Gaston adressa la parole au Bon Chevalier et lui dit : « Monseigneur de » Bayart, avant votre arrivée, les Espagnols se » sont plusieurs fois informés si vous n'étiez » point dans le camp, et l'on s'apercevait à leurs » discours qu'ils font grosse estime de votre per- » sonne. Vous devriez, par courtoisie, leur por- » ter vous-même de vos nouvelles, et donner si » chaude alarme à leur camp, que vous puis- » siez juger de la contenance de leurs troupes. » Bayart, qui pas mieux ne demandait, lui répondit : « Monseigneur, je vous donne ma foi, qu'a-

» vec l'aide de Dieu je les aurai vus demain avant » midi de si près, que je vous en rapporterai de » bonnes nouvelles. »

Roger de Béarn, aventureux chevalier, lieutenant de la compagnie du duc de Nemours, entendit cette réponse, et pensa en lui-même que le seigneur de Bayart serait levé bien matin s'il partait avant lui. Il courut prévenir ses gens d'armes de se tenir prêts à le suivre dès que le jour commencerait à poindre. Le Bon Chevalier prit congé du prince, et, de retour en son logis, fit appeler son lieutenant, le capitaine Pierrepont, son enseigne, son guidon, et quelques anciens de la compagnie, et leur dit : « J'ai pro- » mis à Monseigneur d'aller demain voir les en- » nemis de près, et de lui en rapporter des nou- » velles certaines. Or, je suis décidé à mener » toute la compagnie, et à déployer les enseignes » de Lorraine qui n'ont point encore paru; elles » feront meilleur effet à voir que les cornettes, et » j'espère que les aiglons de Godefroy nous por- » teront bonheur. Vous, bâtard Du Fay, » dit-il à son guidon, « vous passerez le canal au-dessous » de l'artillerie des Espagnols avec cinquante ar- » chers, et irez donner l'alarme dans leur camp le » plus avant que vous pourrez. Quand vous ver-

» rez qu'il sera temps de vous retirer, vous ferez
» votre retraite en bon ordre, jusqu'à ce que vous
» trouviez le capitaine Pierrepont et les autres
» archers. Pour moi, je serai à portée de vous
» soutenir avec le reste de la compagnie, et croyez
» que si l'attaque est conduite comme je l'attends
» de vous, nous y aurons tous de l'honneur. »
Chacun comprit parfaitement ce qu'il avait à faire, non-seulement les capitaines, mais aussi les simples hommes d'armes qui la plupart eussent été capables d'en commander d'autres. Ils se retirèrent pour aller prendre quelque repos, en attendant la trompette qui les réveilla au point du jour. La troupe prit les armes, les enseignes de Lorraine furent déployées, et tous les cœurs se réjouirent à la vue des glorieux écussons que la Duchesse avait brodés de ses propres mains dans son palais de Nancy. Echelonnée en trois bandes, d'après les dispositions arrêtées la veille, la compagnie se mit aux champs.

Le Bon Chevalier ne savait rien de l'entreprise du baron de Béarn qui l'avait devancé. Tout alla bien d'abord pour le baron, mais les Espagnols, qu'il avait trop chaudement éveillés, furent en un instant sous les armes, et pointèrent

sur sa troupe trois ou quatre coulevrines qui jetèrent le désordre dans les rangs, et nombre d'archers par terre. Ces coups de canon furent immédiatement suivis de cent vingt hommes d'armes qui vinrent fondre sur Béarn et ses gens, et les forcèrent à reculer au pas, puis au trot, et bientôt au grand galop. Ils retombèrent en déroute sur le bâtard Du Fay qui en donna tout de suite avis à Bayart. Il lui fit répondre de se rabattre sur le capitaine Pierrepont, et, s'avançant lui-même avec le reste de la compagnie, il réunit ses trois escadrons en une seule troupe. Le baron de Béarn ne tarda pas à arriver, fuyant ventre à terre devant les ennemis qui traversèrent à sa suite le canal qui séparait les deux camps. Quand le Bon Chevalier les vit de son côté, il n'eût pas donné sa part de l'affaire pour tous les revenus du Roi Catholique. D'une voix éclatante on l'entendit crier aux siens : « En avant, » compagnons, secourons nos gens ! » et aux fuyards : « Demourez, demourez, hommes d'ar- » mes, vous avez bon secours ! » Puis le premier il se jeta au beau milieu des Espagnols, où ses gens d'armes ne le laissèrent pas seul. Les ennemis soutinrent bravement le choc; mais la lourde épée de Bayart éclaircissait leurs rangs

à vue-d'œil, et bientôt ils tournèrent le dos, repassant le canal plus vite qu'ils n'étaient venus.

Le Bon Chevalier les poursuivit jusqu'au milieu de leur camp, en renversant tentes et pavillons, et tout ce qui se rencontra sur son passage. Mais comme rien n'échappait à ses regards vigilans, il découvrit soudain une troupe d'environ quatre cents hommes d'armes espagnols qui débouchaient à pas de loup d'une forêt de pins pour lui venir couper retraite.

« Capitaine Pierrepont, » dit-il à son neveu, il « est temps de se retirer, voici des forces par trop » supérieures. » La trompette sonna la retraite qui s'effectua, en repassant le canal, sans perdre un seul homme. Les Espagnols n'osèrent s'aventurer au-delà, à l'exception de cinq à six qui traversèrent en demandant à rompre une lance. Mais Bayart ne voulut jamais consentir à ce qu'un seul des siens sortît des rangs, de crainte que ces combats particuliers n'engageassent dans une action générale ses gens d'armes assez fatigués pour ce jour-là. Il savait allier la prudence au courage, « et onc de sa vie ne fit à contre-temps parade de » valeur. » Le duc de Nemours, instruit du succès de l'escarmouche du Bon Chevalier, accourut l'embrasser en lui disant : « C'est à vous seul, Mon-

» seigneur de Bayart, qu'il appartient d'aller aux » escarmouches, car vous savez aller sagement et » revenir de même. »

Ce même soir, qui fut la veille de la bataille de Ravennes, « âpre et cruelle journée que maudiront à jamais Français et Espagnols, » le duc rassembla les capitaines dans son pavillon : après leur avoir répété tous les motifs qui rendaient une action définitive de plus en plus urgente : « Si » la fortune nous favorise, » ajouta-t-il, « nous en » louerons et remercierons Dieu; si elle nous est » contraire, que sa volonté soit faite. Mais si le » ciel m'oublie à ce point de me faire perdre la ba- » taille, qu'il prenne aussi ma vie, je ne l'épargne- » rai point, et les Espagnols seront bien lâches » s'ils me laissent vivant. Soyez-moi tous témoins, » Messeigneurs, de l'engagement que j'en con- » tracte devant vous. » Les capitaines, la main sur la garde de leurs épées, jurèrent de vivre et de mourir avec lui; et, d'un accord unanime, il fut décidé que le lendemain, jour de Pâques, l'on irait trouver l'ennemi.

« Messeigneurs, » se prit à dire le Bon Chevalier, « il conviendrait, avant de nous séparer, » de dresser sur l'heure l'ordonnance de la ba- » taille, afin que chacun connaisse bien le poste

» qu'il devra occuper. J'ai su par tous les prisonniers que j'ai questionnés, que les Espagnols » réunissent leur cavalerie en une seule troupe, » et divisent en deux leur infanterie; nous pou» vons donc, je pense, nous régler là-dessus! » Cet avis, comme tous ceux qui venaient de Bayart, fut vivement approuvé, et mis sur-le-champ à exécution.

Le lendemain, dès que le jour parut, le duc de Nemours sortit de sa tente, revêtu d'une armure brillante, et d'une riche casaque aux armes de Foix et de Navarre. Au même moment le soleil se levait sur l'horizon, rouge comme du sang. « Re» gardez, Messeigneurs, » dit le prince à ceux qui l'entouraient, « regardez comme le soleil est » rouge. » Un gentilhomme de ses familiers, nommé Hautbourdin, qui se mêlait de faire des prédictions, lui répondit: « Savez-vous, Monsei» gneur, que cela signifie qu'il mourra aujour» d'hui quelque grand personnage? Il faut que ce » soit vous ou le vice-roi de Naples. » Nemours se prit à rire de ce propos, comme d'ordinaire, des autres saillies du seigneur Hautbourdin.

C'était aux lansquenets de passer les premiers le pont, mais le capitaine Molard cria à ses aventuriers: « Comment, compagnons, sera-t-il dit

» que les lansquenets ont joint l'ennemi avant » nous ; quant à moi, j'aimerais mieux qu'il m'en » coûtât un œil ! » Les Allemands obstruaient le passage, et Molard se jette dans la rivière, suivi de tous ses gens qui, nonobstant qu'ils eussent de l'eau jusqu'à la ceinture, atteignirent l'autre bord avant les lansquenets. L'artillerie et le reste de l'armée se mirent à la file.

Le Bon Chevalier, s'approchant du prince, lui dit : « Monseigneur, vous plairait-il, en attendant » le passage, de vous ébattre un peu le long de » la rivière? A quelques pas d'ici, on découvre » toute l'armée d'Espagne. » Le duc, accompagné de Lautrec, d'Yves d'Alègre et d'une vingtaine d'autres seigneurs, se rendit à l'endroit que lui indiquait Bayart. On apercevait un grand mouvement sur les hauteurs de Mulinacio, les enseignes s'agitaient, et les capitaines parcouraient les retranchemens en assignant à chacun son poste. « Monseigneur de Bayart, » dit le Prince, « savez-vous que si nous voyons bien les » ennemis, nous sommes aussi en belle vue ; quel» ques arquebusiers, embusqués sur l'autre rive, » pourraient nous choisir à leur aise. » Comme il disait ces mots, don Pedro de Paz, chef des genétaires espagnols, parut au bord de la rivière,

accompagné de vingt-cinq à trente gentilshommes à cheval.

Bayart s'avança jusque sur la grève du Ronco, qui se rétrécissait en cet endroit, et salua les Espagnols en leur disant : « Messeigneurs, vous » vous ébattez comme nous, en attendant que la » partie commence ; je vous prie, que l'on ne tire » point de votre côté, on ne tirera point du nô- » tre. » Don Pedro y consentit et lui demanda s'il pouvait savoir à qui il parlait. Quand il sut que c'était au capitaine Bayart, si renommé dans les guerres de Naples, il lui dit : « Sur ma foi, Monsei- » gneur de Bayart, encore que nous n'ayions rien » gagné à votre arrivée, et que j'en tienne votre » camp renforcé autant que de deux mille hom- » mes, je n'en suis pas moins aise de vous voir ; » et plût à Dieu qu'une bonne paix entre votre » maître et le mien nous permît de deviser quel- » que peu ensemble, car tout le temps de ma vie » j'ai désiré l'amitié d'un aussi preux gentilhomme » que vous. » Bayart, avec sa courtoisie ordinaire, lui rendit son change au double. « Seigneur, » reprit don Pedro, « voudriez-vous bien me dire » quel est ce seigneur de si bonne prestance à » qui les vôtres semblent porter tant d'honneur ? » — C'est notre chef, le duc de Nemours,

» neveu de notre Roi et frère de votre Reine. » A peine avait-il achevé, que tous les Espagnols, mettant pied à terre, s'avancèrent à l'extrémité de la rive, précédés de don Pedro de Paz qui adressa, en se découvrant, ces paroles au noble prince : « Sauf l'honneur et le service du Roi no-» tre maître, nous prions Votre Altesse de croire » qu'elle n'a point de serviteurs plus dévoués que » nous. » Nemours les remercia avec affabilité, puis il ajouta : « Messeigneurs, cette journée va » décider à qui de vous ou de nous demeurera la » campagne ; mais n'y aurait-il aucun moyen d'é-» viter l'effusion du sang de tant de braves gens ? » Si votre Vice-Roi voulait vider ce différend de sa » personne à la mienne, je m'engage, en mon nom » et en celui de tous les miens, si je suis vaincu, » à vous abandonner ce pays, et à retourner au » duché de Milan ; si votre Vice-Roi succombe, » à votre tour, vous vous retirerez au royaume » de Naples. » Le marquis de La Palude lui ré-pliqua sur-le-champ : « Seigneur, je ne doute » pas que l'effet ne répondît à vos paroles, mais » notre Vice-Roi ne se fiera point tant à sa per-» sonne qu'il accède à votre proposition. — Adieu » donc, Messeigneurs, » dit Nemours aux Espa-gnols, « je m'en vais passer l'eau, et promets à

» Dieu de ne la point repasser que le camp ne soit
» vôtre ou nôtre. »

Cependant le duc de Nemours traversa le Ronco, et rangea son armée en bataille sans être inquiété par les ennemis qui, d'après les avis de Pietro Navarro, oracle du Vice-Roi, s'obstinaient à attendre les Français derrière leurs retranchemens. Le demi-cercle que figuraient les troupes espagnoles sur le penchant de la colline, obligea Gaston à étendre ses lignes en forme de croissant, pour les envelopper dans une même attaque.

L'armée française s'arrêta à deux cents pas du fossé qui couvrait dans toute sa longueur les troupes espagnoles, et pendant deux heures on ne fit que se canonner de part et d'autre. L'artillerie espagnole disposée par Pietro Navarro, maltraitait horriblement l'infanterie française. Le brave seigneur de Molard et le capitaine Philippe de Friberg furent emportés d'un même coup de canon, et plus de deux mille soldats jonchaient la terre avant qu'on en fût venu aux mains. Cependant quelques pièces de canon que Bayart et d'Alègre avaient fait habilement pointer sur la cavalerie de Fabricio Colonna, ne causaient pas de moindres ravages dans ses rangs, et il avoua depuis, étant

prisonnier à Ferrare, qu'un seul coup lui avait enlevé trente-trois hommes d'armes. Mais Pietro Navarro lui avait fait donner les ordres les plus précis d'attendre les Français derrière les fossés.

Celui-ci patientait à la tête de son infanterie couchée à plat ventre au-dessous de la gendarmerie de Fabricio, car pourvu qu'il la conservât intacte, la victoire lui paraissait assurée. Cependant Colonna et les siens blasphémaient de périr ainsi sans tirer l'épée « par la malice et l'opiniâtreté d'un Maranne. » Bientôt il ne fut plus possible à leur chef de les retenir, ils s'écrièrent en leur langage : *Cuerpo de Dios! somos matados del cielo, vamos combatir los hombres*, et, sans plus attendre, ils sortent de leur camp et débouchent dans la plaine. Pietro Navarro fut contraint de les suivre avec son infanterie, qui, se relevant fièrement, engagea le combat avec les aventuriers et les lansquenets qui se trouvaient vis-à-vis d'elle.

La cavalerie de Fabricio Colonna, au lieu de marcher droit à l'avant-garde, opéra un circuit pour donner sur le corps de bataille où se trouvait Nemours à la tête d'une petite troupe de gendarmes. Ceux-ci, joyeux d'en venir les premiers aux mains, baissèrent leurs visières, et, là

lance en arrêt, marchèrent à la rencontre des ennemis. Fabricio divisa soudainement ses hommes d'armes en deux corps pour envelopper ce faible escadron. Le Bon Chevalier s'aperçut de cette ruse, et dit au duc de Nemours : « Mon-» seigneur, suivons leur exemple, jusqu'après » le passage du fossé, car ils nous veulent en-» clorre. » Ce mouvement fut exécuté sur-le-champ. Les Espagnols joignirent les Français en faisant un grand bruit et poussant leurs cris de guerre accoutumés : *España, España! san Iago! á los caballos!* Ils furent âprement reçus par la gendarmerie de Gaston, qui criait : France, France ! aux chevaux, aux chevaux ! et qui, de même que les Espagnols, ne visait qu'à démonter ses ennemis. « Depuis que Dieu créa ciel et terre, » il ne fut peut-être jamais vu un combat plus » rude et plus acharné que celui que les Fran-» çais et les Espagnols se livrèrent pendant une » heure. » Les deux partis étaient obligés de temps à autre de s'arrêter vis-à-vis l'un de l'autre pour reprendre haleine, puis ils rechargeaient avec une nouvelle fureur.

Cependant les Espagnols étaient de la moitié plus nombreux que les Français, et le combat devenait de plus en plus périlleux. Le seigneur

d'Alègre courut à l'avant-garde, et distinguant de loin, à ses couleurs, la bande de messire Robert de La Mark, il lui cria : « Blanc et noir, » marchez, marchez ! et aussi Crussol et les ar- » chers de la Garde, marchez ! » Le seigneur de La Palice et le duc de Ferrare, jugeant que d'Alègre ne les appelait point sans un pressant besoin, les firent incontinent partir à bride abattue. L'inégalité du nombre n'avait point empêché le duc de Nemours de faire perdre du terrain à Fabricio Colonna, et l'arrivée de ce renfort redoubla la vivacité de l'attaque. Les archers de la Garde portaient à l'arçon de leurs selles de petites coignées qui leur servaient à dresser leurs logemens, ils les mirent en œuvre, et frappant à grands coups sur l'armet des Espagnols, ils en assommaient autant qu'ils en frappaient. A la fin les ennemis furent contraints de céder le champ de bataille, laissant sur les deux bords du fossé environ quatre cents hommes d'armes, outre plusieurs seigneurs espagnols et napolitains faits prisonniers et reçus à quartier. Chacun se mit à la poursuite, et le duc de Nemours comme les autres, lorsque Bayart, apercevant ce prince tout couvert du sang et de la cervelle d'un de ses gendarmes,

emporté d'un coup de canon à ses côtés, l'arrêta et lui demanda s'il n'était point blessé.

« Non, » répondit-il, « Dieu merci ! mais j'en » ai blessé bien d'autres ! — Or, Dieu soit loué, » répliqua le Bon Chevalier, « vous avez gagné la » bataille, et demeurez aujourd'hui le plus ho» noré prince du monde. Mais ne tirez plus avant, » rassemblez votre gendarmerie en ce lieu, et » empêchez surtout qu'on ne se mette au pillage, » car il n'est pas encore temps. Le capitaine Louis » d'Ars et moi allons après les fuyards, de crainte » qu'ils ne se rallient aux gens de pied, et pour » homme vivant, ne départez point d'ici, Mon» seigneur, que le capitaine et moi ne vous ve» nions quérir. » Le duc le lui promit, mais pour son malheur il ne tint pas parole.

Pendant que les gendarmeries de France et d'Espagne étaient aux prises, les gens de pied des deux nations se battaient avec une égale furie, mais avec une fortune différente. Les Gascons et les Picards n'avaient pu soutenir les redoutables phalanges de Pietro Navarro. Deux enseignes espagnoles, formant environ douze cents hommes, rompirent les Français et passèrent au travers de leurs bataillons, laissant sur la place une foule de morts. Reconnaissant bientôt que la bataille

était perdue, cette intrépide cohorte ne voulut point retourner en arrière, mais perça outre, et se jeta sur une étroite chaussée qui conduisait à Ravennes.

Le bâtard Du Fay et ses archers les rencontrèrent en chemin, et les forcèrent à faire volte-face; mais n'ayant point de gens de pied avec eux, ils les laissèrent aller, et poussèrent au fort de la bataille. Le combat continuait sur les bords du fossé, et les arquebusiers et les piquiers espagnols, à la faveur de leur position, ne laissaient approcher ni lansquenets ni aventuriers. Le brave capitaine Jacob d'Empser fut atteint d'une arquebusade au travers du corps et tomba par terre. Il se releva soudain, en criant à ses gens : « Mes amis, servez le roi de France aussi » bien qu'il nous traite! » et il retomba mort. L'un de ses lieutenans nommé Fabian de Schlabersdorf, le plus grand et le plus bel homme de l'armée, voulut venger son capitaine ou ne pas lui survivre. Il prit sa pique par le milieu, et s'aidant de sa taille et de sa force prodigieuse, il l'appuya sur les piques des Espagnols si lourdement qu'il les fit toucher terre. Il fut percé de mille coups, mais son dévouement fraya passage à ses gens, et les carrés ennemis furent

enfoncés. Les soldats de Pietro Navarro se défendirent avec une valeur qui tenait de la rage; ceux qui ne pouvaient plus se servir de leurs jambes ni de leurs bras se traînaient encore pour mordre leurs ennemis; mais la gendarmerie de l'avant-garde étant venue les prendre en flanc, ils furent rompus, foulés aux pieds des chevaux et mis en pièces, excepté Pietro Navarro et quelques chefs qui furent reçus à quartier.

Les deux enseignes espagnoles que nous avons laissées sur le chemin de Ravennes, continuèrent leur route, poussant devant elles quelques Gascons débandés, qui s'enfuyaient vers l'endroit où Nemours avait promis à Bayart de l'attendre. « Eh bien, maître Coquart, » disait en ce moment le jeune prince en riant au seigneur Hautbourdin, « voici la bataille gagnée, et pour» tant je n'y suis point demeuré. — Monsei» gneur, » reprit l'autre, « ce n'est pas encore fini. » Comme il disait ces mots, Gaston aperçut quelques piétons en désordre, qui fuyaient de son côté, et courut au-devant d'eux en leur demandant ce que c'était. « Un maraud d'aven» turier » lui répondit : « Ah! Monseigneur, ce » sont les Espagnols qui nous ont défaits. » Le

pauvre prince, croyant le mal plus grand qu'il n'était, s'écria : « Qui m'aime me suive! » et accompagné de quatorze ou quinze gens d'armes, il va se précipiter en désespéré sur cette bande de douze cents hommes. Les Espagnols les reçurent en gens déterminés à vendre chèrement leur vie, et les cavaliers français, gênés par le peu de largeur de la chaussée, furent tous tués ou précipités dans l'eau. Le cheval du prince eut les jarrets coupés, et Nemours se jetant à bas l'épée à la main ne résista pas avec moins de vaillance « que jadis Roland à Roncevaux. » Son cousin le seigneur de Lautrec le secondait avec une intrépidité pareille, en criant de toutes ses forces aux Espagnols : « Ne le tuez pas, » c'est notre Vice-Roi, le frère de votre Reine! » Malgré ses cris, ils l'achevèrent, et le pauvre duc resta sur la place « percé de tant de coups » qu'il en avait quatorze ou quinze seulement » depuis le menton jusqu'au front; et par-là » montrait bien le gentil seigneur qu'il n'avait » pas tourné le dos. » Lautrec fut laissé pour mort à ses côtés, mais il en réchappa, glorieusement défiguré pour le reste de ses jours. Le brave Viveroz fut noyé dans le canal, et son père le célèbre Yves d'Alègre n'eut point à pleu-

rer son fils, car il venait lui-même d'être tué à la défaite de Pietro Navarro.

Cependant le Bon Chevalier et Louis d'Ars poursuivaient les fuyards, et achevaient la déroute des gens d'armes espagnols. Le vice-roi de Naples, bien digne du surnom de *Signora Cardonne*, que lui donnait le Pape, s'enfuyait l'un des premiers. Il descendait de cheval pour monter sur un meilleur coureur, lorsque Bayart, paraissant, le força de se sauver sur le même, et de lui abandonner l'autre. C'était l'un des plus beaux coursiers que l'on pût voir, et le Bon Chevalier en fit présent dans la suite à son capitaine, Monseigneur de Lorraine.

Il revenait trouver le duc de Nemours, accompagné seulement de trente à quarante hommes d'armes excédés de fatigue, lorsqu'il rencontra sur la même chaussée les deux Enseignes espagnoles qui continuaient leur retraite en bon ordre. Bayart se mit en devoir de les charger, mais leur capitaine, don Samaneco, sortit des rangs, et lui dit en son langage : « Seigneur, que voulez-» vous? Vous voyez bien que vous n'êtes pas assez » en forces pour nous défaire. Vous avez gagné la » bataille et tué tous nos gens, qu'il vous suffise » de cet honneur, et laissez aller de pauvres fan-

» tassins échappés par miracle. » Le Bon Chevalier reconnut la vérité de ces paroles, et voulut bien y acquiescer, à condition qu'ils lui rendraient leurs enseignes. Elles lui furent livrées : les Espagnols ouvrirent leurs rangs, les Français passèrent au milieu, et ils continuèrent chacun leur route. Hélas ! si Bayart eût su que le bon duc de Nemours venait de périr sous leurs coups, il n'était point de quartier à espérer pour eux, et il serait plutôt « mort de dix mille morts, » que de ne pas le venger ! Il se hâtait de rapporter à Gaston les enseignes qu'il venait de conquêter, et il arriva pour les déposer sur son cadavre.

La consternation régnait dans l'armée française ; la douleur s'exhalait en pleurs et en gémissemens, et jamais soldats ne menèrent un si grand deuil de la mort de leur général. Ils perdaient en lui un prince de vingt-trois ans qui avait remporté en peu de jours plus de victoires que les plus grands capitaines dans le cours d'une longue vie, et que ses ennemis eux-mêmes avaient surnommé *le Foudre de l'Italie*.

Il périt dans cette bataille de Ravennes, l'une des plus sanglantes qu'on eût vues depuis longtemps, douze mille Espagnols, et environ six

mille Français ; mais, à ne considérer que l'importance des morts, leur perte surpassa celle des ennemis. Il se trouva autant de capitaines français tués que de capitaines espagnols prisonniers, et l'on comptait plus de cinquante de ces derniers [1] !

« Plût à Dieu, » s'écria douloureusement Louis XII à cette nouvelle, « que j'eusse perdu » tous les Etats que je possède en Italie, et que » mon neveu et tant de braves capitaines fus» sent encore en vie ! Que le ciel, dans sa co» lère, réserve de semblables victoires à mes en» nemis ! »

Le lendemain, la ville de Ravennes demanda à capituler ; mais pendant que l'on discutait les conditions, le capitaine Jacquin Caumont s'en vint fureter autour des murailles, et apercevant une brèche que l'on négligeait de garder, il résolut de profiter de l'occasion. En un instant il fut dans la ville, à la tête de ses compagnons, les aventuriers, charmés comme lui de venger la mort de leur capitaine, en s'enrichissant des dépouilles de l'ennemi. Toute l'armée suivit leur

[1] *Voyez* à l'*Appendice* la lettre qu'écrivit Bayart à son oncle, l'évêque de Grenoble, le surlendemain de la bataille de Ravennes.

exemple, et cette riche et malheureuse cité fut pillée et saccagée avant que les généraux français eussent pu s'y opposer. Le seigneur de La Palice, que la mort du duc de Nemours avait appelé au commandement de l'armée, fit soigneusement rechercher les auteurs de cette violation des droits de la guerre. Le capitaine Jacquin fut pris au milieu des aventuriers et des Allemands qui menaçaient de se mutiner; mais ils eurent beau faire, il fut pendu et étranglé sur la grande place de Ravennes. Encore, si les prédictions de l'astrologue de Carpi n'eussent atteint que ce misérable!

La victoire de Ravennes aurait entraîné de grandes suites sans la mort du duc de Nemours; mais on eût dit que toute la vigueur de l'armée avait péri avec lui. Le pillage occasionna une grande désertion; les Allemands se retirèrent aux ordres de l'Empereur, et bientôt l'armée victorieuse, au lieu de marcher à Rome, comme l'avait projeté Gaston, battit en retraite. Les intrigues du roi d'Aragon et du Pape, plus heureuses que leurs armes, avaient créé au roi de France de nouveaux ennemis, et trente mille Suisses et Vénitiens se préparaient à fondre sur Milan.

Le premier soin de l'armée française, à son retour dans cette ville, fut de faire célébrer les funérailles du duc de Nemours. Jamais cérémonie plus imposante n'accompagna un roi dans la tombe; il s'y trouva plus de dix mille hommes, la plupart à cheval et en deuil. Les principaux prisonniers, tels que Pietro Navarro, Fabricio Colonna, les marquis de La Palude, de Pescaire, de Padilla, et le cardinal de Médicis, depuis Léon X, furent contraints d'accompagner le corps de Gaston, à pied, tête nue, et d'orner le triomphe funèbre de leur vainqueur [1].

[1] *Sic Gosthus cui vivo triumphare non dabatur, mortuus triumphabat.* (Michael Coccinius, *de Rebus gestis in Italiâ ab* 1511 - 12. Apud scriptores rerum Germanicarum editos à B. G. Sruvio; Argent. 1717, 3 vol. in-folio, t. III, p. 566.)

CHAPITRE XXXIII.

Les Français évacuent l'Italie. — Bayart est dangereusement blessé. — Il se rend à Grenoble. — Sa maladie et sa convalescence. — Le Bon Chevalier « change vice à vertu. »

1512

DIX-HUIT mille Suisses, sous la conduite du cardinal de Sion, descendirent de leurs montagnes, portant le fameux étendard qu'ils avaient reçu du Pape, avec cette fastueuse inscription : *Domatores principum. Amatores justitiæ. Defensores sanctæ Ecclesiæ romanæ.* Ils furent rejoints par les troupes vénitiennes et pontificales, et ces forces réunies composèrent une armée de plus de trente mille hommes, contre laquelle La Palice n'était point en état de résister. Le maréchal fut donc contraint de battre en retraite sur Pavie, où il résolut de se maintenir; mais à peine s'y trouva-t-il, que les Suisses se présentèrent aux

portes, et, introduits on ne sait comment dans la ville, pénétrèrent jusque sur la grande place. Le capitaine d'Ars, gouverneur de Pavie, fit incontinent sonner l'alarme, et accourut à la rencontre des Suisses, accompagné de quelques gens de pied et de cheval. Il fut bientôt rejoint par les seigneurs de La Palice, d'Humbercourt et de Bayart qui firent merveilles d'armes. Mais il était trop tard pour chasser les Suisses de Pavie, et il fallut se résoudre à l'évacuer sous le feu de l'ennemi.

Les autres capitaines défilèrent avec l'artillerie sur un pont de bois qu'on avait prudemment jeté sur le Tésin, pendant que Bayart arrêtait les Suisses avec trente-six de ses hommes d'armes. Il soutint leurs efforts plus de deux heures, et, quoiqu'il eût eu deux chevaux tués sous lui, il n'avait pas encore perdu un pouce de terrain. Mais sur ces entrefaites, le capitaine Pierrepont, qu'il avait détaché pour observer les mouvemens de l'ennemi, vint l'avertir que les Suisses passaient dans des bateaux, à dessein de s'emparer de l'autre extrémité du pont. Alors le Bon Chevalier recula au petit pas, et, après de rudes assauts, parvint à gagner la rive opposée. Trois cents aventuriers qui tenaient ferme à la tête du pont,

furent moins heureux que lui. Il ne restait plus à passer, de toute l'artillerie, qu'une énorme coulevrine nommée *madame de Forli*, prise sur les Espagnols à la journée de Ravennes, et qu'ils ne pouvaient se décider à abandonner. Sa pesanteur enfonça la première barque du pont, et les pauvres aventuriers n'eurent d'autre ressource que de se jeter dans le Tésin, où pour la plupart ils furent noyés.

Mais les malheurs de cette journée n'étaient point encore finis : Bayart se tenait à l'autre bord, attentif à recueillir les victimes échappées à ce désastre, lorsqu'un coup de fauconneau, parti de la ville, le frappa entre l'épaule et le cou, et lui emporta la chair jusqu'aux os. Ceux qui virent le coup le crurent mortel ; mais le Bon Chevalier qui s'effrayait difficilement, dit à ses compagnons : « Messeigneurs, ce n'est rien... »

Cependant le sang coulait en abondance, et l'on eut bien de la peine à l'étancher. Comme il ne se trouvait pas là de chirurgien, ses soldats déchirèrent leurs chemises, mirent dessus la blessure de la mousse d'arbre, et la bandèrent le mieux qu'ils purent. Le Bon Chevalier remonta gaillardement à cheval, et suivit l'armée, toujours à son même poste, à l'arrière-garde.

Les débris des troupes françaises gagnèrent Alexandrie, et repassèrent les Alpes, sans conserver d'autres places en Italie que les citadelles de Crémone, de Milan et de Brescia. Cette armée qui, le 11 avril, campait victorieusement sur les bords de la mer Adriatique, se trouva, sans avoir perdu une seule bataille, repoussée au-delà des monts, le 28 juin de la même année. Il serait hors de notre sujet de suivre Machiavel dans la discussion des causes qui amenèrent d'aussi funestes résultats.

Ce fut pendant le désordre commun aux retraites des Français, que le cardinal de Médicis trouva le moyen de s'échapper; « de quoi il s'a- » visa fort à propos, » car la tiare pontificale qu'il ceignit dans le courant de l'année ne le fût pas allé chercher dans sa prison de France.

Le Bon Chevalier se rendit droit à Grenoble pour visiter son bon oncle l'évêque, qu'il n'avait pas vu depuis bien long-temps. Laurent des Alleman reçut son neveu avec une satisfaction difficile à décrire, et le fit loger à l'Evêché, où il n'y eut pas de soins et d'attentions qu'il ne lui prodiguât. Les gentilshommes, les dames de la ville et des alentours s'empressèrent d'aller rendre visite à un guerrier, l'honneur non-seulement de

sa famille, mais de tout le Dauphiné. Ils ne pouvaient se lasser de lui exprimer les témoignages de leur admiration, et de le combler de louanges « dont il avait grand'honte. »

Mais, soit les fatigues de la guerre, soit quelques ressentimens de sa blessure, le Bon Chevalier fut saisi d'une fièvre continue qui, au bout de dix-sept jours d'accès, l'avait tellement affaibli, que l'on désespérait de sa vie. Le pauvre gentilhomme, désolé de mourir dans son lit, adressait au ciel des prières et des complaintes qui arrachaient des larmes à tous ceux qui l'entouraient.

Avec cette foi sincère et cette pieuse familiarité des chrétiens du seizième siècle : « Las ! » disait-il, « mon Dieu, si c'est ton bon plaisir de me retirer » déjà de ce monde, que ne me fis-tu la grâce de » mourir en la compagnie de ce noble prince, le » duc de Nemours, et de mes autres camarades, » à la journée de Ravennes ; que ne me laissas-» tu plutôt périr sur les remparts de Brescia, » lorsque je fus si grièvement blessé ? Hélas ! j'en » fusse mort beaucoup plus joyeux, car au moins » j'eusse ensuivi mes bons aïeux, qui tous sont » demeurés sur des champs de bataille. Sire » Dieu, ne m'as-tu fait échapper à de si grands

» dangers d'artillerie, de bataille, de rencontre et » d'assaut, que pour me laisser mourir en mon » lit comme une pucelle ! Toutefois, que ta vo- » lonté soit faite ; je suis un grand pécheur, » mais j'espère en ton infinie miséricorde. Hélas ! » mon Créateur, je t'ai par le passé grandement » offensé ; mais si tu m'eusses accordé quelques » jours de plus, j'avais ferme intention, avec ta » grâce, d'amender au plus tôt ma mauvaise vie. »

Au milieu des ardeurs de la fièvre qui le brûlait, c'était à Monseigneur saint Antoine, si renommé dans le Viennois, que le Bon Chevalier adressait ses touchantes doléances : « Hé ! glorieux confes- » seur et vrai ami de Dieu, saint Antoine, toi que » j'ai toute ma vie honoré, et servi avec tant de » confiance, tu me laisses aujourd'hui brûler en si » extrême chaleur, que la mort me serait préfé- » rable. Hélas ! n'as-tu donc point souvenance » que durant les guerres d'Italie, étant à Rubiera » dans un de tes monastères, je le gardai de brû- » ler, et empêchai les lansquenets d'y mettre le » feu ? En commémoration de ton saint nom, je » m'y logeai, quoiqu'il fût hors de la ville, et nuit » et jour exposé aux attaques de l'ennemi, et » préférai y demeurer en tel danger un mois en- » tier, plutôt que laisser détruire ta maison. Je te

» supplie de m'alléger de cette grande chaleur, » ou au moins d'obtenir de Dieu que bientôt il » m'ôte de ce monde, si ce n'est son bon plaisir » de me rendre à la santé ! »

Le pieux évêque ne désemparait le chevet de son neveu que pour aller dans son oratoire offrir à Dieu ses prières et ses larmes. Gentilshommes, bourgeois, marchands, religieux et religieuses remplissaient nuit et jour les églises de Grenoble, faisant des oraisons et des neuvaines pour sa conservation. Leurs prières furent enfin exaucées ; la fièvre diminua peu à peu, et commença à laisser quelque répit à Bayart. Ensuite elle le quitta tout-à-fait, et l'appétit lui revint, de sorte qu'en moins de trois semaines de soins et de ménagemens, sa guérison fut complète. Il se remit à monter à cheval aux alentours de Grenoble, à visiter ses amis et les dames de maisons en maisons, et à prendre part aux fêtes et aux banquets dont sa convalescence fut l'objet.

Or, le Bon Chevalier « n'était pas un saint, » et il oublia insensiblement les belles promesses qu'il avait faites à Dieu quand la fièvre le tenait. Un jour qu'il se sentit encore plus gaillard que d'ordinaire, il lui prit envie d'avoir « compagnie » française, » et voilà qu'il dit à son valet de cham-

bre qui se nommait le bâtard de Cordon[1] : « Bâ» tard, je te prie de me trouver pour ce soir quel» que belle fille, par ma foi je crois que je ne m'en » trouverai que mieux. » Cordon ne perdit pas de temps à satisfaire son maître, et alla s'adresser à la veuve d'un pauvre gentilhomme qui avait une jolie fille de l'âge de quinze ans. L'extrême pauvreté de la mère la fit consentir à ses propositions, dans l'espérance que le seigneur de Bayart, après avoir gardé sa fille un certain temps, lui donnerait quelque argent pour s'établir. Elle endoctrina si bien la jeune personne, qu'elle consentit au marché, moins de gré cependant que de force.

Elle fut livrée au valet qui l'introduisit secrètement au logis du Bon Chevalier, et l'enferma dans un cabinet, en attendant le retour de son maître. Bayart rentra un peu tard, arrivant d'un souper où il venait gaiement de terminer la soirée. Le Bâtard s'empressa de lui annoncer qu'il avait fait la plus belle découverte du monde, et que la jeune fille était même damoiselle. Il ouvrit la porte du cabinet, et Bayart trouva la jeune per-

[1] Nous le retrouvons ainsi dénommé dans la *Montre* de la compagnie de Bayart, que nous rapportons à l'*Appendice*. Selon Guichenon, la famille de Cordon est une des plus anciennes du Bugey.

sonne en effet belle comme un ange, mais les yeux tout enflés des pleurs qu'elle avait répandus. Il s'en aperçut, et lui dit : « Comment, m'amie, » qu'avez-vous donc? Ne savez-vous pas bien » pourquoi vous êtes venue ici? » La pauvre fille se mit à genoux et lui répondit : « Hélas! oui, » Monseigneur, ma mère m'a ordonné de faire » tout ce que vous voudriez; toutefois, je suis » vierge, et ne fis one mal de mon corps, ni n'a- » vais volonté d'en faire si je n'y fusse contrainte. » Mais nous sommes si pauvres, ma mère et moi, » que nous mourons de faim, et plût à Dieu que » je fusse déjà morte, au moins je ne serais point » au nombre des malheureuses filles, et désho- » norée pour le reste de ma vie. » Ses sanglots l'interrompirent, et redoublèrent avec tant de violence, qu'il devint impossible de les arrêter.

Le Bon Chevalier, attendri de la vertu que montrait cette jeune personne, lui dit d'une voix émue : « En vérité, m'amie, je ne serai pas si mé- » chant de vous faire manquer à une aussi louable » résolution. » Ni les charmes d'une beauté éplorée, ni la nuit, ni l'occasion, ne firent outrepasser au Chevalier sans reproche les barrières de l'honnêteté. « Changeant vice à vertu, » il prit la damoiselle par la main, la couvrit d'un manteau, et,

suivi du valet, une torche à la main, il la conduisit lui-même coucher au logis d'une noble dame, sa parente.

Le lendemain matin il envoya chercher la mère et lui dit : « Venez çà, m'amie, ne me mentez » point, votre fille est-elle pucelle? — Sur ma » foi! Monseigneur, quand le Bâtard la vint » quérir hier, jamais elle n'avait eu connaissance » d'homme. — Vous n'en êtes que plus coupable » de la vouloir faire méchante! » La pauvre femme, honteuse et tremblante, ne sut alléguer autre excuse que son extrême pauvreté. Le Bon Chevalier lui dit : « Ne commettez oncques une » action aussi lâche que de vendre votre fille; » vous devriez, en votre qualité de noble, en être » davantage punie. N'avez-vous donc personne » qui vous l'ait jamais demandée en mariage? — » Oui bien, » dit-elle, « un mien voisin, fort hon- » nête homme; mais il exige six cents florins, et » je n'en ai pas la moitié vaillant. — Et si elle les » avait l'épouserait-il?— Oui, sûrement, » répondit-elle. Alors Bayart prit des mains de son valet une bourse, et lui donna trois cents écus en lui disant : « Tenez, m'amie, voilà deux cents » écus qui valent six cents florins de ce pays et » mieux, pour marier votre fille, et cent pour son

» trousseau. » Il compta encore cent autres écus à la mère, et ordonna au bâtard de Cordon de ne pas la perdre de vue que sa fille ne fût mariée. Trois jours après la noce fut célébrée ; la damoiselle retira sa mère chez elle, et fit depuis un très-honorable ménage[1].

[1] Pasquier, *de la sage retraite du capitaine Bayart en l'exécution d'un amour vicieux*, l. VI, ch. 19, p. 600.

CHAPITRE XXXIV.

Guerre de Navarre. — Plaisante altercation entre Bayart et les lansquenets.

1512

Après avoir encore passé quelque temps au Dauphiné, chéri et fêté de tous ses compatriotes, le Bon Chevalier alla rejoindre l'armée que le Roi envoyait en Navarre, pour reconquérir à son légitime souverain ce royaume que Ferdinand-le-Catholique avait envahi, sous des prétextes aussi injustes que frivoles. Jean d'Albret, victime de sa fidélité à la France, s'était réfugié auprès de Louis XII qui, distrait par les guerres d'Italie, n'avait encore pu songer à son rétablissement. Le prince détrôné, à la tête d'une division que commandaient La Palice et Bayart, pénétra par la vallée de Roncevaux, jusque dans l'intérieur de la Na-

varre, pour seconder, disait-il, le soulèvement général de ses anciens sujets. Les Français eurent d'abord quelque succès, et se rendirent maîtres de plusieurs petites places; mais d'Albret s'était fait illusion sur les sentimens des Navarrois, et à peine fut-il rejoint par quelques seigneurs de la faction de Grammont. Tandis qu'au lieu de mettre l'armée espagnole « comme une gaufre entre deux fers, » il s'obstinait devant une petite ville, le duc d'Albe se jeta à marche forcée dans Pampelune, et en expulsa tous ses partisans. Jean d'Albret persista à tenter le siége de sa capitale, et La Palice et Bayart, engagés dans une entreprise dont ils prévoyaient la mauvaise issue, n'en déployaient pas moins de zèle et de courage.

A quatre lieues de Pampelune se trouvait un château important par sa situation, et dont la prise était indispensable aux assiégeans. Il n'était pas défendu par une garnison bien formidable, mais les Espagnols réunissaient dans son voisinage des troupes nombreuses, sous la conduite du duc de Najare. Le roi de Navarre et le seigneur de La Palice prièrent Bayart de se charger de cette expédition, et il accepta en homme qui ne compta jamais les fatigues ni les dangers. Avec sa compagnie, celle du capitaine Germain

de Bonneval, huit cents lansquenets et quelques centaines d'aventuriers, il se rendit le jour même devant la place. Aussitôt il envoya sommer les Espagnols de la remettre à son souverain légitime, le roi de Navarre; leur faisant déclarer qu'il les laisserait se retirer vies et bagues sauves; mais que s'ils étaient emportés, ils devaient s'attendre à être tous mis en pièces. La garnison était composée de vieux soldats; ils répondirent qu'ils ne rendraient point la place et encore moins eux.

Bayart fit sur-le-champ mettre en batterie quatre grosses pièces de canon, et commença à battre vivement la muraille. Les assiégés, qui étaient environ cent hommes munis d'arquebuses à croc et de fauconneaux, ripostèrent vigoureusement à l'artillerie française. Mais leurs efforts furent vains, pour empêcher qu'en moins d'une heure la brèche ne se trouvât assez grande pour donner l'assaut. La position élevée du château en rendait l'accès encore fort difficile; mais, en semblable occasion, il ne fallait pas y regarder de si près. Bayart fit sonner l'assaut, et donna ordre aux lansquenets de marcher. Pas un ne bougea. Ils lui firent réponse par leur trucheman que, suivant les articles de leur capitulation, ils devaient avoir double paie toutes les fois qu'ils

prenaient une place d'assaut, et qu'ils ne marcheraient pas auparavant. Le Bon Chevalier n'entendait rien à leurs prétentions; toutefois, comme les momens étaient précieux, il leur répondit de marcher toujours, et que s'ils prenaient la place, ils auraient ce qu'ils demandaient. C'étaient apparemment des promesses sonnantes qu'il leur fallait, et au diable si un seul lansquenet remua! Les aventuriers français se précipitèrent gaillardement à la brèche, mais ils furent vigoureusement repoussés jusqu'à trois fois par les assiégés qui n'étaient pas gens à reculer.

Le Bon Chevalier, reconnaissant qu'il lui serait impossible de les forcer avec si peu de monde, fit sonner la retraite. Il recommença à battre la place, dans l'intention apparente d'agrandir la brèche, mais en effet pour exécuter une idée qui lui était venue. Il appela un de ses hommes d'armes nommé Petit Jehan de La Vergne, dont il avait éprouvé la bravoure et l'intelligence, et lui dit : « La Vergne, si vous voulez me rendre » un bon service, je vous en garantis une meil- » leure récompense. Vous voyez là-bas cette » grosse tour qui forme l'encoignure du château; » pendant que je vais recommencer l'assaut, vous » prendrez deux ou trois échelles avec quarante

» ou cinquante de vos camarades, et irez essayer » de l'escalader. Sur ma vie, vous n'y devez trouver » personne, et si vous n'entrez tout à votre » aise dans la place, onc n'ayez confiance en moi. »

Il n'avait pas besoin de lui en dire davantage. Pendant que Bayart faisait redonner un assaut plus vif encore que le premier, et que tous les Espagnols combattaient sur la brèche, La Vergne, sans être aperçu, exécuta à merveille ses ordres. Tout-à-coup les assiégés entendirent crier derrière eux : France, France! Navarre, Navarre! et furent à l'instant chargés par quarante ou cinquante Français. Ils essayèrent une inutile résistance, et, cernés de toutes parts, ils furent massacrés jusqu'au dernier. La place fut pillée, et Bayart, après y avoir laissé quelques aventuriers sous les ordres d'un gentilhomme du roi de Navarre, se mit en devoir de ramener ses gens au camp.

Comme il se disposait à partir, deux capitaines des lansquenets s'approchèrent, et lui firent demander par leur trucheman la double paie qu'il leur avait promise si la ville était prise. Courroucé de leur insolence, le Bon Chevalier répondit à l'interprète : « Dites à vos coquins » de lansquenets que je leur ferai plutôt bailler » à chacun un licou pour les pendre. Les lâ-

» ches qu'ils sont n'ont jamais voulu monter à » l'assaut, et ils demandent double paie! J'en » instruirai monseigneur de La Palice et mon- » seigneur de Suffolk leur capitaine-général, » mais ce sera pour les faire casser; ils ne valent » pas les gourgandines de l'armée. » Le truche-man leur traduisit fidèlement cette réponse, et tous les lansquenets se mirent à jurer et à murmurer en agitant leurs piques d'un air menaçant. Bayart fit sonner à l'étendard, rassembla ses gendarmes et les aventuriers, bien décidés, si les Allemands venaient à bouger, à les tailler en pièces. Il partit au petit pas, et les lansquenets, doux comme moutons, suivirent, comme si de rien n'était, le reste de la troupe jusqu'au camp devant Pampelune. Bayart fut accueilli à son retour par le roi de Navarre, La Palice et le duc de Suffolk qui le félicitèrent à l'envi de son heureuse expédition. Il leur raconta la méthode des lansquenets pour avoir double paie, dont ils ne purent se lasser de rire.

Bayart retint à souper plusieurs des principaux capitaines, et entre autres le duc de Suffolk, capitaine-général de tous les lansquenets qui se trouvaient dans l'armée française, au nombre de six à sept mille hommes. Sur la fin

du repas, entra dans la salle un lansquenet plus qu'à moitié ivre, et ne sachant dire autre chose, sinon qu'il cherchait le capitaine Bayart pour le tuer, parce qu'il ne leur voulait pas faire donner de l'argent. Le capitaine Pierrepont étant parvenu à démêler ces paroles dans le mauvais jargon de l'Allemand, dit au Bon Chevalier en riant : « Monseigneur, voici un lansquenet qui » vous cherche pour vous tuer. » Bayart, qui n'avait garde de laisser échapper une aussi bonne occasion d'amuser ses convives, se leva de table l'épée au poing, et dit au lansquenet d'une voix terrible : « Est-ce vous qui cherchez le » capitaine Bayart pour le tuer? Le voici, dé» fendez-vous! » Les fumées du vin n'empêchèrent le pauvre diable d'avoir une belle peur, et il répondit en baragouinant : « Ce n'est pas » moi tout seul qui veux tuer le capitaine Bayart, » ce sont tous les lansquenets. — Ah! sur mon » ame, » dit le Bon Chevalier qui gardait le plus grand sérieux, « je quitte la partie, et ne me sens » pas de force à combattre à moi seul sept mille » lansquenets. Compagnon, je vous demande » quartier pour l'amour de Dieu. » Toute la compagnie riait aux éclats de ce dialogue, et le Bon Chevalier, voulant achever la scène, fit

asseoir son homme à table vis-à-vis de lui. Puis, avant de le renvoyer, il compléta par de fréquentes rasades ce qui était déjà commencé; le lansquenet, content comme un roi, promit qu'il défendrait jusqu'à son dernier soupir le capitaine Bayart envers et contre tous, et jura en se retirant qu'il était homme de bien et que son vin était bon.

Le lendemain du retour du Bon Chevalier, l'artillerie commença à battre les murailles de Pampelune, et ne tarda pas à ouvrir une brèche suffisante pour donner l'assaut. Mais les Espagnols soutinrent deux attaques consécutives avec tant de valeur et de succès que les Français furent repoussés après avoir perdu beaucoup de monde. Le roi de Navarre se disposait à tenter un troisième assaut, lorsque le duc de Najare parut sur les hauteurs avec des troupes considérables. La disette la plus affreuse régnait dans le camp français; il n'y avait plus d'espoir d'emporter Pampelune en vue de l'armée espagnole, et il fallut lever le siége et songer à la retraite. Le défaut de vivres la rendit extrêmement pénible; plusieurs soldats moururent de faim, et à peine si les autres, sans chaussure et presque sans vêtemens, purent se traîner à tra-

vers ces montagnes escarpées et déjà couvertes de neige. Louis de Beaumont, chef de la faction navarroise opposée à Jean d'Albret, et le capitaine espagnol Villalba harcelaient en outre les Français dans leur marche et leur faisaient essuyer à chaque défilé de sanglantes escarmouches.

Un soir que le duc de Suffolk rentra fort tard au camp, harassé d'une journée entière passée les armes à la main, il alla trouver le Bon Chevalier avec lequel il avait lié la plus intime amitié, et lui dit : « Capitaine Bayart, mon ami, je » meurs de faim; donnez-moi aujourd'hui à souper, je vous en prie, car mes gens m'ont répondu qu'il n'y avait pas un morceau de pain » chez moi. — Volontiers, Monseigneur, » lui répondit le Bon Chevalier avec la plus comique assurance; « et je vous promets que vous serez » bien traité; qu'on appelle mon maître d'hôtel. » Milieu, » lui dit-il, « allez devant faire hâter » le souper, et que nous soyons servis comme » dans Paris; » et Suffolk de rire à gorge déployée; car depuis deux jours à peine pouvait-on se procurer quelques mauvais pains de millet.

Bayart se couvrit de gloire dans cette retraite; il soutenait les attaques réitérées des ennemis,

pressait la marche des siens, ralliait les traîneurs, et ne se retirait jamais que le dernier. Toute sa vie son poste fut, dans les retraites, à la queue de l'armée, et dans les attaques, à l'avant-garde. Le Bon Chevalier avait coutume de dire et prouvait qu'il était trois choses opportunes en guerre : « Assaut de levrier, défense de sanglier, » et fuite de loup. »

Ce ne fut pas sans une vive satisfaction que les Français rentrèrent dans Bayonne, où ils trouvèrent de quoi se refaire des fatigues et des privations qu'ils venaient de supporter. Mais un grand nombre de gens de pied qu'avait à peine épargnés la famine, moururent de l'excès contraire. Telle fut l'issue de l'expédition de Navarre, commencée sous les auspices les plus favorables, mais que l'incapacité de Jean d'Albret termina d'une manière si désastreuse pour les Français et pour lui qui perdit à jamais la portion de son héritage conquise par Ferdinand.

CHAPITRE XXXV.

Présence d'esprit de Bayart à la journée des Éperons. — Jugement de l'empereur Maximilien.

1513

La mort du pape Jules, cet ennemi irréconciliable des Français, vint donner à Louis XII quelque espoir de recouvrer son duché de Milan. Ce pontife fut surpris par la mort le 21 février 1513, lorsqu'il se préparait de nouveau à bouleverser l'Italie, dont il avait rêvé la suprême dictature. Il réunissait la plupart des qualités qui font les grands princes ; mais il fut déplacé dans la chaire de saint Pierre, et il apprit à mépriser une autorité dont il avait abusé. Le cardinal Jean de Médicis lui succéda sous le nom de Léon X. Ce nouveau Pape annonça les intentions les plus conciliantes, mais en remet-

tant au 12 avril son entrée solennelle dans l'église de Saint-Jean-de-Latran, il avertit Louis XII qu'il n'avait point oublié la journée de Ravennes. Cependant le provéditeur André de Gritti, mettant sa captivité à profit, venait de signer à Blois un traité aussi favorable à la France qu'à la République. Louis, assuré de la coopération des Vénitiens, fit passer les Alpes à une puissante armée, sous les ordres du célèbre Louis de La Trémouille. Soumettant toute la Lombardie au seul bruit de sa marche, il renferma Maximilien Sforza dans Novarre, et tout semblait annoncer que le fils éprouverait le même sort que le père. Mais douze mille Suisses, « ayant bu chacun un » coup, » sortirent après minuit de la ville, et avant que La Trémouille eût pu ranger sa gendarmerie en bataille, ils s'emparèrent de son artillerie, massacrèrent ses gens de pied, et mirent ses troupes en déroute. Les débris de l'armée française repassèrent les Alpes de nouveau, et le duché de Milan demeura à Maximilien Sforza, ou plutôt aux Suisses, ses braves mais incommodes alliés.

Mais pendant que Louis XII perdait l'espoir de recouvrer ses conquêtes, il se formait à Malines, sous les auspices du Pape, une ligue qui menaçait ses propres États d'un envahissement

général. Léon X avait trouvé dans Henri VIII un allié tel qu'il lui en fallait pour donner de l'occupation au roi de France et l'empêcher de reporter ses armes en Italie.

Le 17 juin 1513, ce prince débarqua à Calais, précédé du comte de Shrewsbury, qui sur-le-champ investit Térouenne, à la tête d'un corps de troupes formidable. Cette place bonne et bien fortifiée était défendue par deux braves capitaines, les seigneurs de Téligny et de Pontdormy. Outre leurs compagnies, ils avaient quelques aventuriers français et une bande de lansquenets, sous la charge du capitaine Brand. Une semblable garnison était en état de soutenir un long siége, si elle eût eu des vivres et des munitions. « Mais ordinairement en France on » ne fait volontiers provisions de saison ni de » raisons. »

Pendant que le comte de Shrewsbury canonnait cette place, le roi d'Angleterre vint de Calais rejoindre son armée, et il ne tint pas à Bayart qu'il ne tombât entre les mains des Français. Ce prince n'avait avec lui que huit mille fantassins anglais et quatre mille lansquenets, sans un seul homme de cheval, lorsqu'il fut rencontré au village de Tournehem par les Fran-

çais au nombre de douze cents hommes d'armes, sans un seul fantassin. Les deux troupes s'approchèrent à une portée de canon l'une de l'autre. Henri VIII, saisi de frayeur, mit pied à terre et courut se placer au milieu de ses Anglais. Bayart voulait à toute force profiter de la bonne volonté des gendarmes et charger les ennemis. Il répéta plusieurs fois au seigneur de Piennes : « Chargeons-les, Monseigneur, nous ne courons aucuns risques ; si nous les ouvrons à la première charge, ils sont rompus et défaits ; si nous sommes repoussés, nous nous retirerons sans danger, ils sont tous à pied et nous à cheval. » Mais de Piennes, homme timide et inexpérimenté, auquel le Roi avait, par trop d'égards, laissé la conduite de cette guerre, en sa qualité de gouverneur de la province, lui répliqua toujours : « Monseigneur de Bayart, j'ai ordre, sur ma vie, du Roi notre maître de ne rien hasarder, et seulement de garder le pays ; faites ce qu'il vous plaira, mais je n'y donnerai pas mon consentement. » Il n'en put tirer autre réponse, et le roi d'Angleterre et ses gens de pied passèrent au nez des Français. Le Bon Chevalier, qui les voyait échapper à regret, ne put davan-

tage se contenir ; il fondit avec sa compagnie sur l'arrière-garde, et lui fit si bien doubler le pas, qu'elle abandonna une grosse pièce d'artillerie, nommée Saint-Jean, l'une des douze pièces du même calibre, que le roi d'Angleterre appelait ses douze Apôtres. Bayart la ramena au camp, et en fit depuis hommage au Roi.

Maximilien rejoignit, quelques jours après, Henri VIII devant Térouenne, et donna l'étrange spectacle d'un empereur d'Allemagne à la solde d'un roi d'Angleterre. Leurs troupes réunies s'élevaient à cinquante-cinq mille hommes ; celles du roi de France ne dépassaient pas trente mille, et il n'était pas possible d'en augmenter le nombre sans dégarnir la Bourgogne menacée par les Suisses. Louis, quoique vivement tourmenté par la goutte, prit le parti de se faire transporter à Amiens, pour être plus à portée de diriger ses troupes. Cependant la garnison de Térouenne opposait la plus courageuse résistance, et le siége durait depuis un mois, lorsque Pontdormy envoya avertir le Roi que, s'il ne recevait des provisions, il serait réduit à mourir de faim ou à capituler avant trois jours. De Piennes reçut ordre de faire entrer des vivres dans Térouenne à quelque prix que ce fût.

Un conseil de guerre fut assemblé au camp de Blangy. Les uns furent d'avis de ravitailler Térouenne de nuit avec cinq cents hommes d'armes; les autres prétendirent qu'il le fallait tenter en plein jour, avec huit cents au moins; enfin chacun donna son opinion. Quand vint le tour de Bayart, tous les capitaines prêtèrent attentivement l'oreille aux paroles « d'un aussi » renommé expérimentateur de guerres. » — « Messeigneurs, » dit-il, « je trouve bien diffi- » cile d'avitailler une place assiégée sans com- » battre, ni faire lever le siége, et je ne crois » pas que vous le puissiez faire autrement qu'en » marchant à la tête de toutes nos troupes et » en livrant bataille aux ennemis. Mais si le Roi » ne veut ainsi aventurer son royaume ni son ar- » mée, il ne reste qu'à mander à ceux de Té- » rouenne de faire honnête composition avec le » roi d'Angleterre. — Certes, » lui répondit le seigneur de Piennes, « voici, seigneur de Bayart, » deux avis bien différens. Le premier assuré- » ment digne de votre grand cœur, mais par trop » hasardeux; quant au second, si un autre que » Bayart l'eût ouvert, il semblerait provenir de » couardise; or, Messeigneurs, mon avis est qu'il » faut tenir le moyen, ni trop ni peu. »

Il fut décidé que le capitaine de Fontrailles avec ses Albanais, portant chacun sur le cou de son cheval un quartier de lard et un sac de poudre, s'avanceraient jusque sous les murailles de Térouenne, et jetteraient lard et poudre dans les fossés de la ville. Ils seraient suivis jusque sur les hauteurs de Guinegâte par quatorze cents hommes qui les soutiendraient, en cas d'attaque. « Messeigneurs, » dit le Bon Chevalier, « je ne douterais point de la réussite de » ce plan, si vous aviez affaire seulement aux » Anglais et aux deux opiniâtres qui gouvernent » tout, l'aumonier et le grand-écuyer [1]. Mais » l'empereur Maximilien est au camp avec quel» ques preux hommes d'armes bourguignons et » hennuyers, qui ne dorment jamais que d'un » œil ; je vous certifie qu'ils savent à l'heure » même ce que nous venons de décider, et que » vous ne sauriez rien faire qu'ils n'en soient » avertis. Ne pensez pas que j'aie parlé tout à » l'heure par outrecuidance téméraire ou pusil» lanimité féminine ; je suis prêt à faire tout ce

[1] Le cardinal de Volsey et Charles Brandon, auquel Henri VIII venait de donner le titre de duc de Suffolk, dont il avait dépouillé le véritable duc de Suffolk, de la maison de La Pole, alors réfugié en France.

» qu'il plaira au Roi et au conseil d'ordonner,
» et je vous jure que je serai bien pressé si je
» recule; sur ce je prie Dieu que notre entre-
» prise soit heureuse. »

Les Albanais partirent pour exécuter leur commission, suivis, malgré les ordres du seigneur de Piennes, d'une foule de jeunes seigneurs qui s'étaient joints à eux par partie de plaisir.

L'entreprise réussit à merveille, et les provisions furent recueillies par les assiégés. Mais le roi d'Angleterre, averti par ses espions trop tard pour s'opposer à l'expédition des Français, les attendait à leur retour. Il posta derrière une colline, où ils étaient forcés de repasser, dix mille archers anglais, cinq à six mille lansquenets et dix pièces d'artillerie, puis il envoya ses hommes d'armes les attaquer de front. De Piennes s'efforçait de presser la retraite, mais les jeunes seigneurs ne daignaient pas l'écouter; la plupart ôtèrent leurs casques à cause de la chaleur, montèrent sur leurs chevaux de main, « riant, » buvant à la bouteille, » sans songer à l'ennemi.

La cavalerie anglaise et bourguignonne atteignit bientôt les Albanais qui, ayant reçu l'ordre précis de ne point combattre, se retirèrent

à toute bride auprès de la gendarmerie. Les hommes d'armes se mirent en bataille aussi bien qu'il leur fut possible dans le désordre qui régnait parmi eux, et soutinrent quelque temps le choc des ennemis. Mais tout-à-coup ils aperçurent l'infanterie anglaise qui s'avançait pour leur couper chemin, et, croyant avoir affaire à l'armée entière, ils se débandèrent soudain et s'enfuirent au grand galop. Le duc de Longueville essaya vainement de les rallier. La Palice avait beau leur crier de toutes ses forces: « Tourne, homme d'armes! tourne! ce n'est » rien! » ils n'en fuyaient que plus fort. Bientôt ces deux seigneurs furent entourés par les ennemis; le duc de Longueville demeura prisonnier. Pour La Palice, « comme un second Hec» tor, » il se débarrassa des mains de ceux qui l'avaient saisi, et courut à Blangy.

Bayart, contraint, et à son grand regret, de tourner le dos comme les autres, faisait volteface à chaque pas avec son compatriote François de Sassenage et une quinzaine d'hommes d'armes restés autour de lui. Il rencontra sur son chemin un large fossé qui menait l'eau à un moulin du voisinage, et sur lequel se trouvait un petit pont fort étroit, où deux hommes pou-

vaient à peine passer de front. « Messeigneurs, » dit-il à ses compagnons, « arrêtons-nous ici, car » nos ennemis ne sauraient d'une heure gagner » ce pont sur nous. Vous, courez au camp, » ajouta-t-il à l'un de ses archers, « et avertissez » monseigneur de La Palice que j'arrêterai bien » ici les ennemis sur le cul au moins une demi- » heure, et qu'il fasse, pendant ce temps, re- » mettre nos gens en ordre; car s'il prenait » envie aux Bourguignons de pousser jusqu'au » camp, ils auraient bon marché d'une troupe » en pareil désarroi. » L'archer courut à Blangy, laissant le Bon Chevalier prouver, à la garde de son pont, qu'il n'était donné qu'à lui d'égaler ses propres exploits. Les Bourguignons et les Hennuyers, surpris de se voir arrêtés en si beau chemin par une poignée de gens, redoublèrent d'efforts pour leur passer sur le ventre. Mais le Bon Chevalier profita si courageusement de la bonté de sa position, que les Français eurent tout le temps de se rallier à Blangy. Les ennemis, à la fin ennuyés de se voir ainsi faire la barbe, commencèrent à crier qu'on leur amenât quelques arquebusiers; mais au même moment une grosse troupe des leurs venait de découvrir un peu plus bas le moulin où ils passè-

rent tout à leur aise. Le Bon Chevalier, se trouvant donc cerné de tous côtés, dit à ses gens : « Messeigneurs, rendons-nous à ces gentils- » hommes, ils sont dix contre un, nos gens sont » à trois lieues d'ici, nos chevaux recrus, et toute » notre prouesse ne nous servirait de rien. Si » nous attendons plus long-temps, les archers » anglais arriveront et nous mettront tous en » pièces, selon leur coutume. » Comme il achevait ces mots, les ennemis fondirent sur eux en criant : Bourgogne, Bourgogne ! et les Français, suivant l'avis de leur chef, se rendirent chacun aux plus apparens de la troupe.

Pendant que les Bourguignons étaient occupés à recevoir leurs prisonniers, Bayart aperçut un gentilhomme de bonne mine, qui accablé de fatigue et de chaleur, avait quitté ses armes, s'était assis à l'ombre d'un arbre, et prenait le frais, sans daigner s'amuser aux prisonniers. Il piqua son cheval droit à lui, et lui vint mettre l'épée sur la gorge en lui disant : « Rends-toi, » homme d'armes, ou tu es mort ! » Le Bourguignon fut bien ébahi, car il croyait l'affaire terminée depuis long-temps. Toutefois il eut peur de mourir et lui répondit : « Je me rends donc » puisque je suis pris de cette sorte. Qui êtes-

» vous ? — Je suis, » répliqua-t-il, « le capitaine » Bayart, qui me rends moi-même à vous; voici » mon épée, et veuillez m'emmener avec vous, » mais vous me feriez la grâce de me la rendre » si nous trouvions en chemin des Anglais qui » voulussent me tuer. » Le gentilhomme lui en donna sa parole, et la précaution ne fut pas inutile, car en se rendant au camp il leur fallut à tous deux jouer des couteaux contre les archers anglais, qui pensaient tuer le Bon Chevalier, mais qui n'y gagnèrent rien.

Bayart fut conduit par le Bourguignon dans sa tente, et en fut on ne peut mieux traité. « Mon gentilhomme, » lui dit-il deux ou trois jours après, « quelque bonne chère que vous » me fassiez, rien de tel, comme l'on dit, que » la maison. Je voudrais bien que vous me fis» siez reconduire sûrement au camp du Roi mon » maître, car je m'ennuie ici. — Comment! » dit l'autre; « nous ne sommes point encore con» venus de votre rançon! — Ni de la vôtre non » plus, » ajouta Bayart, « car vous étiez déjà » mon prisonnier lorsque je me suis rendu à » vous pour sauver ma vie, non autrement. » Celui-ci bien étonné ne savait trop que répondre, et Bayart ajouta : « Mon gentilhomme,

» vous tiendrez votre parole, ou tôt ou tard je » trouverai le moyen d'échapper, et de vous en » demander raison les armes en main. » Le Bourguignon n'en fut que plus embarrassé, car il avait assez ouï parler du capitaine Bayart pour ne pas se soucier d'avoir affaire à lui. C'était du reste un assez courtois chevalier, et il lui répondit : « Monseigneur de Bayart, je ne veux » que mon droit, et je m'en rapporterai à la » décision des capitaines. »

Quelque précaution qu'eût prise Bayart pour n'être pas connu, le bruit se répandit bientôt qu'il était prisonnier dans le camp [1], et il semblait, à entendre les ennemis, que sa capture fût le gain d'une bataille. L'Empereur l'envoya chercher, et quoiqu'il ne l'eût pas vu depuis longtemps, il le reconnut aussitôt. Maximilien avait pris Bayart en grande amitié au siége de Padoue, et lui en avait donné plusieurs témoignages. « Eh ! capitaine Bayart, » lui dit-il d'un ton affable en l'apercevant, « quel vent vous » amène ici ? — Sire, le vent impérial de votre

[1] *Captorum ducum nomina mihi rex enumeravit.......... Dominum etiàm Bajartum, egregium bellorum magistrum.* (Petri Martyris, *Epistolarum opus*, epist. 527, p. 288.)

» pays de Germanie, et il m'a mieux dirigé que » je ne pensais, en me conduisant devant un » prince dont j'ai déjà éprouvé les bontés et la » générosité. — Certes, capitaine, ce serait meilleur à dire, si vous fussiez venu de votre plein » gré et pour nous rendre seulement visite. » Nous avons fait autrefois la guerre ensemble, » et je croyais me rappeler qu'on disait en ce » temps-là que Bayart ne fuyait jamais. — Sire, » si j'eusse fui je ne serais pas ici. — Capitaine » Bayart, mon ami, je n'en ai pas moins de joie » à vous voir, et plût à Dieu que j'eusse beaucoup d'hommes tels que vous; avant peu je » me saurais bien venger des bons tours que le » Roi votre maître m'a faits par le passé. » Le Bon Chevalier n'était pas homme à laisser rabaisser en sa présence l'honneur du roi de France. « Sire, » lui répliqua-t-il, « il vous a été si » fidèle allié que de se mettre en détresse pour » vous; il n'a pas tenu à lui, si je m'en souviens, » que vous ne vous rendissiez maître de Padoue. » — C'est bien à vous de défendre le Roi votre » prince; mais, capitaine, vous savez bien vous-» même qu'en penser, et délaissons des sujets » aussi fâcheux. »

Sur ces entrefaites, arriva le roi d'Angleterre.

« Mon frère, » lui dit Maximilien, « connaissez-» vous ce gentilhomme français? — Nenni, » dit Henri VIII, « sur ma foi. — Certes, vous en avez » pourtant assez entendu parler; c'est le Français » le plus renommé qui fut onc, la terreur des » Italiens et des Espagnols. — Sire, » répondit-il, « alors ce n'est ni un rouan ni un grison [1], » mais Bayart de France. — Vraiment, mon » frère, vous êtes bon devin pour cette fois-ci. » Le roi d'Angleterre prit Bayart par la main; le Bon Chevalier voulait mettre un genou en terre, mais Henri ne le voulut souffrir, et l'embrassa comme s'il eût été un prince.

La conversation tomba naturellement sur l'affaire de Guinegâte; Henri VIII disait qu'il n'avait jamais vu si bien jouer des éperons, et l'Empereur et lui parlaient en termes assez méprisans des hommes d'armes de France. « Sur mon ame, » dit le Bon Chevalier, « la gendarmerie française ne doit » en être aucunement blâmée, car elle avait reçu » commandement exprès de ses capitaines de ne » point combattre. — Jamais ordre ne fut mieux

[1] Champier fait ici jouer le roi d'Angleterre sur les trois mots : *rouan*, *grison* et *bayard*, qui signifiaient alors des chevaux de divers poils. Ces jeux de mots étaient fort à la mode dans ce siècle, comme le témoigne notre épigraphe.

» suivi, » dit l'Empereur. « Fuir ainsi devant » cinq cents hommes d'armes au plus, sans rendre le moindre combat, n'est pas digne de » l'intrépidité dont on fait parade chez vous, » ajouta le roi d'Angleterre.

« — Sire, » répliqua Bayart, « ces cinq cents » hommes d'armes étaient soutenus par dix-huit » mille hommes de pied et de l'artillerie, et » nous n'avions rien de tout cela. Si c'était cou- » tume à nos hommes d'armes de fuir, vous » n'en tireriez point tant de gloire aujourd'hui. » Vous n'ignorez pas, hauts et puissans seigneurs, » que la noblesse de France est renommée par » tout le monde, sans que je veuille me mettre » du nombre. — Vous, Monseigneur de Bayart, » dit le roi d'Angleterre, « si tous les gentilshom- » mes de France étaient vos semblables, je crois » que le siége que j'ai mis devant cette ville me » serait bientôt levé. Mais, par bonheur, vous » êtes notre prisonnier. — Sire, » dit Bayart, « je ne suis qu'un prisonnier volontaire. » L'Empereur ne put s'empêcher de rire à ces paroles, en lui disant : « Certes, capitaine, il paraît que » vous aimez toujours à gaudir, sans épargner » ni roi ni empereur. — A Dieu ne plaise que » d'aussi grands et nobles princes je me vou-

» lusse gaudir, mais c'est la vérité, et je vous » en fais juges. »

On fit appeler le gentilhomme dont il était à la fois le vainqueur et le prisonnier. Bayart raconta en sa présence la manière dont l'affaire s'était passée, et le Bourguignon n'eut autre chose à répondre sinon : « Le seigneur de Bayart a » dit la vérité. » Le roi d'Angleterre et l'Empereur se regardèrent comme pour se consulter, et Maximilien prononça « qu'à son avis le capitaine » Bayart n'était point prisonnier, et que le gen- » tilhomme serait plutôt le sien; toutefois, qu'en » considération de la courtoisie qu'il lui avait » faite, ils demeureraient quittes l'un de l'autre, » et que le capitaine pourrait s'en aller quand » bon semblerait au roi d'Angleterre. »

Henri VIII, « le Salomon de l'Angleterre, » se rendit à ce jugement; mais il exigea que Bayart demeurât six semaines sur sa parole, sans porter les armes, en lui laissant la liberté d'aller visiter les villes de Flandre. Le Bon Chevalier remercia les deux princes de l'équité de leur décision, et se prépara à aller voir un pays dont on parlait dans toute l'Europe. Avant son départ, le Roi d'Angleterre lui fit secrètement proposer d'entrer à son service, en lui offrant les plus grands avan-

tages; mais il perdit sa peine, et n'en reçut que la même réponse qu'il avait faite jadis au pape Jules. Bayart alla prendre congé de l'Empereur qui l'assura qu'il eût lui-même payé sa rançon dans le cas où Henri n'eût pas reconnu son bon droit. Connaissant l'amour du Bon Chevalier pour la chasse, Maximilien lui accorda la permission de chasser à trois lieues aux environs des résidences impériales [1]. Bayart partageait avec ses compatriotes la passion de cet exercice qui fut toujours l'amusement favori des nations belliqueuses. Après le passe-temps de se faire la guerre entre elle, la noblesse dauphinoise n'en connaissait pas de plus cher, que de la faire aux habitans des forêts, et toute la puissance des rois de France n'avait pu la restreindre dans la jouissance de ce dernier privilége de son antique indépendance.

Le Bon Chevalier, quoiqu'il n'eût pas de grands biens, s'arrangeait de telle sorte que personne ne tint jamais meilleure maison que lui. Tant qu'il fut sur les terres de l'Empereur, il traita somptueusement les Flamands et les Hennuyers, et, quoique le vin coûtât cher dans ce pays, « il les

[1] Pierre de Saint-Julien, *Mélanges historiques et paradoxalles*. Lyon, 1588, in-8, p. 439.

renvoyait toujours en si bon état, que rien ne leur manquait que leur lit. » Ils eussent bien désiré que cela eût duré davantage; mais quand il eut achevé son temps, Bayart prit congé d'eux, et fut reconduit par tous les gentilshommes jusqu'à trois lieues du camp français.

La ville de Térouenne n'ayant pu, faute de vivres, tenir davantage, venait de se rendre aux ennemis. Après neuf semaines d'un siége soutenu contre des forces formidables, et après avoir obtenu une composition honorable, cette brave garnison sortit vies et bagues sauves, enseignes déployées et tambour battant. Mais la clause de la capitulation qui assurait aux habitans la conservation de leurs biens et de leurs maisons, fut mal observée. L'Empereur et le roi d'Angleterre, maîtres de Térouenne, ne pouvant s'accorder à qui des deux demeurerait cette conquête, s'accordèrent à la piller et à la détruire.

CHAPITRE XXXVI.

Mort de Louis XII. — Avénement de François Ier. — Le Bon Chevalier surprend et enlève Prospero Colonna.

1513-1515

L'ANNÉE 1513 s'écoula dans une continuité de disgrâces : les Anglais s'emparèrent encore de Tournai, antique berceau de la monarchie française. Jacques IV, roi d'Ecosse, périt à la bataille de Flodden-Field, en essayant une diversion favorable à Louis XII son allié, et La Trémouille ne put sauver la Bourgogne envahie par les Suisses, qu'en sacrifiant son honneur à l'amour de la patrie.

L'hiver vint donner quelques instans de répit au bon roi Louis XII, qui, après avoir distribué ses troupes dans les villes de la Picardie, reprit le chemin de Blois son séjour favori. Mais l'an-

née 1514 ne s'ouvrit pas sous de meilleurs auspices que celle qui l'avait précédée; Anne de Bretagne fut saisie d'une maladie qui, en moins de huit jours, la conduisit au tombeau, à peine âgée de trente-huit ans. Le Roi, profondément navré de la perte d'une épouse chérie, se renferma plusieurs jours dans ses appartemens, sans vouloir écouter aucune consolation. Rien ne manquerait à la gloire de cette princesse aussi vertueuse que belle, si elle eût été aussi bonne Française que bonne Bretonne. Ses obsèques furent célébrées au château de Blois avec une pompe extraordinaire, et Bayart y assista, placé au rang le plus honorable, entre les Montmorency, les d'Aumont et les Gamaches [1].

Maximilien s'efforçait d'attacher, par de nouveaux liens, le roi d'Angleterre à sa fortune et à son inimitié contre la France, lorsqu'un événement imprévu vint déjouer toutes ses combinaisons, ou plutôt celles de sa fille, la prudente Marguerite. Durant sa captivité, le duc de Longue-

[1] Autres gentilshommes plus prochains du corps : MM. de Montmorency, de Vendôme, d'Ars, de Bayart, d'Aumont, de Gamaches, etc., etc. (*L'Ordre observé à l'enterrement de la royne Anne, duchesse de Bretagne. Cérémonial de France*, par Th. Godefroy, première édition. Paris, 1610, in-4, p. 124.)

ville, tout en jouant à la paume avec Henri VIII, avait su ménager un heureux rapprochement entre ce prince et Louis XII. Le roi d'Angleterre ne put résister à l'offre séduisante de placer sa sœur sur le trône de France ; le jeune Archiduc fut éconduit, et la princesse Marie accordée à Louis. Le Roi, déjà « fort antique et débile, » ne s'était d'abord prêté qu'à regret à un nouveau mariage ; mais à la vue de la princesse d'Angleterre, l'une des plus belles femmes de son temps, la raison d'Etat se trouva d'accord avec un sentiment plus vif. Des cérémonies pompeuses précédèrent le couronnement de la jeune Reine, qui fut suivi d'un des plus magnifiques tournois que l'on eût encore vu dans Paris. La lice, entourée d'échafauds et d'amphithéâtres garnis de tapisseries et de guirlandes de fleurs, s'étendait du château des Tournelles jusqu'à la rue Saint-Antoine. Pendant trois jours consécutifs les seigneurs des deux nations se livrèrent, sous les yeux du Roi et de la Reine, à tous ces jeux où la noblesse avait trouvé moyen de se créer des périls jusqu'au sein de la paix. Bayart déploya dans ces joutes sa force et son adresse accoutumées, et obtint l'avantage, dans toutes les lances qu'il courut, contre les seigneurs de la suite de Ma-

rie[1]. Mais pour que les rivalités nationales ne fussent point réveillées dans des fêtes qui solennisaient la nouvelle amitié des deux peuples, les Anglais et les Français joutèrent indifféremment les uns contre les autres. Des adversaires aussi redoutables que Montmorency, Dampierre, Chandieu, Maugiron, Bonneval, donnèrent un nouvel éclat aux triomphes de Bayart. La relation du héraut d'armes nous a conservé jusqu'au nombre de lances qu'il courut et qu'il brisa[2].

Cependant la santé du Roi allait en déclinant. Le bon prince, à cause de sa femme, avait changé toute sa manière de vivre, « car » où il souloit disner à huit heures, convenoit » qu'il disnast à midi, où il souloit coucher à » six heures du soir, souvent se couchoit à mi- » nuit. » Les chroniques ajoutent que le désir d'avoir un fils lui fit oublier son âge et ses infir-

[1] *Inter alios in nuptiarum celebratione egregiè more solito adversus Anglos Mariam comitantes pugnavit.* (Rivallii, folio 339.)

[2] Joutes qui furent faictes à Paris à l'entrée de la royne Marie d'Angleterre :

. . . .

Bayart, X lances rompues et IV atteintes.

Ce livre est à madame la duchesse de Bourbon, connestable de France.
(Ms. de la Bibliothèque royale, n. 9714.)

mités, et qu'en voulant faire « du gentil compagnon avec sa femme, » il passa du lit nuptial dans le tombeau. Le 1er janvier 1515, on entendit dans Paris les crieurs publics répétant tristement, au son de leurs clochettes : « Le bon roi » Louis XII, père du peuple, est mort. » Ce surnom, le plus glorieux que puisse mériter un souverain, suffit à son éloge.

François, duc de Valois, son plus proche parent mâle et son gendre, lui succéda, et fut sacré à Reims, le 25 janvier, roi de France et duc de Milan. A peine âgé de vingt-un ans, d'une taille et d'une figure majestueuse, il réunissait toutes les qualités et jusqu'aux défauts même que les Français aimaient dans leurs maîtres. Un prince de cet âge et de ce caractère ne paraissait point d'humeur à porter long-temps, comme un vain titre, le nom de duc de Milan. Au milieu des fêtes de son avénement, il disposait tout déjà pour entrer au printemps en Italie, à la tête d'une armée formidable. Tandis qu'il renouvelait avec l'Angleterre et les Vénitiens les alliances conclues par son prédécesseur, il levait des troupes de tous côtés, et les faisait défiler secrètement dans le Lyonnais et le Dauphiné.

Un des premiers actes de sa souveraineté avait

été de récompenser les services de Bayart, l'un des guerriers qu'il estimait le plus. Il le nomma, le 20 janvier 1515, son lieutenant-général au gouvernement de Dauphiné, sous le duc de Longueville[1]. Jamais lettres-patentes ne furent enregistrées avec autant d'enthousiasme au parlement de Grenoble, que celles qui appelaient le Bon Chevalier à succéder en cette qualité au brave seigneur de Molard, son parent.

Bayart reçut ordre au mois de juillet de s'avancer, avec sa compagnie et trois mille hommes de pied, sur les confins du marquisat de Saluces, pour préparer les voies à l'armée. François Ier ne tarda pas à quitter Lyon, suivi de l'élite de la noblesse française qui se pressait autour d'un prince qui aimait le courage et savait le récompenser. L'avant-garde, sous les ordres de Louis de Bourbon qu'il venait de créer connétable, s'avança jusqu'à Briançon, tandis que le Roi attendait à Grenoble qu'il se fût ouvert une route à travers les Alpes. Les Suisses, à l'instigation du cardinal de Sion, s'étaient emparés

[1] *Inventaire des titres de la Chambre des Comptes de Dauphiné*, par le président Santereau. *Dauphiné en général*, t. II, folio 287 (Ms. de la Bibliothèque royale.)

du pas de Suze, seul débouché des deux routes ordinaires du mont Cenis et du mont Genèvre. L'embarras fut extrême, et le malheur de n'avoir pu prévenir les Suisses paraissait irréparable. Pietro de Navarro, voulant signaler son entrée au service du roi de France par quelque entreprise digne de sa réputation, traverse la Durance, s'engage, à la tête de trois mille pionniers, dans les montagnes du côté de Guillestre, et entreprend de frayer passage à l'armée au travers de rochers et de précipices encore vierges du pas de l'homme.

Tandis qu'il renouvelle les miracles d'Annibal, un chasseur piémontais, qui passait sa vie à poursuivre les chamois dans les détours des Alpes, vint proposer au Bon Chevalier de le faire descendre dans le marquisat de Saluces par un sentier connu de lui seul. Il l'instruisit que Prospero Colonna, lieutenant-général des troupes du Pape, parcourait et pillait la contrée, comme si les Français eussent été à cent lieues. Bayart résolut de tenter l'aventure, et d'enlever le capitaine italien et ses trois cents gens d'armes; mais il n'avait pas assez de cavalerie pour exécuter ce projet à lui seul, et il en fit part au duc de Bourbon. Le connétable en avertit le Roi, et

trois illustres capitaines, les maréchaux de La Palice, d'Aubigny et le seigneur d'Humbercourt, s'offrirent à partager l'exécution d'une entreprise dont Bayart garantissait le succès.

Ils partent en toute hâte avec leurs compagnies; mais le Bon Chevalier ne les avait point attendus, et, sous la conduite de son paysan, il était descendu par le pas de la Dragonnière dans les plaines du Piémont. Colonna en fut averti; mais instruit que Bayart n'était passé qu'avec sa compagnie, il ne s'en inquiétait guère, et répétait en plaisantant : *Questo Bayarto a passato gli monti; lo prendero come uno pipione in la gabia.* Le Bon Chevalier, en sûreté dans Savigliano, petite ville qui tenait pour les Français, se réjouissait des propos du seigneur italien, en attendant la prochaine arrivée de ses compagnons. La Palice, d'Humbercourt et d'Aubigny le rejoignirent un soir, sous la conduite d'un seigneur du pays, nommé Charles Soliers de Moretta. Le Bon Chevalier, sans perdre le temps en longs complimens, leur dit : « Messeigneurs, il ne faut pas nous arrêter ici davantage que cette nuit, car si le seigneur Colonna est instruit de votre arrivée, il ne nous attendra pas, ou appellera les Suisses à son secours; et vous n'ignorez pas qu'ils sont en

» grand nombre à Pignerol et à Saluces. Il faut » donner jusqu'à minuit à nos chevaux, et partir » avant jour pour tenter l'aventure. Nous avons » le Pô à traverser, mais le seigneur de Moretta » que voici connaît un gué, et nous fera passer » sans danger. » Chacun alla visiter lui-même son cheval, et, sur les deux heures, ils quittèrent Savigliano dans le plus profond silence.

Prospero était à Carmagnola, et, bien persuadé qu'il n'y avait en campagne que la compagnie de Bayart, il ne s'en souciait guère. Les Français l'eussent même surpris dans cette ville, si, la veille du jour où ils partirent, il ne fût arrivé à Colonna des nouvelles qui l'appelaient à Pignerol. Il délogea donc tranquillement le matin, et se mit en chemin pour aller dîner en une petite ville à sept à huit lieues de-là, nommée Villa-Franca. Bayart, parvenu à Carmagnola, apprit des habitans qu'il y avait à peine une demi-heure que le seigneur Prospero et ses gens avaient levé le pied; quel fut le désappointement de nos seigneurs français! Les uns furent d'avis, puisque le coup était manqué, de s'en retourner; les autres voulaient pousser en avant et en avoir le cœur net.

« Messeigneurs, » leur dit le Bon Chevalier,

« puisque nous sommes si avancés, je suis d'avis » de poursuivre. Au demeurant, si nous rencon- » trons les Italiens en rase campagne, il y aura bien » du malheur s'il ne nous en reste pas quelqu'un. — Par Dieu! » dit le seigneur d'Humbercourt, « ja- » mais homme n'a mieux parlé. » Les maréchaux de La Palice et d'Aubigny n'étaient pas gens à contredire. Le seigneur de Moretta, déguisé en paysan piémontais, prit les devans pour reconnaître l'ennemi, et s'acquitta si habilement de sa commission, qu'il revint leur apprendre que le seigneur Prospero et ses cavaliers dînaient tranquillement à Villa-Franca. Là-dessus ils réglèrent l'ordre de leur marche : d'Humbercourt marcha le premier à la tête des archers, Bayart le suivit à un jet d'arc avec cent hommes d'armes ; ensuite La Palice et d'Aubigny, avec le reste de la troupe.

Cependant Colonna, en allant entendre la messe à son arrivée à Villa-Franca, fut averti par quelques paysans que les Français étaient aux champs en grand nombre ; il leur répondit qu'il savait bien qu'il n'y avait que le capitaine Bayart et sa bande, « à moins que les autres n'eussent » volé par-dessus les montagnes ! » Au sortir de l'église, un de ses espions vint de nouveau lui dire : « Seigneur, je vous préviens que j'ai

» laissé près d'ici plus de mille chevaux français » arrivant en toute hâte. » Cette fois, il fut un peu plus étonné et dit à un de ses gentilshommes : « Prenez vingt cavaliers, et voyez, sur » la route de Carmagnola, si ce qu'il dit est vrai. Puis Colonna fit partir son maréchal des logis pour aller préparer ses logemens à Pignerol, où il le suivrait dès qu'il aurait achevé de dîner. Cependant les Français, dans l'ordre que nous avons vu, avançaient toujours, et n'étaient plus qu'à un mille et demi de Villa-Franca, lorsqu'au débouché d'un petit bois ils rencontrèrent les gens que Prospero avait envoyés à la découverte. Dès que ceux-ci les eurent également aperçus, ils tournèrent le dos, et, à bride abattue, regagnèrent la ville. D'Humbercourt les poursuivit ventre à terre, après avoir donné avis au Bon Chevalier de se hâter. Il ne se le fit pas dire deux fois. D'Humbercourt atteignit les fuyards comme ils entraient dans la ville, et s'empara de la porte avant qu'ils eussent eu le temps de la refermer sur eux. Lui et le Bon Chevalier s'avancèrent sur la place, tandis que La Palice et d'Aubigny occupaient toutes les issues de la ville pour que personne n'échappât. Mais ils ne purent si bien les garder, que deux Albanais ne sautassent par-

dessus les murailles, et ne courussent, comme si tous les diables les eussent emportés, avertir une troupe de quatre mille Suisses qui se trouvaient à deux lieues de là.

Colonna était à table lorsque ses serviteurs entrèrent en lui criant : « Levez-vous, seigneur Prospero, voici les Français en grande bande, et déjà » ils sont aux portes de la maison. — Enfans, » leur répondit-il en homme de cœur, « gardez un » instant cette porte, jusqu'à ce que nous soyons » un peu accoutrés pour nous défendre. » Mais tandis que ses gens assaillaient l'entrée, Bayart faisait dresser des échelles contre les fenêtres, et voilà qu'il saute le premier dans la cour en criant : » Seigneur Prospero, où êtes-vous? Rendez- » vous, autrement vous êtes mort! » Au même instant la cour se remplit d'hommes et de chevaux. Colonna, au bruit des armes et aux hennissémens des coursiers, reconnut que toute résistance serait inutile, et se décida à se rendre avant de tomber entre les mains de quelque soldat. Il mit la tête à la fenêtre de la salle, et demanda : « Qui êtes-vous, et quel est votre capi- » taine? — C'est moi, seigneur. — Votre nom, » capitaine? — Bayart, et voici les seigneurs » de La Palice, d'Aubigny et d'Humbercourt,

» la fleur des capitaines de France. » Colonna se rendit au seigneur d'Aubigny qu'il connaissait d'autrefois. L'Italien ne pouvait concevoir comment, aux approches de l'automne, les Français avaient traversé un fleuve aussi dangereux que le Pô. Il maudissait César Feramusca, son lieutenant, qu'il avait chargé de la garde des portes de Villa-Franca, et accusait le ciel et les hommes de son malheur.

Le Bon Chevalier le consolait de son mieux en lui disant : « Seigneur Prospero, c'est le sort des » armes, une fois perdre et l'autre gagner. — Si » au moins la fortune, » continua Colonna, « m'a» vait fait cette grâce que d'avoir trouvé les Fran» çais aux champs ! — Vous vous plaignez, » lui répliqua Bayart, « de ne pas nous avoir rencontrés » en rase campagne! Seigneur, remerciez-en plu» tôt le ciel, car, à l'ardeur qui animait nos gens, » il eût été bien difficile que vous et nul des vôtres » échappât vif. » Colonna lui répondit froidement « que volontiers il en eût couru les chan» ces. » Avec lui furent pris le comte Policastro, Petro Morgante, Carlo Cadamosto et autres capitaines renommés en Italie. Ensuite les Français se mirent au pillage qui surpassa leur attente, car il s'éleva à plus de cent cinquante

mille ducats ; il y avait entre autres six à sept cents chevaux, dont quatre cents étaient fins coursiers et destriers d'Espagne, qui furent d'excellente remonte pour les gens d'armes de La Palice et de Bayart.

Les Français n'eurent pas le loisir de tout emporter ; car ils furent avertis que les Suisses arrivaient en toute hâte de Coni, où les deux Albanais les étaient allés chercher. La trompette sonna la retraite, et ils partirent, chargés de tout ce qu'ils purent choisir de meilleur, et faisant marcher leurs prisonniers devant eux. Comme ils sortaient par une porte, les Suisses entraient par l'autre; mais ils étaient à pied et les Français à cheval. Ils se retirèrent au petit pas à Fossano, où ils attendirent le reste de l'armée.

Ainsi fut terminée l'une des plus belles entreprises « qui eût été faite depuis deux cents ans ; » le Bon Chevalier qui l'avait imaginée et conduite, en recueillit la principale gloire, et le seigneur Prospero se vit prisonnier d'un homme qu'il s'était vanté de prendre comme un pigeon au trébuchet. Cet événement causa le plus grand tort à sa réputation, et Colonna ne sut donner autre excuse, sinon que l'on peut prévoir les choses possibles, mais non point les prodiges.

A la nouvelle de la défaite de leur cavalerie et de l'arrivée du Roi dans le Piémont, le cardinal de Sion et le capitaine Albert de la Pierre, principal chef des Suisses, s'accusèrent mutuellement de négligence et de trahison. Le capitaine bernois n'était pas homme à supporter les injures du légat ; il lui répondit brutalement ; et, ne voulant plus servir sous ses ordres, ramena dans son canton vingt-cinq Enseignes de ses compatriotes.

Bayart, toujours aux champs, fut informé de ces divisions et écrivit au Roi pour lui demander la permission d'en profiter, en l'assurant que l'avant-garde suffirait pour défaire les Suisses dans ces momens de trouble. Le Roi, encore à la descente des Alpes, et qui aurait été fâché que les ennemis fussent battus une seconde fois sans lui, répondit au Bon Chevalier qu'il fallait attendre la jonction de toute l'armée. A son grand regret, Bayart fut réduit à laisser les Suisses traverser en désordre les plaines du Piémont, où l'on perdait l'occasion de les tailler en pièces sans rien hasarder[1].

[1] *Fr. Belcarii rerum Gallic. Commentarii. Lib.* 15.

CHAPITRE XXXVII.

Bataille de Marignan. — François Ier veut être armé chevalier de la main de Bayart. — Détails de cette cérémonie.

1515

François Ier hâtait sa marche; il traversa rapidement le Piémont, où son oncle, le duc de Savoie, lui rendit les plus grands honneurs, reçut dans sa route les clefs de Novarre, et alla camper à Marignan. Le Bâtard de Savoie s'efforçait depuis quelques jours de ménager un accommodement entre le Roi et les Suisses, et tout paraissait se disposer à la paix. Quelque onéreuses que fussent les conditions de ce traité, François voulut bien y souscrire, et répondit aux murmures de sa brave noblesse, que jamais un roi ne devait hasarder le sang de ses sujets lorsqu'il pouvait le racheter avec de l'argent. Enfin, on

était convenu de tout, et la somme exigée était prête, grâce au dévouement des principaux capitaines qui donnèrent jusqu'à leurs joyaux et leur vaisselle. Le maréchal de Lautrec et René, bâtard de Savoie, furent chargés de la porter à Buffalora, où les députés des Ligues devaient se trouver pour la recevoir. Mais les sacrifices que les Français avaient faits n'étaient pas suffisans pour lier une nation qui, depuis qu'elle les avait vaincus à Novarre, ne les redoutait plus assez pour leur tenir parole.

Mathias Scheiner profita de leurs dispositions pour entraîner la rupture d'un traité dont il n'avait pu empêcher la conclusion. L'arrivée du colonel Rost avec un renfort de quinze mille hommes vint donner un nouvel appui à ses fougueuses déclamations. L'or et l'argent qui brillait entre les mains de leurs compagnons, excita l'avarice et la jalousie des nouveau-venus voyant à regret échapper l'occasion de s'en gorger à leur tour. Le cardinal de Sion ne leur donna pas le temps de réfléchir à l'indignité de leur conduite; il fit battre le grand tambourin, et rassembler les Suisses sur la grande place de Milan. Il monta sur une chaise au milieu d'eux, et là, « comme un renard qui prêche les poules, »

il se mit à défiler son virulent chapelet. Il leur représenta le roi de France et ses capitaines comme de jeunes imprudens, plus propres à figurer dans les tournois et les carrousels, que sur un champ de bataille. Il leur rappela Novarre, et leur persuada de s'emparer de l'argent déposé à Buffalora, comme un faible à-compte des trésors qu'ils trouveraient dans le camp français. En achevant sa déclamation, il fit sonner les cornets d'Uri et d'Underwald, et les Suisses, enivrés par ces sons nationaux qui jadis avaient présidé à la défaite des Allemands et des Bourguignons, se précipitèrent comme des forcenés hors de Milan.

Ils marchèrent droit à Marignan par la route de Buffalora, mais ils n'eurent que la honte de leur méchante action, sans en recueillir le profit; Lautrec, instruit à temps de leur défection, s'était empressé de mettre l'argent en sûreté à Galera. Les Suisses poursuivirent leur route, et le seigneur de Fleuranges fut le premier qui les aperçut dans la plaine. Il jugea à leur contenance qu'ils n'arrivaient pas dans des dispositions amicales, courut avertir le connétable de Bourbon, et se rendit à la tente du Roi. Il trouva ce prince causant avec Alviano qui était venu de Lodi pour concerter quelques opéra-

tions avec lui. Fleuranges entrait tout armé et couvert de poussière. « Comment ! » lui dit François, « vous êtes armé, et la paix est » faite ! — Sire, » répliqua-t-il, « il n'est plus » question de paix ; il vous faut armer comme » moi, car vous avez bataille aujourd'hui. » Le Roi hésitait à le croire, mais le jeune Adventureux ordonna au trompette qui l'accompagnait de sonner l'alarme, et François, reconnaissant qu'il ne plaisantait pas, demanda ses armes. Galéas de Saint-Severin, son grand-écuyer, s'empressa de lui lacer une cuirasse d'Allemagne, d'un poli et d'un travail merveilleux. Le Roi mit par-dessus une cotte d'armes bleu d'azur, parsemée de fleurs de lis d'or, et couvrit sa tête d'un casque surmonté d'une couronne d'or, éclatante de pierreries. Il monta à cheval, et courut à la défense de l'artillerie où se portaient tous les efforts des Suisses.

Cependant le connétable de Bourbon avait promptement rangé en bataille les lansquenets, auxquels était confiée la défense de ce poste important. Mais les Suisses, qu'animait un sentiment de haine et de jalousie contre ces Allemands qui les avaient remplacés au service de France, les poussèrent si vigoureusement

qu'ils les firent reculer en désordre. Sans le connétable de Bourbon, le comte de Guise, le comte de Saint-Pol et le Bon Chevalier, qui accoururent à leur secours, les Suisses arrivaient jusqu'à l'artillerie. Mais à la tête des bandes noires et de la gendarmerie française ils donnèrent si à propos dans leurs rangs qu'ils les forcèrent à reculer à leur tour, pendant que les lansquenets reprenaient courage.

La mêlée devint générale; là, les Français étaient vainqueurs; ici, les Suisses, et l'on pouvait à peine distinguer à travers la fumée de la poudre et les tourbillons de poussière élevés par un violent orage, si l'on frappait un ami ou un ennemi. Déjà le vaillant seigneur d'Humbercourt avait péri; Bourbon avait vu tomber à ses côtés le duc de Châtellerault son frère; les comtes de Sancerre, de Roye, ne guidaient plus leurs vaillans compagnons. Les Suisses étaient sur le point de se rendre maîtres de l'artillerie, lorsque François, en premier gentilhomme de son royaume, se mit à la tête de sa gendarmerie, passa sur le ventre à quatre mille Helvétiens, pénétra jusqu'aux batteries, et les dégagea. Bayart, « la terreur des Suisses, » La Trémouille, le prince de Talmont son fils, ne s'étaient jamais écartés de ce poste

important où se portait tout le fort de la bataille. Les Suisses revenaient opiniâtrément à la charge, et chaque assaut était plus terrible que celui qui l'avait précédé.

Le soleil avait disparu depuis quatre heures, et l'on combattait toujours sans que la victoire se fût encore décidée. Enfin la lune se cacha entièrement derrière les nuages, et les deux armées épuisées de fatigue suspendirent leurs coups; chacun resta dans la place qu'il occupait, et il s'établit sur le champ de bataille une espèce de suspension d'armes en attendant le retour de la lumière. Des bataillons entiers des deux nations étaient mêlés les uns aux autres, sans oser remuer de peur de tomber dans un plus grand péril. Cependant, au milieu du tumulte général, Christophe, trompette du Roi, faisait entendre, par-dessus tous les autres, des sons éclatans, connus des oreilles de la brave noblesse, et chacun tirait de ce côté. Le seigneur de Vandenesse vint avertir François qu'il ne se trouvait qu'à cinquante pas d'un des plus gros bataillons suisses. La retraite était dangereuse; le grand-maître de Boissy écrasa sous ses pieds une torche qu'on avait allumée, et conseilla au Roi de rester en place. Le prince mit pied à terre

pour soulager son cheval blessé en plusieurs endroits, et reposa tout armé sur l'affût d'un canon.

Dans la dernière charge sur les Suisses, il arriva au Bon Chevalier un accident qui faillit à lui coûter la vie. Ayant eu déjà un cheval tué sous lui, il en avait monté un second d'une vigueur extraordinaire, avec lequel il s'enfonça de nouveau dans les rangs ennemis; mais les rênes de son cheval furent brisées à coups de pique, et l'animal irrité, ne sentant plus son mors, emporta Bayart au travers des Suisses, et passa outre leurs épaisses phalanges.

Il allait précipiter au-delà son cavalier dans une autre troupe d'ennemis, lorsque, par bonheur, il se trouva arrêté dans une vigne dont les ceps, selon l'usage d'Italie, s'étendaient d'arbre en arbre. « Le bon Chevalier fut bien effrayé, et non » sans cause, car c'était fait de lui s'il fût tombé » entre les mains des Suisses. » Toutefois, avec son sang-froid ordinaire, il profita de l'obscurité pour se couler tout doucement à terre; puis il se débarrassa de son armet et de ses cuissards, et se traîna sur les pieds et les mains, pour n'être point aperçu, du côté où il entendait crier France!

Dieu lui fit la grâce de le faire arriver sain et sauf, et mieux encore, puisque la première per-

sonne qu'il rencontra fut son capitaine le duc de Lorraine. Le prince, bien ébahi de le voir arriver en équipage pareil, lui fit donner à l'instant un magnifique destrier qu'on nommait le Carman, et dont Bayart lui-même autrefois lui avait fait présent.

Le Bon Chevalier l'avait gagné à la défaite de Baglioni, et le montait le jour de la bataille de Ravennes; mais il reçut deux coups de pique dans les flancs, plus de vingt blessures à la tête, et son maître, le croyant perdu, en descendit, et l'abandonna sur le champ de bataille. Le lendemain, quelques archers français le trouvèrent, qui s'efforçait de se traîner et de manger le peu d'herbe dont il était entouré. Le Carman se mit à hennir à leur approche, comme pour leur demander secours; ils en eurent pitié et le ramenèrent à la tente du Bon Chevalier, qui en prit le plus grand soin. Le pauvre animal se laissa coucher et panser avec une intelligente docilité, et reprit bientôt ses forces et son ardeur. Au son de la trompette, il battait la terre de ses pieds, et dès qu'il apercevait une épée nue, « il courait l'empoigner à belles » dents. Jamais ne fut vu un plus hardi cheval » depuis Bucifal, celluy d'Alexandre. » Le duc de

Lorraine le désira vivement, et Bayart ne put le refuser à son capitaine qui s'empressa, comme nous l'avons vu, de le lui rendre en cette occasion.

Il ne manquait plus qu'une chose au Bon Chevalier, tout joyeux de se retrouver sur son ancien compagnon de gloire : c'était un casque. Il ne savait trop comment se procurer cette armure indispensable en pareille occurrence, lorsqu'il aperçut un gentilhomme de ses amis, qui faisait porter le sien par son page. « Mon » compagnon, » lui dit-il, « prêtez-moi pour » un instant cet armet que porte votre page; je » suis tout en sueur d'avoir couru à pied, et » en grand danger de gagner quelque mal. » Le gentilhomme n'y entendit point malice, et Bayart s'empara de l'armet, bien résolu à ne le rendre qu'après la bataille. Il se joignit au seigneur de Téligny, et tous deux regagnèrent en silence le côté où l'on disait qu'était le Roi. Pendant toute la nuit, le connétable de Bourbon, Trivulzio, Fleuranges, le Bon Chevalier et quelques autres des principaux capitaines parcoururent l'armée, reconnaissant leurs gens et reformant les bataillons. Fleuranges, qui parlait allemand, rallia mille lansquenets, et les vint placer entre le Roi et les Suisses.

Les premiers rayons du jour trouvèrent le roi de France à cheval; son armure était froissée de coups de pique, l'éclat de son casque avait disparu sous la fumée de la poudre, mais la valeur et la confiance brillaient dans ses regards. Reconnaissant son prince qu'elle avait cru tué, l'armée entière poussa des cris de joie, présages de victoire.

Ce ne fut plus avec de l'intrépidité, mais avec de la rage que les Suisses assaillirent l'artillerie et le corps de bataille où se tenait le Roi. En ce moment, Bayart s'approcha du Maître de l'artillerie, et lui dit : « Monseigneur, faites, je vous » prie, tirer tout ensemble sept ou huit pièces » sur cette grosse flotte de Suisses là-bas, à » main droite, où vous voyez cette enseigne; » ils ont trop dormi, il les faut un peu réveiller. » Galiot de Genouillac trouva l'avis bon, et réduisit pour ainsi dire en poussière toute cette colonne. Après quatre heures d'un combat acharné; la victoire parut se déclarer pour les Français; mais les Suisses n'étaient point encore découragés. Tandis que le Roi faisait reculer devant lui le corps de bataille du colonel Rost, Fleuranges, Bussy d'Amboise et Bayart aperçurent une bande de Suisses qui s'était

reformée et s'avançait en colonne serrée, pour tourner l'artillerie. Ils réunirent à la hâte quelques hommes d'armes, et vinrent à bride abattue les prendre en flanc. Le choc fut terrible, Bussy d'Amboise resta mort sur la place, Fleuranges eut son cheval tué sous lui, et tomba par terre; « sans le seigneur de Bayart qui tint bonne mine » et ne l'abandonna point, et le seigneur de » Sancy qui lui rebailla un cheval, sans point » de faute le jeune Adventureux y serait de- » meuré[1]. » Enfin les Suisses s'enfuirent du côté de Milan, et le Roi ordonna de cesser de les poursuivre; les gens d'armes étaient épuisés après trente heures consécutives de combat, sans boire ni manger, et François méprisait un carnage qui n'ajoute rien à la gloire du vainqueur.

Comme de part et d'autre on n'avait donné ni demandé quartier, le sang n'avait que trop coulé; les Français perdirent en cette journée six mille de leurs plus braves guerriers et une foule de personnages de distinction, mais le champ de bataille demeura jonché de quinze mille Suisses. Le maréchal Trivulzio, qui s'était trouvé à dix-sept

[1] *Mémoires de Robert de la Marck, seigneur de Fleurange, dit le jeune Adventureux.*

batailles rangées, disait que celle de Marignan « était un combat de géans et toutes les autres en » comparaison des jeux d'enfans. » Quant au cardinal de Sion, aussi ménager de sa personne que prodigue de la vie des autres, il s'était enfui des premiers, chargé du meurtre de plus de vingt mille hommes immolés aux intérêts de sa haine.

Le même soir, il ne fut question dans la tente du Roi que de la bataille et de ceux qui s'y étaient le plus signalés. Tous les suffrages se réunirent sur Bayart, les capitaines convinrent unanimement qu'il avait surpassé les plus valeureux, et s'était surpassé lui-même dans cette journée. François I[er] le savait, pour l'avoir rencontré tout le temps de l'action au plus fort de la mêlée, et il voulut lui donner un glorieux témoignage de sa satisfaction, en recevant de lui l'accolade. « Il avait bien raison, car de » meilleur ne l'eût su prendre [1]. » Le Roi désirait

[1] Varillas (*Histoire de François I[er]*, Paris, Barbin, 1685, p. 116, 117) discute assez longuement les motifs de cette glorieuse préférence accordée à un simple *cavalier ;* le Loyal Serviteur l'énonce en une seule phrase à l'appui de laquelle nous citerons ces deux passages confirmatifs de Paolo Giovio :

Hic est ille Bayardus, qui posteà tanquàm longè pugnacissimus opinione omnium existimatus, à Francisco Gallorum rege promeruit, ut antè alios diligeretur, à quo (ipse ad Mediolanum acie victor pro-

faire cet honneur à ceux qui s'étaient distingués en cette bataille, de les armer chevaliers de sa main ; mais, d'après les antiques lois de la chevalerie, « au seul chevalier il appartenait de faire » et créer un autre chevalier. » Le jeune prince ne l'était point encore, ayant préféré attendre quelque occasion plus honorable de recevoir l'ordre de chevalerie, que celles qui s'étaient présentées durant la paix.

Nonobstant que les plus grands personnages de France et d'Italie fussent là présens, tels que le connétable de Bourbon, les ducs de Savoie, de Ferrare, de Lorraine, les maréchaux de La Trémouille, d'Aubigny, de La Palice[1] ; l'inclination et l'estime du Roi lui firent préférer un simple capitaine. « Nul ne doit en porter envie au seigneur » de Bayart, » dit François Ier, « puisque nul n'a » eu l'heur de se trouver en tant de batailles, » assauts et rencontres à pied et à cheval, et de » donner plus de preuves de sa vaillance, ex» périence et bonne conduite. Bayart, mon ami,

fligatis Helvetiis) equestris ordinis insignia susciperet. (De vità Gonsalvi magni, l. II, p. 248. Basilæ, in-folio, 1578.)

— *Bayardum ideò cæteris prætulit quòd acerrimè pugnantem inter hostes conspexerat.* (Hist., l. XXV.)

[1] *Licet in castris essent, etc.* (Rivallii, folio 343.)

» je veux être aujourd'hui fait chevalier de vo» tre main, parce que je ne connais per» sonne qui plus dignement que vous ait porté » les éperons dorés. — Sire, » lui répondit-il, en s'excusant avec sa modestie ordinaire, « celui qui » est couronné, sacré et oint de l'huile sainte » envoyée du ciel, et qui est roi d'un si noble » royaume, est chevalier sur tous les autres » chevaliers. — Si, Bayart, dépêchez-vous, il ne » faut ici alléguer ni lois, *ni canons, soit d'a» cier, de cuivre ou de fer;* faites mon vouloir » et commandement, si vous voulez être du nom» bre de mes bons serviteurs et sujets. — Sire, » répliqua le Bon Chevalier, « c'est à moi, indigne, » d'obéir. » Alors tirant son épée, il en frappa trois coups sur l'épaule du Roi[1], en répétant la formule consacrée : « Sire, autant vaille que si c'était Ro» land ou Olivier, Godefroy ou Baudoin son frère. » Certes, vous êtes le premier prince que oncques » fist chevalier; Dieu veuille qu'en guerre ne pre» niez la fuite ! » Et toujours en tenant de la main droite son épée, il l'apostropha en ces termes : « Tu » es bien heureuse d'avoir aujourd'hui à un si

[1] *Et de more ipsius Francisci regis humeros ter nudo ense percussit.* (Rivallii, folio 343.)

» beau et puissant Roi donné l'ordre de che-
» valerie. Certes, ma bonne épée, vous serez » moult bien comme relique gardée et honorée [1], » et ne vous porterai jamais, si ce n'est contre » Turcs, Sarrasins ou Mores. » Puis il fit deux sauts, et la remit dans le fourreau [2].

Quelques jours après, le Roi entra dans Milan, et l'indolent Maximilien Sforza qui n'avait hérité que du nom de son père, rendit bientôt la citadelle au prix d'une pension qui lui fut assignée en France. Maître de tout le Milanais, François s'avança jusqu'à Bologne où le pape Léon X lui avait demandé une entrevue. Après avoir conclu la paix avec une partie des cantons suisses, et confié le gouvernement du duché de Milan au connétable de Bourbon, qui avait eu tant de part à cette conquête, le Roi revint en France recueillir les applaudissemens de ses peuples.

[1] Cette épée passe pour perdue; cependant nous avons lu dans un *Voyage en Angleterre* qu'elle se trouve dans le palais de *Carlton-House*.

[2] Les détails de cette cérémonie sont tirés en grande partie de Symphorien Champier, qui se trouvait dans le camp à la suite du duc de Lorraine, dont il était le médecin. Ce prince suivit l'exemple du Roi et fit chevaliers la plupart de ses gentilshommes, et en lui souvenant (ajoute Champier) que j'avais à lui dédié un livre nommé l'*Ordre de Chevalerie,* voulut à moi, indigne, donner le premier ledit ordre. (Folio 49.)

CHAPITRE XXXVIII.

Nouveaux exploits du Bon Chevalier en Italie. — Sa visite au duc de Bourbon. — Il défend la ville de Mézières.

1516-1521

Le cardinal de Sion ne s'était pas en vain réfugié auprès de l'Empereur; il parvint à tirer ce prince de son indolence invétérée, et à l'amener en Italie à la tête de quelques troupes. Les Suisses des cinq cantons qui n'avaient point accédé au traité précédent, se joignirent en nombre considérable aux Allemands, et Maximilien parut tout-à-coup aux portes de Milan. Les Français, trompés par son activité, après l'avoir été tant de fois par sa lenteur, n'avaient point assez de troupes pour garder cette immense cité, où le tumulte et l'effroi augmentaient à chaque moment. Déjà Bourbon était pressé d'abandon-

ner Milan et de se retirer en France; mais il n'écouta que Bayart. Le Bon Chevalier lui conseilla d'abandonner les faubourgs de la ville, de se retrancher sous les murailles de la citadelle, et de périr plutôt que de reculer. Un de ces incidens que la composition des armées rendait alors si fréquens, vint tirer le Connétable de cette dangereuse position. La principale force des deux partis consistait en Suisses; Maximilien, n'étant point en état de corrompre ceux qui servaient dans les rangs français, soupçonna le maréchal de Trivulzio d'avoir acheté les siens, comme jadis il était arrivé à Ludovic Sforza. Saisi d'une terreur juste ou fausse, l'Empereur, un matin, déserte le camp, et se sauve en Allemagne. Abandonnés de leur chef, les Allemands et les Suisses se retirèrent en désordre, poursuivis par le comte de Saint-Pol, Montmorency, Lescun et Bayart. Le Bon Chevalier ramassa nombre de prisonniers dans cette expédition; « mais ses gens ne s'enrichirent guère des dépouilles » de ces vilains qui n'avaient que la pique et la da» gue. » Une intrigue de cour fit rappeler le connétable de Bourbon en France, et mettre en sa place Odet de Foix, seigneur de Lautrec, frère de madame de Châteaubriand. Le Milanais étant tran-

quille, Bayart alla passer quelque temps dans son gouvernement de Dauphiné; mais il n'y fit pas un long séjour sans recevoir des lettres du Roi qui le mandait à Paris. Il s'empressa de se rendre aux instances de François Ier, et, chemin faisant, s'arrêta à Moulins où le fier Bourbon dévorait son chagrin en silence. Le Connétable reçut le Bon Chevalier avec les plus grands témoignages d'estime et d'affection, et le pria de faire chevalier son fils aîné, encore au berceau, « estimant, » disait-il, « cet honneur le plus grand que son fils » pût recevoir, et du plus haut présage pour le » cours de sa vie [1]. » Bayart se prêta avec complaisance au désir du prince, et ne tarda pas à continuer sa route.

Le Bon Chevalier ne séjourna pas long-temps à Paris dont l'air ne lui convenait point. Les traditions de la cour de Louis XII allaient se perdant, et le règne de François Ier commençait à devenir celui des maîtresses et des favoris. Servir les rois et les savoir flatter sont deux talens dont

[1] *Bayardus ad Regem profectus est et Molinis ducis Borbonii primogenitum in cunabulis militem inter transeundum creavit : magni enim dux Borbonius ipsum Bayardum favebat et bonum omen esse credebat si ab ipso Bayardo miles fieret.* (Rivallii, folio 344.)

l'un ne comporte pas l'autre, et Bayart fut toute sa vie un mauvais courtisan.

De retour en Dauphiné, le Bon Chevalier s'occupa pendant les années suivantes à remplir les devoirs de sa charge de lieutenant-général au gouvernement de cette province. Les finances du Roi étant déjà fort obérées, il faisait vendre de temps à autre dans son royaume des terres de son domaine, à faculté de rachat perpétuel. Les recueils des ordonnances de cette époque ne sont remplis que de ces sortes d'aliénations que faisait et révoquait le chancelier Duprat au profit du trésor royal. Bayart reçut plusieurs commissions semblables, et s'en acquitta avec son intégrité ordinaire[1].

Ces mêmes années furent fertiles en événemens qui, sans troubler encore la paix, préparaient les guerres sanglantes de François Ier et de Charles-Quint. Ce jeune prince venait de joindre à l'héri-

[1] Lettres patentes du roy François Ier, du 1er may 1519, portant commission à Messeigneurs de Bayart, lieutenant au gouvernement de Dauphiné, Falcoz d'Aurillac, président au Parlement, Soffrey de Chaponnay, président aux Comptes, etc., etc., pour aliéner des terres du domaine delphinal, à faculté de rachat perpétuel jusqu'à la concurrence de......, etc., etc. (*Inventaire des titres de la Chambre des comptes de Dauphiné; Dauphiné en général*, t. II, folio 365 et suivans.)

tage de Ferdinand, celui de Maximilien, et de poser sur sa tête la couronne impériale, en dépit de son compétiteur, le roi de France. La paix n'était point rompue, mais il existait entre ces deux ambitieux rivaux des fermens de discorde qui allaient éclater à la première occasion. Un événement, en apparence assez peu important, fut le préliminaire d'une rupture qui ensanglanta l'Europe pendant près d'un demi-siècle.

Comme la plupart des petits souverains qui se trouvent sur les frontières des grands Etats, les seigneurs de La Mark arboraient tantôt les fleurs de lis et tantôt l'aigle impériale. Une injustice qu'il prétendit avoir éprouvée de la part de Charles-Quint, rejeta Robert de La Mark dans les bras de François Ier qu'il avait abandonné quelque temps auparavant. Comptant sur son nouveau protecteur, il choisit le moment où le Corps germanique était réuni à Worms pour envoyer en pleine diète défier l'Empereur, entouré de trente vassaux plus puissans que le seigneur du duché de Bouillon. L'exécution suivit de près la menace; Fleuranges, à la tête des troupes de son père, entra dans le Luxembourg, ravagea tout le plat pays, et alla mettre le siége devant Vireton. Charles

ne douta point que le roi de France n'eût provoqué secrètement une entreprise trop extravagante de la part du « Sanglier des Ardennes. » Il rassemble une armée de quarante mille hommes, plus proportionnée à l'allié caché qu'à l'adversaire apparent, et peu de jours suffisent à l'envahissement du territoire des seigneurs de La Mark. François ne vit pas sans inquiétude sur les frontières de son royaume des forces aussi menaçantes entre les mains des deux plus renommés capitaines de l'Empire, le comte de Nassau et le celèbre aventurier Francisque de Sickinghen. Il envoya le duc d'Alençon, son beau-frère, en qualité de lieutenant-général de la Champagne, pourvoir à la défense des places de cette province, et s'avança lui-même jusqu'à Reims.

Sur ces entrefaites, le roi d'Angleterre intervint entre les deux rivaux prêts à s'élancer l'un sur l'autre, et leur proposa son arbitrage. Des conférences furent indiquées à Calais, où se rendirent, au nom de leurs maîtres, le chancelier de Gattinara et le maréchal de La Palice, « duquel il était difficile de dire s'il était plus utile pour la guerre qu'excellent pour la paix. » François contremanda ses troupes ; mais, héritier de la bonne foi comme des Etats de Ferdinand, son petit-fils

Charles-Quint traitait d'une main, et préparait les hostilités de l'autre.

Le comte de Nassau, campé à Douzy, de l'autre côté du Chers, trompait les envoyés du Roi par de fausses protestations, en attendant l'occasion favorable d'entrer sur les terres de France. Il crut l'avoir trouvée, franchit un matin la rivière, enseignes déployées, et, pour toute déclaration de guerre, investit la ville de Mouzon. Le baron de Montmoreau, brave gentilhomme d'Angoumois, se jeta dans la place, résolu de la défendre jusqu'à la dernière extrémité; mais sa garnison n'était composée que de nouvelles levées qui s'effrayèrent aux premiers coups de canon, et le forcèrent à capituler[1]. Cette importante et soudaine conquête ouvrit la Champagne aux Impériaux, et leur enfla le cœur. Elle répandit la terreur en France. Le Roi convoqua le ban et l'arrière-ban des provinces voisines, et ordonna de nouvelles aliénations dans tout le royaume, « pour subve-

[1] Martin du Bellay (livre Ier de ses *Mémoires*) dit que le Roi trouva la chose fort mauvaise. Il paraît que le seigneur de Montmoreau, de la maison de Mareuil, recouvra complètement sa réputation au siége de Mézières, puisque selon Brantôme on disait de ce temps-là : *Peu de Bayards et peu de Moreaux pareils à ces deux-là.* (*Hommes illustres*, discours 10, p. 75, édition de 1822.)

» nir à l'entretien des armées employées pour ré-
» sister aux ennemis qui avaient déjà pris la ville
» de Mouzon. »

Mézières était la seule barrière qui s'opposât encore aux Allemands ; mais les fortifications de cette place tombaient en ruines : armes, vivres, soldats, tout y manquait. A la première nouvelle de la capitulation de Mouzon, le Roi avait assemblé un conseil de guerre auquel assista Bayart. Les plus expérimentés capitaines furent d'avis de ruiner Mézières, dans l'impossibilité de la défendre, et d'incendier et de ravager au loin tout le pays pour affamer l'armée ennemie. Le Bon Chevalier eut horreur de ces dévastations, insista pour conserver la ville, disant qu'il n'y avait point de place faible là où il y avait des gens de bien pour la défendre, et il offrit de s'en charger et d'en rendre bon compte. Le Roi répondit « qu'il n'y avait homme en son royaume en qui il se fiât plus, » et le nomma sur-le-champ son lieutenant-général dans Mézières[1]. Le duc d'Alençon reçut ordre de lui fournir hommes, vivres, munitions, tout ce qu'il demanderait. Le Bon Che-

[1] *Et supra omnes majus imperium regis voluntate et militum consensu Bayardus Meseriis habuit.* (Rivallii, folio 348.)

valier n'avait reçu de sa vie commandement qu'il prisât à l'égal de celui-ci. Il courut se jeter dans la place avec pouvoir d'y commander absolument sur tous ceux qui se trouveraient dedans, quel que fût leur rang et leur grade. Il n'avait avec lui que la compagnie du duc de Lorraine, dont il était lieutenant, et deux ou trois mille hommes de pied, sous la charge des seigneurs Boucar du Reffuge et Montmoreau. Mais ce fut parmi la jeune noblesse à qui l'accompagnerait en qualité de volontaire. Anne de Montmorency, « jeune homme de grand cœur, » depuis connétable de France, partit l'un des premiers, se trouvant, disait-il, heureux et glorieux de servir sous un si grand et renommé capitaine[1]. Les seigneurs d'Annebaut, de Lucé, de Villeclair, le suivirent. Quant aux gentilshommes, ses compatriotes, ils n'avaient garde d'abandonner en cette occasion « le parangon d'honneur du Dau- » phiné; » nous nommerons entre autres ses deux cousins, Charles Alleman, seigneur de Laval, et Gaspard Terrail, seigneur de Bernin, Antoine de

[1] Parmi les lettres inédites du Bon Chevalier que nous publions à l'*Appendice*, il en est une datée de Mézières et signée de ces deux noms, bien dignes d'être accolés : *Montmorency, Bayart.*

Clermont-Tallard, François de Sassenage, Jean-Jacques et Laurent Eynard, Guigo Guiffrey, seigneur de Boutières, Imbert de Vaulx, seigneur de Milieu, Philippe de Ville et Balthazar de Beaumont.

Le premier soin de Bayart fut de faire sortir de la ville toutes les bouches inutiles, et de rompre ensuite le pont sur la Meuse qui joignait Mézières à la France. Puis il rassembla les soldats et les bourgeois, leur fit jurer de ne jamais se rendre, et de défendre la patrie et leurs foyers jusqu'à la mort. « Si les vivres nous manquent, nous man» gerons d'abord nos chevaux, et après, » ajouta-t-il avec sa gaieté ordinaire, « nous salerons et nous » mangerons nos valets [1]. » De crainte que les vivres et les munitions ne fussent inconsidérément prodigués, il en donna la garde et l'intendance à Philippe de Ville, gentilhomme d'une longue expérience et consommé au fait de la guerre.

Bayart avait trouvé la place en fort mauvais état, et il fit travailler jour et nuit à réparer les fossés et à relever les murailles. Pour encourager

[1] ..... *Et si victus deessent equos primùm, indè famulos sale condirent ut salsos comederent, sed de famulis joco ita loquebatur et audivi ab ipso Bayardo.* (Rivallii, folio 348.)

les ouvriers, il mit lui-même la main à l'œuvre, et l'on vit, à son exemple, tous les gentilshommes porter des pierres, brouetter de la terre comme maçons et pionniers. Le Bon Chevalier dépensa aux fortifications de Mézières plus de trois mille écus de son argent [1], et c'est ainsi qu'il employait la rançon que venait de lui payer Prospero Colonna. « Mes » amis, » disait-il à ses compagnons de guerre, « nous sera-t-il reproché que cette ville soit per» due par notre faute, à nous qui sommes si belle » compagnie ensemble, et de si gens de bien? » Il me semble que quand nous serions en un » pré, n'ayant devant nous qu'un fossé de quatre » pieds, encore combattrions-nous long-temps » avant que d'être défaits. Dieu merci, nous » avons fossés, murailles et remparts; je crois » qu'avant que les ennemis y mettent le pied, » beaucoup des leurs dormiront aux fossés. » Il encourageait tellement ses gens par ses discours et sa résolution, « qu'ils pensaient tous être » en la meilleure et plus forte place du monde. »

Peu de jours après, la ville fut assiégée des deux côtés, en-deçà et en-delà de la rivière.

[1] *Et in reparandis Meseriis adversus hostes tria aureorum millia è suo exposuit.* (Rivallii, folio 348.)

Mézières est bâtie dans une péninsule formée par la Meuse, dont l'extrémité de l'isthme n'offre qu'environ deux cents toises de large. C'est là, devant la porte dite de Bourgogne, que Sickinghen se posta avec quinze mille hommes, tandis que le comte de Nassau s'établit à l'opposite, au-delà de la Meuse, avec vingt mille hommes. Leur artillerie se montait à plus de cent pièces, parmi lesquelles se trouvaient des mortiers à bombes, dont l'essai meurtrier fut fait à ce siége[1].

Le lendemain, les deux capitaines allemands envoyèrent un héraut sommer Bayart de rendre la ville à l'Empereur, en lui remontrant que la place n'était pas tenable contre leurs forces ; ils avaient bien voulu l'en prévenir, par égard pour sa prouesse et sa réputation, dans la crainte que, s'il venait à être emporté d'assaut, il n'en mésarrivât à son honneur et à sa vie. Enfin, s'il consentait à se rendre, comme l'avaient sagement fait ses compagnons à Mouzon, ils lui accorderaient si bonne composition qu'il en serait satisfait. Le Bon Chevalier n'eut pas besoin de réfléchir à sa réponse : « Mon ami, » dit-il en souriant au héraut, « je » m'ébahis de la gracieuseté que me font et pré-

[1] *Art de vérifier les dates*, t. I, p. 633.

» sentent Messeigneurs de Nassau et de Sicking-
» hen, et du soin qu'ils veulent bien avoir de ma
» personne, sans que j'aie jamais eu grande con-
» naissance avec eux. Retournez leur dire que le
» Roi, mon souverain seigneur, m'a confié cette
» place, et que, Dieu aidant, vos maîtres seront las
» de l'assiéger avant que je le sois de la défendre; je
» n'en sortirai que sur un pont fait des corps morts
» de ses ennemis. » Cette réplique audacieuse remplit d'une nouvelle confiance les soldats du Bon Chevalier; dans la bouche de tout autre, elle eût paru fanfaronnade; mais dans la bouche de Bayart, c'était une infaillible prédiction. Il commanda de festoyer le héraut, puis l'ayant rencontré comme on le conduisait hors de la ville : « Hé-
» raut, mon ami, » ajouta-t-il en raillant à son habitude, « n'oubliez point de rapporter à M. de
» Nassau que *le Bayart* de France ne craint
» pas *le Roussin* d'Allemagne. »

De retour au camp, le héraut rendit aux seigneurs de Nassau et de Sickinghen cette réponse peu satisfaisante, en présence d'un vieux capitaine nommé Grand-Jehan-le-Picard [1], qui avait

[1] Grand-Jehan-le-Picard, vieil soldat, nourry de tout temps au service du Roi, aux guerres d'Italie, sous la charge de Molard, mais na-

autrefois servi avec Bayart dans les armées du roi de France. « Messeigneurs, leur dit-il, ne » vous attendez pas à entrer dans Mézières tant » que vivra monseigneur de Bayart ; je le con- » nais, j'ai combattu sous ses ordres, et il est con- » ditionné de façon à donner du cœur aux plus » couards gens du monde. Sachez que tous ceux » qui sont avec lui, mourront à la brèche, et lui le » premier, avant que nous mettions le pied dans » la ville. Quant à moi, je préférerais qu'il y eût » dans la place deux mille hommes de plus, et lui » seul de moins. — Capitaine Grand-Jehan, » répliqua le comte de Nassau, « votre seigneur de » Bayart n'est de fer ni d'acier pas plus qu'un » autre. S'il est si brave, qu'il le montre, car » d'ici à quatre jours je lui enverrai tant de coups » de canon, qu'il ne saura de quel côté se tour- » ner. — On verra ce qui adviendra, » dit le capitaine Grand-Jehan, « mais vous ne l'aurez » pas ainsi que vous le croyez. »

Là-dessus, les deux capitaines retournèrent chacun à leur poste et donnèrent le signal aux batteries. A la première décharge, les gens du

tif de la Franche-Comté, lequel s'estoit retiré au service de l'Empereur depuis peu de temps. (Du Bellay.)

baron de Montmoreau furent, comme à Mouzon, saisis d'une telle frayeur, qu'en dépit de leur capitaine, ils s'enfuirent les uns par les portes, les autres en se jetant par-dessus les murailles. Bayart, sans s'émouvoir, fit entendre au reste de la garnison qu'il était ravi d'être débarrassé de ce tas de bélîtres indignes de partager l'honneur d'une aussi glorieuse défense. L'artillerie allemande était si bien servie, qu'en moins de quatre jours il fut tiré sur la ville plus de cinq mille coups, bombes et boulets. Les assiégés ripostaient de leur mieux; mais leur artillerie était trop faible pour rendre aux ennemis le mal qu'ils en éprouvaient. En revanche, le Bon Chevalier les tourmentait par des sorties continuelles, dans la plupart desquelles il remportait honneur et profit. Le comte de Nassau et Sickinghen reconnurent qu'ils avaient affaire à d'autres gens qu'à ceux de Mouzon, et maintes fois se rappelèrent les paroles du capitaine Grand-Jehan.

Le siége durait ainsi depuis plus d'un mois, et, malgré les précautions de Bayart, les vivres et les munitions touchaient à leur fin. Pour surcroît de malheur, une dysenterie épidémique se mit dans la ville, et diminua tellement les troupes, qu'elles pouvaient à peine suffire à la

garde de l'immense brèche qu'avait faite l'artillerie des ennemis. La place était ouverte depuis la tour qui forme le coin du côté d'Attigny, jusqu'à la tour Jolie, et de celle-ci jusqu'à la porte de Bourgogne. Le quartier de Sickinghen, en raison de sa proximité et de sa position, incommodait les assiégés autrement encore que celui du comte de Nassau; placées sur une colline qui commande la ville vers le sud-ouest, les batteries du seigneur Francisque foudroyaient Mézières, et rien ne pouvait en sortir sans tomber entre ses mains. Bayart, qui non-seulement était l'un des plus hardis capitaines, mais encore l'un des plus inventifs et «subtils guerroyeurs» de son temps, chercha en lui-même quel expédient il emploierait pour faire repasser l'eau à Sickinghen. Toujours bien informé, à son ordinaire, de tout ce qui se passait chez les ennemis, il connaissait la mésintelligence qui existait entre le comte de Nassau, capitaine-général de l'armée, et Sickinghen peu familier à l'obéissance; Bayart résolut d'en tirer parti et d'accroître leur défiance mutuelle.

Il fit écrire au seigneur Robert de La Mark, alors à Sedan, la seule ville qu'il eût conservée, la lettre suivante : « Monseigneur mon Ca-

» pitaine, je suis toujours, comme vous devez
» le savoir, assiégé de deux côtés : en-delà de
» la Meuse, par le comte de Nassau, et en-deçà,
» par le seigneur Francisque. Or, je me suis
» rappelé que vous m'aviez dit, il y a environ
» six mois, que vous vous proposiez de faire
» revenir au service du Roi notre maître, le sei-
» gneur de Sickinghen, votre ami et frère juré [1].
» Je le désirerais fort sur la réputation qu'il a
» d'être gentil galant; mais si vous voyez que
» cela puisse se faire, il vaudrait mieux que ce
» fût aujourd'hui que demain, parce qu'avant
» vingt-quatre heures, lui et tout son camp se-
» ront mis en pièces. Certes, on croirait qu'en
» l'envoyant par-deçà l'eau, monseigneur de Nas-
» sau lui a voulu jouer quelque tour de méchant
» compagnon; car douze mille Suisses et quatre
» cents hommes d'armes, sous la conduite de
» monseigneur d'Alençon en personne, viennent
» coucher ce soir à Launoy. Demain à la pointe du
» jour ils tomberont sur son camp, pendant que

[1] Tous les historiens qui ont interprété ce passage du Loyal Serviteur, paraissent avoir ignoré les relations intimes qui existaient entre la maison de La Mark et François Suick, seigneur de Sickinghen. (*Voyez* les *Mémoires de Fleuranges*, ch. 57, 58, 59.)

» de mon côté je ferai une vigoureuse sortie, de » façon qu'il sera bien habile homme s'il en échap» pe. J'ai pensé devoir vous en prévenir, mais je » vous prie que la chose soit tenue secrète. »

La lettre achevée, il en chargea un paysan auquel il donna un écu, en lui disant : « Va» t'en, il n'y a que trois lieues d'ici, et tu re» mettras ce papier à messire Robert de la part » du capitaine Bayart. » Le bon homme partit incontinent. Or, le Bon Chevalier savait bien qu'il était impossible qu'il passât sans tomber entre les mains des gens du seigneur de Sickinghen, comme il lui arriva en effet, avant qu'il fût à deux jets d'arc de la ville. Il fut conduit devant ce capitaine qui lui demanda où il allait. Le pauvre diable, se croyant déjà la corde au cou, lui répondit en tremblant : « Monseigneur, » le grand capitaine qui est dans notre ville m'en» voie à Sedan porter cette lettre à messire Ro» bert. » Et il la tira de son sein où il l'avait cachée. Sickinghen ouvrit la lettre, et fut étrangement ébahi de son contenu. Ses querelles avec le comte de Nassau lui revinrent à l'esprit, et il ne douta plus qu'il ne lui eût fait passer l'eau pour l'envoyer à sa perte. A peine eut-il achevé sa lecture, qu'il s'écria : « Je n'en puis

» plus douter à cette heure, le comte de Nassau » ne tâche qu'à me perdre ; mais par le sang » de Dieu, il s'en trouvera mauvais marchand ! » Cinq ou six de ses plus affidés capitaines, auxquels il fit part de la trahison qu'il venait de découvrir, partagèrent son indignation, et Sickinghen, sans plus de réflexions, fit battre les tambours, sonner à l'étendard et plier bagage à ses troupes.

Le comte de Nassau, entendant ce bruit, ne sut qu'en penser, et envoya un gentilhomme s'informer de ce qui se passait. Celui-ci trouva tout le camp en tumulte, et apprit que le seigneur de Sickinghen s'apprêtait à repasser de l'autre côté. Ce rapport redoubla l'étonnement du comte, d'autant plus qu'abandonner cette position c'était lever le siége. Il renvoya sur-le-champ l'un de ses principaux capitaines prier Sickinghen de ne pas bouger de son camp avant d'en avoir conféré avec lui, s'il ne voulait trahir le service de l'Empereur. Francisque répondit en couroux à ce nouvel envoyé. « Retournez » dire au comte de Nassau que je n'en ferai rien, » et que, pour son bon plaisir, je ne resterai » pas à la boucherie. S'il me veut empêcher de » loger auprès de lui, nous verrons qui de nous

» deux sera le plus fort. » Il y avait quelque chose de si extraordinaire dans la conduite de l'aventurier allemand, que le comte de Nassau, de plus en plus étonné, crut devoir, à tout hasard, ranger ses gens en bataille. Sickinghen en fit autant dès qu'il eut traversé la rivière, et à les voir et à entendre les tambours et les trompettes, on eût dit que les deux armées allaient s'entr'égorger.

Le porteur innocent de la lettre qui occasionait ce tumulte, en profita pour s'échapper et rentrer dans Mézières. Il s'en alla au logis du Bon Chevalier, lui faire ses excuses de n'avoir pu percer jusqu'à Sedan, en lui racontant comme tout s'était passé. Bayart rit à gorge déployée du succès de son stratagême, et courut, suivi de plusieurs gentilshommes, sur les remparts, d'où il aperçut les deux armées en bataille, l'une devant l'autre. « Par ma foi, » dit-il, après les avoir regardées quelques instans, « puisqu'elles » tardent si long-temps à en venir aux mains, » donnons-leur le signal du combat, » et il leur fit envoyer cinq ou six volées de canon. Après être demeurés une heure à s'observer, Sickinghen et Nassau s'apaisèrent et se logèrent tous les deux de l'autre côté de la Meuse.

Bayart assembla ses capitaines, et il fut décidé qu'on profiterait du passage laissé ouvert par le décampement de Sickinghen, pour avertir le Roi de l'état de la place et de l'occasion favorable qui s'offrait de la ravitailler. Maubuisson, gentilhomme de la maison du seigneur de Montmorency, et Brignac, homme d'armes de la compagnie de Bayart, furent chargés de cette commission, et partirent la nuit suivante[1]. Ils firent grande diligence, et arrivèrent à Troyes, où ils rendirent compte au Roi de leur message. François les renvoya tout de suite porter à Mézières la nouvelle de l'arrivée des secours qu'ils étaient venus demander. En effet, le comte de Saint-Pol, qui était avec six mille hommes de pied et quelques compagnies d'hommes d'armes au pont de Favergy, à quatre lieues de Reims, reçut ordre de s'avancer à Attigny sur la rivière d'Aisne, à huit lieues environ de Mézières. Dans la nuit même qui suivit le jour de son arrivée, le comte de Saint-Pol fit diriger sur cette ville, mille hommes de pied, sous la charge du seigneur de Lorges, et quelques chariots de vivres et de munitions. Le sénéchal de Téligny et Jacques de Silly, bailli de Caen,

[1] *Mémoires de Martin du Bellay*, l. I (année 1521).

furent chargés de les escorter avec quatre cents hommes d'armes, tandis que le comte de Saint-Pol marcherait pour les soutenir jusqu'à dix lieues de la place. L'entreprise réussit à souhait. Les hommes d'armes, après avoir introduit sans accident le convoi dans Mézières, rejoignirent le comte de Saint-Pol qui ne s'éloigna pas au-delà de Rhétel.

Ces secours ravivèrent le feu des batteries de la ville, qui faiblissait faute de munitions; les ennemis, au contraire, désespérant de s'emparer de la place, se négligèrent de plus en plus. Toutefois, de peur que les Français ne s'aperçussent de leur refroidissement, ils voulurent ennoblir leur disgrâce par quelques avantages particuliers. Le comte d'Egmont envoya un trompette demander aux assiégés s'il y avait quelqu'un parmi eux qui fût homme à rompre une lance avec lui dans l'île de Mézières. Bayart connaissait trop les devoirs de sa charge pour céder à la tentation, et il laissa au jeune Montmorency le soin de soutenir l'honneur de la noblesse française. Le seigneur de Lorges, jaloux de maintenir à son tour la réputation des gens de pied, fit proposer aux Impériaux un combat à la pique. Le seigneur de Vaudrey, surnommé

le Beau, de cette illustre maison de Bourgogne, accepta le défi. Les champions entrèrent en lice. Montmorency atteignit son adversaire au milieu du corps, faussa sa cuirasse et rompit sa lance sans lui faire d'autre mal. Le comte d'Egmont, par la faute de son cheval ou autrement, ne toucha point ou bien peu. De Lorges et le seigneur de Vaudrey fournirent les coups de pique ordonnés, sans avantage marqué de part ni d'autre, et les champions allemands se retirèrent déchus de leur attente.

Les Impériaux cherchèrent encore à s'assurer si le convoi avait été aussi considérable que Bayart le publiait à dessein. Le capitaine Grand-Jehan-le-Picard envoya un tambour demander de sa part une bouteille de vin à son ancienne connaissance le seigneur de Lorges. Celui-ci fit mener le tambour dans un vaste cellier, garni d'un grand nombre de tonneaux, mais dont la plupart n'étaient remplis que d'eau, et renvoya le messager avec deux bouteilles, l'une de vin vieux, l'autre de vin nouveau. Il n'était réellement entré dans la ville que trois chariots de provisions, qui ne pouvaient alimenter une longue consommation. Une tradition du pays ajoute à l'histoire, que Bayart fit échapper de la ville quelques bœufs,

après les avoir rassasiés de blé; les Allemands s'en emparèrent, et furent convaincus, en les dépeçant, que Mézières regorgeait d'une denrée aussi précieuse, puisqu'on en nourrissait même les animaux. En effet, les Impériaux, perdant tout espoir d'affamer la ville, plièrent bagages et se retirèrent après cinq semaines d'un siége, où quarante mille hommes n'avaient osé donner aucun assaut à une place presque démantelée et défendue par quatre à cinq mille soldats. Nassau et Sickinghen n'attendirent point l'armée qu'une résistance aussi opiniâtre avait donné le temps au Roi d'assembler, et s'acheminèrent ensemble; mais toujours en défiance l'un de l'autre, ils furent encore huit jours avant de s'expliquer et de prendre les mêmes quartiers. Ils firent leur retraite à travers la Picardie, ravageant, brûlant tout sur leur passage, et se vengeant sur les paysans, les femmes et les enfans, du mauvais succès de leurs armes [1].

[1] On demandait au comte de Nassau, à son retour dans les Pays-Bas, comment avec une armée de quarante mille hommes et cent pièces de canon, il n'avait pu en six semaines prendre un petit *pigeonnier* comme Mézières. C'est, répondit-il, que ce *pigeonnier* était défendu par un aigle et par des aiglons autrement *becqués et mem-*

La levée du siége de Mézières produisit une allégresse universelle en France ; le Roi annonça cette heureuse nouvelle à sa mère, la duchesse d'Angoulême, par une lettre dans laquelle il disait « qu'en cette occasion Dieu avait montré » qu'il était bon Français ; » il eût pu ajouter que le meilleur Français après Dieu avait été Bayart. L'opinion générale attribua au Bon Chevalier le salut du royaume [1]. Si les Allemands se fussent rendus maîtres de Mézières, comme de Mouzon, rien ne les empêchait de pénétrer jusque dans le cœur de la France, tandis que l'héroïque résistance de Bayart fatigua les troupes impériales, et donna le temps au Roi de réunir une armée. Un écrivain contemporain affirme une particularité que nous n'osons garantir, mais qui démontre l'enthousiasme qu'excita l'heureux dévouement du Bon Chevalier. A cette époque, lorsqu'au milieu du saint sacrifice de la messe, le prêtre se tournait vers le peuple, en disant, selon la formule ordinaire : « Priez aussi

brés que toutes les aigles impériales. (Aimar, *Histoire du chevalier Baïard*, L. III.)

[1] Voyez à l'*Appendix* la lettre qu'écrivit en cette occasion Louise de Savoie au trésorier Florimond Robertet.

» pour le Roi, » il ajoutait, « et pour Bayart » qui a sauvé le royaume de France[1]. »

Ce fut un spectacle touchant que le départ du Bon Chevalier de la ville de Mézières; les habitans l'accompagnèrent fort loin, en le comblant d'actions de grâces et de bénédictions; ils appelaient ses capitaines et ses soldats leurs défenseurs et leurs libérateurs, et baisaient jusqu'aux armes et aux casaques des moindres archers[2].

L'anniversaire de la délivrance de Mézières fut célébré en grande pompe dans cette ville, le 27 septembre de chaque année, jusqu'à l'époque de la révolution[3]. L'oraison funèbre du Bon Chevalier était la principale cérémonie de cette fête dans laquelle, de génération en génération, les descendans de ceux qu'il avait sauvés s'associaient pieusement à la reconnaissance de leurs aïeux[4].

[1] *Inter celebrandum divina conversus ad populum sacerdos subjungebat :* Orate etiam pro rege et Bayardo qui regnum Franciæ tutatus est. (Rivallii, folio 349.)

[2] *Militum vestes vulgus osculabatur.* (Rivallii, ibid.)

[3] Cette solennité a été rétablie depuis la Restauration.

[4] Les orateurs chargés de prononcer cet éloge ne se sont pas toujours élevés à la hauteur du sujet, témoin l'un d'entre eux, qui termina en ces termes sa burlesque harangue : *Enfin, mes chers audi-*

Bayart trouva sur sa route une population avide de le voir, et sans pouvoir se soustraire à ce glorieux cortége, il rejoignit le Roi qui s'était avancé jusqu'à Fervaques à la poursuite des ennemis.

François I[er] lui fit un accueil « merveilleux, » et il ne pouvait se rassasier de le louer devant tout le monde. « En rémunération de sa vertu, » il lui donna le collier de son ordre de Saint-Michel et une compagnie de cent hommes d'armes en chef aux appointemens de cinq mille écus par an[1]. « Telles compagnies de ce temps ne se donnaient » par faveur et pour la plupart étaient réservées » aux seuls princes du sang. »

Les bienfaits du Roi rejaillirent sur ses deux frères ; Philippe Terrail fut pourvu de l'évêché de Glandevès, et Jacques de l'abbaye de Josaphat près Chartres.

Bayart ne se serait pas cru digne des faveurs

teurs, imitez ses vertus, et tâchez tous d'être des Bayards, vos femmes des Bayardes, et vos enfans des Bayardeaux.

[1] Pierre Terrail, seigneur de Bayart, lieutenant de la compaignie de M. de Lorraine, lieutenant-général au gouvernement de Dauphiné, capitaine de cens hommes d'armes, fait chevalier par le roy François Ier à Fervaques, 1521. (*Catalogue des chevaliers de Saint-Michel*, lettre T. Ms. de la Bibliothèque royale.) Le collier et la médaille du chevalier Sans Peur et Sans Reproche se trouvent aujourd'hui entre les mains de M. le marquis de La Fayette.

de son maître s'il ne les avait justifiées par de nouveaux services. Il se mit à l'avant-garde commandée par le duc d'Alençon, et fut l'un de ceux qui contribuèrent le plus à la reprise de Mouzon. Le Roi poursuivit les Allemands, les força à repasser l'Oise, traversa lui-même l'Escaut et les atteignit non loin de Valenciennes, où Charles-Quint était venu à leur rencontre. Bayart s'élança sur l'arrière-garde des ennemis, en fit un grand massacre et les jeta en déroute. Le connétable de Bourbon, La Trémouille, La Palice, demandaient à grands cris la permission d'achever la défaite des Impériaux; mais déjà il suffisait que Bourbon ouvrît un avis pour que le Roi y fût contraire. Cet indigne motif et une aveugle déférence aux conseils timides du duc d'Alençon et du maréchal de Châtillon, empêchèrent François de profiter de l'occasion qui s'offrait à lui de détruire l'armée de Charles-Quint; « depuis il lui en coûta cher, car la fortune » qu'il avait refusée ce jour-là lui en garda ran- » cune le reste de sa vie. »

Le Roi laissa quelques compagnies en garnison dans les villes de la Picardie et de la Champagne, licencia le reste de ses troupes et retourna à Compiègne.

Presque tout l'hiver se passa en escarmouches et en surprises de part et d'autre. Le Bon Chevalier resta jusqu'au mois de décembre à Guise et sur la frontière, et fit plusieurs courses dans le Hainaut. Mais quelques compagnies incomplètes d'hommes d'armes et de chevau-légers n'étaient pas suffisantes pour tenter d'importantes entreprises; les gens de pied n'avaient pas coutume de marcher sans argent, et le Roi n'en fournissait guère [1].

Le Bon Chevalier s'en vint de là à Paris, et les Parisiens, instruits de son arrivée, voulurent aller au-devant de lui; mais il entra secrètement dans la ville. Il lui fallut également se dérober à l'insigne et mémorable honneur que lui fit le parlement de cette capitale en lui envoyant une députation pour le complimenter sur sa belle conduite à Mézières. Bayart ne fuyait que devant les louanges [2].

[1] Voyez à l'*Appendix* la seconde lettre de Bayart au roi François I[er].

[2] *Et ei Parisienses occurrere voluerunt, sed clàm urbem ingressus est :* Et in sacro palatii Parisiensis sacello senatus eum salutare voluit..... *Sed Bayardus ante adventum senatûs à sacello abivit ne inveniretur.* (Rivallii, folio 350.)

CHAPITRE XXXIX.

Le Roi envoie Bayart à Gênes. — Il se signale à la bataille de la Bicoque. — Le Bon Chevalier demeure seul à la défense des frontières.

1521-1522

C'EST une étrange particularité de l'histoire, que l'obstination des Papes à chasser de l'Italie les rois de France, leurs bienfaiteurs et leurs suzerains temporels depuis Charlemagne. Léon X, fidèle au plan de ses prédécesseurs, venait de conclure avec l'Empereur une ligue dont l'objet était le rétablissement de François Sforza, fils puîné de Ludovic-le-More, et l'expulsion des Français de toute l'Italie. Le premier résultat de cette alliance fut une tentative sur Gênes. Octavien Frégose, doge ou plutôt gouverneur de cette ville au nom du roi de France, déjoua habilement les projets qu'avaient assis les confédérés

sur l'apparition de Jérôme Adorne, à la tête de quelques bannis secondés de trois mille Espagnols. Les Génois, craignant que les ennemis ne s'en tinssent point à ce commencement d'hostilité, envoyèrent demander au Roi un capitaine vaillant et expérimenté pour diriger leurs troupes en cas d'attaque. François Ier manda le Bon Chevalier à Compiègne et le pria d'entreprendre ce voyage pour l'amour de lui, ayant, disait-il, grand espoir en sa personne. Bayart ne se lassait jamais d'être utile, et il accepta la commission d'aussi bon cœur qu'elle lui était donnée. Il prit la route de Grenoble où il fut contraint d'accorder quelques jours aux vœux et aux instances de ses compatriotes. Certes, le Dauphiné avait produit avant lui nombre d'illustres guerriers, mais aucun n'avait fait rejaillir plus d'honneur et de gloire sur le nom dauphinois. Il lui fallut raconter à ses parens et à ses amis les détails du siége de Mézières, les combats qu'il avait livrés et la déconvenue du seigneur de Sickinghen[1]. Les fêtes et les honneurs furent prodigués au Bon Chevalier; les gentilshommes quittaient leurs

[1] *Et antequam è Delphinatu abiret, magnum cum eo de gestis apud Meserias colloquium habui.* (Rivallii, folio 351.)

châteaux, les paysans leurs chaumières, et des extrémités de la province accouraient, jaloux de le contempler et de pouvoir dire un jour à leurs enfans : Nous avons vu Bayart !

Il ne tarda pas à leur faire ses adieux, passa les monts dans les premiers jours de février et se rendit à Gênes sans aucune troupe, accompagné seulement de Charles Alleman de Laval son cousin, des seigneurs Balthazar de Beaumont, Gumin de Romanèche et de quelques autres gentilshommes ses compatriotes[1]. Il fut reçu dans cette cité en homme que sa réputation y avait précédé, et tout en veillant aux intérêts du Roi, il sut tellement se conformer au génie et aux mœurs de ce peuple, que les Génois associèrent dans leur reconnaissance le nom de Bayart à celui de leur ancien et vénéré gouverneur le maréchal de Boucicault. Sa présence suffit pour éloigner tout danger de la ville de Gênes, et après avoir rendu compte au Roi de sa situation tranquille, le Bon Chevalier courut chercher dans le Milanais des dangers plus dignes de son grand cœur.

[1] *Salutato autem senatu nostro Gratianopolitano, decimo sexto calend. januar. Bayardus Genuam sine militibus ivit et eum comitati sunt, Carolus Alamandus, Balthezar Bellimontis, Guminus et aliquot alii Delphinates.* (Rivallii, folio 361.)

Les rigueurs et les exactions du successeur du connétable de Bourbon avaient disposé les esprits à un soulèvement général que le Pape et l'Empereur secondèrent de toute la puissance de leurs intrigues et de leurs armes. Lautrec et son frère le maréchal de Foix, plus soldats que capitaines, ne purent lutter contre les talens et l'habileté réunis de Prospero Colonna et du jeune Fernand d'Avalos, marquis de Pescaire. Une antique et pernicieuse coutume remettait les prisonniers à la disposition de ceux qui les avaient faits sur le champ de bataille. Une rançon plus ou moins forte rendit en pleine guerre à l'Italie les deux capitaines qui en chassèrent les Français. A la tête de l'armée confédérée, Colonna et Pescaire s'emparèrent de Milan et successivement des principales villes de la Lombardie. Lautrec se hâta d'envoyer son frère chercher à la cour des troupes et de l'argent et se tint sur la défensive.

A la nouvelle des succès de la ligue, Léon X éprouva des transports de joie si violens qu'il lui en resta une fièvre qui le mit au tombeau quatre jours après, le 2 décembre 1522. La mort de ce pontife offrit aux Français quelques chances plus favorables que ne tarda pas à faire évanouir l'élection de l'ancien précepteur de Charles-Quint,

Adrien VI. Cependant, le maréchal de Foix et Pietro Navarro amenèrent de France à Gênes un secours assez considérable, auquel se joignit le Bon Chevalier avec ses compagnons. Ils traversèrent la Loméline continuellement harcelés dans leur marche par les Italiens et les Espagnols, et opérèrent à la pointe de l'épée leur jonction avec Lautrec. Leur arrivée et celle du maréchal de La Palice, à la tête d'un renfort de seize mille Suisses, changèrent la face de la guerre et rendirent la supériorité à l'armée française. Elle s'avança vers Milan et vint camper à Monza à quelques milles de cette capitale. Prospero Colonna se hâta de suivre le mouvement de Lautrec et se posta entre lui et Milan, à la Bicoca, ancienne résidence ducale, dont le nom vulgaire n'est devenu que trop fameux. Un blocus de peu de jours suffisait pour affamer les ennemis; les attaquer dans cette position où l'art avait ajouté à l'avantage des lieux, était s'exposer à une défaite certaine, et c'est à cette extrémité que des troupes mercenaires réduisirent Lautrec. Ce général avait eu l'imprudence de se séparer de sa caisse et de la laisser à Aronna de l'autre côté du lac Majeur. Les Suisses, privés de leur solde, éclatèrent en murmures

et menacèrent de se retirer. On les conjura d'attendre quelques jours, mais les prières et les remontrances furent inutiles, on n'en put tirer que ces trois mots : « Argent, bataille ou congé. » Lautrec obéit à ceux auxquels il devait commander, et en dépit de La Palice qui préférait laisser partir les Suisses, il donna le signal du combat. « Eh bien ! » dit le grand maréchal[1], « que Dieu » favorise donc les fous et les superbes, et com- » battons si vaillamment que l'on connaisse que » la fortune nous a manqué plutôt que le cou- » rage. » Ces paroles mémorables sont l'histoire de la bataille de la Bicoca.

Lautrec avait chargé deux de ses plus expérimentés capitaines d'aller reconnaître les retranchemens et l'ordre de bataille des ennemis. Bayart et Pietro Navarro[2] s'en acquittèrent avec l'habileté dont ils avaient donné tant de preuves; mais que pouvaient les meilleures dispositions contre la force des lieux? Le Bon Chevalier re-

[1] Les Espagnols l'appelaient souvent *el capitan La Paliça, gran mariscal de Francia.* (Brantôme, *Hommes illustres français*, disc. 9, p. 63 et 66.)

[2] *Lotrechius Navarro atque Baiardo, qui locum et castra hostium explorarent, præmissis, etc.* (Paul Jove, *de Vitâ Piscarii*, l. II, p. 338.)

prit sa place à l'avant-garde et seconda par des prodiges de valeur les efforts du maréchal de Foix. Un instant, la fortune parut céder à leur courage, et si le camp ennemi eût pu être forcé par une poignée d'hommes, il l'eût été par Montmorency, Bayart et Pontdormy[1]. Mais l'audace des Suisses était passée comme feu de paille; leur première pointe avait été terrible, et, au milieu de l'action, ils abandonnèrent dans le danger ceux qu'ils y avaient précipités. Les Français se retirèrent enfin de désespoir, laissant plus de six mille hommes sous les retranchemens de la Bicoca. Cette défaite entraîna les suites les plus malheureuses, les Vénitiens renièrent l'alliance des Français, les Suisses désertèrent leur service, et de toutes leurs conquêtes au-delà des Alpes, il ne leur restait, un mois après, que les citadelles de Milan et de Crémone.

Avec ce qu'ils purent ramasser des débris de leurs troupes, les capitaines français se hâtèrent de franchir les monts et de courir à Paris se justifier et accuser les financiers du Roi. Bayart, craignant que les ennemis ne profitassent de l'oc-

[1] *Nec deerant æmulatione decoris Memorantius atque Baiardus et Pontiremius, ducum promptissimi.* (Idem, p. 340.)

casion pour entrer dans le royaume, s'arrêta sur la frontière du marquisat de Saluces. Sans autres forces que sa compagnie, deux mille gens de pied, sous la charge de Pierre de Théys, seigneur d'Herculez, et de Philippe de la Tour, seigneur de Vatillieu, gentilshommes dauphinois, il fit bonne contenance pendant deux mois, jusqu'à ce que les confédérés eussent pris une autre direction.

CHAPITRE XL.

Conduite de Bayart à Grenoble, durant la peste. — Il détruit une horde de brigands qui infestait le Dauphiné. — Revue de sa compagnie.

1522-1523

Le Bon Chevalier repassa les monts, et se rendit à Grenoble où il trouva l'occasion de déployer un genre de courage, peut-être le moins commun. Cette ville était en proie à la peste qu'aggravait la famine. Bayart se hâta de prendre les mesures les plus sages et les plus efficaces, et veilla lui-même à leur exécution, avec cette charité et cet amour des malheureux, qui complétait ses vertus. Suivi des médecins et des chirurgiens, il parcourait la ville, entrait dans les maisons infectées de la contagion, faisant distribuer des médicamens et des secours aux malades, sans plus s'inquiéter de la peste que d'un autre danger.

Tant qu'elle dura, il nourrit chaque jour un grand nombre de pauvres, fit soigner à ses dépens les pestiférés dans les hospices, et alla chercher des malheureux jusque dans les villages circonvoisins. Le Bon Chevalier, si digne de ce nom, dépensa dans l'espace de quelques mois plus de sept cents écus d'or, en charités. Grâce à son dévouement, ses soins et ses libéralités, Grenoble fut délivrée en peu de temps d'un fléau dont elle n'avait que trop souvent éprouvé les ravages.

Au mois d'avril suivant, quelques compagnies de Gascons et d'Ecossais, laissées à la garde de la citadelle de Milan, perdant après seize mois tout espoir d'être secourues, traitèrent avec François Sforza, et lui livrèrent la place, quoiqu'elles eussent encore des vivres en abondance. On soupçonna vivement le président Paterin et quelques autres gens de robe réfugiés dans le château, d'avoir été les promoteurs de cette capitulation. Les soldats en rejetèrent le blâme sur leur capitaine Mascaron, qu'ils accusaient d'avoir trafiqué des approvisionnemens. Irrité d'une perte aussi préjudiciable à ses projets, le Roi ordonna à Bayart de les arrêter tous à leur rentrée aux frontières. Jean Paterin fut détenu à La-Tour-du-Pin, les autres à Grenoble, jusqu'à ce que François eût envoyé

ordre à son lieutenant-général de les faire conduire à Paris. On instruisit leur procès; mais, faute de preuves, ils s'en tirèrent impunément.

Le Bon Chevalier s'occupait à dénombrer et à passer en revue les Dauphinois en état de porter les armes, pour les employer, en cas de besoin, à la défense des frontières, lorsqu'un ennemi domestique vint menacer la tranquillité de la province. Il s'était formé dans le Poitou et le Bourbonnais des bandes de brigands qui ne tardèrent pas à se grossir et à porter la désolation dans le reste du royaume. Sous la conduite de Mocton, leur Roi, c'est ainsi qu'ils nommaient leur chef, ils s'étaient plusieurs fois avancés sur les bords du Rhône, et, retenus par la crainte de Bayart, ils n'avaient osé le traverser. A la fin, quinze cents des plus déterminés de ces misérables passèrent dans le Viennois où il n'y eut point de forfaits qu'ils ne commirent. Bayart accourut, à peine suivi d'une vingtaine de ses gens d'armes et de quelques milices dauphinoises, et les mit en fuite au seul bruit de sa marche. Mocton et ses compagnons, épars dans les montagnes du Dauphiné, se réfugièrent vainement de rocher en rocher; le Bon Chevalier brava leurs flèches et leur désespoir. La tradition

rapporte qu'il ne dédaigna point de croiser le fer avec leur chef, et que Mocton n'évita le glaive de Bayart que pour aller, par-delà le Rhône, tomber sous celui du connétable de Bourbon. La valeur et la sagesse de son gouverneur éloignèrent ainsi d'une province deux fléaux aussi redoutables que la peste et les brigands.

La tranquillité était rétablie en Dauphiné, et le Bon Chevalier restait dans une inaction que ses services n'avaient point méritée. Tous ses anciens compagnons guerroyaient en Flandre et en Picardie; son lieutenant Pierrepont, devenu celui du duc de Lorraine, venait de se couvrir de gloire aux environs de Térouenne, et Bayart lui seul se voyait oublié au fond de sa province. La renommée qu'il avait acquise au siége de Mézières avait offusqué les courtisans, et ils le prirent en haine parce que l'on disait plus de bien de lui que d'eux tous. La franchise du Bon Chevalier n'avait point raccommodé ses affaires; en maintes occasions il s'était permis d'avoir raison contre ces capitaines de fraîche date. Il se résolut à écrire au Roi, et à se plaindre noblement à lui de l'oisiveté où il était délaissé. François Ier, au-dessus des injustes préventions de ses favoris, répondit à Bayart la lettre la plus flat-

teuse et la plus amicale. Il lui promit qu'il ne tarderait pas à mettre à profit sa bonne volonté, et l'assura qu'il aurait toujours un bon maître dans celui qu'il avait fait chevalier de sa main [1]. Mais, comme l'avait prédit l'astrologue de Carpi, les envieux empêchèrent toujours ce prince d'élever Bayart aux honneurs qu'il avait mérités.

Au mois de septembre de l'an 1523, François Ier se disposait à reconquérir en personne le Milanais que ses généraux lui avaient perdu, lorsque l'évasion du second prince du sang vint troubler son royaume et rompre toutes ses mesures. Charles de Bourbon en avait été réduit, par les injustices et les persécutions de la cour, à oublier le sang qui coulait dans ses veines, et à se jeter aux bras de l'Empereur.

Ces dissensions domestiques rendaient l'absence du Roi trop dangereuse; il confia le commandement de son armée à Guillaume de Gouffier, seigneur de Bonnivet, amiral de France. Ce

[1] *Et ut planè intelligatur in quantâ existimatione Franciscus Bayardum habuerit, subjungam ipsius Regis epistolam quam à vernaculo gallico latinam feci....... Et semper compertum habebis hominem armorum quem tuâ manu fecisti, ità bono corde valebit quod non erit tibi dedecori et vale. Scriptum Parisiis decimâ nonâ decembris. Franciscus. Amanuensis, Brito.* (Rivallii, folio 356.)

jeune compagnon de ses plaisirs n'avait d'autre titre à cette préférence que la haine qu'il portait à Bourbon; elle ne lui tint pas lieu de talent. A la tête d'une armée de quarante mille hommes, ce général traverse le Tésin, avant que les confédérés eussent pensé à rassembler leurs troupes. Il n'avait qu'à profiter du moment pour marcher sur Milan, où régnaient le tumulte et la consternation; mais Bonnivet se piqua d'un temporisement hors de propos, et donna le loisir à Prospero Colonna de rassurer les esprits, et de mettre la ville en état de résistance.

Le Roi, fidèle à la promesse qu'il avait faite au Bon Chevalier, l'avait placé à l'avant-garde de l'armée, et, dès l'ouverture de la campagne, il se trouvait à Cassano, non loin de Milan. Bayart n'avait pas vu sans déplaisir, le Roi se faire remplacer par Bonnivet, tandis qu'il gardait en France et La Palice et La Trémouille; mais il n'était pas du nombre de ceux qui trouvent dans leur mécontentement un sujet de négliger leurs devoirs.

C'était la première campagne qu'il faisait sous ses propres enseignes, et déjà sa compagnie de cent lances *fournies* et de deux cents archers, était plus que doublée par le nombre des volon-

taires[1]. Ses compatriotes n'avaient cédé aucune place aux étrangers, et s'étaient tous serrés autour du Bon Chevalier. Il suffira de nommer quelques hommes d'armes et archers de sa compagnie, pour rappeler les noms les plus illustres du Dauphiné : Boutières, Germain d'Urre, Jacques de Monteynard, Anthoine de Clermont, le baron de Sassenage, Sébastien de Vesc, Anthoine et Balthezar de Beaumont, Claude de Loras, Jehan de Montbrun, Georges de Cordon, Claude de Chaponney, le Bâtard du Guast, Claude de Boczosel[2].

[1] Cette compagnie estoit si belle tant qu'il vescut, qu'il y avoit toujours près de quinze cens chevaux. (D'Expilly, Suppl. à l'*Histoire de Bayart*, Grenoble, 1650, in-8°, p. 468.)

[2] Nous publions à l'Appendix *la Montre originale* de la compagnie de Bayart *faicte à Cassan, en Italie, le 24 octobre 1523.*

CHAPITRE XLI.

Bayart s'empare de Lodi et assiége Crémone. — Camisade de Robecco.

1523-1524

Lorsque l'amiral se fut décidé à paraître sous les murs de Milan, il trouva prête à le recevoir une garnison de vingt mille hommes que secondait toute une population fanatisée par les discours du célèbre Jérôme Moroni. Reconnaissant trop tard sa faute, il se proposa de former le blocus de cette immense cité, et de l'affamer en s'emparant de toutes les places et de tous les passages environnans. Instruit que le duc de Mantoue venait d'arriver à Lodi avec cinq cents chevaux et quatre cents gens de pied que le Pape envoyait au secours de la Ligue, l'amiral détacha Bayart à sa rencontre. Accompagné de huit mille

piétons, de quatre cents hommes d'armes et de huit à dix pièces de canon, le Bon Chevalier s'avança avec tant de rapidité, qu'il aurait surpris le duc de Mantoue, s'il n'eût été averti de sa marche par Frédéric de Bozzolo, capitaine des gens de pied français, son parent et son ami. Il n'eut garde d'attendre Bayart, et au bruit de sa marche, il s'enfuit précipitamment de Lodi. Le Bon Chevalier ayant mis garnison dans la place, jeta un pont sur l'Adda, et courut porter des vivres et des secours au château de Crémone. Cette dernière possession des Français en Italie leur était conservée depuis dix-huit mois avec une constance et une intrépidité digne à jamais d'admiration. Bayart n'y trouva que huit soldats, illustres et derniers débris de quarante guerriers qui s'étaient dévoués à sa défense.

Le Bon Chevalier fut rejoint devant Crémone par Renzo de Ceri, baron romain, à la tête de quatre mille gens de pied qu'il venait de lever des deniers du Roi dans les Etats de Ferrare et de Carpi. Les deux capitaines résolurent d'assiéger la ville, sans s'inquiéter du voisinage de l'armée vénitienne logée à Pontici. Reconnaissant que les profondes tranchées faites par les habitans, entre le château et la ville, rendaient l'attaque

impraticable de ce côté, ils choisirent un endroit plus favorable. Colonna, instruit de la marche de Bayart, avait déjà fait entrer dans Crémone trois mille cinq cents hommes, sous la conduite de Barthélemy Martinengo et de François Stampa. Il dépêcha envoyés sur envoyés au duc d'Urbin et au marquis de Mantoue, en les conjurant d'aller au moins camper assez près des Français pour qu'ils n'osassent exécuter leur dessein. Le Bon Chevalier, inébranlable dans sa résolution, établit ses batteries à la barbe des armées vénitiennes et papales, et canonna la ville avec tant de succès, qu'au troisième jour plus de trente pas de murailles avaient été renversés. Il donna le signal de l'assaut, et le seigneur de Lorges et les gens de pied se précipitèrent à la brèche; mais à l'instant il survint une pluie si abondante, que les pieds glissaient aux soldats sur la terre détrempée, et qu'ils reculaient au lieu d'avancer. Bayart fut contraint de remettre l'attaque au lendemain, et la pluie continuant sans relâche pendant quatre jours et quatre nuits, il fallut toujours différer. Cette intempérie de la saison, non-seulement donna le temps aux assiégés de réparer leurs murailles, mais encore elle rendit la route de Lodi impraticable à ce

point, que les vivres n'arrivèrent plus au camp des Français. Les Vénitiens et les troupes de l'Eglise occupaient tous les passages, et la disette devint telle dans l'armée, qu'elle fut obligée d'avoir recours aux vivres qu'elle avait apportés pour l'approvisionnement du château. Bayart, craignant de le dépourvoir davantage, y laissa une bonne garnison, et, vaincu par la saison, il leva le siége.

Il revint se poster à Monza, d'où il interceptait toute communication entre Milan et les fertiles vallées du Bergamasque et du Bressan. L'amiral était maître de tous les autres passages, et la famine commença à se faire sentir dans la ville. Colonna, que rien ne pouvait abattre, résolut d'affamer Bonnivet lui-même dans son camp ou de le faire sortir de ses positions. Il envoya ordre à Antonio de Leva et au marquis de Mantoue de marcher au pont de Vigevano, à la faveur duquel les vivres arrivaient du Novarèse et de la Loméline dans le camp français. L'imprévoyant Bonnivet rappela Bayart, pour ainsi dire malgré lui, de Monza, et l'envoya au secours de Vigevano.

Les ennemis ne demandaient pas autre chose, et ce poste évacué, les provisions entrèrent dans Milan en telle abondance que Bonnivet dut re-

noncer à l'espoir de l'affamer. Il ne songea plus qu'à se retirer au-delà du Tésin, pour établir en quartier d'hiver, ses troupes plus fatiguées de cette longue inaction que de la guerre la plus active. Il fit sa retraite sur Biagrasso sans être inquiété par les ennemis. Tous les capitaines impériaux demandaient la bataille à grands cris, mais le prudent Colonna leur répondit : « Que Bonnivet achèverait bien lui-même la » ruine de son armée sans qu'on lui aidât. » Sa prédiction ne fut que trop véritable, mais cet illustre capitaine ne vécut pas assez pour en voir l'accomplissement, ayant été surpris par la mort quelques jours après. Le vice-roi de Naples, Charles de Lannoy, le remplaça, et ni lui ni ses deux lieutenans Bourbon et Pescaire n'étaient d'humeur à laisser échapper les débris de l'armée de Bonnivet.

Celui-ci était campé à Biagrasso, lorsqu'un jour il fit appeler le Bon Chevalier, et lui dit : « Monseigneur de Bayart, il faut que vous alliez » loger à Robecco avec vos cent hommes d'ar- » mes, et les gens de pied des seigneurs de » Lorges, de Mézières et de Saint-Mesmes. » Nous serons, par ce moyen, plus à portée » de couper les vivres à ceux de Milan, et de

» veiller sur leurs mouvemens. » Le Bon Chevalier n'avait de sa vie refusé commission d'aucune espèce, mais il connaissait trop son métier pour ne pas apercevoir le péril évident de celle-ci. « Monseigneur, » répondit-il, « je ne sais comme » vous l'entendez, mais pour garder cette po- » sition, il ne serait pas assez de la moitié des » troupes qui sont ici. Je connais l'activité et la » vigilance de nos ennemis, et il me semble » impossible que je n'y reçoive de la honte, » car s'ils étaient eux-mêmes à Robecco, je me » chargerais de les aller réveiller quelque nuit » à leur désavantage. Veuillez donc bien, Mon- » seigneur, adviser quel est le poste où vous » voulez m'envoyer. » L'amiral insista et l'assura « qu'il ne sortirait pas une souris de Milan » qu'il n'en fût averti et ne volât à son secours. » Après lui avoir fait de vaines représentations, Bayart n'eut plus qu'à obéir, et il partit de fort mauvaise humeur. Prévoyant bien ce qui devait arriver, il ne mena que deux grands chevaux avec lui, et renvoya à Novarre le reste de ses équipages.

Le Bon Chevalier, arrivé à Robecco, trouva un mauvais village ouvert de tous côtés, et où il était impossible d'établir autre fortification que

deux barrières aux principales avenues. Il écrivit plusieurs fois à l'amiral « que s'il voulait » qu'il demeurât plus long-temps dans une po- » sition aussi dangereuse, il eût à lui envoyer » du canon et des gens de pied. » N'en recevant pas même de réponse, il ne douta plus que Bonnivet ne l'eût sacrifié à sa jalousie.

L'armée des ennemis, sortie de Milan, s'était venu loger sur la route de cette ville à Pavie; le Vice-Roi fut averti par ses espions que le capitaine Bayart était dans Robecco, en petite compagnie, et hors de portée de tout secours. Il résolut de lui donner ce qu'on appela depuis une camisade, et d'enlever aux Français le dernier capitaine qui balançât la fortune des confédérés. Il chargea de cette expédition deux de ses plus habiles lieutenans, le marquis de Pescaire et le seigneur Jean de Médicis, neveu du nouveau pape Clément. Il leur donna cinq mille gens de pied, cinq mille hommes d'armes, et promit de s'avancer avec le reste de l'armée pour les secourir, en cas de besoin, jusqu'à deux lieues de Robecco. Ils partirent à minuit, guidés par des paysans du village même, après avoir eu la précaution de faire mettre à leurs soldats des chemises blanches par-dessus leurs

armes pour se reconnaître dans l'obscurité.

Bayart, qui ne pouvait être tranquille dans sa position, avait passé les trois nuits précédentes aux avant-postes, et la fatigue, la froidure jointe à l'inquiétude, lui donnèrent un de ces violens accès de fièvre auxquels il n'était que trop sujet. Beaucoup plus malade encore qu'il ne le faisait paraître, il fut contraint de garder la chambre toute la journée. Quand vint le soir, il ordonna à ses capitaines de faire une ronde avancée, et de placer force sentinelles sur tous les points. Ils y allèrent ou firent semblant d'y aller, et une petite pluie les fit bientôt rentrer, ainsi que tous les archers à l'exception de trois ou quatre.

Les Espagnols arrivèrent jusqu'à un jet d'arc du village, sans rien rencontrer, et furent si ébahis, qu'ils crurent qu'averti de leur entreprise, le capitaine Bayart s'était retiré à Biagrasso. Ils marchèrent en avant, et n'eurent point fait une centaine de pas qu'ils trouvèrent trois ou quatre archers, à moitié endormis et transis de froid. Ils les chargèrent sans faire de bruit, et les pauvres diables s'enfuirent aussitôt en criant : Alarme, alarme! Mais ils furent serrés de si près, que les ennemis

parvinrent aux barrières en même temps qu'eux.

Le Bon Chevalier, depuis son arrivée à Robecco, ne reposait que tout vêtu, armé de ses cuissards, de ses avant-bras, et sa cuirasse auprès de lui. Au premier cri, il se jeta sur son coursier qu'il faisait tenir sellé jour et nuit, et, quoiqu'il eût pris médecine le soir même, il courut aux barrières, suivi de son cousin Gaspard Terrail, de Michel de Poisieu et de trois ou quatre de ses hommes d'armes. De Lorges y arriva presque aussitôt avec quelques gens de pied, et ils se mirent vigoureusement en défense. Pescaire avait recommandé à Jean de Médicis d'entourer le village avec sa cavalerie, et de ne pas laisser échapper le capitaine Bayart. Mais ils ne le tenaient pas encore. Tout en se battant aux barrières, le Bon Chevalier jugea du nombre des ennemis au bruit que faisaient leurs trompettes et leurs tambours. « Lorges, mon ami, » dit-il à son compagnon, « la partie n'est pas égale ; s'ils forcent cette barrière, nous sommes fricassés. Croyez-moi, » faites retirer vos gens, serrez le mieux possible, et ouvrez-vous passage au travers de ceux » qui barrent le chemin, pendant qu'avec mes » gens d'armes je tiendrai ferme sur le derrière.

» Il faut se résoudre à abandonner notre bagage » aux ennemis, et sauver les hommes s'il est » possible. »

Le capitaine de Lorges exécuta son commandement et se retira en si bon ordre, qu'il ne perdit que fort peu des siens. Cette résistance avait donné le temps aux Français de se rassembler et de monter à cheval, et ils firent leur retraite sans laisser aux ennemis plus de douze ou quinze gens d'armes. Pour le bagage, les valets et environ cent cinquante chevaux, ils restèrent au pouvoir des Espagnols. Pescaire et Jean de Médicis parcouraient le village, faisant par les maisons chercher le Bon Chevalier; car ils ne voulaient autre chose que sa personne, et « s'ils l'eussent pris, peu leur importait le reste; » mais Bayart était déjà sur la route de Biagrasso, où il rencontra à moitié chemin Bonnivet qui arrivait enfin à son secours.

Le Bon Chevalier « était de sa nature haut à la main, » et la mort dans le cœur de l'affront qu'il venait de recevoir par la faute de l'amiral, il l'accabla des plus sanglans reproches. « Au surplus, Monseigneur, » lui dit-il, « vous m'en » ferez raison en temps et lieu; aujourd'hui le » service du Roi doit passer avant tout. » Bon-

nivet, fier de sa faveur, n'était pas endurant, mais cette fois, « il acquiesça un peu, voyant » qu'il avait tort, l'ayant envoyé là sur sa foi » et promesse, contre son opinion et toute » forme de guerre. » Nul doute que si Bayart eût vécu plus long-temps, les choses n'en fussent point restées là à son retour en France. Le galant favori eût appris à ses dépens qu'il n'était pas si facile de se jouer de sa parole avec le Bon Chevalier qu'avec les dames de la cour [1].

[1] J'ai ouy dire tout cecy à un vieux gendarme sien de Dauphiné. (BRANTÔME, *Hommes illustres et Capitaines français*, disc. 9, art. 3, M. de Bayart.)

CHAPITRE XLII.

Passage de la Sesia. — L'amiral Bonnivet remet à Bayart le commandement de l'armée française. — Bayart est blessé à mort. — Son entretien avec le connétable de Bourbon. — Dernières paroles du Bon Chevalier.

1524

Peu de jours après cet échec qui fit le plus grand tort à sa réputation, l'amiral se retira de Biagrasso à Novarre, où il attendit un corps de douze mille Suisses et Grisons que le Roi envoyait à son secours. L'armée impériale s'était grossie à mesure que les maladies et la misère avaient diminué la sienne, et ce renfort était son dernier espoir. Mais Jean de Médicis harcela avec tant de succès les Grisons à leur passage dans le Bergamasque, qu'il les força de reprendre le chemin de leur pays, et il n'y eut qu'environ six à huit mille Suisses qui s'a-

30*

vancèrent jusque sur les bords de la Sesia. Dans son impatience, Bonnivet évacue Novarre et vient à leur rencontre à Romagnano. Il leur fait dire de passer de son côté et de se joindre à lui pour repousser les Impériaux qui s'étaient mis à sa poursuite ; les Suisses lui répondirent « qu'ils n'étaient pas venus pour servir » sous lui, mais pour chercher leurs compa» triotes et les ramener dans leur pays. »

Ce malheur en entraîna un autre. Les Suisses qui se trouvaient dans l'armée française, voyant leurs compagnons à l'autre bord, se débandèrent et passèrent en foule la rivière. L'amiral fut donc réduit à les suivre pour sauver le reste de ses troupes. Au milieu de la nuit, il traversa en silence la Sesia, mais il ne put échapper à l'activité de Pescaire et à la haine plus vigilante encore de Bourbon. Ces deux capitaines tombèrent sur l'arrière-garde française, et en firent un carnage affreux. Parvenu à Gattinara de l'autre côté du fleuve, l'amiral feignit d'y vouloir passer la nuit, et dès que les ennemis se furent retirés, il poussa outre, et alla se loger à Ravisingo, trois lieues plus loin. Il se remit en route le lendemain à la pointe du jour, après avoir rangé ses troupes dans le plus grand

ordre, et s'être placé lui-même au poste que l'honneur lui assignait.

Cédant aux instances de Bourbon, le Vice-Roi avait traversé dans la nuit la Sesia, à la tête de l'armée impériale, et ses chevau-légers atteignirent les Français à deux milles de Ravisingo. Bonnivet, Bayart et le seigneur de Vandenesse soutinrent vaillamment leur choc, et plusieurs fois les repoussèrent au loin. Mais le marquis de Pescaire étant survenu à la tête d'un corps considérable d'hommes d'armes et d'arquebusiers, l'attaque recommença avec une nouvelle fureur. Dans une charge qui fut faite à l'aube du jour, le seigneur de Vandenesse, ce digne frère de La Palice, fut tué d'un coup d'arquebuse et l'amiral blessé grièvement au bras gauche. Il fit incontinent appeler le Bon Chevalier, et lui dit : « Monseigneur de Bayart, » vous voyez mon état, je vous remets le commandement comme au plus digne que j'en connaisse dans toute l'armée du Roi; au nom de » l'honneur de la France, je vous conjure de » sauver l'artillerie et les enseignes que je consigne entièrement à votre valeur et bonne conduite. — Monseigneur, » lui répondit le Bon Chevalier, « je voudrais bien que vous me fis-

» siez cet honneur en quelque occasion où la » fortune nous fût moins contraire; mais n'im- » porte, je vous donne ma foi de les défendre » si bien, qu'elles ne viendront pas de mon » vivant au pouvoir des ennemis. » Cette promesse, il ne tarda pas à la sceller de son sang. Bonnivet se fit porter dans sa litière à l'avant-garde, ne craignant rien autant que de tomber aux mains de Bourbon son mortel ennemi qui, en effet, croyait toucher au moment de la vengeance.

L'audace des ennemis s'était accrue à mesure qu'ils avaient reconnu le pitoyable état où la misère et la famine avaient réduit notre armée. Tous les chevaux de bataille étaient morts, et les hommes d'armes montés sur des courtauds exténués de fatigue et de maigreur, ne rappelaient guère l'irrésistible gendarmerie française. Aux nombreuses bandes d'arquebusiers espagnols, s'opposaient à peine quelques Suisses aussi mal armés qu'inhabiles à se servir du mousquet. Mais les Français sous les ordres de Bayart reprirent une vigueur à laquelle leurs adversaires ne s'attendaient pas. Aux cris de France, France! Bayart, Fête-Dieu Bayart! ils repoussèrent les ennemis, et firent un grand

carnage de ceux qui s'étaient trop avancés. Intimidés, les Espagnols ne suivirent plus l'arrière-garde qu'à coups de mousquets, de fauconneaux et d'arquebuses à croc. Durant plus de deux heures, Bayart les tint à distance, tandis que l'artillerie et le bagage défilaient en sûreté.

On le voyait, aussi assuré « que s'il eût été en sa » maison, » rallier, presser ses gens d'armes et se retirer au petit pas toujours le dernier, faisant à chaque instant face aux ennemis, l'épée au poing, et « leur donnant plus de crainte qu'un » cent d'autres. »

Vers les dix heures du matin, il rejoignait sa troupe, après une nouvelle charge, et tournait le visage pour observer les Espagnols, lorsqu'il fut tiré un coup d'arquebuse à croc, dont la pierre le frappa dans le flanc droit et lui brisa l'épine du dos. « Jésus! hélas mon Dieu! » je suis mort! » s'écria-t-il en portant à ses lèvres la garde de son épée en guise de croix; « *Miserere mei, Deus, secundùm magnam misericordiam....* » Il ne put achever, devint pâle comme la mort, et il serait tombé de cheval s'il n'eût eu encore le cœur de se retenir à l'arçon de sa selle. Jacques Joffrey, jeune gentilhomme son Maître,

d'Hôtel [1], accourut et le reçut dans ses bras. « Qu'on me descende, » dit le Bon Chevalier, « au pied de cet arbre et qu'on me mette en » sorte que j'aie la face regardant les ennemis; » ne leur ayant jamais tourné le dos, je ne veux » pas commencer en finissant; car c'en est fait » de moi. » Joffrey exécuta sa volonté à l'aide de quelques soldats suisses [2]. Jean de Diesbäck, capitaine bernois, fit croiser les piques à quatre de ses gens et le voulait absolument emporter au milieu de son bataillon. Bayart le remercia en lui disant : « Laissez-moi, je vous prie, penser » un peu à ma conscience; m'ôter de là ne ferait » qu'abréger cruellement ma vie, car dès que je » remue, je sens toutes les douleurs que pos- » sible est de sentir, hors la mort, laquelle me » prendra bientôt. » S'apercevant que les ennemis avançaient, il commanda de les repousser, pendant que, faute de prêtre, il se confessait à

[1] J. Joffrey, gentilhomme de Saint-Chef en Dauphiné, avait remplacé au service de Bayart, Humbert de Vaux, seigneur de Milieu, tué au siége de Mézières.

[2] *Et tunc mediocri tormento gregarius hostium miles ad medium corpus eum decimâ horâ percussit et ex equo suo per Jacobum Joffredum suæ domui præpositum et aliquot Helvetios in terram positus est.* (Rivallii, folio 356.)

son Maître-d'Hôtel. Le jeune gentilhomme fondait en larmes en voyant son bon maître si mortellement navré, et Bayart lui-même le consolait : « Jacques, mon ami, » lui disait-il, « laisse ton » deuil, c'est le vouloir de Dieu de me retirer » aujourd'hui de ce monde, où il m'a comblé » de plus de jours et de biens que je n'en ai » mérité. »

Le capitaine d'Alègre, prévôt de Paris, reçut ses dernières volontés et son testament militaire. Il institua son héritier universel Georges Terrail, son frère, en lui substituant, dans le cas où il mourrait sans enfans mâles, Gaspard Terrail de Bernin, son cousin, qui était alors dans l'armée. Cependant, les ennemis approchaient, et tous ses hommes d'armes et ses serviteurs l'entouraient en grands pleurs et gémissemens, sans pouvoir se résoudre à l'abandonner. « Mes amis, » leur dit-il, « je vous supplie, » allez-vous-en, autrement vous tomberiez entre » les mains des ennemis, et cela ne me profiterait » de rien, car il en est fait de moi. Adieu, mes » bons seigneurs et amis, je vous recommande » ma pauvre ame, et vous, monseigneur d'Alègre, » saluez, je vous prie, de ma part, le Roi notre » maître, et dites-lui combien je suis marri de ne

» le pouvoir servir davantage ; recommandez-
» moi à Messeigneurs les princes, à tous mes
» compagnons et généralement à tous les gen-
» tilshommes du très-honoré royaume de France,
» quand vous les reverrez. »

Le seigneur d'Alègre lui dit adieu et s'éloigna en pleurant à chaudes larmes, suivi des hommes d'armes du Bon Chevalier, que son exprès commandement arracha seul d'auprès de lui. Il resta avec Jacques Joffrey que rien ne put forcer à abandonner son maître.

Une douleur générale se répandit avec cette nouvelle dans l'armée française ; mais elle n'aurait su égaler le désespoir des pauvres gentilshommes de sa compagnie, qui ne pouvaient se consoler parce qu'il n'était plus. « Las, » disaient-ils, « sous quel pasteur irons-nous désor-
» mais aux champs? Où trouverons-nous doré-
» navant un capitaine qui nous rachètera quand
» nous serons prisonniers, qui nous remontera
» quand nous serons démontés, et qui nous
» nourrira comme il le faisait? Ah! cruelle mort,
» en le frappant tu nous as tous frappés! »

Comment Bayart n'aurait-il pas été pleuré des siens, puisque son trépas arracha des larmes même à ses ennemis? A peine ses gens s'éloi-

gnaient-ils que le marquis de Pescaire arriva et se précipitant à bas de son cheval : « Plût à Dieu, » seigneur de Bayart, » lui dit-il, « qu'il m'en » coûtât une quarte de mon sang, et que je vous » tinsse en bonne santé mon prisonnier, car par » le traitement que vous recevriez de moi, vous » connaîtriez la haute estime que j'ai toujours » faite de votre singulière prouesse! Depuis que » je suis sous les armes, je n'ai jamais ouï parler » d'un chevalier qui approchât de vous, comme » ceux de ma nation vous en ont donné cette » louange, MUCHOS GRISONES Y POCOS BAYARDOS. » Le généreux Pescaire, en disant ces paroles, fit dresser sa tente autour de l'arbre et mettre le Bon Chevalier sur son lit de camp où il aida lui-même à le coucher, en lui baisant les mains. Il voulait que ses chirurgiens visitassent sa blessure, mais Bayart lui répondit qu'il n'avait plus besoin des médecins du corps, mais de ceux de l'ame, et il lui demanda un aumonier auquel il renouvela dévotement sa confession. « La France, » dit Pescaire les larmes aux yeux, « ne sait pas tout » ce qu'elle a perdu aujourd'hui en ce bon che- » valier. » Ne pouvant demeurer plus long-temps auprès de lui, il reprit son poste à la tête des chevau - légers, après avoir laissé à sa garde

deux de ses gentilshommes, pour qu'il ne fût ni offensé, ni fouillé par aucun soldat. Mais de cela il n'était besoin, l'humanité et la générosité du capitaine Bayart envers les prisonniers n'étaient pas moins connues que sa valeur, et il n'y eut pas six hommes de toute l'armée espagnole qui n'allassent l'un après l'autre visiter et plaindre un si noble ennemi.

Bourbon, acharné à la poursuite des Français, l'aperçut en passant. Le ciel voulut qu'il s'arrêtât pour recevoir de la bouche de Bayart mourant un arrêt plus terrible que tous ceux que le Roi et ses Parlemens avaient lancés contre lui[1]. « Ah! capitaine Bayart, » lui dit-il en mettant pied à terre, « vous que j'ai toujours aimé pour » votre grande prouesse et loyauté, que j'ai grand'- » pitié de vous voir en cet état! » Le preux chevalier reprenant ses esprits lui repartit d'une voix assurée : « Monseigneur, je vous remercie, mais » ce n'est pas de moi qui meurs en homme de » bien, servant mon Roi, qu'il faut avoir pitié;

[1] Dès qu'il (Bourbon) se fut desvoyé du bon chemin, je trouve quatre grands arrests donnez contre lui. Le premier par le roy François séant en son lict de justice; le second par le grand capitaine Bayart, lequel en la retraite, etc., etc. (PASQUIER, *Recherches de la France*, l. VI, ch. 12, p. 570.)

» c'est de vous qui portez les armes contre votre » prince, votre patrie et votre foi [1] ! » Charles de Bourbon, sans répliquer, monta à cheval et courut étourdir ses remords à la poursuite de Bonnivet.

Le Bon Chevalier, resté seul, ne pensa plus qu'à son ame, et après avoir reçu le saint viatique, il commença d'une voix intelligible cette prière : « Sire Dieu, tout indigne que je suis, » j'ai confiance en la promesse que tu as faite » de recevoir toujours à merci le pécheur si » grand qu'il soit, qui de bon cœur retournerait » à toi. Hélas ! mon créateur et rédempteur, » si je t'ai offensé durant ma vie grièvement, » j'en ai en mon ame la plus vive repentance. » Je sais bien que quand je serais à la géhenne » mille ans au pain et à l'eau, ce ne serait pas » assez pour avoir entrée en ton paradis, si, par » ta grande et infinie bonté, il ne te plaît de » m'y recevoir. Mon père et mon sauveur, je te » supplie d'oublier les fautes que j'ai commises et » de n'écouter que ta grande miséricorde. Veuille- » moi pardonner selon les mérites de la sainte-

[1] Du Bellay, l. I. — *Et Carolus Borbonius ipsum in infirmate vidit cumque magnum colloquium habere voluit.* (Rivallii, folio 356.)

» passion de ton fils Jésus...... » Il ne put achever; son premier cri quand il se sentit blessé avait été le nom de Jésus, et ce fut en articulant ce nom adorable que le Bon Chevalier sans peur et sans reproche rendit son dernier soupir, le 30 avril 1524, vers les six heures du soir [1].

Dès qu'il fut mort, les gentilshommes commis à sa garde le transportèrent, d'après les ordres qu'ils avaient reçus de Pescaire, dans l'église du bourg le plus voisin, où il lui fut fait un service auquel assistèrent les principaux capitaines espagnols et une partie de l'armée. Son corps fut ensuite remis à Jacques Joffrey, son fidèle serviteur, avec un sauf-conduit pour le rapporter en France. A son passage sur les terres de Savoie, le Duc lui fit rendre, dans tous lieux où il s'arrêtait, les mêmes honneurs que s'il eût été un prince de son propre sang. Quand il fut arrivé en Dauphiné, les regrets et les larmes que l'on avait donnés à la nouvelle de sa mort, se renouvelèrent avec une vivacité qu'il serait impossible de décrire. De mémoire d'homme, il ne s'é-

[1] *Et sacerdoti more christiano confessus captoque Christi corpore, Bayardus sextâ horâ post meridiem occubuit.*

tait vu en la province un deuil aussi véhément et universel que celui qui suivit, pendant plusieurs mois, le trépas du Bon Chevalier. Prélats, gens d'Eglise, nobles et bourgeois, riches et pauvres, semblaient chacun en particulier avoir perdu son père ou son fils unique.

Ses parens et amis allèrent recevoir son corps à la frontière, et l'amenèrent d'église en église jusqu'à une demi-lieue de Grenoble ; là ils trouvèrent le Clergé, le Parlement, la Cour des Comptes, et une immense population qui venaient au-devant de lui. Ils accompagnèrent son convoi à l'église cathédrale de Notre-Dame, où, durant un jour et une nuit, il fut célébré des services « avec un appa-
» reil aussi pompeux que si Bayart eût été, non le
» gouverneur, mais le souverain du Dauphiné. » Le Bon Chevalier avait ordonné en mourant que son corps fût déposé à Grénion, dans la sépulture de son père et de sa mère ; mais ses parens assemblés jugèrent plus convenable à sa qualité de lieutenant-général du pays, de l'inhumer dans le couvent des Minimes de la Plaine-lez-Grenoble, dont son oncle, l'évêque Laurent Alleman, était le fondateur. Son corps y fut transporté avec les mêmes cérémonies qui avaient honoré son entrée dans la ville, et déposé sous une simple pierre qui, à

défaut d'autre épitaphe, ne reçut pas même son nom. La piété plus soigneuse des enfans de saint Bruno l'inscrivit en leur Rituel. Le Prieur-Général de l'ordre institua dans toutes les chartreuses du monde, pour le repos de l'ame du Bon Chevalier, un *Obit* perpétuel et anniversaire, au mois de mai 1524. Il appartenait à ces pieux solitaires de consacrer la mémoire d'un guerrier qui avait porté dans les camps les vertus qu'ils pratiquaient au désert[1].

Environ un siècle après, Henri IV se trouvant à Grenoble, résolut de faire ériger un tombeau plus convenable au renom du Bon Chevalier et à l'amour qu'il portait à ses mérites. Ce prince fut arrêté dans sa carrière, avant qu'il eût eu le temps d'exécuter un projet si digne de tous deux. Les trois Etats du Dauphiné, quelques années plus tard, votèrent un fonds de mille livres pour le même objet; mais les deniers ayant été divertis, il resta sans exécution. Enfin, vers le milieu du dix-septième siècle, Scipion de Polloud, seigneur de Saint-Agnin, sans être ni son parent,

[1] *Ob singularem ipsius virtutem Cartusienses in Maio anni Christi millesimi quingentesimi vigesimi quarti, perpetuum anniversarium eidem in quâlibet mundi Cartusiâ instituerunt.* (RIVALLII, folio 356.)

ni son allié, acquitta à ses frais la dette négligée de ses concitoyens. Il fit dresser à Bayart, dans le chœur de la même église des Minimes, un tombeau surmonté de son buste en marbre blanc, au-dessous duquel on lisait une épitaphe latine contenant l'abrégé de sa vie [1].

L'année 1823 a vu les Dauphinois acquitter complètement le vœu de leurs aïeux, et la ville de Grenoble s'est décorée d'un monument qui manquait moins à Bayart qu'à elle-même.

[1] Nous ne rapportons point cette pièce où, pour louer un capitaine français, on a mis à contribution les Grecs et les Romains. Que signifie, par exemple, cet étrange rapprochement entre Hercule et le chevalier Sans Peur et Sans Reproche : *Bayardum Alcidi confudit impavidi et inculpati Equitis cognomentum ?*

CHAPITRE XLIII.

« Des vertus qui estoient au Bon Chevalier. »

« Le commun proverbe qui dit que *nul ne vit » sans vice*, a failli en l'endroit du Bon Cheva- » lier ; car je prends à témoin tous ceux qui l'ont » connu, en ont-ils jamais découvert un seul en » lui [1] ? » Il aimait et craignait Dieu par-dessus toutes choses, et onc ne le blasphémait, ni jurait par son nom, contre l'habitude presque générale de son temps. Tous les capitaines avaient alors leurs jurons ou sermens particuliers plus ou moins « saugrenus. » Feste-Dieu Bayart était le sien. Chaque matin, avant de sortir, Le Bon Chevalier disait ses heures à deux genoux, en grande humilité, et pour cela il avait toujours soin d'être seul. Quelquefois la nuit, et au cœur de l'hiver, lorsque ses valets étaient bien endormis,

[1] Les vieux chroniqueurs avaient assez la coutume de se mettre en scène dans leurs ouvrages, comme le fait ici le Loyal Serviteur, que nous citons presque textuellement dans ces deux premiers paragraphes.

il se levait en chemise, faisait ses prières, puis, tout le long de son corps, s'étendait et baisait la terre[1]. Il était grand aumônier, et faisait ses aumônes secrètement. Il aimait son prochain comme lui-même, et onc il n'eut, durant sa vie, un écu qui ne fût au service du premier qui en avait besoin. Il assistait en secret les pauvres honteux, et rien n'est si certain qu'il a doté et marié, sans faire bruit, plus de cent pauvres filles orphelines, gentilles femmes ou autres. Jamais Bayart ne fut en pays ennemi sans payer ce qu'il prenait dans les maisons. A ceux qui lui disaient : « Monseigneur, » c'est argent perdu que vous baillez, car au » partir d'ici, on mettra le feu céans, et l'on em- » portera tout ce que vous leur donnerez. » Il leur répondait : « Messeigneurs, je fais ce que je » dois, advienne que pourra ! Dieu ne m'a pas » mis au monde pour vivre de pillage et de ra- » pine ; et que savez-vous si ce pauvre homme » ne pourra pas cacher son argent au pied de » quelque arbre, puis le retrouver quand la

[1] Il n'était point de ceux qui, le danger passé, se moquent du saint ; profitant, sous Louis XII, d'un intervalle de paix, il s'embarqua à La Rochelle, et comme pèlerin, sans se donner à connaître, alla à pied, le bourdon à la main, acquitter un vœu qu'il avait fait à saint Jacques de Compostelle en Galice. (Champier, folio 70 verso.)

» guerre sera hors du pays ; et prier Dieu pour » moi ? » Le Bon Chevalier s'est trouvé en plusieurs guerres avec les Allemands qui, au déloger, avaient coutume d'incendier leur logis ; lui ne partait jamais qu'ils ne fussent éloignés, afin de conserver le sien à ses hôtes. »

Bayart était fort mauvais flatteur, et plus à son aise dans les camps qu'au palais des Tournelles ou de Compiègne. Il haïssait les hypocrites comme les faux braves, et faisait sévère justice des soldats qui abandonnaient leurs enseignes pour courir à la maraude. Il guerroya contre la plupart des nations de l'Europe ; Anglais, Espagnols, Allemands, Italiens plièrent maintes fois devant lui, et ses défaites mêmes eurent cela de particulier, qu'elles étaient triomphantes à l'envi des plus belles victoires. « Il » était l'homme du monde qui disait et parlait » le mieux. » Toujours joyeux en guerre, il encourageait ses gens de si bonne grâce, qu'ils oubliaient avec lui fatigues, misère et dangers [1].

[1] Bayart avait fait son apprentissage des armes sous le brave Louis d'Ars, qu'il aima et honora toute sa vie comme *s'il eût été le plus grand roi du monde*. La liaison qui avait existé entre ce capitaine et le connétable de Bourbon, nuisit à son avancement et peut-être à celui de Bayart.

Bayart ne rechercha point les occasions de gagner de l'argent, et n'était guère plus riche en sortant de ce monde que lorsqu'il y entra. Il n'augmenta le patrimoine de ses pères que de l'acquisition qu'il fit du domaine royal « des Cens féodaux, » et de la Directe des seigneuries de Grénion et » de Saint-Maximin, » au prix de quatre mille livres tournois, pour décorer d'une Juridiction sa terre de Bayart. Tout ce qu'il laissa à sa mort, y compris cet achat, ne valait pas quatre cents livres de rente. Rare exemple de désintéressement dans un homme qui avait été neuf ans lieutenant-général pour le Roi dans une riche province, et qui avait touché des rançons considérables de ses prisonniers de guerre; aussi disait-il souvent : « Ce que le gorgerin amasse, le gantelet le dépense. »

Plusieurs auteurs ont témoigné leur surprise de ce qu'un si renommé et habile capitaine n'avait eu en sa vie de plus importans commandemens. L'un d'eux en donne pour raison, « que de » telles charges il n'avait jamais été ambitieux, » et que de son naturel il aimait mieux être » capitaine et soldat d'aventure, et s'enfoncer » dans tous les dangers qui lui plaisaient, que » d'être contraint par une grande charge, et

» gesné de sa liberté à combattre. Mais, » ajoute-t-il, « bien avait-il cet honneur qu'oncques » général d'armée de son temps ne fist voya» ges, entreprises ou conquestes, qu'il ne fallût » toujours avoir M. de Bayart avec lui; au» trement la partie était manquée, et toujours » ses avis et conseils en guerre étaient sui» vis plutôt que ceux des autres. Par ainsi » l'honneur lui en était plus grand; car si on » ne le prenait pour commander une armée, » on le prenait pour commander au général [1]. »

Bayart vivait dans un siècle où grand nombre de guerriers joignaient à une valeur sinon aussi brillante du moins aussi réelle que la sienne l'avantage d'une grande naissance. Simple gentilhomme de province, il fut obligé de pousser pied à pied sa fortune [2], et de gendarme en la compagnie du comte de Ligny, il devint lieutenant-général du Dauphiné, chevalier de l'ordre du Roi et capitaine de cent hommes d'armes, charge dont se contentaient alors les princes du sang. Nul doute que si la mort n'eût enlevé Bayart presque au milieu de sa

[1] Brantôme.

[2] Pasquier, l. VI, ch. 18, p. 504.

carrière, à l'âge d'environ cinquante-un ans, François Ier n'aurait pas tardé, en dépit des jalousies de cour, à confier quelque charge importante au défenseur de Mézières. Le choix qu'avait fait ce prince du Bon Chevalier pour recevoir l'ordre de chevalerie de sa main, est un sûr garant de la haute estime dont il l'honorait.

A la nouvelle de sa mort, François témoigna durant plusieurs jours l'extrême déplaisir qu'il en ressentait, et entre autres paroles il dit : « Qu'il avait perdu un grand capitaine, dont » le nom faisait honorer et craindre ses armes ; » que véritablement il méritait de plus hautes » charges et bienfaits qu'il n'avait possédé. » On l'entendit répéter en la plupart des mauvais succès qui lui arrivèrent : « Ha ! capitaine » Bayart, que vous me faites grand'faute! » Durant sa captivité, causant un jour familièrement de la bataille de Pavie avec Marin de Montchenu, son premier Maître-d'Hôtel, il lui dit : « Si ton compatriote le capitaine Bayart, qui était » moult vaillant et expérimenté, eût été vivant » et près de moi, mes affaires sans doute eussent mieux tourné ; j'aurais pris et cru son » conseil ; je n'aurais pas séparé mon armée, ni » ne serais follement sorti de mes retranche-

» mens ; et puis sa présence m'aurait valu cent » capitaines, tant il avait gagné de créance parmi » les miens, et de crainte parmi mes ennemis. » Ah ! je ne serais pas ici ! »

Bayart haïssait mortellement l'usage des armes à feu, comme s'il eût prévu son genre de mort. « C'est un grand crèvecœur, » disait-il, « qu'un » homme vaillant soit tué par un vil et abject » friquenelle. » Aussi rarement faisait-il quartier aux arquebusiers ennemis qui tombaient entre ses mains.

Bayart était d'une taille élevée, assez maigre, mais d'une belle prestance. Il avait le visage pâle, mais doux et gracieux, le nez long et effilé, les cheveux châtains et les yeux noirs et pleins de vivacité. Il portait la barbe rase, selon l'usage du siècle de Louis XII, que l'exemple de François Ier ne changea que vers le milieu de son règne. Il ne reste aucun portrait original de lui, et ceux qu'on a placés au-devant de ses histoires, ou dans les galeries, ne rappellent aucun des traits que lui donnent ses contemporains.

Bayart ne fut point marié, mais il eut une fille naturelle d'une noble et belle damoiselle, de la maison de la Tréca, existant encore dans

les environs de Cantù en Lombardie. Cette famille a long-temps conservé des lettres du Bon Chevalier, par lesquelles il faisait espérer à cette damoiselle qu'il l'épouserait. Mais la guerre qui les avait rapprochés, ne tarda pas à les séparer, et la mort frappa Bayart avant qu'il eût réalisé ses promesses. Quant à Jeanne sa fille, il la fit élever aussi soigneusement que si elle eût été légitime. La famille Terrail la regarda toujours comme telle, et un an après la mort de son père, ses trois oncles la dotèrent et la marièrent à François de Bocsozel, seigneur de Châtelard. Dans son contrat de mariage et dans tous les actes qu'elle passa depuis, elle fut qualifiée purement fille de Pierre de Bayart et nièce de Georges, Philippe et Jacques Terrail. Elle se montra digne fille de son père, et toute sa vie les parens et les amis de Bayart reconnurent et honorèrent en elle la vivante image du Bon Chevalier Sans Peur et Sans Reproche.

RECHERCHES

GÉNÉALOGIQUES.

La maison Terrail [1] réunit tous les caractères qui constituent les races d'ancienne chevalerie, ou, pour nous servir d'une dénomination plus moderne, la noblesse d'extraction. Une tradition commune à quelques familles dauphinoises lui assigne une origine germanique, et c'est les armes à la main que nous trouvons le premier Terrail dont fassent mention les chartes contemporaines. Dans un temps où la moindre dérogeance excluait de la chevalerie et des tournois, on apportait le plus grand scrupule au choix des alliances. Celles des Terrail annoncent qu'ils tenaient rang parmi la plus haute noblesse du Dauphiné [2]. Leur prouesse héréditaire y était devenue pro-

[1] *Terralius*, *Terralii* ou *de Terrayllio*, quelquefois *de Terrail*, mais ordinairement *Terrail*, telles étaient les signatures qu'avait vues Cl. Le Laboureur sur des actes et contrats originaux.

[2] *Voyez* d'Expilly, Louis Videl, ouvrages cités dans les *Préliminaires bibliographiques*, et *Les Mazures de l'Abbaye de l'Isle-Barbe*.

verbiale, comme nous l'apprennent ces vieux dictons qu'un généalogiste rapporte avoir lus à la suite d'une vie manuscrite de Bayart [1].

Parenté d'Alleman.	Amitié de Beaumont.
Prouesse de Terrail.	Bonté de Granges.
Charité d'Arces.	Force de Commiers.
Sagesse de Guiffrey.	Mine de Theys.
Loyauté de Salvaing.	Visage d'Arvillars.

« Telles sont les épithètes que le temps a données à ces » familles, par la remarque que l'on a faite de leurs qua- » lités plus ordinaires. » Toutes habitaient cette riche vallée du Graisivaudan, aussi féconde en braves gentilshommes qu'en fruits de la terre, et pour la plupart étaient alliées aux ancêtres du Bon Chevalier.

Plusieurs Terrail occupèrent la charge de châtelain ou de gouverneur des châteaux delphinaux, qu'il faut distinguer des châtelains particuliers des barons et des seigneurs. Les prérogatives et les fonctions militaires attachées à ces offices les faisaient rechercher de la première noblesse, et les Groslée, les Aynard, les d'Hostun, les Alleman ne dédaignaient point de les remplir [2]. La

par Cl. Le Laboureur (Paris, 1681, 2 vol. in-4), t. II, p. 591. Ces auteurs servant de base à cette généalogie, nous nous contenterons de cette indication sommaire pour ne point multiplier les renvois.

[1] La *Science héroïque* (ou plutôt *héraldique*), par Marc Wulson de la Colombière, deuxième édition. Paris, Cramoisy, 1669, in-folio, p. 513.

[2] *Histoire de Dauphiné,* par Pierre Moret de Bourchenu, marquis de Valbonnais, 2 vol. in-folio, Genève, 1722; t. I, p. 103, etc.

faveur et les grandes charges ont plus illustré certaines familles de cour que leurs services réels ; les Terrail, satisfaits d'un peu d'honneur, prodiguaient leur sang et leur patrimoine pour leurs princes, mais s'ils mouraient pauvres, leur succession de père en fils s'ouvrait sur le champ de bataille.

Aubert ou *Humbert Terrail* fut blessé l'an 1325 à la journée de Varey dite aussi de Saint-Jean-le-Vieux, où Guigues VIII défit le comte Edouard de Savoie. Son nom ne se trouve point dans « la liste des gentilshommes qui » combattirent pour le Dauphin [1] ; » mais au contraire, dans un compte des rançons que lui payèrent les prisonniers faits à cette même journée.

Les usages du régime féodal nous expliquent cette particularité. Les comtes de Savoie comptaient à cette époque un grand nombre de vassaux sur les frontières et même au sein du Dauphiné, et comme plusieurs de ses compatriotes, Humbert fut tenu, à ce titre, de suivre la bannière de son suzerain. Toujours est-il certain que sa conduite n'avait rien de condamnable, puisque lui et ses compagnons payèrent simplement leurs rançons comme les autres prisonniers étrangers [2].

[1] *Inventaire des titres de la Chambre des Comptes de Dauphiné*, 10 vol. in-folio (Billots), Mss. de la Bibliothèque royale ; t. I, *Dauphiné en général*, folio 392.

[2] *Extractum computi Rosseti de Heriis, Castellani Castillionis in Cervellá, anni 1326. Subsequenter computavit de his omnibus universis et singulis quæ habuit et recepit ratione nonnullorum captorum in bello de Varey, ut sequitur.......... Ab Humberto de Terrayllio, IV lib. Vienn.* (VALBONNAIS, *Histoire de Dauphiné*, t. II, *Preuves*, p. 204.)

Il eut de sa femme Jeanne de Theys [1], Robert et Marguerite Terrail, dont on ne sait autre chose que le nom.

Robert Terrail, châtelain du château delphinal de la Bussière, fut tué au service du Dauphin, Humbert II, dans un combat près de Marches [2], en 1337, laissant d'Alix de Morard :

Philippe.

Pierre Terrail moine d'Ambourney et prieur de Saint-Jean-de-Meximieux, vivant en 1381.

Philippe Terrail fut tué à la bataille de Poitiers, en 1356. Il eut d'Aloyse Cassard, de la même famille que le cardinal François Cassard, archevêque de Tours en 1200 :

Pierre Terrail.

Jean Terrail, né posthume, et tué à la journée de Verneuil, l'an 1424, sans avoir été marié.

Pierre Terrail fut lieutenant de noble Jean de Monslecher, châtelain d'Avalon, et rendit, en cette qualité, les comptes de cette châtellenie de 1378 à 1382 [3]. L'an

[1] Cette famille, dont l'ancienneté remonte à l'an 1250, tire son nom d'un château voisin de Grenoble, appelé dans les anciens titres *Tædium*, à raison de sa triste position. Nous citerons, entre les personnages distingués qu'elle a produits, le seigneur d'Herculez, dont il a été parlé dans cette Histoire, et Pierre de Theys, dit le capitaine *La Coche*, lieutenant du baron des Adrets, non moins célèbre que son chef dans les guerres de religion.

[2] Marches, forteresse bâtie entre Montmeillan et Aspremont par le comte Édouard de Savoie, dans ses guerres contre le Dauphin, en 1333.

[3] *Inventaire de la Chambre des Comptes de Dauphiné*, Graisivaudan, folio 314.

1404, il avait fait jeter les fondations d'une *tour carrée* sur une éminence appelée Bayart, dans le mandement d'Avalon, frontière de Savoie, lorsque Aymeri de Brisay, bailli du Graisivaudan, survint, et lui fit défense de continuer avant d'en avoir obtenu la permission du gouverneur de la province. Les libertés delphinales accordaient à tous les gentilshommes le droit de bâtir des forteresses sur leurs possessions, « à la réserve des lieux » de frontière, » où l'usage de ce droit aurait pu compromettre la sûreté du pays [1]. A la demande de Pierre Terrail, le gouverneur ordonna au bailli de se transporter de nouveau sur les lieux, et d'examiner si la position de cette tour, située à un mille au-dessous du château d'Avalon, ne pouvait causer aucun préjudice au Dauphin. Son rapport ayant été favorable, Geoffroy le Maingre, dit Boucicault, gouverneur du Dauphiné, frère du célèbre maréchal de ce nom, fit expédier, le 4 mars de la même année 1404, des lettres patentes portant permission à noble Pierre Terrail de faire parachever et construire une tour au lieu dit de Bayart, sous l'offre, faite par lui, de reconnaître du fief delphinal et sous hommage lige, ladite tour et ses dépendances [2]. La clause de cet acte exige une interprétation historique.

Rodolphe III, dit le Fainéant, dernier roi du second

[1] *Dummodò dictæ domus fortes non fiant in locis esponderiis seu limitrophis.* Statutum solemne Humb. Dalphini quo continentur Franchesiæ et Privilegia Dalphinatûs, tam antiqua quam de novo concessa. Cap. 15. (Valbonnais, t. II, p. 586 à 592.)

[2] *Traité de l'Usage des Fiefs,* par Denis de Salvaing de Boissieu, troisième édition. Avignon, 1731, in-folio, p. 209 et 214.

royaume de Bourgogne, mort sans enfans, l'an 1033, avait légué ses Etats à son neveu Conrad-le-Salique, empereur d'Allemagne. Profitant de l'éloignement de ce prince, et des guerres dans lesquelles il se trouvait engagé, ses vassaux du Dauphiné usurpèrent en toute souveraineté les terres qu'ils tenaient en fief ou qui étaient à leur convenance. Ce ne fut qu'à la longue, et par une politique adroite, secondée de circonstances heureuses, que les comtes d'Albon parvinrent à une espèee de suprématie à peu près semblable à celle que Hugues Capet avait conquise en France sur ses pairs, anciens vassaux, comme lui, des Karolingiens. Il est facile de juger combien les terres allodiales devaient être nombreuses dans une province où, par une conséquence immédiate et naturelle, le franc-alleu s'établissait sans titre, et par possession immémoriale [1]. Les Dauphins, et après eux les rois de France, leurs donataires, s'appliquèrent à acheter, par toutes sortes de concessions, l'hommage et le plait [2] seigneurial. Les registres de la Chambre des Comptes de Grenoble sont remplis d'actes conçus dans une même politique, et nous voyons par l'exemple précité, que l'on ne dédaignait pas les moindres conquêtes de ce genre.

Pierre Terrail se distingua à la bataille de Rosebecq, en 1382, et mourut avant son frère, à la bataille d'Azin-

[1] *Traité de l'Usage des Fiefs*, ch. 53., *que le Dauphiné est de franc-alleu*, p. 269.

[2] Le *plait*, en latin *placitum*, était le droit de mutation que payait le vassal ou tenancier à son seigneur.—*Prestabatur, quasi novi possessoris admittendi et suscipiendi causâ.*

court, en 1415, laissant quatre fils de Marguerite d'Arces, fille de Louis d'Arces, seigneur de la Bastie [1] :

Thibaud Terrail, qui embrassa l'état ecclésiastique ;

Antoine Terrail, prieur d'Alamont, grand-vicaire de Gaufridius Vassaly, archevêque de Lyon, en 1435 [2], ensuite abbé d'Ainay ; mort en 1457, après avoir résigné son abbaye à son neveu Théodore Terrail, et son prieuré à Pierre, frère de Théodore, tous deux de la branche de Terrail-Bernin ;

Pierre Terrail ;

Jacques Terrail, seigneur de Bernin ou Bregnins,

[1] L'ancienneté de la maison d'Arces remonte aux temps les plus reculés, et il n'est point d'illustration qui lui ait manqué.

Antoine d'Arces, dit le Chevalier Blanc, dont il a été question dans cette Histoire, passa sa vie à courir les aventures de royaume en royaume. C'était un véritable héros de roman, plein de bravoure et de galanterie, toujours prêt à rompre des lances en l'honneur des dames et de la France. Sa réputation le fit élever à la dignité de lieutenant-général et de vice-roi d'Écosse, qu'il remplit avec gloire jusqu'en 1517, qu'il périt en trahison, victime de la jalousie des grands seigneurs du pays. Son petit-fils Guy d'Arces, plus connu sous le nom de Livarot, tua Schomberg dans ce fameux duel de trois contre trois, qui eut lieu le 27 avril 1578, entre les mignons d'Henri III et les affidés de la maison de Lorraine.

L'Entraguet et ses compagnons (Ribeyrac et Livarot)
Ont bien étrillé les mignons,
Chacun dit que c'est grand dommage
Qu'il n'y en est mort davantage.

(*Journal de Henri III,* par Pierre de l'Estoile, année 1578.)

[2] De La Mure, *Histoire ecclésiastique de Lyon*, 1671, in-4, p. 196.

qui forma la branche de ce nom, dont il sera fait mention à part.

Pierre Terrail, seigneur de Bayart, prêta hommage en cette qualité, le 26 septembre 1446[1]. Il profita des dissipations de deux seigneurs de la maison de Beaumont pour acquérir diverses portions de terre, qu'il joignit à sa seigneurie de Bayart, dont le premier il porta le nom[2]. Il fut avec Raoul de Gaucourt, gouverneur du Dauphiné, l'un de ceux qui contribuèrent le plus au gain de la bataille d'Anthon en 1430, et par un sort héréditaire dans sa famille, il périt aux pieds du roi Louis XI, à la journée de Montlhéry en 1465. Il eut de sa femme Marie de Bocsozel:

Aymon ou Aimé Terrail.

Jean Terrail, religieux de l'ordre de saint Benoît, prieur de Saint-Triviers-en-Dombes.

Antoinette, *aliàs* Gabrielle Terrail, mariée à Louis de Beaumont, seigneur de La Tour[3].

Marguerite, mariée à Philippe de Feugères, seigneur de Thézé dans le Lyonnais.

Aymon Terrail, seigneur de Bayart, acquitta le plait de mutation le dernier mars 1484[4], et prêta hommage au Roi-Dauphin le 27 novembre de la même année. Il

[1] *Inventaire des titres de la Chambre des comptes de Dauphiné*, folio 207.

[2] *Histoire généalogique de la maison de Beaumont*, par l'abbé Brizard, 2 vol. in-folio. Paris, 1779. T. II, p. 328.

[3] *Ibid.*, t. I, p. 256.

[4] *Inventaire des titres de la Chambre des comptes de Dauphiné*, folio 334.

fut châtelain d'Avalon en 1461, et rendit, en cette qualité, le compte des revenus de ladite châtellenie [1]. Il acheta également plusieurs fonds dans la paroisse de Grignon, ainsi que l'office de forestier du bois de Coise, et se trouva avec son cousin Yves Terrail de Bernin au nombre des exécuteurs testamentaires d'Aymon de Beaumont l'an 1481 [2]. Après avoir long-temps guerroyé, les blessures qu'il reçut à la journée de Guinegate en 1479 le forcèrent de se retirer à l'âge de soixante-cinq ans au château de Bayart où il mourut l'an 1496. Il laissa d'Hélène des Alleman-Laval [3] quatre fils et quatre filles :

Pierre Terrail, troisième du nom, seigneur de Bayart,

[1] *Inventaire des titres de la Chambre des comptes de Dauphiné*, folio 349.

[2] *Histoire généalogique de la maison de Beaumont*, t. II, p. 341. Il serait superflu de répéter ici, sur l'ancienne maison de Beaumont, ce qui se trouve détaillé au long dans l'ouvrage que nous venons de citer. Nous nous bornerons à dire que ce nom, illustré par Amblard de Beaumont et le célèbre baron des Adrets, est encore aujourd'hui porté avec honneur par MM. de Beaumont d'Autichamp.

[3] La maison *Alleman* ou *des Alleman* (*Alamandi*), l'une des plus anciennes du Dauphiné, a donné un cardinal à l'Église romaine, plusieurs évêques, un gouverneur et quatre lieutenans-généraux à la province. Le proverbe : *Gare la queue des Alleman*, était si vrai, qu'une querelle survenue entre cette famille et celle des Aynard, l'an 1335, mit en feu tout le Dauphiné, et ne put être apaisée que par le roi de France, quinze années après. Elle était si puissante qu'elle se donna elle-même des statuts et des lois particulières pour l'ordre de ses successions, témoin le pacte qui fut juré et signé l'an 1445, dans le palais épiscopal de Grenoble, sous la présidence de l'évêque Siboud Alleman, entre vingt-quatre seigneurs de ce même nom. Cette famille,

dit le Bon Chevalier, sans Peur et sans Reproche. Selon le Loyal Serviteur, il ne serait que le second fils d'Aymon; mais Expilly et Le Laboureur lui donnent la primogéniture. En effet, il porta le nom du principal fief de sa famille, et en hérita après la mort de son père ;

Georges Terrail, le seul qui se maria ;

Philippe, doyen de la cathédrale de Sainte-Marie de Grenoble, et mort évêque de Glandevès en Provence l'an 1532 [1].

Jacques, abbé de Josaphat-lès-Chartres, succéda à l'épiscopat de son frère [2], après quelques difficultés qui se trouvent expliquées dans une lettre du roi François Ier à l'évêque d'Auxerre son ambassadeur près la cour de Rome. (*Voy.* cette pièce dans les Mélanges historiques de Camusat. Troyes, 1619, in-8, p. 41.)

aussi guerrière que nombreuse, fut tellement décimée par les campagnes d'Italie et les guerres de religion, qu'elle était éteinte au siècle dernier. (Salvaing de Boissieu, *Traité des Fiefs*, p. 443. — Chorier, *Estat politique du Dauphiné*, t. III, p. 43. — Valbonnais, *Histoire du Dauphiné*, t. II, p. 562. — *Généalogie de Beaumont*, p. 475.)

[1] *Philippus de Terrail Delphinas, Petri strenuissimi equitis dom. Bayardi frater, Aymonis ex Helenâ Alemandâ de Laval filius, nepos vero Laurentii Allemandi episc. Gratianop. in cujus contubernio educatus et ab eo canonicatu Ecclesiæ B. M. donatus, fit postea episcopus hujus sedis (Glandatensis) ex decano Gratianop. quemadmodum notat hist. Bayardi, cap. I. Decessit anno* 1532.

[2] *Jacobus de Terrail, Philippi germanus, primùm decanus Gratianop. dehinc post fratrem Glandatensis Antistes ; obiit Carnuti* 15 *maii* 1533, *ubi abbas erat Josaphati propè urbem.* (Gallia christiana, Sammarth., episcopi Glandatenses, t. III, p. 1246.)

Marie Terrail épousa Jean du Pont, seigneur dudit lieu en Savoie, et fut mère de Pierre du Pont, connu dans l'histoire de son oncle sous le nom du capitaine Pierrepont. Le mariage fut célébré le 17 octobre 1484 dans la tour de Bayart, en présence de plusieurs gentilshommes savoisiens, parens de Jacques du Pont, et de Jacques de Salvaing de Boissieu et de Claude de Bectoz, parens de Marie Terrail [1].

[1] Jacques de Salvaing, dont il est ici question, était frère d'Aymon de Salvaing, seigneur de Boissieu, célèbre sous le sobriquet de Tartarin, comme le Bon Chevalier sous celui de Piquet. Il était son cousin par Catherine Terrail, fille d'Yves Terrail, seigneur de Bernin, mariée à Arthaud de Salvaing, son aïeul. Cette maison, originaire de Savoie, mais établie de temps immémorial en Dauphiné, comptait dix-huit générations à la fin du dix-septième siècle. Denis de Salvaing, dit le président de Boissieu, fut l'un des hommes les plus éloquens et les plus érudits de son temps. Ses *Commentaires sur l'Ibis d'Ovide*, sa *Harangue au pape Urbain VIII*, ses *Sylves latines sur les merveilles du Dauphiné*, méritent les éloges qu'ils ont reçus de ses contemporains, et son *Traité de l'Usage des Fiefs* a fait loi au Parlement de Grenoble jusqu'à l'époque de la révolution. Il mourut en 1683, ne laissant qu'une fille unique, Christine de Salvaing, mariée à Charles-Louis-Alphonse de Sassenage. (*De vitâ Dionysii Salvagnii Boessii, curiæ Delphinatûs Præsidis, liber unus*; auctore Nicolao Chorier. Gratianopoli, 1680, in-12. — *La Bibliothèque du Dauphiné*, dressée par Guy Allard. Grenoble, 1680, in-12, p. 199. — *Mémoires du P. Nicéron*, t. XXIII, p. 334. — *Miscella Dyonisii Salvagnii Boessii*. Lugduni, Anisson, 1661, in-8.)

La maison de Bectoz, alliée à celles de Beaumont, des Alleman, de Salvaing, de Conflans, etc., n'est pas moins illustre par son ancienneté que par les personnages distingués qu'elle a produits.

Pierre de Bectoz fut tué le 7 mai 1348 au siége de Miribel, et le

Catherine Terrail fut religieuse à Premol; Jeanne, à l'abbaye des Hayes, près Grenoble; Claudine fut mariée à Anthoine de Theys, seigneur de la Bayette.

Il nous a été impossible de découvrir la date précise de la naissance de *Pierre Terrail III*e du nom, dont nous donnons ici l'histoire; et il paraît qu'à cet égard il

Dauphin fit une pension à sa veuve, en mémoire des services de son mari. Jean de Bectoz se signala dans les guerres contre les Anglais, et fut l'an 1400 l'un des treize chevaliers de l'Emprise d'armes du maréchal de Boucicault :

Le Bon Maréchal, dit son histoire, ayant grand'pitié de maintes dames et damoiselles qui se complaignoient de plusieurs torts qu'on leur faisoit, sans que nul chevalier se déclarât leur champion, entreprit *l'ordre de la Dame Blanche à l'écu vert*, par lequel, lui treizième, il s'obligea à soutenir leurs justes causes et querelles contre qui que ce fût. Il choisit pour ses compagnons et frères dudit ordre, ses plus especiaux amis, Charles d'Albret, frère du roi de Navarre, Gaucourt, Château-Morand, Bectoz, Colleville, Torcy, etc., lesquels pour signe et démontrance de l'emprise qu'ils avaient faite et jurée, portèrent liée autour de leur bras une targe d'or, émaillée de vert, à l'image d'une Dame Blanche. Les Règles de cette association furent publiées de par le roi Charles VI dans tout le royaume, et le renom des galants chevaliers intimida tellement les discourtois offenseurs des dames, que onc depuis elles n'ont renouvelé semblables plaintes en France. Les statuts de cette emprise (*Susceptio*, *entreprise*) seront relatés dans l'*Histoire du maréchal de Boucicault*, qui fera partie des *Chroniques des Preux de France*.

Claudine Scholastique de Bectoz, abbesse de Saint-Honorat de Tarascon, fille de Jean de Bectoz et d'Aymonette de Salvaing, se rendit célèbre au seizième siècle par son esprit et l'étendue de ses connaissances. Elle était en correspondance suivie avec François Ier, qui portait ses lettres avec lui et les lisait à ses courtisans. Sa sœur,

n'existe aucun document authentique. Dans l'édition de sa Vie, publiée à Grenoble en 1650-1, par Louis Videl, sous les yeux du président de Boissieu, on trouve à la fois imprimés : les *Mémoires du Loyal Serviteur*, d'où l'on doit inférer qu'il naquit vers 1473 ; le *Supplément de Claude Expilly*, qui le fait positivement naître en 1469 ; le *Panégyrique de Symphorien Champier*, et l'épitaphe inscrite sur son tombeau, énonçant qu'il mourut l'an 1524, âgé de quarante-huit ans. Les éditeurs se sont contentés de reproduire ces pièces et ces dates, sans établir entre elles aucune concordance. Les historiens modernes sont un peu plus d'accord : Lazare Bocquillot et Guyard de Berville fixent sa naissance à l'an 1476, et d'Auvigny à l'an 1475. L'époque de sa mort nous est suffisamment garantie par l'Histoire générale ; pour celle de sa naissance, nous en sommes réduits à des indices. Voici ceux que nous avons tirés de quelques faits incidens et des récits du Loyal Serviteur, reconnus généralement pour les plus complets et les plus véridiques de tous ceux qui nous restent sur sa vie. Selon cette Histoire, Bayart, âgé

la reine Marguerite de Navarre, fit exprès le voyage d'Avignon à Tarascon pour lui rendre visite et jouir de son entretien. Elle mourut en 1547, et ses ouvrages ont été malheureusement perdus dans les saccagemens réitérés des îles de Sainte-Marguerite et de Saint-Honorat. (Olivier, dit Hilarion de Coste, *Éloges des Dames illustres*. Paris, 1630, in-4, p. 755. — Gulielmi Paradini, *Memoriæ nostræ*. Lugduni, in-4, 1548, l. III, p. 78. — *Bibliothèque du Dauphiné*, par Guy Allard, p. 26. — *Dictionnaire historique des Femmes françaises*, etc., par Mademoiselle Briquet. Paris, 1804, in-8, p. 47.)

de treize ans ou peu plus, entra à la cour de Savoie, sous un duc nommé Charles, dont la femme s'appelait Blanche. Ce prince ne peut être que Charles I[er], né en 1468, et mort en 1490. Le jeune Bayart lui fut présenté par son oncle, Laurent Alleman, évêque de Grenoble, élu à cet évêché l'an 1484 [1]. C'est donc dans l'intervalle de 1484 à 1490, que Bayart, disons-nous, âgé de treize à quatorze ans, entra à la cour de Savoie. Il y demeura *bien l'espace d'un demi-an,* puis il passa au service du roi de France à Lyon, et deux ou trois ans après, *sur la dix-huitième année de son âge,* il fit ses premières armes au tournoi du sire de Vaudrey, dans la même ville où se trouvait Charles VIII. Nous sommes obligés de convenir qu'il n'est fait mention de ce premier voyage de Charles, ni dans les registres consulaires de la ville de Lyon, ni dans l'*Itinéraire des Rois de France.* Mais, sans donner aucune date, selon sa coutume, le Loyal Serviteur entre dans des détails tellement circonstanciés, que les faits qu'il rapporte n'ont pu se passer qu'à Lyon. C'est l'opinion, non-seulement de tous les biographes de Bayart, mais encore celle du savant et judicieux Samuel Guichenon. Cet historien, si délicat sur le choix de ses autorités, rapporte, d'après le Loyal Serviteur, qu'effectivement le duc de Savoie, Charles I[er], rendit visite au roi de France à Lyon en 1487 [2]. Cette date se concilie trop heureuse-

[1] *Gallia christiana,* Sammarth., episc. Gratianop., p. 604. — Chorier, *Estat politique du Dauphiné,* 4 vol. in-12. Grenoble, 1671, t. II, p. 131.

[2] *Histoire généalogique de la maison de Savoie,* par Sam. Guichenon. Lyon, 1660, in-folio, p. 579.

ment avec celles que nous avons alléguées ci-dessus, pour que nous hésitions à l'adopter. Bayart, âgé de quatorze ans en 1487, était donc né vers 1473. Nous fixerons à l'an 1490 ou 1491 le tournoi du sire de Vaudrey, ainsi que le second voyage de Charles VIII à Lyon [1]. Nous trouvons à l'appui de cette date un passage incident de S. Champier, suivi d'une lettre de défi adressée au même sire de Vaudrey, *escripte à Saint-Prix, à deux lieues de Lyon, l'an de grâce* 1491 [2].

Nous avons tâché de remplacer une date incertaine par une date probable. Faute de documens positifs, et selon leur justesse, les probabilités deviennent forcément des vérités historiques. L'on ne peut exiger davantage des biographes de ces hommes dont la vie n'appartenait point à l'histoire avant leur naissance. L'honorable médiocrité des ancêtres de Bayart ne leur avait point permis de fonder ou d'enrichir des monastères, dont les cartulaires reconnaissans eussent enregistré les naissances et les décès

[1] Charles fit son entrée à Lyon en mars 1490 (l'année suivante commençait le 3 avril). (*Éloge historique de la ville de Lyon*, par le père Ménestrier, deuxième édition, revue par Brossette.

[2] Cette lettre est du seigneur Alleman de Molard, cousin de Bayart, dont il est si souvent fait mention dans son Histoire. Symphorien Champier rapporte que ce jeune Dauphinois, indigné qu'un chevalier bourguignon fût ainsi venu braver la noblesse française, lui écrivit pour lui proposer un combat à outrance. Il ajoute que le sire de Vaudrey lui répondit qu'il était venu à Lyon comme ami et voisin, sous le bon plaisir du roi de France, pour instruire les jeunes gentilshommes au fait des armes et non pour les meurtrir. (Champier, *Gestes de Bayard*, folio 77.)

de leur pieuse famille. Il n'est d'ailleurs aucune province où les anciens registres soient plus rares que dans le Dauphiné, ravagé par les guerres de religion depuis les Vaudois jusqu'aux Calvinistes[1].

Bayart fut tué l'an 1524, laissant pour toute postérité une fille naturelle nommée Jeanne, qu'il avait eue d'une noble damoiselle milanoise, de la maison de la Tréca. Elle fut mariée, l'année qui suivit la mort de son père, à François de Bocsozel, seigneur de Chastclard, dont les ancêtres s'étaient déjà alliés à la famille Terrail. Jeanne eut deux fils :

Soffrey de Bocsozel, dont les descendans ont perpétué jusqu'à nos jours cette illustre race;

Pierre ou Peyraut de Chastelard, célèbre par son amour pour Marie Stuart, et sa fin tragique en Ecosse[2].

« Ce Chastelard fut, » dit Brantôme, « un gentilhomme » de Dauphiné de bon lieu et de bonne part, car il fut » petit-neveu, du costé de sa mère, de ce brave M. de » Bayart; aussi disait-on qu'il lui ressemblait de taille, » car il l'avait moyenne et très-belle et maigreline, ainsi » qu'on disait que M. de Bayart l'avait[3]. »

Madame d'Athenas, née Bocsozel, fut invitée, en sa qualité de descendante en ligne directe de Bayart, à venir assister, le 9 juin 1823, à l'inauguration de la statue de

[1] *Plaidoyers de Claude Expilly, président au Parlement de Grenoble*, 1 vol. in-4. Lyon 1636, p. 5.

[2] Les amours de Chastelard ont été le sujet de plusieurs de ces romans, soi-disant historiques, du siècle dernier; mais c'est dans Brantôme qu'il faut lire cette bizarre et touchante aventure.

[3] Brantôme, *Dames illustres*, disc. 3, *Marie Stuart*. — *Mémoires*

son illustre aïeul sur la place Saint-André, à Grenoble.

Georges Terrail, frère du Bon Chevalier, épousa Claudine d'Arvillars, dont il n'eut que deux filles : Barbe Terrail, morte sans alliance, et Françoise, mariée à Charles Copier, seigneur de Poisieu, dont le père avait épousé en secondes noces Claudine d'Arvillars, devenue veuve de Georges. Elle et son mari prêtèrent hommage l'an 1541 pour la seigneurie de Bayart, ses appartenances et dépendances [1]. Françoise passa une partie de sa vie à soutenir des procès au parlement de Grenoble, et les désagrémens que sans doute elle avait éprouvés, la portèrent, n'ayant point d'enfans, à vendre le château de Bayart à Jean de Saint-Marcel, seigneur d'Avançon. Son fils, Guillaume d'Avançon, archevêque d'Embrun, fit conserver et réparer avec un soin religieux la tour « carrée » où était né le Bon Chevalier. Cette seigneurie passa en 1581 dans la maison de Simiane, par le mariage d'Anne d'Avançon, fille unique de Laurent d'Avançon, avec Balthasard de Simiane, marquis de Gordes. Plusieurs de leurs descendans ne dédaignèrent point de joindre à leur nom celui de seigneur et de comte de Bayart [2]. Pauline de Simiane porta cette terre dans la famille Durey de Noinville qui la possédait à l'époque de la révolution. Son dernier propriétaire, M. N. de Noinville, ayant émigré, elle fut vendue nationalement,

de Castelnau, édition de Jean Le Laboureur, t. I, p. 528-547, etc.

[1] *Inventaire des titres de la Chambre des comptes de Dauphiné*, folio 236.

[2] *Généalogie de la maison de Simiane*, par le Père Dominique Robert. Lyon, in-12, 1680.

et il faut que les acquéreurs ne se soient point trouvés à leur aise dans la demeure du Chevalier sans Reproche, puisqu'ils l'ont laissé tomber en ruine.

BRANCHE DE TERRAIL-BERNIN.

Jacques Terrail, seigneur de Bernin, fils puîné de Pierre Terrail Ier du nom, et de Jeanne d'Arces, eut d'une femme qui n'est pas connue :

Pierre Terrail, et Guigues Terrail nommé dans un acte de 1466.

Pierre Terrail, seigneur de Bernin et de Grignon, eut d'une alliance également inconnue :

Yves Terrail ;

Théodore Terrail, abbé d'Ainay, auquel Bayart joua le tour de page raconté dans son Histoire. Il régit cette abbaye durant quarante-huit ans, et fut enterré dans la chapelle de Saint-Sébastien, qu'avait fondée son prédécesseur et son oncle Antoine de Terrail, au milieu de la nef de l'église d'Ainay. On lisait cette épitaphe sur son tombeau : *Theodorus natione Allobrogic. patriæ Gratianop. gentibus Terrallinis, loci hujus summus Antistes, hic situs est. Præfuit ann. 48. mens. 4. dieb. 18. decessit anno salutis 1505. prid. 9 maij. ætatis vero suæ 73. Vivat Deo ;*

Pierre Terrail, aumônier d'Ainay, ensuite prieur d'Alamont.

Yves Terrail, seigneur de Bernin, prêta hommage en cette qualité l'an 1484. Ici les généalogistes s'embrouillent, et lui donnent trois et jusqu'à quatre femmes : Alix

d'Hostun, Louise de Genost, Claudine de Rivoire et Françoise de Jossard.

D'Alix d'Hostun il eut :

Gaspard Terrail et Magdeleine, mariée à Claude de Varey de Lyon, pannetier de la Reine, vivant en 1526.

De Louise Genost : Marguerite ou Claude Terrail, mariée en premières noces au seigneur de Beaumont-Saint-Quentin, et en secondes au célèbre médecin Symphorien Champier [1].

Catherine, sœur utérine de Marguerite, épousa noble Geoffroy Guyot, seigneur de la Garde. Le contrat fut passé le 3 août de l'an 1504, dans l'abbaye d'Ainay, en présence de Théodore Terrail, de Jacques Terrail ci-dessus nommés, et de Mathieu de Feugères, sacristain de Chazey, frère de Philippe de Feugères, qui avait épousé Marguerite Terrail, fille d'Aymon et sœur de Bayart.

De Françoise Jossard : Urbain Terrail, décédé avant son père, qui hérita de lui d'une portion de la terre de Chastillon d'Azergues qui venait de sa mère, et qu'il vendit en 1474.

Il paraîtrait qu'Yves Terrail eut encore une autre fille du nom de Catherine, puisque la généalogie de Salvaing rapporte positivement qu'Arthaud de Salvaing, seigneur de Boissieu, épousa Catherine Terrail, fille d'Yves Terrail.

[1] *Généalogie de la maison de Beaumont*, t. I, p. 350. Quant à Symphorien Champier, il n'était pas moins glorieux de cette alliance que de sa prétendue parenté avec l'illustre famille italienne *de Campegi*, à laquelle il tâchait de s'affilier en changeant son nom latinisé de *Champerius* en celui de *Campegius*.

Gaspard Terrail, seigneur de Bernin, suivit son cousin dans la plupart de ses campagnes, et fut fait prisonnier à la bataille de Pavie. Il laissa de Charlotte de Bossevin, dame de Pignan :

François Terrail, seigneur de Bernin, capitaine-général des terres de l'église de Lyon en 1530. Bernin se distingua en Piémont, sous le maréchal de Brissac, et, ayant embrassé les nouvelles doctrines, devint lieutenant du baron des Adrets, et gouverneur de Vienne. Il fut tué à la Saint-Barthélemy, par la perfidie d'un parent contre lequel il plaidait au parlement de Paris.

Il eut d'Anne de Saint-Félix, dame de Saussans :

David Terrail;

Marie Terrail, mariée au sieur de Frize;

Dauphine Terrail, femme du seigneur de Merargues en Languedoc.

David Terrail, seigneur de Bernin, se signala à la bataille de Pontcharra, gagnée le 18 septembre 1591 sur les Savoyards, par le maréchal de Lesdiguières, sous les murs du château de Bayart, comme nous l'apprennent les vers que composa en cette circonstance le président Claude Expilly :

Tel se montre Bernin recherchant d'égaler
Les gestes de Bayard dont son estoc il tire :
Ce valeureux Bayard, à qui fors qu'un Ampire
Rien de grand ne manqua; Dieu que d'aize il resoit
Quant son brave neveu du eiel il apersoit
Tout noircy de poussière en la raze campagne
Proche de son château froisser l'orgueil d'Espagne.
He! s'il fut an ses jours servant trois de nos rois,

L'estonnemant fameux des soldats Iberois,
Qui doute qu'aujourd'huy, son bon démon qui reste
A l'antour de ces lieux ne leur soit tout funeste [1]!

David Terrail était mestre-de-camp d'un régiment d'infanterie, lorsqu'il fut tué au siége de Cavours en Piémont, laissant deux fils de sa femme Clémence de Ponnat.

François Terrail, qui prit le titre de seigneur de Saussans, en qualité d'héritier de sa grand'mère, auprès de laquelle il se retira et mourut sans postérité;

Thomas Terrail, seigneur de Bernin, qui mourut de même sans alliance et sans postérité, vers 1660. En lui s'éteignit un de ces noms aussi glorieux à porter, que difficiles à soutenir, et dont la mémoire est à l'abri de toute chance de postérité.

Nous voyons donc qu'il n'appartenait qu'aux seuls Bocsozel de se dire les descendans de Bayart et des Terrail. Mais cette parenté était trop flatteuse pour qu'une illustre famille ne se prêtât complaisamment à la méprise qui lui en faisait honneur. Aïmar, le premier, dans la dédicace de son *Histoire de Baïard* à Joseph Joachim D'Estaing, évêque de Saint-Flour, lui fit de grands complimens sur sa prétendue parenté avec *le héros chrétien* de son livre. Cette erreur, accréditée par Du Belloy, dans sa tragédie de *Gaston et*

[1] *Les Poesmes de messire Claude Exvilly*, Grenoble, in-folio, 1624, fol. 199.

Baïard [1], a été répétée plus tard à l'occasion du comte d'Estaing, amiral distingué du siècle dernier, qu'un auteur [2] a qualifié de dernier descendant du Bon Chevalier. La maison d'Estaing trouve assez d'illustration dans ses propres fastes, sans avoir besoin d'en emprunter une qui lui est étrangère [3].

Une ressemblance de nom a donné lieu à cette méprise. Il existait près de La Mure, en Dauphiné, un fief appelé le Terrail, appartenant à la famille Combourcier de cette même province, qui, selon l'usage, joignait à son nom celui de *du Terrail*. Jacques d'Estaing, marquis de Saillans, ayant épousé Claudine de Combourcier, dame du Terrail,

[1] *Acte V, scène IV.*

BAÏARD.

. . . .

(Au chevalier.)

Écoute, ô mon élève, espoir de la patrie,
D'Estaing, cœur tout de flamme à qui le sang me lie,
Toi, né pour être un jour, par tes hardis exploits,
Ainsi que ton aïeul, le bouclier des Rois.

. . . .

Et dans les *Notes historiques* qui accompagnent sa tragédie, Du Belloy ajoute : *C'est de cette branche (Terrail, seigneurs de Bernin) que descendent, par les femmes, M. le comte d'Estaing, lieutenant-général des armées du roi, et M. le marquis du Terrail, qui est fils d'une d'Estaing.*

[2] M. Dureau de la Malle, dans les notes de son poëme de Bayart et dans une lettre insérée dans le Conservateur, t. 1, page 501.

[3] Dieudonné d'Estaing sauva la vie à Philippe Auguste, renversé de cheval à la bataille de Bovines, et obtint en récompense de porter dans son écu les armes de France, brisées d'un chef d'or. L'origine de cette honorable concession n'avait point été laissée dans l'oubli par Joachim, comte d'Estaing, auteur de divers ouvrages sur la noblesse,

héritière des biens de cette maison, lui et ses descendans joignirent à leur nom celui de cette seigneurie [1]. Une substitution la fit ensuite passer, à la charge de prendre le nom et les armes du Terrail, à Joseph Durey, fils de Marie-Claire d'Estaing, qui porta avec honneur et distinction le titre de marquis du Terrail.

La Chesnaye des Bois est tombé dans une erreur semblable, en avançant que le dernier descendant de la famille du Bon Chevalier avait été tué devant Mardick en 1646 [2]. Le sieur du Terrail ou le Terrail, maréchal de camp, qui reçut en effet le 23 août, à l'attaque de cette ville, un coup de mousquet dont il mourut sur-le-champ [3], était fils de Louis de Combourcier, seigneur du Terrail, auteur et victime d'une entreprise sur la ville de Genève, où il fut décapité en 1609 [4].

Ces deux maisons, entre lesquelles il n'a jamais existé aucun rapprochement, différaient à la fois en leurs

et contemporain de Boileau, qui paraît y faire allusion dans sa *Satyre à Dangeau*, sur la noblesse :

. . . .
Je veux que la valeur de ses aïeux antiques
Ait fourni de matière aux plus vieilles chroniques,
Et que l'un des Capets, pour honorer leur nom,
Ait de trois fleurs de lis doté leur écusson.
. . . .

[1] *Généalogie d'Estaing*, dans les *Recherches sur la Noblesse de Champagne*, par M. de Caumartin. Châlons, 1678, in-folio.

[2] *Dictionnaire de la Noblesse.* Paris, 1770, 12 vol. in-4. T. II.

[3] *Mémoires du marquis de Monglat* (douzième campagne, année 1646).

[4] *Œconomies royales de Sully*, année 1609, ch. 15. — Pierre de l'Estoile, *Registres journaux* (avril et may 1609).

noms de famille et en leurs armoiries. Celles des Combourcier étaient de gueules, à la bande d'argent chargée d'une molette d'azur en chef[1], tandis que les Terrail portaient d'azur, au chef d'argent chargé d'un lion naissant de gueules, au filet d'or brochant sur le tout[2].

« Il est assez surprenant, » dit l'historien Dammartin, « de voir une lettre de François I[er] contresignée Bayard, » puisque l'illustre chevalier n'avait laissé qu'une fille » naturelle et qu'un frère, etc., etc.[3]. » La moindre recherche lui aurait appris que ce nom était porté par Gilbert de Lafont, seigneur de Bayard ou Balliard, en Auvergne, secrétaire d'Etat sous François I[er], et disgracié le règne suivant, pour s'être permis quelques plaisanteries sur l'âge de Diane de Poitiers.

M. Aimé Martin n'a sans doute voulu qu'ajouter une petite circonstance romanesque à *ses Mémoires sur la vie et les ouvrages de Bernardin de Saint-Pierre*, en y introduisant une comtesse Bernardine de Bayart *qui comptait parmi ses aïeux le héros dont elle portait le nom.*

On voudra bien pardonner ces recherches assez étrangères au goût de notre siècle, à l'obligation que nous nous sommes imposée de ne rien omettre de tout ce qui appartient à Bayart.

[1] Chorier, *Estat politique du Dauphiné*, t. III, p. 208. — Guy Allard, *Nobiliaire du Dauphiné*, p. 110.

[2] *Voyez* le fleuron du titre.

[3] *La France sous ses Rois*, t. II, p. 399 de la première édition.

APPENDIX.

N° 1.

Lettre de Bayart à Laurent Alleman, son oncle, sur la bataille de Ravenne.

Monsieur, si très-humblement que faire puis à vostre bonne grâce me recommande.

Depuis que dernièrement vous ay écrit, avons eu, comme ja avez peu savoir, la bataille contre nos ennemis. Mais pour vous en advertir bien au long, la chose fut telle. C'est que nostre armée vint loger auprès de cette ville de Ravenne : nos ennemis y furent aussi tost que nous, afin de donner cœur à ladite ville ; et au moyen, tant d'aucunes nouvelles qui couroient chaque jour de la descente des Suisses, qu'aussi la faute de vivres qu'avions en nostre camp, M. de Nemours se délibéra de donner la bataille ; et dimanche dernier passa une petite rivière qui estoit entre nosdits ennemis et nous. Si les vinsmes rencontrer ; ils marchoient en très-bel ordre, et estoient plus de 1700 hommes d'armes les plus gorgias et triomphans qu'on vid jamais ; et bien 14,000 de pied, aussi gentils-galands qu'on sçauroit dire. Si veindrent environ mille hommes d'armes des leurs, comme gens désespérés de ce que nostre artillerie les affoloit,

ruër sur nostre bataille, en laquelle estoit M. de Nemours en personne, sa compagnie, celle de M. de Lorraine, de M. d'Ars et autres, jusques au nombre de 400 hommes d'armes, ou environ, qui receurent lesdits ennemis de si grand cœur, qu'on ne vit jamais mieux combatre. Entre nostre avant-garde, qui estoit de mille hommes d'armes, et nous, il y avoit de grands fossez, et aussi elle avoit affaire ailleurs que nous pouvoir secourir. Si conveint à ladite bataille de porter le fais desdits 1000 hommes ou environ. *En cet endroit M. de Nemours rompit sa lance entre les deux batailles, et perça un homme d'armes des leurs, tout à travers, et demie brassée davantage.* Si furent lesdits 1000 hommes d'armes deffaits et mis en fuite; et ainsi que leur donnions la chasse, vinsmes rencontrer leurs gens de pied auprès de leur artillerie avec cinq ou six cens hommes d'armes qui estoient parquez; et audevant d'eux avoient des charretes à deux roues, sur lesquelles il y avoit un grand fer à deux aisles, de la longueur de deux ou trois brasses; et estoient nos gens de pied combatus main à main. Leursdits gens de pied avoient tant d'arquebutes, que quand ce vint à l'aborder, ils tuèrent quasi tous nos capitaines de gens de pied, en voye d'esbranler et tourner le dos. Mais ils furent si bien secourus des gens d'armes, qu'après bien combatre, nosdits ennemis furent deffaits, perdirent leur artillerie, et sept ou huit cens hommes d'armes, qui leur furent tuez, et la plupart de leurs capitaines, avec sept ou huit mille hommes de pied. Et ne sçait-on point qu'il se soit sauvé aucuns capitaines que le vice-roi; car nous avons prisonniers les seigneurs Fabrice Colonne, le cardinal de Médicis, légat du pape; Petro Navarre, le marquis de Pesquiere, le marquis de Padule, le fils du prince de Melfe, dom Jean de Cardonne, le fils du marquis de Betonde qui est blessé à mort, et d'autres dont je ne sçais le nom; ceux qui se sauvèrent furent chassez huict ou dix mille, et s'en-vont par les montagnes écartez; et encore dit-on que les vilains les ont mis en pièces.

Monsieur, si le Roy a gagné la bataille, je vous jure que les pauvres gentils hommes l'ont bien perdue; car ainsi que nous donnions la chasse, M. de Nemours vint trouver quelques gens de pied

qui se rallieient; si voulut donner dedans : mais le gentil Prince se trouva si mal accompagné qu'il y fut tué, *dont toutes les desplaisances et dueils qui furent jamais faits, ne fut pareil que celuy qu'on a démené et qu'on démène encore en nostre camp; car il semble que nous ayons perdu la bataille. Bien vous promets-je, Monsieur, que c'est le plus grand dommage que de prince qui mourût de cent ans a; et s'il eust vescu âge d'homme, il eust fait des choses que oncques prince ne fit. Et peuvent bien dire ceux qui sont de deça qu'ils ont perdu leur père: Et de moi, Monsieur, je ne sçaurois vivre qu'en mélancholie; car j'ai tant perdu que je ne le sçaurois écrire.*

En d'autres lieux furent tuez M. d'Alègre et son fils, M. du Molar, six capitaines alemands, et le capitaine Jacob, leur colonel; le capitaine Maugiron, le baron de Grand-Mont, et plus de deux cens gentils hommes de nom et tous d'estime, sans plus de deux mille hommes de pied des nostres; et vous asseure que de cent ans le royaume de France ne recouvrera la perte qu'y avons eüe.

Monsieur, hier matin fut amené le corps de feu Monsieur à Milan, avec deux cens hommes d'armes, au plus grand honneur qu'on a sceu adviser; car on porte devant lui dix-huict ou vingt enseignes les plus triomphantes qu'on vid jamais, qui ont esté en cette bataille gagnées. Il demeurera à Milan jusques à ce que le Roy ayt mandé s'il veut qu'il soit porté en France, ou non.

Monsieur, nostre armée s'en va temporisant par cette Romagne, en prenant toutes les villes pour le Concile. Ils ne se font point prier d'eux rendre, au moyen de ce qu'ils ont peur d'estre pillez, comme a esté cette ville de Ravenne, en laquelle n'est rien demeuré. Et ne bougerons de ce quartier, que le Roy n'ayt mandé ce qu'il veut que son armée face.

Monsieur, touchant le frère du Poste, dont m'avez écrit; incontinent que l'envoyerez, il n'y aura point de faute que je ne le pourvoye. Puisque cecy est despêché, je croy qu'aurons abstinence de guerres : toutesfois les Suisses font quelque bruict tousjours; mais quand ils sçauront cette deffaite, peut-être ils mettront quelque peu d'eau en leur vin. Incontinent que les choses seront un peu appai-

sées, je vous iray voir. Priant Dieu, Monsieur, qu'il vous donne très-bonne vie et longue. Escrit au camp de Ravenne, ce 14[e] jour d'avril.

Vostre humble serviteur.

BAYART.

N° 2.

Le duc d'Alençon à François I[er]. (Manuscrits de Béthune, n° 8500, Bibliothèque royale.)

Monseigneur, je nay point encore eu de response de Mons. Dorval, s'il viendroit ou non; doubtant que, par faulte de donner prompte provision aux places, lon peut estre surpris, jay ce matin assemblé messeigneurs le maréchal de Chastillon, cappitaines Bayart et les autres, lesquels javoys envoyez visiter Mézières, et, après avoir ouy leur rapport combien que de ceste heure elle ne soit en estat dattendre un siege, ledit sieur de Bayart pense que estant dedans avecques sa compaignie, celle de Mons. Dorval qui y est, et les bandes du baron de Montmoreau et Boucal, quil la pourra garder. A cette cause, les ay incontinent depeschez pour les y envoyer, saichant que si les Bourguignons passent oultre, on pourra toujours retirer ces bandes. . . . .

Monseigneur, je supplye le Créateur vous donner tres longue vie et tres bonne santé. De Reyms, ce IV jour daoust.

Votre tres humble et tres obeissant suget et serviteur.

CHARLES.

N° 3.

Du même au même. (Manuscrits de Béthune, n° 8500, Bibliothèque royale.)

Suscription. A mon tres redouté et souverain seigneur.

Il vous a plu me faire savoir de vous donner avis de lestat en

quoy sont vos places de deca, et principalement Mouzon et Maizieres, ausquelles je vous asseure que lon fait ce que lon peut, non pas ce que lon veult, par faulte de navoir de quoy subvenir a ce qui seroit bien de necessité faire. Touttefois, attendu lestat en quoy elles sont de ceste heure *et les gens qui sont dedans*, je ne pense pas quelles soient emportées legerement, lon y besogne journellement en la plus grande diligence quil est possible. 14 daoust, de Reyms.

No 4.

Lettre de Bayart au Roi François Ier. (Manuscrits de Béthune, no 8487, Bibliothèque royale.)

(Suscription) Au Roy mon souverain Seigneur.

Sire, tant et si tres humblement que je puis, me recommande à votre bonne grace.

Sire, jay reçu la lettre qu'il vous a plu mescripre, par laquelle me faite savoir que Monseigneur dAlançon vous a escript la bonne volonté que jay à vous faire service, et mesmement en laffere de Mesiere, là ou je suis venu ou jay trouvé Mons. Dorval, lequel nen a point bougé, et y a donne si bon ordre, que je ny aurois pas grand peine; touttefois si laffere y venoit la ou ailleurs, vous me trouverez vrai gentilhomme.

Sire, je prie a Dieu quil vous doint tres bonne vie et longue. A Mesiere, le XIII daoust.

Votre tres humble et tres obeissant subget et serviteur.

BAYART.

N° 5.

Lettre au duc d'Alençon. (Manuscrits de Béthune, n° 8487, Bibliothèque royale.)

Monseigneur, nous avons reçu votre lettre, et sommes tres aises de ce que les forces du Roy sont ensemble, vous advertissant que depuis deux ou trois jours nos ennemys ne nous ont pas tant pressez dartillerye comme ils fesoient par avant, et ne savons si c'est par faulte d'amonycions ou de craincte quils ont de larmée du dit Seigneur.

Au surplus, Monseigneur, quant a ce que nous mandez sy nous pouvrions tenir jusques vers la fin de cette sepmayne, nous ne vous y metrons point de terme, mais vous supplions croire que sera tant que nostre honneur et nos vies se pourront estandre pour le service du maistre, ce qui sera la fin de letre.

Suppliant notre Seigneur, Monseigneur, vous donner bien bonne et longue vie. A Mesiere, ce mardi sept heures de nuyct.

Vos tres humbles serviteurs.

MONTMORENCY BAYART.

N° 6.

Extrait d'une lettre de Louise de Savoie à Florimond Robertet. (Manuscrits de Béthune, n° 8487, Bibliothèque royale.)

(Suscription) A Monsieur le trésorier Robertet.

Monsieur le trésorier, jeuz hier deux lettres de vous escripte à Athygny, et l'autre à Rethel; par la premiere vous me faites savoir comme les ennemys sont encores vers Vervins, de la bonne santé du

Roy, ce quil a faict au camp des Suisses, et ce que vous a dit votre nepveu de ma part, la venue de Baïard et Montmorency vers le dit seigneur; par lautre larrivée du dit seigneur à Rethel, ce qu'il a sceu, et la necessité de Tournay, et le renvoy quil a fait du cordelier et prestres seculiers. Comme le dit seigneur a ordonné que les dits Baiard et Montmorency courroient la part q' estoient les ennemys, et les propos que le dit seigneur a tenus du bon traictement quil veut faire au dit Baiard . . . .

. . . .

Monsieur le trésorier, vous cognoissez la bonne nature du Roy, et suis bien asseurée que pour recueillir gens qui luy ont fait tel service que Baiard et Montmorency, quil na rien oublié de ce quil y fault faire, et au regard du bon traictement quil tient propos faire au dit Baiard en suis tres aise, et scay bien quil le fera tel quil pourra et aussi estre en endroict ou les dits seigneurs ne sauront riens perdre dy user de sa débonnaire et grande libéralité, car c'est pour un personnaige qui vault et mérite tant et tant que pour lui lon ne sauroit trop faire. . . . .

Escript à Meaulx du XII jour d'octobre.

Louise.

N° 7.

Lettre de Bayart au Roi François Ier. (Manuscrits de Béthune, n° 8487, Bibliothèque royale.)

(Suscription) Au Roy mon souverain Seigneur.

Sire, jay reçu les lettres que vous a plu me mander datées du VII de ce moys, par les quelles me mandez que je assemble le plus gros nombre de gendarmes que je pourray pour aller faire une grosse course au pays de Hénault, ce que je ne puys faire sans gens de pié, car il faut passer par boys et passages fort estroits, et ay desia

esté en quelque endroit la ou il me failloit laisser aux passages quelque nombre de gens darmes, comme je vous ay adverti par Mons. de Barbezieux, et si nay de bandes quil vous a plu ordonner icy que celle de Mons. de Lorraine et Mons. de ...., avecques celle de Mons. de Guyse, et Sépoys qua quarante ou cinquante chevaux qui est la plus grosse bande de chevaux légers qui soit en quartier icy. Demain je partiray dicy deux heures devant jour avecques le nombre que jay pour aller de lautre costé, et feray le plus gros bruyt que je pourray, mais et grand dommage ne leur point je puis faire. Javoys icy la bande des gens de pié de Longueval pour moy cuider aider, et quant je leur ay parlé daller aux champs pour vous faire service, ils mont respondu quilz nyroient point sans argent, et ilz sont allez, et ny a pas grant perte, car ilz nestoient que soixante ou quatervingt qui ne valoient riens. Sire, il y a dans le Quesnoy huit cents chevaux et de piétons de sept a huit cents Namuroys et quatre cents Lansquenets et dautres gens du pays jusques au nombre de trois ou quatre mille; ils vouloient faire quelques courses en ce pays, mais jusques icy ils nont encores riens fait et ay seu cecy par quelques paysans qui ont esté trouvé en un village des leurs et par un homme de cheval et un varlet. Sire, en passant par Bapaume, je vis les gens de pié de M. de Sorel qui estoient si mynces et petit nombre que je luy ay mandé quil ne bougeast de Saint-Quentin.

Sire, je prie a Dieu quil vous doinct tres bonne vie et longue. A Guyse, ce IX de novembre.

Votre tres humble et tres obeissant subgect et serviteur.

BAYART.

N° 8.

Recueil de tiltres originaux scellez pour servir à l'Armorial de l'ancienne Noblesse, aux généalogies et à l'histoire. (Volume 120.)

Nous Pierre de Bayart, chevalier de lordre, confessons avoir reçu du S^r. Jehan Testu, conseiller du Roy, notre seigneur, trésorier et receveur général de ses finances es pays de Languedoc, Lyonnais, Forest et Beaujeulet, la somme de cinq mil cent livres tournois en deux descharges escriptes du XVIe jour du présent moys de juillet, levée ainsi quil sensuit. C'est a savoir unne équivallente deux mil livres, et unne octroiz prochain trois mil cent livres, qui est la dite somme de cinq mil cent livres, a nous ordonnée par le Roy nostre dit seigneur, pour nostre pencions et entretenement en son service durant ceste présente année, commençant le premier jour de janvier dernier passé; de laquelle somme de cinq mil cent livres nous tenons pour content et an quictons le dit Testu, trésorier susdit. En tesmoing de ce nous avons signé ces présentes de notre main, et faict sceller du scel de nos armes le XIXe jour de juillet l'an mil cinq cens vingt trois. BAYART.

Quittance en parchemin, d'une belle écriture, à laquelle est joint le sceau de Bayart, où l'on distingue une tête de lion, et quelques lettres d'un exergue que l'on ne peut déchiffrer.

La signature, parfaitement semblable à celles du *Recueil de Béthune,* est d'une grosse écriture, et d'une main qui paraît plus habituée à se servir de la lance que de la plume.

N° 9.

Extrait d'une Montre de la compagnie du chevalier Bayart, conservée en original en parchemin, au cabinet de l'Ordre du Saint-Esprit. (Recueil coté *Titres scellés,* volume 247, folio 943.)

24 octobre 1523.

Rolle de la monstre et revue faicte à Cassan en Italie le vingt et quatriesme jour d'octobre, l'an mil cinq cens vingt et troys, de quatre vingts dix neuf hommes d'armes, et deux cens archiers du nombre des cent lances fourniez de l'Ordonnance du Roy, notre Sire, estans soubz la charge et conduicte de Mess. Pierre de Bayart, seigneur dudit lieu, chevalier de l'ordre dudit seigneur, leur cappitaine, sa personne y comprinse.... pour le quartier de janvier, fevrier et mars dernier passé.... desquelz les noms... s'ensuivent :

HOMMES D'ARMES.

Mons. de Bayart...... Guigo Guiffrey, Germain d'Eurre, Jacques de Monteynart, Charles de l'Artaudiere, Anthoine de Clermont, le baron de Sassonnaige, Anthoine de Romanesche, Sébastien de Vescq, Humbert d'Anconne, Anthoine de Beaumont, Claude de Loras, Pierre de Montfort, Lyonnet de Thezé, Charles de Cordon, Georges de Cordon, Jehan de Saint-Jehan, Guillaume de Chastillon, Balthezar de Beaumont, Humbert de la Cardonniere.

ARCHERS.

Jehan de Montbrun, le batard de Cordon, Claude de Chapponay, Rostaing Esperendieu, le batard du Gast, Guigo de Montbonod, Claude de Commiers, Gaspard de Saint-Germain, Jehan le Mareschal, Pierre de Blacon, Colin Alleman, Claude Bocsozel, Claude Flocte.

(Signé) De Bérard (Commissaire).

Et scellé en placard.

N° 10.

Acquisition faite par Pierre Terrail, seigneur de Bayart, chevalier, lieutenant du Roi en Dauphiné. (Inventaire des Titres de la Cour des Comptes de Dauphiné, livre I, Graisivaudan, folio 216.)

Au Registre cotté *Quartus Liber alienationum ab anno* 1521, folio 40, est la vente passée sous faculté de rachat le dernier octobre 1521, par les commissaires députtés par l'édit de Francois premier du 29 may au dit an, pour l'alienation de son domaine à noble Pierre Terrail, chevalier lieutenant du Roy en Dauphiné, des paroisses et seigneuries de Grignon et de Saint-Maximin au mandement d'Avalon, bois, prés, terres en toute justice, et avec les cens et rentes consistant pour la paroisse de Grignon en trois setiers un quartel deux coupes et demy froment, un setier deux quartaux avoine, une saumée et demy vin, trois quarts d'une poule, trente huit sols, huit deniers tournois, avec la directe et plait pour celle de Saint-Maximin consistant en vingt deux setiers, trois quartaux et trois quarts d'une coupe froment, cinq setiers trois quartaux, trois quarts d'avoine, trois quartaux de chataignes, sept setiers trois quarts d'un setier une picotte et demy vin, deux poules et trois quarts de poule, sept livres tournois trois sols et obole de cens annuel, tant en directe que sans directe et autres droits, le tout pour le prix de 4,000 livres tournois payez au sieur de La Colombière, trésorier et receveur général de Dauphiné et suivant sa quittance inscrite au long dans le dit acte.

N° 11.

Lamentation et Complainte, par manière de chançon, de la mort du bon Bayard, faicte par les Avanturiers au retour de Lombardie, après sa mort. (Champier, *Gestes de Bayard,* folio 74, verso.)

Aydès moi tous à plaindre
Poures avanturiers
Sans point vous vouloir faindre
Ung si noble pilier;
C'estoit le singulier
Sur toutes les gendarmes,
Car dedans un milier
Ung tel n'avoit en armes.

Le jour de Sainct Estroppe (Eutrope)
Bayard, noble seigneur,
Voyant les ennemis en troppe
Il montra sa valeur;
C'estoit par la faveur
De la faulce canaille
Dont luy vint le malheur
Mauldicte soy la bataille.

Plourès plourès gendarmes
A cheval et à pied,
Car jamais d'homme d'armes
Ne vous en veinst pys;
Il a tenu bon pied
Sans faire au Roy tort
Dont a luy fust le pis;
Car gaigné a la mort

Le vaillant chevalier
Il pensoit nuyt et jours
Comme pourroit bailler
Aulx gens du Roy secours,
A donc il print le cours
Contre ses ennemys
Dont ses jours en son cours
Vous voyez mes amys.

Ha pauvre Daulphine
Tu peultz bien dire helas
Avant qu'il soit fine
Tu en seras bien las;
Tu as perdu ton solas
Et encore de rechief
Tu peultz bien dire helas
Il te coustera cher.

N° 12.

Symphoriani Campegii de vitâ et moribus Petri Terralii Bayardi panegyricus. (Champier, *Compendiosa illustrissimi Bayardi vita*, etc.)

Bayardus staturâ erat excelsâ, colore candido, corpore macilento, oculis nigris vegetisque. Tantâ liberalitate et munificentiâ omnibus gratificabatur, ut pro ipsius gloriâ milites sui non famem, non labores, non mortem recusarent. Justus quàm maximè fuit Bayardus, ità ut ab eo se spoliatum nemo unquàm diceret : verùm quæ sibi debebantur, ad patriæ fructum referebat, ac reipublicæ et amicis propriâ pecuniâ suppeditabat. Neque usquàm beneficia vendidit, aut mercedem gratiâ feneratus est. Sobrius ità fuit, ut vix sumeret naturæ sufficientia. Fortitudinis quàm maxima quoque præbuit argu-

menta. Nam cùm hostibus quotiès confligendum fuerat, primus in aciem prodibat. Sapientiam verò multa ab eo gesta declarant. Callidus, celer et animo plenus prætereà fuit, inimicis terrorem, fiduciam suis roburque ingerens. A nemine vituperatus, ab omni laudatus mortalium genere et dilectus, quin neque à patriâ, neque ab amicis calumniis unquàm affectus est. Et ut paucis perstringam, non labores, non pericula, non sumptus detrectavit, non ægritudini pepercit, patriæ dummodò opitularetur. Humanitatis prætereà speciem præ se ferebat. Blandus, hilaris, non elatus, sed modestus, omnes sibi conciliabat. Deum coluit, justitiam servavit, modestiâ usus est, continentiæ indulsit, vitia sprevit, sibi imperavit, nec tàm adversùs hostes, quàm contrà illicita militavit. In adversis hilaritatem, in secundis benignitatem præ se ferebat. Improbos inopiâ laborare, probos divitiis abundare gaudebat; beneficiorum immemores oderat. Calumniatoribus magis quàm furibus inimicus erat; esse deteriùs asserens amicis quàm rebus privari. Regum exsecrabatur errata, quoniàm malè vivendi exemplo aliis essent. Pecuniis non modò justè, sed etiam liberaliter utebatur. Non solùm benè viventem, verùm gloriosiùs morientem, fortunatum dicebat; et ab iis laudari lætabatur, qui turpia improbabant. Fortitudine non temerè utebatur. Amicis benignus, inimicis terribilis, et pulchrorum operum, non corporum laudator erat. Acerrimus in bello, in victoriâ facillimus. Amicis credulus, ab inimicis difficillimè decipiebatur. Itaque solus ipse declaravit corporis vim consenescere, animi verò robur præstantibus viris nullo tempore deesse. Cujus tamen senecta viridem non superavit ætatem; non à decrepitâ ætate dissolutus, sed machinis bellicis percussus, sanctissimè ut christanus obiit. Qui annos quadraginta octo natus, hoc flebili indignoque vulnere diem obiit. Cujus quidem corpus cùm inimicorum imperatori præsentaretur, lacrymans oculos avertisse dicitur. Et ab universis inimicis laudatus, tandem corpus ejus Gratianopolim delatum, non ducali solùm, sed regio apparatu splendidè sepultum est.

FIN.

TABLE.

FIN DE LA TABLE.



